L'éTONNANTE AVENTURE DE LA MISSION BARSAC

Par Jules Verne



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

L’étonnante aventure de la mission Barsac Par Jules Verne

1

L’affaire de la Central Bank

Assurément, l’audacieux cambriolage qui a tant occupé la presse sous le nom de l’affaire de la Central Bank et qui a eu, quinze jours durant, l’honneur de ses manchettes, n’est pas effacé de toutes les mémoires, malgré les années écoulées. Peu de crimes, en effet, ont excité la curiosité publique autant que celui-ci, car il en est peu qui aient réuni au même degré l’attrait du mystère et l’ampleur du forfait, et dont l’accomplissement ait exigé une aussi incroyable audace, une aussi farouche énergie.

On en lira donc peut-être avec intérêt le récit incomplet encore, mais scrupuleusement véridique. Si ce récit n’éclaire pas absolument tous les points restés dans l’ombre jusqu’ici, il apportera du moins quelques précisions

nouvelles, et redressera ou coordonnera les informations parfois contradictoires données à l'époque par les journaux.

Le vol, on le sait, a eu pour théâtre l'Agence DK de la Central Bank, située près de la Bourse de Londres, au coin de Threadneedle Street et de Old Broad Street, et dirigée alors par Mr Lewis Robert Buxton, fils du lord de ce nom.

Cette agence comporte essentiellement une vaste pièce, divisée en deux fractions inégales par un long comptoir de chêne, qui se développe parallèlement aux deux rues, lesquelles se coupent à angle droit. On y accède, au croisement de ces deux rues, par une porte vitrée, en pan coupé, précédée d'une sorte de tambour de plain-pied avec le trottoir. En entrant, on aperçoit à gauche, derrière un grillage à fortes mailles, la caisse, qui communique par une porte également grillagée avec le bureau proprement dit, où se tiennent les employés. À droite le comptoir de chêne est interrompu à son extrémité par un battant mobile, permettant au besoin d'aller de la partie destinée au public dans celle qui est

réservée aux employés, ou *vice versa.* Au fond de cette dernière, s'ouvre d'abord, près du comptoir, le cabinet du chef de l'agence, lequel cabinet commande un réduit sans autre issue, puis, en suivant la muraille perpendiculaire à Threadneedle Street, un couloir donnant accès au vestibule commun à tout l'immeuble auquel appartient le local.

D'un côté, ce vestibule passe devant la loge du concierge et conduit à Threadneedle Street. De l'autre, après avoir desservi le grand escalier, il aboutit à une porte vitrée à deux battants, qui dissimule à la vue du dehors l'entrée des caves et l'escalier de service, qui fait face à celle-ci.

Tels sont les lieux où se sont déroulées les principales péripéties du drame.

Au moment où il commence, c'est-à-dire à cinq heures moins vingt exactement, les cinq employés de l'agence s'occupent de leurs travaux habituels. Deux d'entre eux sont plongés dans leurs écritures. Les trois autres répondent à autant de clients accoudés sur le comptoir. Quant au caissier, il fait, sous la protection de son grillage,

le compte des espèces, qui, en ce jour de liquidation, atteignent le total imposant de soixante-douze mille soixante-dix-neuf livres, deux shillings et quatre pence, soit un million huit cent seize mille trois cent quatre-vingt-treize francs quatre-vingts centimes.

Ainsi qu'il a été dit, l'horloge de l'agence marque cinq heures moins vingt. Dans vingt minutes, par conséquent, on fermera ; la devanture en fer sera baissée, puis, un peu plus tard, les employés se disperseront, leur journée de travail finie. Le sourd grondement des voitures et le bruit de la foule parviennent du dehors à travers les glaces de la vitrine, obscurcies par le crépuscule de ce dernier jour de novembre.

C'est à ce moment que la porte s'ouvrit et qu'un homme entra. Le nouveau venu, après avoir jeté un coup d'œil rapide dans le bureau, se retourna à demi et fit au-dehors, à l'adresse, sans doute, d'un compagnon resté sur le trottoir, un geste de la main droite, dont le pouce, l'indicateur et le médius redressés mimaient d'une manière claire le nombre 3. Leur attention

eût-elle été éveillée, les employés n'auraient pu voir ce geste que leur cachait la porte entrouverte, et l'eussent-ils vu, qu'ils n'auraient évidemment songé à établir aucune corrélation entre le nombre des personnes alors accoudées sur le comptoir et celui des doigts qui étaient ainsi montrés comme un signal.

Son signal donné, si c'en était un, l'homme acheva d'ouvrir la porte, la referma après s'être introduit dans le bureau, et alla prendre rang derrière l'un des clients précédents, indiquant ainsi son intention d'attendre, pour faire connaître ses désirs, que ce client eût terminé et se fût retiré.

Un des deux employés libres se leva, et, se dirigeant vers lui, demanda :

– Vous désirez, monsieur ?...

– Merci, monsieur, j'attendrai, répondit le nouveau venu, en accompagnant sa réponse d'un mouvement de la main, destiné à faire entendre qu'il voulait précisément avoir affaire à l'employé à proximité duquel il s'était arrêté.

Celui qui avait obligeamment interpellé se rassit sans insister et reprit son travail, la conscience apaisée par cette tentative de zèle, et satisfait en somme qu'elle eût ce résultat négatif. L'homme attendit donc, sans que personne fît plus attention à lui.

La singularité de son aspect eût justifié cependant plus sérieux examen. C'était un gaillard de haute taille, qui à en juger par sa carrure, devait être d'une force peu commune. Une magnifique barbe blonde encadrait son visage au teint bronzé. Quant à son rang social, on ne pouvait le présumer d'après sa mise ; un long cache-poussière en soie grège le recouvrant jusqu'aux pieds.

Le client derrière lequel il était placé ayant terminé ce qu'il avait à faire, l'homme au cache-poussière lui succéda et entretint, à son tour, le représentant de la Central Bank des opérations qu'il désirait entreprendre. Pendant ce temps, la personne qu'il avait remplacée ouvrait la porte extérieure et sortait de l'agence.

Cette porte se rouvrit immédiatement et livra

passage à un deuxième personnage aussi singulier que le premier dont il semblait être, en quelque sorte, la copie. Même stature, même carrure, même barbe blonde entourant un visage sensiblement cuivré, même long cache-poussière de soie grège dissimulant les vêtements de son propriétaire.

Pour ce dernier personnage, il en fut comme pour son sosie. Comme celui-ci, il attendit patiemment derrière l'une des deux personnes encore accoudées au comptoir, puis son tour venu, il engagea conversation avec l'employé devenu libre, tandis que le client gagnait la rue.

De même que précédemment, la porte se rouvrit aussitôt. Un troisième individu fit son entrée et alla prendra rang à la suite du seul des trois clients primitifs qui restât. De taille médiocre, tout en largeur et trapu, son visage coloré encore assombri par une barbe noire, ses vêtements recouverts d'un long pardessus gris, celui-ci offrait à la fois des différences et des analogies avec ceux qui, avant lui, s'étaient livrés à semblable manège.

Enfin, lorsque la dernière des trois personnes qui se trouvaient précédemment dans l'agence eût terminé ses affaires et céda la place, ce fut à deux hommes que la porte aussitôt rouverte livra passage en même temps. Ces deux hommes, dont l'un semblait doué d'une vigueur herculéenne, étaient vêtus l'un et l'autre de ces longs paletots-sacs communément désignés sous le nom d'ulsters, que la rigueur de la saison ne justifiait pas encore, et, de même que pour les trois premiers, une barbe abondante garnissait leurs visages assez montés de ton.

Ils s'introduisirent d'une manière bizarre : le plus grand entra d'abord, puis à peine entré, s'arrêta dans une position telle qu'il masquait son compagnon, lequel, pendant ce temps, feignant de s'être accroché à la serrure, faisait subir à celle-ci un mystérieux travail. La halte, au surplus, ne dura qu'un instant, et la porte fut bientôt refermée. Mais, à ce moment, si elle avait toujours sa poignée à l'intérieur, ce qui permettait de sortir, la poignée de l'extérieur avait disparu. Du dehors, par conséquent, nul ne pouvait plus entrer dans le bureau. Quant à frapper à la vitre

pour se faire ouvrir, personne n'aurait eu garde de le tenter, un avis collé sur la porte, à l'insu des intéressés, annonçant au public que l'agence était irrévocablement fermée pour ce jour-là.

Les employés n'avaient aucun soupçon qu'on les eût ainsi isolés du reste du monde. L'eussent-ils su, d'ailleurs, ils n'auraient fait qu'en rire. Comment se seraient-ils inquiétés, en pleine ville, au moment le plus actif de la journée, alors qu'arrivait jusqu'à eux l'écho de la vie intense de la rue, dont seule une mince pellicule de verre les séparait ?

Les deux derniers employés s'avancèrent à la rencontre des nouveaux venus d'un air aimable, car ils avaient constaté que l'horloge marquait près de cinq heures. Par conséquent, brève serait la visite de ces gêneurs, qu'il allait être légitime d'expulser dans moins de cinq minutes. L'un des tardifs clients agréa les services qui lui étaient offerts, tandis que l'autre, le plus grand, les déclinait et demandait à parler au directeur.

– Je vais voir s'il est là, lui fut-il répondu.

L'employé ne disparut par la porte ménagée

au fond de la partie du bureau interdite au public que pour revenir aussitôt.

– Si vous voulez prendre la peine d'entrer ?... proposa-t-il, en ouvrant le petit battant articulé à l'extrémité du comptoir.

L'homme à l'ulster obéit à l'invitation et pénétra dans le cabinet du directeur, tandis que l'employé, en ayant refermé la porte derrière lui, retournait à son travail.

Que se passa-t-il entre le chef de l'agence et son visiteur ? Le personnel déclara par la suite n'en rien savoir, ne pas même se l'être demandé, et cela doit être tenu pour exact. L'instruction en fut ultérieurement réduite aux hypothèses sur ce point, et à l'heure actuelle on est encore dans l'ignorance de la scène qui se déroula alors derrière la porte close.

Une chose certaine, à tout le moins, c'est qu'il ne s'était pas écoulé deux minutes depuis sa fermeture, quand cette porte se rouvrit, et quand l'homme à l'ulster reparut sur le seuil.

D'une manière impersonnelle et sans

s’adresser plus particulièrement à aucun des employés :

– S’il vous plaît... dit-il d’un ton parfaitement calme, M. le directeur voudrait parler au caissier.

– Bien, monsieur, répondit celui des employés qui n’était pas occupé.

Se détournant, il appela :

– Store !

– Mr Barclay ?...

– Le chef vous demande.

– On y va, répondit le caissier.

Avec la ponctualité inhérente aux gens de sa profession, il jeta une serviette et trois sacs, contenant, en billets et numéraire, l’encaisse du jour, dans le coffre-fort béant, dont la lourde porte battit avec un bruit sourd, puis ayant baissé son guichet, il sortit de sa cabine grillagée, qu’il ferma soigneusement derrière lui, et se dirigea vers le bureau du chef, devant lequel attendait l’étranger, qui s’effaça et entra sur ses talons.

En pénétrant dans le bureau, Store eut la

surprise de constater que celui qu'on prétendait l'appeler ne s'y trouvait pas et que la pièce était vide. Mais le temps lui manqua pour éclaircir ce mystère. Attaqué par-derrière, la gorge prise dans une poigne d'acier, il essaya vainement de se débattre, de crier... Les mains meurtrières resserrèrent leur étreinte, jusqu'au moment où, perdant le souffle, il s'écroula, évanoui, sur le tapis.

Aucun bruit n'avait révélé cette lutte farouche. Dans la grande salle, les employés continuaient tranquillement leur travail, quatre formant autant de groupes avec les clients dont ils étaient séparés par le comptoir, le cinquième absorbé dans des calculs intéressant son service.

L'homme à l'ulster prit le loisir de s'essuyer le front où perlait un peu de sueur, puis il se pencha sur sa victime. En un tour de main, le caissier fut bâillonné et ligoté.

Cette besogne terminée, il entrouvrit doucement la porte et jeta un coup d'œil dans la grande salle. L'examen l'ayant satisfait, il toussa légèrement, comme s'il eût voulu attirer

l’attention des quatre singuliers clients qui s’y attardaient alors, puis, ce but atteint, il ouvrit d’une seule poussée, toute grande, la porte qui le dissimulait.

Ce fut le signal – convenu d’avance, sans nul doute – d’une scène littéralement fantastique. Tandis que l’homme à l’ulster traversait d’un bond toute la salle et, tombant comme la foudre sur le calculateur solitaire, l’étranglait impitoyablement, les quatre collègues de celui-ci subissaient un sort pareil.

Le client le plus près de l’extrémité du comptoir franchit la porte battante ménagée en cet endroit et terrassa, en le prenant à revers, l’employé qui lui faisait face. Des trois autres clients, deux allongèrent les bras en travers du comptoir, et leurs mains se nouèrent au cou de leurs interlocuteurs respectifs, qu’ils « sonnèrent » férocement sur l’appui de chêne. Quant au dernier, le plus petit de taille, ne pouvant appréhender son vis-à-vis dont une trop grande distance le séparait, il bondit par-dessus le comptoir et saisit son adversaire à la gorge avec

une violence que son élan décuplait.

Pas un cri n'avait été poussé. Le drame n'avait pas duré trente secondes.

Quand leurs victimes eurent perdu connaissance, les étrangleurs achevèrent de les mettre hors de combat. Le plan avait été minutieusement étudié. Rien ne clocha. Il n'y eut aucune hésitation. De toutes les poches sortirent à la fois les accessoires nécessaires. Ensemble, dussent les patients périr par l'asphyxie, les bouches furent bourrées d'ouate et bâillonnées. Ensemble, les mains furent ramenées en arrière et ligotées, les pieds étroitement liés, les corps raidis dans la multiple étreinte d'une fine cordelette d'acier.

Le travail de tous fut terminé au même instant. D'un seul mouvement, les cinq assaillants se redressèrent.

– Le rideau ! ordonna celui qui avait demandé à voir le directeur de l'agence et qui semblait commander aux autres.

Trois des bandits coururent actionner les

manivelles de la devanture en fer. Les lames de tôle commencèrent à descendre, atténuant progressivement les bruits venant de l'extérieur.

L'opération était à demi effectuée, quand la sonnerie du téléphone retentit tout à coup.

– Stop ! fit le chef de la bande.

Le rideau s'étant arrêté dans sa course descendante, il s'approcha de l'appareil et décrocha le récepteur. La conversation suivante s'engagea, dont la moitié seulement parvenait aux quatre étrangleurs maintenant inactifs.

– Allô !

– J'écoute.

– C'est vous, Buxton ?

– Oui.

– C'est drôle. Je ne reconnais pas votre voix.

– Il y a de la friture.

– Pas chez nous.

– Il y en a ici. Moi non plus je ne reconnais pas votre voix.

– Mr Lasone.

– Ah ! très bien !... très bien !... je reconnais maintenant.

– Dites donc, Buxton, la voiture est-elle passée ?

– Pas encore, assura le bandit après une courte hésitation.

– Quand elle viendra, dites-lui de retourner à l'agence S. On me téléphone à l'instant qu'on vient d'y recevoir un versement important après la fermeture et le départ des fonds.

– La somme est forte ?

– Assez. Dans les vingt mille livres.

– Fichtre !...

– Vous ferez la commission ?... Je peux compter sur vous ?

– Comptez sur moi.

– Bonsoir, Buxton.

– Bonsoir.

L'étranger raccrocha le récepteur et, un

instant, demeura immobile, pensif.

Soudain, il prit son parti et, rassemblant ses complices autour de lui :

– Il s'agit de s'activer, camarades, leur dit-il à voix basse, en commençant à se déshabiller fébrilement. Ouste !... qu'on me donne la pelure de cet homme-là !

Du doigt, il désignait Store, toujours privé de sentiments.

En un clin d'œil, celui-ci fut dépouillé de ses vêtements, que son agresseur endossa, bien que ces vêtements fussent un peu petits pour sa taille. Ayant trouvé dans une des poches les clés de la caisse, il ouvrit ensuite la cabine, puis le coffre-fort, dont furent extraits les sacs de numéraire, la serviette aux billets et les liasses de titres.

Il achevait à peine, quand on entendit une voiture qui s'arrêtait au bord du trottoir. Presque aussitôt, on frappa aux vitres de la porte à demi recouverte par la devanture métallique.

– Attention ! dit rapidement le chef de cette bande d'étrangleurs, en commentant ses paroles

de gestes expressifs. Bas les manteaux, montrez vos vestons, à vos places, et du coup d'œil !... Qu'on ne rate pas le premier qui entrera !... Et sans bruit... Après, porte close, et qu'on n'ouvre qu'à moi !...

Chargé de la serviette et de plusieurs paquets de titres, il s'était, tout en parlant, rapproché de la porte, tandis que trois de ses complices s'asseyaient, sur un signe de lui, à la place des employés, poussés d'un coup de pied sous le comptoir, et que le quatrième se postait près de l'entrée. Il ouvrit cette porte d'une main ferme. Le vacarme de la rue parut grandir subitement.

Une voiture de livraison s'était en effet arrêtée devant l'agence. Dans la nuit, on voyait briller ses lanternes. Le cocher, resté sur son siège, causait avec un homme debout au bord du trottoir. C'était cet homme, un encaisseur de la Central Bank, qui avait frappé à la porte quelques instants plus tôt.

Sans se presser, évitant les passants dont le torrent coulait sans interruption, l'audacieux bandit traversa le trottoir et s'approcha de la

voiture.

– Salut ! dit-il.

– Salut ! répondirent les deux hommes.

Le cocher, ayant regardé celui qui l'interpellait, parut étonné.

– Tiens !... ce n'est pas Store ! s'écria-t-il.

– C'est son jour de congé. Je le remplace, expliqua le pseudo-caissier.

Puis, s'adressant à l'encaisseur debout auprès de lui.

– Eh !... Un coup de main, l'ami ?

– Pour quoi faire ?

– Pour un de nos sacs. On a reçu beaucoup d'argent aujourd'hui. Ça pèse.

– C'est que... dit l'encaisseur en hésitant, il m'est défendu de quitter la voiture.

– Bah ! pour une minute !... D'ailleurs, je te remplace. Un des employés t'aidera pendant que je déposerai la serviette et les titres.

L'encaisseur s'éloigna sans insister davantage

et franchit la porte, qui se referma derrière lui.

– À nous camarade, disait pendant ce temps au cocher le remplaçant de Store. Ouvre ta voiture.

– Allons-y ! acquiesça le cocher.

La caisse de la voiture n'ayant aucune issue en arrière ni sur les côtés, la seule ouverture consistait en une petite porte à deux battants de tôle, ménagée derrière la banquette du conducteur. De cette manière, les risques de vol étaient réduits au minimum.

Pour pénétrer dans la voiture, il fallait donc nécessairement faire basculer la banquette, dont une moitié avait été rendue mobile dans ce but. Mais, comme il s'agissait seulement de placer quelques paquets dans un des casiers garnissant les côtés du véhicule, le cocher jugea superflu de se livrer à ce travail et se contenta de repousser les portes.

– Passe la serviette, dit-il.

Ayant reçu ce qu'il demandait, le cocher, à demi couché en travers de la banquette, disparut jusqu'à mi-corps dans l'intérieur de la voiture,

ses jambes faisant contrepoids à l'extérieur. Dans cette position, il ne put voir son soi-disant collègue monter sur le marchepied, puis de là sur le siège, et se placer de manière à le séparer de ses guides. Par-dessus le cocher étendu, le faux caissier, comme s'il eût été curieux de voir ce que contenait la caisse de la voiture, y introduisit à son tour le haut du corps, et son bras, tout à coup, se détendit violemment dans l'ombre.

Si quelqu'un des nombreux passants qui circulaient avait eu l'idée de regarder de près à ce moment, il aurait vu les jambes du cocher se raidir d'une manière aussi subite du siège, tandis que le buste fléchissait de l'autre côté de la banquette.

Rapidement, l'homme saisit alors par la ceinture ce corps inerte, et l'envoya au milieu des sacs et des paquets déposés dans la voiture.

Cette série d'actes, exécutés avec une précision et une audace merveilleuses, n'avait demandé que quelques instants. Les passants continuaient à circuler paisiblement, sans aucun soupçon des événements anormaux qui se

succédaient si près d'eux, en pleine foule.

L'homme se pencha plus encore dans la voiture, de manière à ne pas être aveuglé par les lumières de la rue, et regarda dans la caisse. Sur le plancher, au milieu d'une flaque de sang qui grandissait à vue d'œil, le cocher gisait, un couteau fiché à la base du crâne, dans cet épanouissement de la moelle qui a reçu les divers noms de bulbe, de cervelet, de nœud vital. Il ne bougeait plus. La mort avait été foudroyante.

Le meurtrier, craignant que le sang ne finît par traverser le parquet et par couler sur le sol, enjamba la banquette, s'introduisit tout entier dans la voiture et dépouilla le mort de sa vareuse. Il s'en servit pour tamponner la terrible blessure, puis, ayant retiré le couteau de la plaie et l'ayant soigneusement essuyé, ainsi que ses mains rouges, il referma les portes de tôle, sûr que le sang, s'il continuait à couler, serait absorbé par la laine comme par une éponge.

Cette précaution prise, il descendit de la voiture, traversa le trottoir et frappa d'une manière particulière à la porte de l'agence, qui fut

aussitôt ouverte, puis refermée.

– L'homme ?... interrogea-t-il, en entrant.

On lui montra le comptoir.

– Avec les autres. Ficelé.

– Bon !... Ses vêtements !... Vite !

Pendant qu'on se hâtait d'obéir, il retirait le costume du caissier Store et le remplaçait par celui de l'encaisseur.

– Deux hommes resteront ici, commanda-t-il, tout en procédant à cette transformation. Les autres avec moi pour déménager la « bagnole ».

Sans attendre la réponse, il rouvrit la porte, sortit, suivi de ses deux acolytes, remonta sur le siège et s'introduisit dans la caisse de la voiture, dont le pillage commença.

L'un après l'autre, il donnait les paquets à ses complices, qui les transportaient dans l'agence. La porte de celle-ci, demeurée grande ouverte, découpait un carré brillant sur le trottoir. Les passants, venant de l'obscurité relative de la rue pour y retourner aussitôt, traversaient sans y prendre garde cette zone plus lumineuse. Rien ne

les eût empêchés d'entrer. Mais cette idée ne venait à personne, et la foule s'écoulait indifférente à une manutention qui ne la regardait pas et que rien ne l'autorisait à suspecter.

En cinq minutes la voiture fut vide. Porte close, on procéda au tri. Les valeurs, actions ou obligations, furent mises d'un côté ; les espèces de l'autre. Les premières, impitoyablement rejetées, allèrent joncher le parquet. Des billets de banque, on fit cinq parts, et chacun en prit une, dont il se matelassa la poitrine.

– Et les sacs ?... demanda l'un des bandits.

– Bourrez vos poches, répondit le chef. Ce qui restera, dans la voiture. Je m'en charge.

On lui obéissait déjà.

– Minute !... s'écria-t-il. Convenons de tout auparavant. Quand je serai parti, vous rentrerez ici et vous finirez de baisser la devanture. Ensuite, expliqua-t-il, en montrant le couloir ouvrant dans le fond de la pièce, vous sortirez par là. Le dernier fermera à double tour et jettera la clé à l'égout. Au bout, c'est le vestibule et vous

connaissez les aîtres.

Du doigt, il montra le cabinet du directeur.

– N'oubliez pas le bonhomme. Vous savez ce qui est convenu ?...

– Oui, oui, lui répondit-on. Sois tranquille.

Au moment de partir, il s'arrêta encore.

– Diable !... fit-il. Je ne pensais plus au principal... Il doit bien y avoir ici une liste des autres Agences.

On lui montra, collé à l'intérieur de la vitrine, une affiche jaune qui donnait ce renseignement. Il la parcourut des yeux.

– Quant aux manteaux, dit-il, lorsqu'il eut découvert l'adresse de l'agence S, jetez-les dans un coin. Qu'on les trouve. L'essentiel est qu'on ne les voie pas sur notre dos. Rendez-vous où vous savez... En route !

Le surplus des sacs d'or et d'argent fut transporté dans la voiture.

– C'est tout ?... interrogea l'un des porteurs.

Son chef réfléchit, puis, frappé d'une idée

soudaine :

– Fichtre non ! Et mes frusques !

L'autre partit en courant, pour revenir aussitôt, apportant les vêtements que ceux du caissier Store avait tout d'abord remplacés, et qu'il jeta à la volée dans la caisse de la voiture.

– Cette fois, c'est bien tout ?... demanda-t-il de nouveau.

– Oui. Et ne traînez pas ! lui fut-il répondu.

Il disparut dans l'agence. La devanture de fer acheva de descendre.

Pendant ce temps, le cocher improvisé saisissait les guides et réveillait les chevaux d'un coup de fouet. La voiture s'ébranla, remonta Old Broad Street, tourna dans Throgmorton Street, suivit Lothburg Street, puis Gresham Street, tourna dans Aldergate Street et s'arrêta enfin devant l'agence S, au n° 29 de cette dernière rue.

Le faux cocher y entra hardiment et se dirigea vers la caisse.

– Il paraît que vous avez un pli à me donner ? dit-il.

Le caissier releva les yeux sur celui qui l'interpellait.

– Non, ma foi ! reconnut l'encaisseur avec un gros rire.

– Je ne comprends pas que le siège, maugréait cependant le caissier d'un air mécontent, envoie comme ça des gens qu'on ne connaît pas...

– C'est parce que je ne fais pas le quartier d'habitude. C'est à l'agence B qu'on m'a dit de passer ici, d'après un coup de téléphone du siège. Paraît que vous avez eu un fort versement après la fermeture.

Il avait trouvé sur-le-champ cette réponse plausible, la liste des agences de la Central Bank étant encore toute fraîche dans sa mémoire.

– Oui... reconnut le caissier, malgré tout soupçonneux... C'est égal, ça m'ennuie de ne pas vous connaître.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire, répliqua l'autre étonné.

– Il y a tant de voleurs !... Mais, au fait, il y a moyen de tout arranger. Vous avez votre

commission sur vous, je suppose ?

Si quelque chose était de nature à troubler le bandit, c'était bien une pareille question. Comment aurait-il eu sa « commission » ? Il ne comprenait même pas ce que le mot signifiait. Il ne se troubla pas cependant. Quand on risque de telles aventures, il faut avoir des qualités spéciales, et, par-dessus toutes les autres, un absolu sang-froid. Cette qualité, le faux encaisseur de la Central Bank la possédait au suprême degré. Si donc il fut ému en entendant la question qu'on lui posait à l'improviste, il n'en laissa rien paraître, et répondit du ton le plus naturel :

– Parbleu ! ça va sans dire.

Il s'était tenu ce raisonnement bien simple que cette « commission », puisqu'on admettait comme probable qu'il l'eût sur lui, consistait forcément en quelque objet matériel, dont les employés de la Central Bank avaient coutume d'être toujours porteurs. En fouillant la vareuse de l'encaisseur auquel il s'était substitué, il trouverait donc, sans doute, cette fameuse

« commission ».

– Je vais voir, ajouta-t-il d'une voix calme, en s'asseyant sur un banc et en se mettant en devoir de vider ses poches.

Il en sortit de nombreuses paperasses, lettres, notes de service, ou autres, toutes fortement frangées et froissées, comme il arrive de celles qu'on a longtemps traînées avec soi. Simulant la maladresse des ouvriers, quand leurs gros doigts, plus habiles aux rudes travaux, sont dans le cas de manipuler des papiers, il dépliait les pièces l'une après l'autre.

Dès la troisième, il découvrit un document imprimé, avec des blancs remplis à la main, aux termes duquel le nommé Baudruc était commissionné à titre d'encaisseur de la Central Bank. C'était évidemment ce qu'il cherchait, et pourtant la difficulté restait la même. Le nom écrit sur le document constituait peut-être, en effet, le plus grand de tous les dangers, ce Baudruc étant bien connu du caissier de l'agence S, qui s'était étonné de ne pas avoir affaire à lui.

Sans rien perdre de son sang-froid,

l’audacieux bandit imagina sur-le-champ l’expédient nécessaire. Profitant d’un moment d’inattention du caissier, il déchira en deux morceaux la pièce officielle, dont la moitié inférieure resta dans sa main droite.

– Pas de veine !... s’écria-t-il du ton d’un homme vexé, aussitôt que cette opération eut été menée à bonne fin. Je l’ai bien, ma commission, mais la moitié, pas plus.

– La moitié ?... répéta le caissier.

– Oui, elle était vieille et tout usée, à force de traîner dans ma poche. Elle se sera coupée en deux et j’en ai laissé bêtement une moitié chez moi.

– Hum !... fit le caissier.

L’encaisseur parut froissé.

– Et puis en voilà assez, déclara-t-il en se dirigeant vers la porte. On m’a dit de venir chercher votre galette ; je viens. Vous ne voulez pas me la donner ? Gardez-la. Vous vous débrouillerez avec le siège. Moi, je m’en moque.

L’indifférence qu’il témoignait fit plus pour

son succès que les meilleurs arguments et plus encore la phrase menaçante qu'il avait décochée, telle une flèche de Parthe, en s'éloignant. Pas d'histoires ! c'est le but éternel de tous les employés de la terre.

– Minute !... s'écria le caissier en le rappelant. Montrez-la moi, votre « commission ».

– La voilà ! répondit l'encaisseur, qui présenta la moitié de ce document où n'était inscrit aucun nom.

– Il y a la signature du chef, constata le caissier avec satisfaction.

Puis, se décidant enfin :

– Voici l'argent, annonça-t-il, en présentant un paquet scellé. Si vous voulez me signer mon reçu ?

L'encaisseur, ayant mis un nom quelconque sur la feuille qui lui était présentée, s'éloigna d'un air mécontent.

– Salut !... dit-il, d'une voix bourrue, en homme irrité de la suspicion dont il venait d'être l'objet.

Aussitôt dehors, il pressa le pas vers la voiture, monta sur le siège et disparut dans la nuit.

Ainsi fut accompli ce vol qui eut un si grand retentissement.

Comme on le sait, il fut découvert le soir même, plus tôt, à coup sûr, que ne l'avaient supposé ses auteurs. L'agence verrouillée à double tour, son personnel réduit à l'impuissance, le cocher de la voiture supprimé, ils pouvaient légitimement croire qu'on ne s'apercevrait de rien avant le lendemain matin. À ce moment, le garçon de bureau, en venant procéder au balayage quotidien, donnerait nécessairement l'éveil, mais il y avait de grandes chances pour que l'aventure demeurât secrète jusque-là.

Les choses se passèrent tout autrement dans la réalité.

À cinq heures et demie, Mr Lasone, ce contrôleur des agences qui avait téléphoné une première fois, vers cinq heures, pour aviser du passage de la voiture de récolement, inquiet de ne pas voir arriver celle-ci, téléphona de nouveau à

l’agence DK. Il ne reçut pas de réponse, les voleurs, qui terminaient alors le partage du butin, ayant décroché simplement le récepteur, afin d’arrêter la sonnerie, dont la persistance aurait pu éveiller l’attention du voisinage. Sur le moment, le contrôleur n’insista pas et se contenta d’incriminer les employés du téléphone.

Cependant, le temps s’écoulant et la voiture n’arrivant toujours pas, il fit une seconde tentative. Celle-ci restant aussi vaine que la première, et le bureau du téléphone lui affirmant que l’agence DK ne répondait pas, le contrôleur envoya un garçon du siège voir pourquoi elle était ainsi muette. Avant six heures et demie, ce garçon était de retour. On sut par lui que l’agence était fermée et paraissait déserte.

Le contrôleur, fort étonné que Mr Buxton eût terminé ses opérations de si bonne heure, un de ces jours de fin de mois où le personnel est obligé parfois de veiller jusqu’à neuf heures, ne put qu’attendre la voiture de récolement avec une impatience grandissante.

Il l’attendait encore à sept heures et quart,

quand une grave nouvelle lui parvint. La voiture avait été trouvée derrière Hyde Park dans une rue peu fréquentée de Kensington, Holland Street, par un employé du siège central qui, sa journée faite, regagnait son domicile. Cet employé, intrigué par le stationnement tardif d'une voiture de la Central Bank dans cette rue relativement obscure et déserte, était monté sur le siège, avait poussé les portes de tôle qui n'étaient pas fermées, et, à la lueur d'une allumette, il avait découvert le corps déjà froid du cocher. Il était alors revenu en courant au siège central, afin de donner l'alarme.

Aussitôt, le téléphone joua dans toutes les directions. Avant huit heures, une escouade de police entourait la voiture abandonnée, tandis que la foule s'amassait devant l'agence DK, dont une autre escouade faisait ouvrir les portes par un serrurier requis à cet effet.

Le lecteur sait déjà ce qu'on devait y trouver.

L'enquête commença sur-le-champ. Par bonheur, aucun des employés de l'agence n'était mort, bien qu'à vrai dire ils n'en valussent guère

mieux. Aux trois quarts étouffés par les bâillons, la bouche emplie d'ouate et de chiffon qu'on y avait enfoncés avec violence, ils gisaient évanouis, quand du secours leur arriva, et nul doute qu'ils ne fussent passés de vie à trépas s'ils étaient restés dans cette situation jusqu'au matin.

Lorsque, après une heure de soins, ils eurent repris conscience, ils ne purent donner que des renseignements fort vagues. Cinq hommes barbus, les uns recouverts de longs cache-poussière, les autres de ces pardessus de voyage vulgairement dénommés ulsters, les avaient assaillis et terrassés. Ils n'en savaient pas plus.

Il n'y avait pas à mettre leur sincérité en doute. Dès le début de l'enquête, on avait trouvé, en effet, les cinq manteaux bien en évidence, comme si les malfaiteurs avaient tenu à laisser une trace de leur passage. Au surplus, ces vêtements, examinés avec attention par les plus fins limiers de Scotland Yard, ne révélèrent rien touchant ceux qui les avaient abandonnés. Faits d'étoffes banales ou de magasin, ce qui expliquait qu'on les eût laissés sur les lieux du crime.

Tout cela n'apprenait pas grand-chose, et pourtant le magistrat enquêteur dut renoncer à en savoir davantage. Vainement il retourna les témoins dans tous les sens. Ils ne varièrent pas, et il fut impossible d'en rien tirer de plus.

Le dernier témoin entendu fut le concierge de l'immeuble. La devanture étant baissée, les malfaiteurs étaient forcément sortis par le vestibule commun à toute la maison. Le concierge avait donc dû les voir.

Celui-ci ne put que confesser son ignorance. Les appartements dont il avait la surveillance étaient trop nombreux pour qu'elle fût réellement efficace. Ce jour-là, il n'avait rien remarqué d'anormal. Si les voleurs étaient passés devant lui, ainsi qu'on devait le supposer en effet, il les avait pris pour les employés de l'agence.

Poussé dans ses derniers retranchements, invité à fouiller dans sa mémoire, il cita les noms de quatre locataires qui avaient traversé le vestibule à peu près à l'heure du crime, ou peu de temps après. Vérification faite séance tenante, ces quatre locataires, d'une honorabilité parfaite,

étaient rentrés tout simplement pour dîner.

Le concierge parla aussi d'un garçon charbonnier qui s'était présenté, porteur d'un sac volumineux, vers sept heures et demie, un peu avant l'intervention de la police, et qu'il avait remarqué uniquement pour cette raison qu'il n'est pas d'usage de livrer du charbon à une pareille heure. Ce garçon charbonnier avait demandé un locataire du cinquième, et avec une telle insistance que le concierge avait autorisé la livraison et avait indiqué l'escalier de service.

Le garçon charbonnier était donc monté, mais pour redescendre un quart d'heure plus tard, toujours chargé de son sac. Interpellé par le concierge, il avait dit alors s'être trompé d'adresse. Tout en parlant d'une voix haletante, en homme qui vient de gravir cinq étages avec un lourd fardeau sur les épaules, il avait gagné la rue, puis ayant déposé son sac dans une voiture à bras en station au bord du trottoir, il était parti sans se presser.

– Savez-vous, demanda le magistrat enquêteur, à quelle maison appartient ce garçon ?

Le concierge répondit qu'il l'ignorait.

Le magistrat, réservant ce point pour une vérification ultérieure, interrogea le locataire du cinquième. Il lui fut confirmé qu'un homme, se disant chargé d'effectuer une livraison de charbon, avait, en effet, sonné à la porte de service vers sept heures et demie. La bonne, qui lui avait ouvert, l'ayant assuré qu'il se trompait, il était reparti sans insister. Une différence existait, toutefois, entre les diverses dépositions relatives à cet incident, la bonne du cinquième soutenant, contrairement au dire du concierge, que l'homme n'était porteur d'aucun sac.

– Il l'aura laissé en bas pour monter, expliqua le magistrat.

Toutefois, il apparut que cette explication n'était pas suffisante, quand on découvrit, dans le couloir commun des caves, la valeur d'un sac d'anthracite, que le concierge affirmait ne pas s'y trouver quelques heures plus tôt. De toute évidence, le mystérieux garçon charbonnier avait vidé en cet endroit le sac qu'il apportait. Mais alors, qu'avait-il emporté, puisque – le concierge

se montrait tout aussi affirmatif sur ce point – le sac paraissait n'être, au départ, ni moins plein, ni moins lourd qu'à l'arrivée ?

– Ne nous occupons pas de cela pour l'instant, conclut le magistrat, renonçant à résoudre l'insoluble problème. Ce point sera tiré au clair demain.

Pour le moment, il avait à suivre une piste qu'il estimait plus sérieuse, et il entendait ne pas s'en écarter.

En effet, tout le personnel de l'agence n'avait pas été retrouvé. Le personnage le plus important, le directeur, manquait à l'appel. Mr Lewis Robert Buxton avait disparu.

Les employés ne purent fournir aucune indication à cet égard. Tout ce qu'ils savaient, c'est que, un peu avant cinq heures, un client, introduit auprès du directeur, avait, quelques minutes plus tard, appelé le caissier Store, que celui-ci s'était rendu à cet appel et n'avait pas reparu. C'est quelques instants après que l'agression s'était produite. Quant à Mr Buxton, nul ne l'avait revu.

La conclusion s’imposait. S’il était hors de doute que l’agence eût été prise d’assaut par cinq bandits plus ou moins déguisés ou maquillés, il ne l’était pas moins que ces bandits eussent un complice dans la place et que ce complice ne fût autre que son chef.

C’est pourquoi, sans attendre les résultats d’une enquête plus approfondie, mandat d’amener fut immédiatement lancé contre Lewis Robert Buxton, chef de l’agence DK de la Central Bank, inculpé de vol et de complicité de meurtre, et c’est pourquoi son signalement, que l’on connaissait bien, si on ignorait celui de ses complices, fut télégraphié dans toutes les directions.

Le coupable n’ayant pas encore quitté l’Angleterre, il allait être appréhendé, soit dans une ville de l’intérieur, soit à un port d’embarquement, succès rapide dont la police pourrait s’enorgueillir à juste titre.

Sur cette agréable perspective, magistrat et détectives gagnèrent leurs lits respectifs.

Or, cette même nuit, à deux heures du matin,

cinq hommes, les uns complètement glabres, une forte moustache barrant le visage cuivré des autres, descendaient à Southampton de l'express de Londres, isolément, comme ils y étaient montés. Après avoir pris livraison de plusieurs colis, et notamment d'une grande malle très lourde, ils se firent conduire en voiture au bassin à flot, où attendait à quai un steamer de deux mille tonneaux environ, dont la cheminée vomissait une épaisse fumée.

À la marée de quatre heures, c'est-à-dire à un moment où tout dormait à Southampton et où le crime d'Old Broad Street y était encore inconnu, ce steamer se déhala du bassin, sortit des jetées et prit la mer.

Nul ne tenta de s'opposer à son départ. Et pourquoi, en vérité, aurait-on suspecté cet honnête bâtiment, chargé ouvertement de marchandises, disparates mais honorables, à destination de Cotonou, port du Dahomey ?

Le steamer s'éloigna donc paisiblement, avec ses marchandises, ses cinq passagers, leurs colis et leur grande malle, que l'un d'eux, le plus

grand, avait fait déposer dans sa cabine, tandis que la police, interrompant son enquête, cherchait dans le sommeil un repos bien gagné.

Cette enquête, elle fut reprise le lendemain et les jours suivants, mais, ainsi que chacun le sait, elle ne devait pas aboutir. Les jours s'ajoutèrent aux jours, les cinq malfaiteurs demeurèrent inconnus, Lewis Robert Buxton demeura introuvable. Aucune lueur ne vint éclairer l'impénétrable mystère. On ne parvint même pas à découvrir à quelle maison appartenait le garçon charbonnier qui avait attiré un moment l'attention de la police. De guerre lasse, l'affaire fut classée.

La solution de l'énigme, la suite de ce récit la donnera, pour la première fois, entière et complète. Il appartiendra au lecteur de dire si on pourrait en imaginer de plus inattendue et de plus étrange.

2

Un voyage d’étude

Conakry, chef-lieu de la Guinée française et résidence du lieutenant-gouverneur, est aujourd’hui une ville très agréable, dont les rues, intelligemment tracées d’après les plans du gouverneur Ballay, se coupent à l’angle droit et sont, en général, désignées par un simple numéro d’ordre, à la mode américaine. Bâtie sur l’île de Tombo, elle est séparée du continent par un étroit chenal, que franchit un pont, sur lequel passent cavaliers, piétons, véhicules, et aussi le chemin de fer qui aboutit près du Niger, à Kouroussa. C’est la station la plus salubre du littoral. Aussi les représentants de la race blanche y sont-ils nombreux, particulièrement les Français et les Anglais, ces derniers plus spécialement groupés dans le faubourg de Newtown.

Mais, à l'époque des événements qui forment le sujet de ce récit, Conakry n'avait pas encore atteint ce degré de prospérité et n'était guère qu'une grosse bourgade.

En cette journée du 27 novembre, cette bourgade était en fête. Obéissant à l'invitation que le gouverneur, M. Henry Valdonne, lui avait faite par voie d'affiches, la population se portait vers la mer, disposée à recevoir chaleureusement, ainsi qu'on l'en priait, les voyageurs notables qui allaient incessamment débarquer du *Touat*, un paquebot de la Compagnie Frayssinet.

Les personnages qui mettaient ainsi en rumeur la ville de Conakry étaient d'importance, en effet. Au nombre de sept, ils formaient le haut personnel de la commission extraparlementaire chargée par l'administration centrale d'effectuer un voyage d'étude dans la région du Soudan connue sous le nom de « boucle du Niger ». À vrai dire, ce n'était pas tout à fait de plein gré que le président du Conseil, M. Granchamp, et M. Chazelle, ministre des Colonies, avaient réuni cette mission et décrété ce voyage d'étude. Ils y

avaient été contraints, en quelque sorte, par la pression de la Chambre et par la nécessité de clore une joute oratoire qui confinait à l'obstruction.

Quelques mois auparavant, à propos d'un débat relatif à la région africaine que la mission extraparlementaire avait mandat d'explorer, la Chambre s'était partagée en deux fractions numériquement égales, que menaient au combat deux irréductibles leaders.

L'un de ses leaders s'appelait Barsac ; l'autre avait nom Baudrières.

Le premier, bien en chair, voire un tantinet bedonnant, portait en éventail une opulente barbe noire. C'était un Méridional de la Provence, au verbe sonore, doué, sinon d'éloquence, du moins d'une certaine faconde, un joyeux et sympathique garçon au demeurant. Le second représentait un département du Nord, et, si l'on autorise cette expression audacieuse, il le représentait en longueur. Sec de corps et de visage, une mince moustache tombante accentuant ses lèvres minces, anguleux et dogmatique, il faisait partie

de la race des tristes. Autant son collègue s'épanouissait généreusement, autant il vivait replié sur lui-même, se livrant le moins possible, l'âme verrouillée comme le coffre-fort d'un avare.

Tous deux députés de vieille date, ils s'étaient spécialisés dans les questions coloniales, et on s'accordait à les regarder comme des autorités en la matière. Cependant – cette réflexion s'impose – il était réellement merveilleux que leurs patientes études les eussent conduits à des conclusions si opposées. Le certain, c'est qu'ils étaient rarement d'accord. Lorsque Barsac traitait une question quelconque, il y avait dix à parier contre un que Baudrières allait demander la parole pour dire juste le contraire, si bien que, leurs discours s'annulant, la Chambre en était généralement réduite à voter dans le sens indiqué par le Ministère.

Mais, cette fois, Barsac et Baudrières n'avaient pas voulu céder d'un pouce, et la discussion s'était éternisée. Elle avait commencé au sujet d'un projet de loi déposé par le premier,

projet tendant à créer cinq sièges de députés dans la Sénégambie, la Haute-Guinée et la partie du Soudan français située à l'ouest du Niger, et à accorder l'électorat, voire l'éligibilité, aux gens de couleur, sans distinction de race. Aussitôt, ainsi qu'il en avait coutume, Baudrières s'était vigoureusement élevé contre la thèse de Barsac, et les deux irréconciliables adversaires s'étaient jeté à la tête toute une mitraille d'arguments.

L'un, citant à l'appui de son opinion celle d'un grand nombre de militaires et de civils qui avaient parcouru ces régions ou y avaient trafiqué, représenta les nègres comme parvenus à un degré de civilisation fort avancée. Il ajouta que c'était peu d'avoir supprimé l'esclavage si on ne donnait pas aux populations conquises les mêmes droits qu'à leurs conquérants, et il prononça à ce propos, dans une série de péroraisons que la Chambre applaudit bruyamment, les grands mots de liberté, d'égalité et de fraternité.

L'autre affirma, par contre, que les nègres croupissaient encore dans la plus honteuse

barbarie et qu'il ne pouvait être question de les consulter, pas plus qu'on ne consulte un enfant malade sur le remède qu'il convient de lui appliquer. Il ajouta qu'en tout cas le moment n'était pas propice à une expérience aussi dangereuse et qu'il convenait plutôt de renforcer les troupes d'occupation, des signes inquiétants autorisant à redouter des troubles prochains dans ces contrées. Il invoqua un aussi grand nombre d'opinions militaires et civiles que son contradicteur, conclut en préconisant une nouvelle intervention armée et déclara avec une énergie patriotique que le patrimoine conquis par le sang français était sacré et devait demeurer intangible. Lui aussi fut applaudi frénétiquement.

Le ministre des Colonies fut très embarrassé pour départager ces orateurs passionnés. Il y avait du vrai dans les deux thèses. S'il était exact que les populations noires habitant la boucle du Niger et la Sénégambie parussent commencer à s'accommoder de la domination française, que l'instruction fît quelques progrès parmi ces peuplades jadis si profondément ignorantes, et que la sécurité y fût en voie de rapide

amélioration, il ne l'était pas moins qu'actuellement la situation tendait à se modifier dans un sens défavorable. On avait reçu la nouvelle de troubles et de razzias ; des villages entiers, on ignorait pour quelles raisons, avaient été abandonnés par leurs habitants, et enfin il convenait d'enregistrer, sans rien exagérer cependant, des bruits assez mystérieux et confus qui couraient la brousse, aux abords du Niger, et dont le sens général était qu'une puissance indépendante fût en train de se former en un point encore inconnu du sol africain.

Chacun des deux précédents orateurs pouvant à la rigueur trouver des arguments favorables à sa cause dans le discours ministériel, ils triomphèrent tous deux également, et la discussion se poursuivit, jusqu'au moment où un député, excédé, s'écria au milieu du bruit :

– Puisqu'on ne peut pas s'entendre, qu'on aille y voir !

M. Chazelle répondit que ces contrées avaient été si souvent explorées que la nécessité de les découvrir une fois de plus ne s'imposait pas, mais

qu’il était prêt, néanmoins, à se conformer aux vues de la Chambre, si celle-ci estimait qu’un voyage d’étude eût quelque utilité, et qu’il serait heureux de l’associer, dans ce cas, à une telle entreprise, en plaçant l’expédition sous la direction de celui de ses membres qu’elle voudrait bien désigner.

La proposition eut beaucoup de succès. On vota séance tenante, et le Ministère fut invité à constituer une mission qui parcourrait la région comprise dans la boucle du Niger et qui rédigerait un rapport sur le vu duquel la Chambre statuerait ultérieurement.

On se mit moins facilement d’accord quand il s’agit de nommer le député qui serait le chef de cette mission et, par deux fois, Barsac et Baudrières recueillirent un nombre de suffrages mathématiquement égal.

Il fallait cependant en finir.

– Parbleu ! qu’on les nomme tous les deux ! s’écria un de ces plaisants qui ne manquent jamais dans une assemblée française.

Cette idée ayant été accueillie avec enthousiasme par la Chambre, qui, sans doute, y voyait un moyen de ne plus entendre parler des colonies pendant quelques mois, Barsac et Baudrières furent élus, l'âge devant décider lequel des deux aurait le pas sur l'autre. Vérification faite, ce privilège échut à Barsac, qui se trouva être l'aîné de trois jours. Baudrières dut donc se résigner à n'être que son coadjuteur, ce dont il fut extrêmement mortifié.

À ce rudiment de mission, le gouvernement avait adjoint par la suite quelques personnalités, moins décoratives assurément, mais peut-être mieux qualifiées, si bien qu'à son arrivée à Conakry elle comportait sept membres au total, y compris Barsac et Baudrières déjà nommés.

Parmi les autres, on remarquait le docteur Châtonnay, un grand médecin et un médecin grand, car il était fort savant et il élevait à plus de cinq pieds huit pouces son joyeux visage, que couronnait une chevelure frisée aussi blanche que la neige, bien qu'il n'eût pas tout à fait cinquante ans, et que barrait une moustache en broussaille

de même couleur. C'était un excellent homme que ce docteur Châtonnay, sensible et gai, et riant à tout propos avec un bruit de vapeur qui fuse.

On remarquait encore à la rigueur M. Isidore Tassin, correspondant de la Société de géographie, un petit homme sec et tranchant, passionnément et exclusivement géographe.

Quant aux derniers membres de la mission, MM. Poncin, Quirieu et Heyrieux, tous trois fonctionnaires de divers ministères, on ne les remarquait pas. Sans particularité notable, c'étaient des gens comme tout le monde.

Autour de ce noyau officiel gravitait, très officieusement, un huitième voyageur. Celui-ci, un blond à l'air énergique et décidé, avait nom Amédée Florence, et son métier consistait à renseigner de son mieux le grand journal quotidien *L'Expansion française,* dont il était le reporter actif et débrouillard.

Tels furent les personnages qui débarquèrent, ce jour-là, 27 novembre, du paquebot le *Touat,* de la Compagnie Frayssinet.

L’événement devait nécessairement provoquer des discours. Pour peu que l’on fasse partie du personnel administratif ou gouvernemental, on ne se contente plus, lorsqu’on se rencontre, de se serrer la main et de se dire bonjour, et on considère comme indispensable d’échanger des paroles historiques, tandis qu’un auditoire, toujours amusé, malgré l’accoutumance, par le comique spécial de cette formalité, se range en cercle autour des orateurs.

C’est en vertu de ce protocole que, sur le lieu même du débarquement, M. Valdonne, escorté de ses principaux fonctionnaires, qu’il eut soin de présenter, souhaita solennellement la bienvenue aux visiteurs de marque qui lui arrivaient, sinon du ciel, du moins des lointains de l’océan. D’ailleurs, rendons-lui cette justice, il fut bref, et sa courte harangue obtint un succès mérité.

Barsac, qui lui répondit, en sa qualité de chef de la mission, prit ensuite la parole en ces termes :

– Monsieur le gouverneur, messieurs, prononça-t-il avec l’accent de la reconnaissance –

et du Midi ! – après avoir toussé pour s'éclaircir la voix, mes collègues et moi nous sommes profondément touchés des paroles que nous venons d'entendre. La cordialité de votre accueil est pour nous de favorable augure, au moment où commence réellement une entreprise dont nous ne nous exagérons pas, au surplus, les difficultés. Nous savons que, sous la généreuse administration de la métropole, ces contrées, jadis explorées au milieu de tant de périls par les hardis pionniers de la patrie, connaissent enfin la paix française, si vous voulez bien autoriser cette expression pompeuse empruntée à nos ancêtres les Romains. C'est pourquoi, ici, au seuil de cette belle ville de Conakry, entourés des rangs pressés de nos compatriotes, nous avons la sensation de n'avoir pas quitté la France, et c'est pourquoi, en nous enfonçant dans l'intérieur, nous ne la quitterons pas davantage, car les laborieuses populations de ces contrées sont désormais formées des citoyens d'une France agrandie et prolongée. Puisse-t-elle augmenter encore, s'il est possible, leur attachement à la patrie, leur dévouement à la République.

M. le gouverneur Valdonne donna, comme il est d'usage, le signal des applaudissements « spontanés », tandis que Barsac faisait, en arrière, un pas que Baudrières faisait aussitôt en avant.

À la suite d'interminables conciliabules dans le cabinet du ministre, on avait décidé que Baudrières serait non pas le sous-chef, mais le chef adjoint de l'expédition. Or – mystérieuse puissance des mots ! – il en résultait, paraît-il, que si Barsac prenait la parole dans une cérémonie officielle, Baudrières la prendrait immédiatement après lui. Ainsi avait été résolu l'épineux problème des amours-propres.

– Monsieur le gouverneur, messieurs, commença Baudrières, coupant court, de cette manière, aux applaudissements dont on avait salué la péroraison de son prédécesseur, je m'associe pleinement aux éloquentes paroles de mon éminent collègue et ami. Ainsi qu'il l'a dit excellemment, chacun de nous se rend un compte exact des difficultés et des dangers que peut offrir notre exploration. Ces difficultés, nous les

vaincrons de notre mieux. Quant aux dangers, ils ne sauraient nous émouvoir, puisque, entre eux et nous, des baïonnettes françaises seront interposées. Qu'il me soit donc permis d'envoyer, dès notre premier pas sur la terre d'Afrique, un salut cordial à l'escorte qui éloignera de nous jusqu'à la possibilité d'un péril. Et, ne vous y trompez pas, messieurs, en saluant cette escorte restreinte, c'est à l'armée – car n'est-elle pas tout entière, en vérité, dans l'humble troupier qui passe ? – c'est à l'armée, dis-je, que j'adresse mon salut. C'est donc l'armée, si chère à tous les cœurs français, qui s'associera à nos travaux, et c'est par elle que s'accroîtront dans cette entreprise obscure, comme l'ont fait si souvent les aventures glorieuses dont elle est coutumière, le prestige de la patrie et la grandeur de la République !

De nouveau, les applaudissements éclatèrent, exactement aussi nourris et aussi « spontanés » que les premiers, puis on se mit en route pour la Résidence, où les principaux membres de la mission allaient être hébergés pendant les trois jours qui seraient consacrés à régler les derniers

détails du programme de l'exploration.

Le programme était vaste. La région intéressée par le projet de loi de Barsac dépasse un million cinq cent mille kilomètres carrés. C'est à peu près trois fois la superficie de la France. S'il ne pouvait être question de visiter tous les points de cette immense étendue, du moins avait-on tracé un itinéraire assez capricieux pour que l'impression recueillie finalement par les explorateurs eût quelque chance d'être conforme à la vérité. Cet itinéraire se développait sur plus de deux mille cinq cents kilomètres pour certains membres de la mission, et sur près de trois mille cinq cents pour les autres.

L'expédition devait, en effet, se dédoubler en cours de route, de manière à étendre le plus possible le champ de l'enquête. Au départ de Conakry, on irait d'abord jusqu'à Kankan, en passant par Ouossou, Timbo, centre important du Fouta-Djalon méridional, et Kouroussa, station établie sur le Niger, à peu de distance de la source.

De Kankan, on traversait, par Foroba,

Forabokourou et Tiola, le Ouassoulou et le Kénédougou, jusqu'à Sikasso, chef-lieu de ce dernier pays.

C'est à Sikasso, à mille cent kilomètres de la mer, que l'expédition se diviserait en deux parties. L'une, sous la direction de Baudrières, redescendrait vers le sud, se dirigerait vers le pays de Kong et gagnerait sa capitale par Sitardougou, Niambouambo et diverses agglomérations plus ou moins importantes. De Kong, elle rayonnerait dans le Baoulé, pour gagner finalement, à Grand-Bassam, la côte de l'Ivoire. Avec Barsac, l'autre partie continuerait, au contraire, dans l'Est, passerait par Ouagadougou, et atteindrait le Niger à Saye, puis, marchant parallèlement au fleuve, elle traversait le Mossi, et enfin, par le Gourma et le Borgou, elle aboutirait à Cotonou, son point terminus, sur la côte du Dahomey.

En tenant compte des détours et des retards inévitables, on devait s'attendre à ce que le voyage durât au moins huit mois pour la première, et dix à douze mois pour la seconde.

Partis ensemble, le 1er décembre, de Conakry, ce ne serait pas avant le 1er août que Baudrières arriverait à Grand-Bassam, et avant le 1er octobre que Barsac atteindrait Cotonou.

Il s'agissait donc d'un long voyage. Et pourtant M. Isidore Tassin ne pouvait guère se flatter qu'il lui permît d'établir quelque importante vérité géographique ignorée jusqu'à lui. À vrai dire même, la présence d'un correspondant de la Société de Géographie s'expliquait mal, l'espoir de découvrir la boucle du Niger étant aussi peu réalisable que celui de découvrir l'Amérique. Mais M. Tassin n'était pas gourmand. Le globe ayant été sillonné en tous sens, il estimait qu'on devait savoir se contenter de peu.

Sagement pensait-il en limitant ainsi ses ambitions. Depuis longtemps, la boucle du Niger avait cessé d'être la contrée inaccessible et mystérieuse qu'elle fut pendant tant d'années. Depuis le docteur allemand Barth, qui, le premier, la traversa, en 1853 et 1854, une foule de braves l'ont graduellement conquise. C'est, en

1887, le lieutenant de vaisseau Caron et l'exploration magnifique à tous égards du capitaine Binger ; en 1889, le lieutenant de vaisseau Jaime ; en 1890, le docteur Crozat ; en 1891, le capitaine Monteil ; en 1893 et 1894, les morts glorieuses du lieutenant Aube et du colonel Bonnier, et la prise de Tombouctou par le lieutenant Boiteux, bientôt rejoint par le commandant Joffre. En cette même année 1894 et en 1895, c'est le capitaine Toutée et le lieutenant Targe ; en 1896, le lieutenant de vaisseau Hourst, et tant d'autres, pour aboutir à la campagne au cours de laquelle, en 1898, le colonel Audéoud s'empara de Kong et acheva d'abattre la puissance de Samory. Dès lors, le Soudan occidental cesse de mériter l'épithète de sauvage ; l'administration succède à la conquête, les postes se multiplient, assurant d'une manière de plus en plus solide la bienfaisante domination française.

Au moment où la mission extraparlementaire allait pénétrer à son tour dans ces régions, la pacification n'était pas encore complète, mais déjà la sécurité était plus grande, et il y avait tout

lieu d'espérer que le voyage s'accomplirait, sinon sans incident, du moins sans accident, et que tout se réduirait à une promenade parmi des populations paisibles, que Barsac estimait mûres pour goûter les joies de la politique électorale.

Le départ était fixé au 1er décembre.

La veille du départ, le 30 novembre, un dîner officiel allait réunir une dernière fois les membres de la mission à la table du gouverneur. C'est à la suite de ce dîner que les toasts seraient échangés, ainsi qu'il est d'usage, avec l'accompagnement obligatoire de l'hymne national, et que l'on formulerait les ultimes vœux pour le succès de l'expédition et pour la gloire de la République.

Ce jour-là, Barsac, las d'avoir déambulé dans Conakry sous un soleil de feu, venait de regagner sa chambre. Il s'y éventait avec béatitude, en attendant que vînt l'heure d'endosser l'habit noir, dont aucune température ne saurait dispenser un personnage officiel dans l'exercice de son emploi, quand le planton de service – un rengagé de la coloniale, qui « la connaissait dans les

coins » – vint le prévenir que deux personnes demandaient à être reçus.

– Qui est-ce ? interrogea Barsac.

Le planton fit un geste d'ignorance.

– Un type et sa dame, dit-il simplement.

– Des colons ?...

– C'est pas mon idée, vu leur dégaine, répondit le planton. L'homme est un grand, avec macache gazon sur le caillou...

– Le caillou ?...

– Il est chauve, quoi ! Avec des favoris filasse et des yeux en boule d'escalier.

– Vous avez des images !... fit Barsac. Et la femme ?

– La femme ?...

– Oui. Comment est-elle ?... Jeune ?

– Assez.

– Jolie ?

– Oui, et nippée !...

Barsac se frisa machinalement la moustache et

dit :

– Faites entrer.

Tout en donnant cet ordre, il envoya, sans même y penser, un coup d'œil à la glace qui reflétait sa corpulente image. S'il n'avait eu l'esprit ailleurs, il aurait pu alors constater que la pendule marquait six heures. En raison de la différence des longitudes, c'est précisément à cet instant que commençait l'attaque de l'agence DK de la Central Bank qui forma la matière du premier chapitre de ce récit.

Les visiteurs, un homme d'une quarantaine d'années suivi d'une jeune fille de vingt à vingt-cinq ans, furent introduits dans la pièce où Barsac goûtait les charmes du farniente, avant d'aller affronter les fatigues d'un dîner officiel.

L'homme était très grand, en effet. Une paire de jambes interminables supportait un buste relativement exigu, qui s'achevait en un cou long et osseux, lequel servait de piédestal à une tête modelée en hauteur. Si les yeux n'étaient pas en boule d'escalier, ainsi que l'avait avancé le planton abusant des images outrancières, on ne

pouvait contester qu'ils ne fussent saillants, ni que le nez ne fût gros, ni que les lèvres ne fussent épaisses et glabres, un impitoyable rasoir en ayant supprimé les moustaches. Par contre, de courts favoris, du modèle de ceux qu'il est classique d'attribuer aux Autrichiens, et une couronne de cheveux bouclés entourant la base du crâne merveilleusement nu et poli, permettaient d'affirmer que le planton manquait de précision dans le choix de ses qualificatifs. Filasse, avait-il dit. Le mot n'était pas exact. En bonne justice, le personnage était roux.

Ce portrait dispenserait, au besoin, de dire qu'il était laid, s'il ne convenait d'accoler à sa laideur l'épithète de sympathique. Ses grosses lèvres exprimaient, en effet, la franchise, et dans ses yeux luisait cette malicieuse bonté que nos pères désignaient sous le nom charmant de bonhomie.

À sa suite, venait la jeune fille. Il faut reconnaître que le planton, en la décrétant jolie, n'avait, cette fois, nullement exagéré. Grande, mince, la taille élégante, la bouche fraîche et bien

meublée, le nez fin et droit, les yeux grands et surmontés de sourcils admirablement dessinés, une abondante chevelure d'un noir d'encre, tous les traits d'une régularité impeccable, c'était une parfaite beauté.

Barsac ayant offert un siège à ses visiteurs, ce fut l'homme, comme de raison, qui prit la parole.

– Vous nous pardonnerez, monsieur le député, de venir ainsi vous importuner, et, dans l'impossibilité où je suis de faire autrement, vous nous excuserez de vous dire nous-mêmes qui nous sommes. Je m'appelle – vous me permettez d'ajouter, suivant mon habitude : j'ai le regret de m'appeler, car ce nom est ridicule, Agénor de Saint-Bérain, propriétaire, célibataire et citoyen de la ville de Rennes.

Ayant ainsi débité son état civil, Agénor de Saint-Bérain fit une légère pause, puis, s'aidant du geste, présenta :

– M^lle^ Jane Mornas, ma tante.

– Votre tante... répéta Barsac.

– Oui, M^lle^ Mornas est bien ma tante, autant

qu’on peut l’être de quelqu’un, affirma Agénor de Saint-Bérain, tandis qu’un gai sourire entrouvrait les lèvres de la jeune fille.

Ce fut comme un coup de soleil. Son beau visage, dont l’expression trop sérieuse était peut-être le seul défaut, en parut illuminé.

– M. de Saint-Bérain, expliqua-t-elle avec un léger accent anglais, tient essentiellement à son titre de neveu, et ne laisse passer aucune occasion de proclamer notre degré réel de parenté...

– Ça me rajeunit, interrompit le neveu.

– Mais, continua Jane Mornas, une fois l’effet produit et son droit légal bien établi, il consent à renverser les rôles et à redevenir l’oncle Agénor, ce que, par convention de famille, il a toujours été depuis ma naissance.

– Et ce qui est plus en rapport avec mon âge, expliqua l’oncle-neveu. Mais passons, et, les présentations étant faites, permettez-moi, monsieur le député, d’en arriver à ce qui nous amène, M^lle^ Mornas et moi. En bon oncle-neveu, je me suis laissé entraîner par elle jusqu’à ces

lointaines contrées. Notre intention n'est pas de séjourner à Conakry, mais bien de nous aventurer dans l'intérieur, en quête d'émotions et de spectacles neufs. Nos préparatifs sont terminés, et nous étions sur le point de partir, quand nous avons appris qu'une mission allait suivre, sous vos ordres, une route analogue à la nôtre. J'ai fait alors observer à M^lle^ Mornas que, si tranquille que fût ce pays, il me paraissait préférable de nous joindre à cette mission, si l'on voulait bien nous y accueillir. Nous venons donc vous demander l'autorisation de faire route de conserve avec vous.

– En principe, répondit Barsac, je n'y vois pas d'inconvénient, mais je dois, vous le comprendrez, consulter mes collègues.

– C'est trop naturel, approuva Saint-Bérain.

– Peut-être, suggéra Barsac, craindront-ils que la présence d'une femme ne retarde notre marche et ne soit peu compatible avec l'exécution du programme qui nous a été tracé... Dans ce cas...

– Qu'ils perdent cette crainte ! protesta l'oncle Agénor. M^lle^ Mornas est un vrai garçon. Elle vous

demande elle-même de la traiter, non en compagne, mais en compagnon.

– Certes ! approuva Jane Mornas. J'ajouterai que, même au point de vue matériel, nous ne vous causerons aucune gêne. Nous possédons chevaux et porteurs. Rien ne nous manque, et nous avons jusqu'à deux Bambaras, deux anciens tirailleurs sénégalais, que nous avons engagés en qualité de guides et d'interprètes. Vous voyez que vous pouvez nous accueillir sans crainte.

– Dans ces conditions, en effet... reconnut Barsac. Enfin, j'en parlerai ce soir même à mes collègues, et, s'ils sont de mon avis, c'est une affaire entendue. Où pourrai-je vous donner une réponse définitive ?

– Demain, au moment du départ, car de toute façon nous quitterons Conakry dès demain.

Les choses étant ainsi convenues, les visiteurs prirent congé.

Au dîner du gouverneur, Barsac transmit, en effet, à ses collègues la requête qu'on lui avait présentée. Elle reçut un favorable accueil. Seul

Baudrières crut devoir faire ses réserves. Non pas qu'il se refusât positivement à agréer la demande de cette jolie compagne de route, dont Barsac prit la défense avec plus de chaleur peut-être qu'il n'était strictement nécessaire, mais enfin il manifesta une certaine hésitation. L'incident lui paraissait louche. Était-il admissible qu'une jeune fille s'aventurât dans un pareil voyage ? Non, vraiment, le prétexte donné n'était pas sérieux, et l'on devait croire qu'on en dissimulait le véritable but. Ceci posé, n'était-on pas en droit de craindre que la requête ne cachât quelque piège ? Qui sait, même, si elle n'avait aucune corrélation avec les bruits mystérieux dont le ministre s'était fait discrètement l'écho à la tribune de la Chambre ?

On rassura Baudrières en riant.

– Je ne connais ni M. de Saint-Bérain, ni M^lle^ Mornas, déclara M. Valdonne, mais, depuis quinze jours qu'ils sont à Conakry, je les avais remarqués.

– On remarquerait à moins ! s'écria Barsac avec conviction.

– Oui, la jeune fille est fort belle, approuva M. Valdonne. Ils arrivent, m'a-t-on assuré, de Saint-Louis du Sénégal, par le bateau qui dessert la côte, et, si singulier que cela paraisse, ils semblent bien faire un simple voyage d'agrément, ainsi qu'ils l'ont dit à M. Barsac. Pour ma part, je ne pense pas qu'il y ait le moindre inconvénient à leur donner satisfaction.

L'opinion du lieutenant-gouverneur prévalut sans autre opposition.

C'est ainsi que la mission dont Barsac était le chef s'augmenta de deux recrues et fut portée au total de dix membres, y compris Amédée Florence, reporter de l'*Expansion française*, mais non compris les porteurs et l'élément militaire. C'est ainsi que le hasard put, le lendemain matin, favoriser Pierre Marcenay, capitaine d'infanterie coloniale et commandant de l'escorte, en lui permettant de devancer Barsac, au moment où celui-ci se précipitait aussi vite que cela est possible à un quadragénaire légèrement ventripotent, en vue d'aider M^lle^ Mornas à se mettre en selle.

– *Armis cedat insigne*, dit, en montrant du doigt la place de son écharpe absente, Barsac, qui avait fait ses humanités.

Mais on voyait bien qu'il n'était pas content.

3

Lord Buxton Glenor

Au moment où débute ce récit, il y avait bien des années que Lord Buxton ne sortait plus, il y avait bien des années que la porte du château de Glenor qu'il habitait, au cœur de l'Angleterre, près de la petite ville d'Uttoxeter, ne s'était plus ouverte devant aucun visiteur, que les fenêtres de ses appartements particuliers étaient demeurées obstinément fermées. La claustration de lord Buxton était complète, absolue, depuis le drame qui avait terni l'honneur de sa famille, souillé son nom, brisé sa vie.

Plus de soixante ans avant les événements qui viennent d'être relatés, lord Buxton, frais émoulu de l'École militaire, entrait dans la ronde humaine par la grande porte, car il tenait de ses aïeux fortune, honneur immaculé, et la gloire.

L’histoire des Buxton se confond, en effet, avec l’histoire même de l’Angleterre, au profit de laquelle coula si souvent leur sang généreux. À une époque où le mot de patrie n’avait pas encore acquis la valeur qu’une longue vie nationale lui a donnée, l’idée en était déjà profondément gravée dans le cœur des hommes de cette famille qui, venue avec les conquérants normands, n’avait jamais vécu que pour l’épée, et par l’épée mise au service de son pays. Au cours des siècles, pas une défaillance, n’avait diminué l’éclat de son nom, jamais une tache n’avait éclaboussé son blason.

Edward Alan Buxton était le digne descendant de cette lignée de preux. À l’imitation de ses ancêtres, il n’imaginait d’autre but à la vie que le culte farouche de l’honneur et l’amour passionné de la patrie. Si l’atavisme, l’hérédité, de quelque nom que l’on veuille désigner ce mystérieux phénomène qui fait les fils semblables aux pères, n’avaient pas suffi à lui suggérer ces principes, l’éducation les lui eût inculqués. L’histoire anglaise, pleine de la gloire de ses ancêtres, lui eût nécessairement inspiré le désir de faire aussi bien, sinon mieux qu’eux.

À vingt-deux ans, il avait épousé une jeune fille appartenant à l'une des meilleures familles d'Angleterre, dont il eut une fille après un an de mariage. Ce fut une déception pour Edward Buxton, qui attendit impatiemment la naissance d'un second enfant.

Il l'attendit pendant vingt ans. Ce fut seulement après ce long intervalle que lady Buxton, dont la santé avait été gravement altérée par sa première maternité, lui donna le fils tant désiré, qui reçut le prénom de George, tandis que, presque en même temps, sa fille, récemment mariée à un Français, M. de Saint-Bérain, mettait au monde un garçon qui fut appelé Agénor, lequel Agénor devait, quarante ans plus tard, se présenter au député Barsac de la manière que l'on sait.

Cinq ans s'écoulèrent encore, et lord Glenor eut un second fils, Lewis Robert, que le destin devait, à trente-cinq ans de là, si fâcheusement mêler au drame de la Central Bank par lequel s'est ouvert ce récit.

Ce grand bonheur, avoir un second fils, c'est-

à-dire un second continuateur du nom, fut accompagné du plus affreux des malheurs. La naissance de ce fils coûta la vie à sa mère, et lord Buxton vit disparaître à jamais celle qui, pendant plus d'un quart de siècle, avait été sa compagne.

Frappé d'une manière aussi rude, lord Buxton chancela sous le coup. Déprimé, découragé, il renonça à toute ambition, et, bien que relativement jeune encore, il quitta la marine où il servait depuis sa sortie de l'école, et dont il était à la veille d'atteindre les plus hauts grades.

Longtemps, à la suite de ce grand malheur, il vécut replié sur lui-même, puis, le temps ayant adouci son immense douleur, il essaya, après neuf ans de solitude, de reconstituer son foyer détruit, en épousant la veuve d'un de ses compagnons d'armes, Marguerite Ferney, qui lui apportait en mariage, pour toute fortune, un fils, William, alors âgé de seize ans.

Mais le sort avait décidé que lord Glenor vieillirait seul, et qu'il arriverait seul au terme du voyage. Quelques années plus tard, il lui naissait un quatrième enfant, une fille qui reçut le nom de

Jane, et il était veuf pour la seconde fois.

Lord Glenor avait alors dépassé la soixantaine. À cet âge, il ne pouvait songer à refaire sa vie. Si cruellement, si opiniâtrement frappé dans ses plus chères affections, il se consacra exclusivement à son devoir de père. Si sa première fille, M^me^ de Saint-Bérain, avait depuis longtemps échappé à sa direction, il lui restait quatre enfants, dont le plus âgé avait à peine vingt ans, que les deux mortes lui avaient laissés, car, dans son cœur, il ne séparait pas William Ferney des deux garçons et de la fille de son sang.

Mais la destinée n'avait pas épuisé sa rigueur, et lord Glenor devait connaître encore des douleurs auprès desquelles celles qu'il avait subies jusque-là lui paraîtraient bien légères.

Les premières amertumes que lui réservait l'avenir lui vinrent précisément de William Ferney, ce fils de la morte, qu'il chérissait comme s'il eût été le sien. Sournois, hargneux, hypocrite, le jeune homme ne répondit pas à la tendresse qu'on lui témoignait et demeura isolé au milieu de cette famille qui lui ouvrait si

largement sa maison et son cœur. Il resta insensible à toutes les preuves d'affection qu'on lui donna. Bien au contraire, plus on s'intéressait à lui, plus il se retirait farouchement, plus on lui manifestait d'amitié, plus il semblait haïr ceux qui l'entouraient.

L'envie, une envie exaspérée, une envie furieuse, dévorait le cœur de William Ferney. Ce sentiment si méprisable, il l'avait éprouvé le premier jour où il était entré avec sa mère dans le château de Glenor. La comparaison s'était aussitôt imposée à son esprit du sort qui attendait les deux fils de celui-ci, et de son sort à lui, William Ferney. Dès lors, il conçut une haine violente pour George et pour Lewis, ces héritiers de lord Buxton, qui seraient riches un jour, tandis que resterait pauvre le descendant déshérité de Marguerite Ferney.

Sa haine grandit encore, quand naquit Jane, sa demi-sœur par le sang, qui aurait part, elle aussi, un jour, à cette fortune dont il serait exclu, ou dont il ne recevrait, par charité, qu'une infime partie. Elle fut portée au paroxysme lorsque sa

mère mourut et que disparut ainsi le seul être qui eût chance de trouver le chemin de ce cœur ulcéré.

Rien ne l'apaisa, ni l'amitié fraternelle des deux fils de lord Buxton, ni la paternelle sollicitude de celui-ci. De jour en jour, l'envieux se retira davantage, se fit davantage une vie personnelle dont, seuls, des scandales successifs permirent de pénétrer le mystère. On apprit ainsi que William Ferney s'était lié avec les jeunes gens les plus tarés et qu'il avait choisi ses amis et ses compagnons de plaisir dans la partie la moins recommandable de la population de Londres.

Le bruit de ses excès parvint aux oreilles de lord Buxton, qui s'épuisa vainement en inutiles remontrances. Bientôt ce furent des dettes, qu'il solda, tout d'abord, en souvenir de la morte, mais auxquelles son devoir lui imposa bientôt de mettre un terme.

Ainsi réduit à la portion congrue, William Ferney ne changea rien à son genre de vie. On se demandait comment il se procurait les ressources nécessaires, quand fut présentée au château de

Glenor une traite d'une valeur considérable et sur laquelle figurait la signature habilement imitée de lord Buxton.

Celui-ci paya sans mot dire, mais, incapable de vivre en compagnie d'un faussaire, il fit comparaître le coupable devant lui et le chassa de sa présence, en lui garantissant toutefois une large pension.

William Ferney écouta du même air narquois les reproches et les conseils, puis sans répondre un mot, sans même toucher la première mensualité de sa pension, il quitta le château de Glenor et disparut.

Ce qu'il devint, lord Buxton l'ignorait au moment où débute ce récit. Jamais plus il n'avait entendu parler de lui, et peu à peu, au cours des années, ce souvenir pénible s'était atténué.

Fort heureusement, ses vrais enfants lui donnaient autant de satisfaction que l'enfant étranger lui avait causé de soucis. En même temps que ce dernier partait pour ne plus revenir, l'aîné, George, continuait la glorieuse tradition de sa famille, sortait le premier de l'école d'Ascott

et s'enrôlait dans l'armée, en quête d'aventures coloniales. Au grand regret de lord Buxton, son second fils, Lewis, montrait des goûts moins belliqueux, mais à tous autres égards, il demeurait digne de son affection. C'était un garçon grave, méthodique, un de ces caractères sérieux sur lesquels on est en droit de compter.

Pendant les années qui suivirent le départ de William, tandis que s'effaçait par degrés le souvenir du transfuge, la vie des deux jeunes gens se développa suivant une courbe régulière et logique. Chez Lewis s'affirmait la vocation des affaires. Il entrait à la Central Bank, y était hautement apprécié et gravissait les degrés hiérarchiques de cet établissement colossal, dont on pronostiquait en général qu'il serait un jour le grand maître. Pendant ce temps, George, passant d'une colonie à l'autre, devenait une manière de héros et conquérait ses grades à la pointe de l'épée.

Lord Buxton pensait donc en avoir fini avec le sort contraire, et, parvenu à la vieillesse, il n'y découvrait plus que d'heureuses perspectives,

quand un malheur, plus affreux qu'aucun de ceux qui l'avaient déjà frappé, vint tout à coup l'accabler. Cette fois, ce n'était pas au cœur seulement qu'il était atteint, mais aussi dans l'honneur, dans ce pur honneur des Glenor dont le nom allait être à jamais flétri par la plus abominable des trahisons.

Peut-être, malgré le temps écoulé, se souvient-on encore de ce drame terrible, dont le fils aîné de lord Glenor fut le triste héros.

George Buxton, placé, au point de vue militaire, en position de disponibilité, était alors au service d'une grande compagnie d'exploration. Depuis deux ans, il sillonnait pour le compte de cette compagnie, à la tête de troupes à demi régulières qu'elle avait réunies, le territoire des Achantis, lorsqu'on apprit tout à coup que, se muant en chef de bande, il s'était mis en révolte ouverte contre son pays. À l'époque, la nouvelle en parvint avec la brutalité d'un coup de foudre. On connut en même temps la rébellion et son implacable châtiment. On connut à la fois la trahison du capitaine Buxton et

de ses hommes transformés en aventuriers, leurs pillages, leurs exactions, les actes de cruauté dont ils s'étaient rendus coupables, et la répression suivant de près ce crime.

Les journaux ont raconté le drame qui s'est alors déroulé. Ils en ont noté les péripéties. Ils ont montré la bande de rebelles pourchassée sans relâche et s'émiettant graduellement devant les soldats envoyés contre elle. Ils ont raconté comment le capitaine Buxton, refoulé avec quelques-uns de ses compagnons sur les territoires alors compris dans la zone d'influence française, avait été enfin rejoint près du village de Koubo, au pied des monts Hombori, et tué à la première décharge. Il n'est pas de hameau où l'on n'ait connu la mort du commandant de la troupe régulière anglaise terrassé par la fièvre pendant qu'il revenait à la côte, son triste devoir accompli, le massacre du chef révolté et de la majeure partie de ses complices, la dispersion des autres et l'anéantissement dans l'œuf de l'abominable et chimérique entreprise. Si le châtiment coûtait cher, il était au moins complet et rapide.

On se souvient de l’émotion qui secoua l’Angleterre quand elle apprit cette surprenante aventure. Puis l’émotion s’apaisa, et le linceul de l’oubli tomba lentement sur les morts.

Approchant alors de soixante-quinze ans, lord Glenor reçut le coup comme parfois les grands arbres la foudre. Il arrive que le fluide les frappe à la cime, dévore leur cœur jusqu’aux racines, puis se perd dans la terre, ne laissant derrière lui qu’un colosse d’écorce, toujours debout, dont rien ne trahit la dévastation intérieure, mais vide en réalité, et que le premier vent un peu rude va renverser.

Ainsi en fut-il pour le vieux marin. Frappé à la fois dans son amour passionné pour son fils, et dans son honneur plus cher encore, il ne fléchit pas sous le choc, et c’est à peine si la pâleur de son visage trahit sa douleur. Sans poser une question, sans prononcer une parole sur l’intolérable sujet, il s’enferma dans une solitude hautaine et dans l’orgueil du silence.

C’est à partir de ce jour qu’on cessa de le voir, comme on en avait coutume, faire sa promenade

quotidienne. C'est à partir de ce jour, que, dans sa maison fermée à tous, fût-ce à ses plus chers amis, il demeura claustré, presque immobile, muet, seul.

Seul ? Non, pas entièrement. Trois êtres encore se relayaient auprès de lui, trouvant dans la vénération qu'il leur inspirait le courage de supporter cette existence effrayante avec une vivante statue, avec un spectre dont la personne physique avait gardé toute la vigueur de l'homme fait, mais qui s'était volontairement muré dans un éternel silence.

C'était son second fils, d'abord, Lewis Robert Buxton qui, pas une semaine, ne manqua jamais de venir passer à Glenor le jour de liberté que lui laissaient ses fonctions à la Central Bank.

C'était ensuite son petit-fils, Agénor de Saint-Bérain, qui tâchait d'égayer par sa bonhomie souriante ce logis lugubre comme un cloître.

Lors de l'inconcevable trahison de George Buxton, Agénor de Saint-Bérain ressemblait déjà trait pour trait au crayon peu flatteur qu'on a esquissé de sa personne physique, mais, au moral,

c’était, dès cette époque, un excellent garçon, serviable, obligeant, au cœur sensible, d’une loyauté à toute épreuve.

Trois signes particuliers le distinguaient du reste des humains : une distraction poussée jusqu’à l’invraisemblance, une passion désordonnée – et d’ailleurs bien malheureuse – pour la pêche à la ligne, et par-dessus tout, une aversion farouche pour le sexe féminin.

Possesseur d’une jolie fortune héritée de ses parents, morts tous les deux, et par conséquent indépendant, il avait quitté la France à la première nouvelle du drame qui frappait son grand-père, et s’était installé dans une villa voisine du château de Glenor, où il passait, d’ailleurs, la majeure partie de son temps.

À sa villa attenait un jardin traversé par un cours d’eau, dans lequel Agénor plongeait ses lignes avec une ardeur aussi vive qu’inexplicable. Pourquoi mettre tant de passion à cet exercice, en effet, puisqu’il pensait régulièrement à autre chose et que tous les poissons du monde eussent pu « mordre » sans qu’il s’aperçût de la danse du

bouchon ? Et quand bien même, au surplus, un barbillon, une ablette ou un goujon, plus entêté encore qu'il n'était distrait, serait venu se ferrer de lui-même, à quoi cela eût-il avancé le sensible Agénor, qui se fût empressé sans aucun doute de rejeter la bestiole à l'eau, peut-être même en lui adressant des excuses ?

Un brave garçon, nous l'avons dit. Et quel célibataire endurci ! À qui voulait l'entendre, il affirmait son mépris pour les femmes. Il leur prêtait tous les défauts, tous les vices. « Trompeuses, perfides, menteuses, prodigues », proclamait-il d'ordinaire, sans préjudice d'autres épithètes insultantes dont il n'était jamais à court.

Quand on lui conseillait de se marier :

– Moi ! s'écriait-il, m'unir à l'un de ces êtres infidèles et volages !...

Et, si l'on insistait :

– Je ne croirai à l'amour d'une femme, déclarait-il sérieusement, que lorsque je l'aurai vue mourir de désespoir sur ma tombe.

Cette condition étant irréalisable, il était à

parier qu'Agénor resterait garçon.

L'éloignement qu'il manifestait pour le beau sexe souffrait cependant une exception. La privilégiée était Jane Buxton, la dernière des enfants de lord Glenor, la tante d'Agénor, par conséquent, mais une tante de quinze à vingt ans plus jeune que lui, une tante qu'il avait connue toute petite, dont il avait guidé les premiers pas et dont il s'était institué le protecteur, lorsque le malheureux lord s'était retranché du monde. Il lui portait une tendresse véritablement paternelle, une affection profonde, que la jeune fille, d'ailleurs, lui rendait bien. En principe, c'était lui le mentor, mais, en fait, ce mentor faisait tout ce que voulait son disciple. Ils ne se quittaient guère. Ils sortaient ensemble, couraient les bois à pied ou à cheval, canotaient, chassaient, pratiquaient tous les sports, ce qui autorisait le vieux neveu à dire de sa jeune tante ainsi élevée en garçon : « Vous verrez que je finirai par en faire un homme ! »

Jane Buxton était la troisième personne qui prodiguât ses soins au vieux lord, dont elle

entourait la triste vieillesse d'une sollicitude quasi maternelle. Elle eût donné sa vie pour le voir sourire. Et cette idée : ramener un peu de bonheur dans l'âme ulcérée de son père, cette idée ne la quittait pas. C'était le but unique de toutes ses pensées, de tous ses actes.

À l'époque du drame dans lequel son frère avait trouvé la mort, elle avait vu son père pleurer plus encore sur son nom flétri, sur son honneur outragé, que sur la fin misérable d'un fils frappé d'un juste châtiment. Elle, par contre, n'avait pas pleuré.

Non pas qu'elle fût insensible à la perte d'un frère tendrement chéri et à la tache dont un tel crime souillait l'honneur de sa famille. Mais en même temps que la douleur, plus forte que la douleur, son cœur avait connu la révolte. Eh quoi ! Lewis et son père croyaient si aisément à la honte de George ! Sans contrôle, sans enquête personnelle, ils acceptaient comme démontrées des accusations venues des lointains d'outre-mer ! Qu'importaient les rapports officiels ? Contre ces rapports, contre l'évidence même, le

passé de George protestait. Qu'il fût un traître, ce grand frère si droit, si bon, si pur, dont toute la vie attestait l'héroïsme et la loyauté, voilà qui était impossible ! Alors que tout le monde reniait le pauvre mort, elle, du moins, honorerait sa mémoire, et sa foi en lui ne pâlirait jamais.

Cette première impression de Jane Buxton, le temps ne fit que la fortifier. À mesure que passaient les jours, plus ardente fut sa conviction de l'innocence de son frère, bien qu'elle ne pût l'étayer par aucune preuve. Le moment vint enfin – ce fut plusieurs années après le drame – où elle se hasarda à rompre pour la première fois le silence absolu que, par un accord tacite, tous les hôtes du château observaient sur la tragédie de Koubo.

– Mon oncle ?... dit-elle ce jour-là, en manière d'interpellation, à Agénor de Saint-Bérain.

Bien que celui-ci fût, en réalité, son neveu, ils étaient convenus de renverser, dans la pratique, l'ordre des parentés, afin de le rendre plus conforme à celui des années. C'est pourquoi Agénor appelait d'ordinaire Jane sa nièce, tandis

que celle-ci lui décernait le titre d'oncle. Il en était toujours ainsi...

Hors un cas, cependant.

S'il advenait, par grand hasard, que cet oncle de convention donnât de justes motifs de plainte à sa pseudo-nièce, ou s'avisât de résister à sa volonté, voire à l'un de ses caprices, cette dernière revendiquait incontinent le rang auquel elle avait droit et signifiait à son « neveu » qu'il eût à faire preuve du respect dû à un ascendant. Connaissant à ce signe que les choses se gâtaient, le « neveu » s'empressait de filer doux en vue d'apaiser sa vénérable « tante ». De cette dualité d'appellations contradictoires résultaient parfois des dialogues assez savoureux.

– Mon oncle ?... interpella donc Jane, ce jour-là.

– Ma chérie ?... répondit Agénor, alors absorbé dans la lecture d'un in-quarto consacré à l'art de la pêche à la ligne.

– Je voudrais vous parler de George.

Agénor, surpris, abandonna son livre.

– De George ?... répéta-t-il un peu troublé. De quel George ?

– De mon frère George, précisa Jane avec calme.

Agénor était devenu tout pâle.

– Mais tu sais bien, objecta-t-il d'une voix tremblante, que ce sujet est interdit, que ce nom-là ne doit pas être prononcé ici.

Jane rejeta l'objection d'un mouvement de tête.

– Il n'importe, dit-elle tranquillement. Parlez-moi de George, mon oncle.

– Et que veux-tu que je t'en dise ?

– Tout. L'histoire entière. Tout.

– Jamais de la vie !

Jane fronça les sourcils.

– Mon neveu !... fit-elle d'un ton menaçant.

Il n'en fallut pas davantage.

– Voilà !... Voilà !... balbutia Agénor, qui se mit à raconter la triste histoire qui lui était

demandée.

Il la raconta d'un bout à l'autre, sans rien omettre. Jane l'écouta en silence, et, quand il eut terminé, elle ne posa pas d'autres questions. Agénor crut en avoir fini, et poussa un soupir de soulagement.

Il se trompait. Quelques jours plus tard, Jane revint à la charge.

– Mon oncle ?... interpella-t-elle de nouveau.

– Ma chérie ?... répondit derechef Agénor.

– Si George, pourtant, n'était pas coupable ?...

Agénor crut avoir mal entendu.

– Pas coupable !... répéta-t-il. Hélas ! ma pauvre enfant, il n'y a aucun doute. La trahison et la mort du malheureux George sont des faits historiques, dont les preuves abondent.

– Lesquelles ? interrogea Jane.

Agénor recommença son récit. Il cita les articles des journaux, les rapports officiels contre lesquels nul n'avait protesté. Il invoqua enfin l'absence du coupable, ce qui était une forte

preuve de la réalité de sa mort.

– De sa mort, soit, objecta Jane, mais de sa trahison ?

– L'une est la conséquence de l'autre, répondit Agénor confondu par tant d'obstination.

L'obstination de la jeune fille était encore plus grande qu'il ne le supposait. Fréquemment, à compter de ce jour, elle revint sur ce pénible sujet, harcelant Agénor de questions renaissantes, desquelles il était facile de conclure qu'elle conservait sa foi intacte dans l'innocence de son frère.

Sur ce point, toutefois, Agénor était irréductible. En réponse aux meilleurs arguments, il se contentait de hocher la tête avec mélancolie, en homme qui veut éviter une discussion inutile, mais Jane sentait bien que son opinion n'était pas ébranlée.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où elle se décida à faire acte d'autorité.

– Mon oncle ?... dit-elle encore, ce jour-là.

– Ma chérie ?... répondit comme de coutume

Agénor.

– J'ai beaucoup réfléchi, mon oncle, et mon avis est décidément que George est innocent du crime affreux dont on l'accuse.

– Pourtant, ma chérie... commença Agénor.

– Il n'y a pas de pourtant, trancha Jane péremptoirement. George est innocent, mon oncle.

– Cependant...

Jane se redressa, les narines frémissantes.

– Je vous dis, mon neveu, prononça-t-elle d'un ton sec, que mon frère George est innocent.

Agénor s'effondra.

– Il l'est, ma tante, reconnut-il humblement.

Dès lors, l'innocence de George fut un fait acquis, et Agénor de Saint-Bérain ne se permit plus de la contester. Au surplus, les affirmations de Jane n'étaient pas sans avoir eu quelque influence sur son esprit. S'il ne possédait pas encore la belle certitude de celle-ci dans l'innocence du capitaine révolté, du moins sa

conviction de la réalité du crime était-elle ébranlée.

Pendant les années suivantes, les pensées de Jane continuèrent à évoluer dans le sens de cette ardente foi plus sentimentale que raisonnée. Avoir gagné un partisan à la cause qu'elle soutenait, c'était quelque chose assurément, mais peu de chose. À quoi bon proclamer l'innocence de son frère, si l'on n'était pas en état de la prouver ? Et, ces preuves, comment les réunir ?

À force d'y rêver, elle crut en avoir trouvé le moyen.

– Il est bien entendu, n'est-ce pas, dit-elle un beau jour à Agénor, que George est innocent du crime dont on l'accuse.

– Oui, ma chérie, répondit Agénor qui, d'ailleurs, ne se sentait plus très assuré du contraire.

– Il était trop intelligent, continua Jane, pour commettre cette sottise, trop fier pour s'avilir ainsi. Il aimait trop son pays pour le trahir.

– C'est évident.

– Nous avons vécu côte à côte. Je connaissais ses pensées comme les miennes. Il n'avait d'autre culte que l'honneur, d'autre amour que celui qu'il portait à notre père, d'autre ambition que la gloire de sa patrie. Et vous voudriez qu'il eût conçu le projet de trahir, de se déshonorer dans une entreprise de flibustier, en couvrant ainsi de honte lui et sa famille ? Dites ! vous voudriez, Agénor ?

– Moi !... Mais je ne veux rien, ma tante, protesta Agénor, qui considéra comme prudent d'adopter avant d'y être invité ce vocable respectueux.

– C'est que vous êtes là, à me regarder avec vos gros yeux ronds, comme si vous ne m'aviez jamais vue ! Vous savez bien pourtant qu'un aussi abominable dessein ne pouvait naître dans son cerveau ! Si vous savez, dites-le donc !

– Je le dis, ma tante, je le dis.

– Ce n'est pas malheureux !... Quant à ceux qui ont inventé cette légende de toutes pièces, ce sont des misérables !...

– Des bandits !...

– Qu’on devrait envoyer au bagne !

– Ou pendre !...

– Avec les journalistes qui ont répandu ces nouvelles mensongères, et ont ainsi causé notre désespoir et notre honte !

– Oui, tous les journalistes !... Qu’on les pende !... Qu’on les fusille !...

– Vous êtes donc enfin convaincu ?

– Absolument !

– D’ailleurs, je voudrais bien voir que vous fussiez d’un autre avis que le mien sur ce sujet !

– Je n’aurais garde...

– À la bonne heure !... Sans quoi, vous me connaissez, je vous chasserais de ma présence et ne vous reverrais de ma vie.

– Le ciel m’en préserve ! s’écria le pauvre Agénor, tout à fait ému par une aussi terrible menace.

Jane fit une pause et regarda sa victime du coin de l’œil. Sans doute, elle la jugea à point, car elle mit une sourdine à sa violence moins sincère

que calculée, et reprit d'un ton plus doux :

– Il ne suffit pas que, vous et moi, nous soyons convaincus de l'innocence de George. Il faudrait pouvoir en donner la preuve, vous en conviendrez, mon cher oncle.

À cette appellation, le visage d'Agénor s'éclaira. L'orage était passé décidément.

– C'est évident, dit-il en poussant un soupir de soulagement.

– Sans quoi, nous aurons beau crier sur les toits que George n'est pas coupable, personne ne nous croira.

– Ce n'est que trop certain, ma pauvre chérie.

– Quand mon père, lui-même – son père ! – accueille comme vérités certains des bruits dont on ignore l'origine, quand il se meurt de chagrin et de honte sous nos yeux, sans avoir contrôlé ces racontars abominables, quand il ne s'écrie pas, en entendant accuser son fils : « Vous mentez ! George est incapable d'un pareil crime ! », comment pourrions-nous convaincre les étrangers, sans leur donner les preuves

indéniables de l'innocence de mon frère ?

– C'est clair comme le jour, approuva Agénor en se grattant le menton. Mais voilà... ces preuves... où les trouver ?...

– Pas ici, bien sûr...

Jane fit une pause puis ajouta à demi-voix :

– Ailleurs peut-être.

– Ailleurs ?... Où donc, ma chère enfant ?

– Où le drame se serait passé. À Koubo.

– À Koubo !...

– Oui, à Koubo. On y trouverait d'abord la tombe de George, puisque c'est là qu'il est mort, d'après ce qu'on raconte et, s'il l'est en effet, on verrait de quelle manière il est mort. Ensuite, on chercherait, on trouverait des survivants du drame. La troupe que George commandait était nombreuse. Il est impossible que tout le monde ait disparu. Ces témoins, on les interrogerait, et par eux on connaîtrait la vérité.

Le visage de Jane s'était illuminé, à mesure qu'elle parlait. Sa voix frémissait d'un

enthousiasme contenu.

– Tu as raison, fillette, s'écria Agénor tombant ingénument dans le piège.

Jane reprit son air mutin.

– Eh bien ! dit-elle, puisque j'ai raison, il faut y aller.

– Où ça ? demanda Agénor abasourdi.

– Mais... à Koubo, mon oncle.

– À Koubo !... Et qui diable veux-tu envoyer à Koubo ?

Jane noua ses deux bras au cou d'Agénor.

– Vous, mon bon oncle, glissa-t-elle d'une voix douce.

– Moi !...

Agénor s'était dégagé. Cette fois, il était sérieusement en colère.

– Tu es folle !... protesta-t-il, tout en faisant mine de s'éloigner.

– Pas si folle, répliqua Jane en lui barrant le passage. Pourquoi, s'il vous plaît, n'iriez-vous

pas à Koubo ? N’aimez-vous pas les voyages ?

– Je les exècre. Prendre un train à heure fixe, c’est au-dessus de mes forces.

– Et la pêche, vous l’exécrez aussi, n’est-il pas vrai ?

– La pêche ?... Je ne vois pas...

– Que diriez-vous d’une friture pêchée dans le Niger ? Voilà qui ne serait pas banal ! Dans le Niger, où les goujons sont gros comme des requins, où les ablettes ressemblent à des thons ! Et cela ne vous tenterait pas !...

– Je ne dis pas... Cependant...

– Tout en pêchant, vous feriez votre enquête, vous interrogeriez les indigènes...

– En quelle langue ? interrompit railleusement Agénor. Je ne sache pas que ces cocos-là parlent anglais.

– C’est pourquoi, dit Jane sans avoir l’air d’y toucher, mieux vaudra les interroger en bambara.

– En bambara ?... Est-ce que je sais le bambara, moi.

– Aussi allez-vous l'apprendre.

– À mon âge ?

– Je l'ai bien appris, moi qui suis votre tante !

– Toi !... Tu parles bambara ?...

– Sans doute. Écoutez plutôt : *Dji lokho a bé na.*

– Quel est ce charabia ?

– Cela veut dire : « J'ai soif ». Et : *I dou, nono i mita.*

– J'avoue que... nono... mita...

– Cela signifie : « Entre, tu boiras du lait ». Et : *Koukho bé na, Kounou ouarara uté a man doumouni.* Ne cherchez pas. Traduction : « J'ai très faim, je n'ai pas mangé depuis hier soir ».

– Et il faudrait apprendre ça ?...

– Ça et autre chose, et même sans perdre de temps, car le jour du départ approche.

– Comment, le jour du départ ?... Mais je ne pars pas, moi !... En voilà une idée !... Non, mais, je ne me vois pas taillant une bavette avec tes sauvages.

Jane parut renoncer à le convaincre.

– Alors, j'irai seule, dit-elle tristement.

– Seule !... bégaya Agénor ahuri. Tu veux donc aller...

– À Koubo ? Parfaitement.

– À quinze cents kilomètres de la côte !

– À dix-huit cents, mon oncle.

– Affronter les plus grands dangers !... Et cela toute seule !...

– Il le faut bien, puisque vous ne voulez pas venir avec moi, répliqua Jane d'un ton sec.

– C'est de la folie ! de l'aberration mentale ! du *delirium tremens !* s'écria Agénor, qui ne vit d'autre moyen que de s'enfuir en claquant la porte.

Mais quand le lendemain, il voulut voir Jane, celle-ci lui fit répondre qu'elle ne recevait pas, et il en fut de même les jours suivants. Agénor n'était pas de la force à ce jeu. En quatre jours, il dut amener son pavillon.

Au surplus, comme chaque fois que sa jeune

tante désirait quelque chose, il en était arrivé graduellement à être de son avis. Ce voyage, jugé d'abord insensé, il l'estimait le lendemain possible à la rigueur, très faisable le troisième jour, extrêmement facile le quatrième.

C'est pourquoi il ne s'était pas écoulé quatre fois vingt-quatre heures, qu'il faisait amende honorable, confessait son erreur et se déclarait prêt à partir.

Jane eut la générosité de ne pas tenir rigueur.

– Apprenez d'abord la langue du pays, dit-elle en l'embrassant sur les deux joues.

Dès lors, on ne vit plus Agénor que piochant consciencieusement sa grammaire bambara.

Avant de se mettre en route, cependant, Jane devait s'assurer le consentement de son père. Ce consentement, elle l'obtint plus facilement qu'elle n'eût osé l'espérer. À peine lui avait-elle fait part, sans entrer dans aucun détail, de son intention d'entreprendre un voyage, que celui-ci acquiesça du geste, pour se replonger aussitôt dans sa morne tristesse. L'avait-il même

écoutée ? De toute évidence, rien ne l'intéressait plus ici-bas.

En règle de ce côté, Jane et Agénor commencèrent les préparatifs de leur expédition. Ils ignoraient à ce moment quel appui allait leur donner la mission Barsac. Ils agirent donc comme s'ils devaient entreprendre seuls et avec leurs seules ressources cette folle randonnée de trois à quatre mille kilomètres.

Depuis plusieurs années, Jane avait soigneusement étudié la géographie des contrées qu'elle aurait à traverser. Les ouvrages de Flatters, du docteur Barth, du capitaine Binger, du colonel Monteil l'avaient exactement renseignée sur cette région et sur ses habitants. Elle avait appris ainsi que, si elle tentait une exploration à main armée, c'est-à-dire en s'entourant d'une troupe imposante de trois ou quatre cents volontaires, qu'il lui faudrait armer, nourrir et payer, elle serait entraînée d'abord à des dépenses considérables, et qu'elle se heurterait ensuite à des peuplades guerrières qui s'opposeraient par la force à un passage demandé

par la force. Elle se verrait donc obligée de combattre pour atteindre son but, en admettant même qu'elle pût l'atteindre.

Le capitaine Binger déclare que, si les indigènes le veulent, ils empêcheront toujours une expédition de passer, soit en l'attaquant, soit en faisant le vide devant elle et en la forçant ainsi à rétrograder faute de vivres.

Jane, très frappée par cette remarque, avait donc décidé de tenter une exploration pacifique. Peu d'armes visibles, quelques hommes dévoués et sûrs, et le nerf de la guerre représenté ici, non seulement par de l'argent, mais aussi par des cadeaux destinés aux chefs des villages et à leurs administrés.

Après avoir fait confectionner des vêtements en toile pour la saison sèche, et en grosse laine pour la saison des pluies, Jane et Agénor les disposèrent dans des malles légères, dont ils réduisirent le nombre au strict nécessaire. Puis ils firent emballer les cadeaux destinés aux naturels : mauvais fusils hors d'usage, étoffes imprimées, voyantes, bariolées, foulards de soie et de coton,

perles en verroterie, aiguilles, épingles, mercerie, articles de Paris, galons, boutons, crayons, etc., en somme la pacotille d'un bazar.

Ils emportaient encore avec eux une petite pharmacie, des armes, des longues-vues, des boussoles, des toiles de campement, quelques livres, des vocabulaires, les cartes les plus récentes, une batterie de cuisine, divers ustensiles de toilette, du thé, des vivres, en un mot une véritable cargaison, choisie avec discernement, d'objets indispensables pour un long séjour dans la brousse loin de tout centre de ravitaillement.

Enfin un étui de métal, dont le nickel étincelait au soleil, contenait un choix de cannes à pêche, de lignes et d'hameçons, en quantité suffisante pour équiper une demi-douzaine de pêcheurs. Cela, c'était le bagage particulier d'Agénor.

La tante et le neveu, ou l'oncle et la nièce, comme on voudra, étaient convenus de se rendre à Liverpool, d'où ils s'embarqueraient sur un navire de la White Star Line, *The Ceres*, pour la côte d'Afrique. Leur première intention était de partir de la Gambie anglaise. Mais, ayant appris,

pendant une relâche à Saint-Louis, qu'une mission française était attendue à Conakry, et qu'elle devait suivre un itinéraire analogue au leur, ils résolurent de se joindre aux compatriotes de Saint-Bérain.

Vers la fin de septembre, ils expédièrent sur Liverpool leurs nombreux bagages, et le 2 octobre ils déjeunèrent pour la dernière fois en tête à tête, lord Buxton ne quittant plus jamais sa chambre, dans la grande salle à manger du château de Glenor. Ce dernier repas fut silencieux et triste. Quelle que fût la grandeur de la tâche qu'elle s'était imposée, Jane Buxton ne pouvait s'empêcher de songer qu'elle ne reverrait peut-être plus ce château, berceau de son enfance, et que, lorsqu'elle reviendrait, si elle revenait jamais, son vieux père ne serait peut-être plus là pour lui tendre les bras.

Et pourtant, c'était surtout pour lui qu'elle tentait cette aventure pleine de dangers et de fatigues. C'était pour rendre un peu de joie à cette âme désolée, qu'elle allait s'efforcer de réhabiliter le nom, d'effacer la boue qui avait

jailli sur le blason.

L'heure du départ approchant, Jane fit demander à son père la permission de lui faire ses adieux. Elle fut introduite, ainsi qu'Agénor, dans la chambre du vieillard. Celui-ci était assis près d'une haute fenêtre qui donnait sur la campagne. Son regard fixe semblait perdu dans le lointain, comme s'il s'attendait à voir paraître quelqu'un. Qui cela ? George, son fils, George le traître ?

En entendant sa fille entrer, il tourna doucement la tête, et son œil éteint s'éclaira. Mais ce ne fut qu'une lueur. La paupière retomba ; le visage reprit son impassibilité coutumière.

– Adieu, mon père, murmura Jane en retenant ses larmes.

Lord Glenor ne répondit pas. Se soulevant sur son fauteuil, il tendit la main à la jeune fille, puis l'attirant doucement contre sa poitrine, lui mit un baiser sur le front.

De peur d'éclater en sanglots, Jane s'arracha à l'étreinte et s'enfuit en courant.

Le vieillard saisit alors la main de M. de Saint-Bérain, la lui serra avec force, et, comme pour réclamer sa protection, montra du geste la porte par laquelle Jane venait de disparaître.

– Comptez sur moi, balbutia Agénor.

Aussitôt, lord Buxton reprit sa position première, et son regard se perdit de nouveau dans la campagne, tandis que Saint-Bérain se retirait tout ému.

Une voiture attendait les voyageurs dans la cour du château, pour les conduire à la gare d'Uttoxeter, distante d'environ deux miles.

– Où va-t-on ? demanda, en y montant, l'incorrigible Agénor, qui, encore troublé de la visite qu'il venait de faire, ne savait plus du tout pourquoi on quittait Glenor.

Jane se contenta de hausser les épaules. On partit.

Mais à peine avait-on fait cinq cents mètres que M. de Saint-Bérain manifesta soudain une agitation extraordinaire. Il ne pouvait parler, il suffoquait.

– Mes lignes !... Mes lignes !... s'écria-t-il enfin d'une voix déchirante.

Il fallut retourner au château chercher les fameuses lignes que le distrait avait oubliées, et l'on perdit ainsi un bon quart d'heure. Quand on arriva à la station, l'express était en gare. Les voyageurs eurent tout juste le temps d'y monter, ce qui fit dire à Agénor, non sans une certaine vanité :

– C'est exactement la deuxième fois de ma vie que je ne rate pas mon train.

Jane ne put s'empêcher de sourire à travers ses larmes, qu'elle laissait maintenant couler librement.

Ainsi commença ce voyage qui ménageait aux deux explorateurs des surprises dont ils étaient bien loin de se douter. Jane l'aurait-elle entrepris, si elle avait su ce qui devait se passer en son absence ? Aurait-elle quitté son malheureux père, si elle avait pu soupçonner quel coup allait encore le frapper, tandis qu'elle risquait sa vie pour le sauver du désespoir ?

Mais rien ne pouvait faire prévoir à Jane la tragédie qui devait se dérouler dans les bureaux de la Central Bank, non plus que l'accusation infamante dont son frère Lewis devait être l'objet, et, croyant servir son père, elle l'abandonna au moment même où son secours lui eût été le plus nécessaire.

Apportée par un domestique trop zélé, la nouvelle de la disparition de Lewis Robert Buxton parvint à lord Glenor dans la matinée qui suivit le crime de Old Broad Street, c'est-à-dire le 1er décembre. Le choc eut la brutalité d'un coup de massue. Ce descendant sans tache d'une longue suite de héros, ce farouche desservant du culte de l'honneur, apprit en un instant que, de ses deux fils, l'un était un traître et l'autre un voleur.

Le malheureux vieillard poussa un gémissement étouffé, porta les mains à sa gorge et tomba comme une masse sur le parquet.

On s'empressa autour de lui. On le releva. On lui prodigua des soins, jusqu'à ce qu'il rouvrit les yeux.

Le regard de ces yeux devait être désormais le seul signe que la vie n'eût point abandonné son cœur martyrisé. S'il vivait, son corps frappé de paralysie était condamné à une éternelle immobilité. Mais sans doute n'était-ce point encore assez pour épuiser la cruauté du sort. Dans ce corps à jamais immobile, le cerveau était demeuré lucide. Insensible, muet, inerte, lord Buxton pensait !

Or, par suite de la différence de longitude, c'est au moment où son père s'écroulait inanimé, que Jane Buxton, aidée par le capitaine Marcenay, mettait le pied à l'étrier, et, franchissant le pont qui relie Conakry au continent, commençait réellement son voyage et faisait les premiers pas dans les ténèbres de la mystérieuse Afrique.

4

*Un article de l'*Expansion française

Le 1er janvier, les lecteurs de l'*Expansion française* purent savourer, pour leurs étrennes, l'article suivant, dont le titre se détachait en gros caractères, et qui était dû à la plume parfois fantaisiste – à beau mentir qui vient de loin ! – de son habile reporter, M. Amédée Florence, dont le lecteur voudra bien excuser le style parfois familier :

LA MISSION BARSAC

(Par dépêche de notre envoyé spécial)

La mission fait des petits – Nous partons –

Le coup de pied de l'âne – Un repas noir –

As-tu vu la lune ? – Trop d'asticots –

Une élégante – Nouvelle recrue

Dans la brousse, 1er décembre – Comme je vous l'ai dit dans ma dernière dépêche, la mission Barsac devait se mettre en route aujourd'hui, 1er décembre, à six heures du matin. À l'heure dite, nous étions tous prêts, y compris deux volontaires qui sont venus se joindre aux huit membres tant officiels qu'officieux que l'on sait. Nul ne songe à s'en plaindre. L'un de ces volontaires est, en effet, une ravissante jeune fille, une Française élevée en Angleterre, d'où elle a rapporté un léger accent des plus agréables. Mlle Jane Mornas, tel est son nom. L'autre volontaire, son oncle – à moins qu'il ne soit son neveu, car je n'ai pu débrouiller encore leurs liens de parenté – s'appelle Agénor de Saint-Bérain. C'est un franc original, dont les distractions, déjà légendaires à Conakry, nous permettent d'espérer quelques bons moments.

Mlle Mornas et M. de Saint-Bérain voyagent pour leur plaisir. Je manquerais à toutes les règles de la galanterie si je n'ajoutais pas : et pour le nôtre. Ils ont amené avec eux deux domestiques

nègres, anciens tirailleurs sénégalais, qui devaient leur servir de guides, sinon d'interprètes, car nos deux globe-trotters parlent très suffisamment le bambara et divers dialectes des pays que nous allons traverser. M^lle^ Mornas, en particulier, a une façon à elle de vous aborder par un *Ini-tié* (bonjour) !... Je ne vous dis que ça !

M. Barsac a retenu le mot et le répète à tout propos, mais, dans sa bouche, il n'a plus le même charme.

Donc, ce matin, 1^er^ décembre, dès cinq heures et demie, nous étions tous réunis sur la grande place de Conakry, devant la Résidence.

Ainsi que je vous l'ai expliqué précédemment, M. Barsac désirait faire une expédition pacifique au point d'être exclusivement civile. Aussi optimiste qu'à la tribune de la Chambre, il pensait n'avoir qu'à se présenter aux populations, un rameau d'olivier à la main, et faire ainsi, en marchant parallèlement au Niger, une promenade de santé de Conakry à Cotonou. C'était aussi l'idée de M^lle^ Mornas, qui craignait d'effrayer les indigènes par un trop grand déploiement de

forces.

Mais le parti Barsac-Mornas s'est heurté à l'opposition du parti Baudrières. Le chef adjoint de la mission – en voilà un qui n'a pas le sourire ! – fit un sombre tableau des dangers que nous allions courir, parla de la dignité d'une mission dirigée par deux représentants du peuple français, du prestige que lui donnerait une escorte de soldats réguliers, et ce qui nous étonna, il fut appuyé par le gouverneur, M. Valdonne.

Sans contester que la pénétration française n'eût pacifié dans une large mesure le pays noir, celui-ci répéta ce que le ministre des Colonies, M. Chazelle, a déjà avancé à la tribune de la Chambre. M. Valdonne nous dit que des faits assez mystérieux, ou du moins inexpliqués, autorisaient à craindre qu'un soulèvement ne fût en préparation. Il paraîtrait que, depuis une dizaine d'années et tout récemment encore, plus particulièrement dans la région du Niger, de Say à Djenné, des villages entiers ont été abandonnés subitement et que leurs habitants ont disparu, et que d'autres villages ont été pillés et brûlés, on

ignore par qui. En somme, des rumeurs tendant à faire croire que quelque chose – nul ne sait trop quoi – s'apprêterait dans l'ombre.

La prudence la plus élémentaire obligeait donc la mission à se faire escorter par une troupe armée. Cet avis a prévalu, à la grande satisfaction de M. Baudrières, et M. Barsac doit se résigner à subir la protection du capitaine Marcenay et de ses deux cents cavaliers.

À six heures, tout est prêt. Le convoi se forme sous la direction d'un nègre qui a déjà fait plusieurs fois le voyage de Conakry à Sikasso, et qui doit nous servir de guide. Il se nomme Moriliré. C'est un grand gaillard de trente ans, ancien *dou-goukoussadigui* (officier) de Samory. Il est vêtu d'une culotte en guinée et d'une vieille vareuse d'infanterie coloniale aux galons élimés et crasseux. S'il a les pieds nus, sa tête, par contre, est couverte d'un casque en toile autrefois blanche orné d'un superbe plumet tricolore. Quant à l'insigne de ses fonctions, c'est une trique solide, qui lui servira à se faire mieux comprendre des porteurs et des âniers.

Aussitôt après lui se place M^lle^ Mornas, encadrée de M. Barsac et du capitaine Marcenay. Eh ! eh ! ils ne paraissent pas être restés insensibles à la beauté de la jeune fille. Parions que, le long du voyage, ils vont lutter de galanterie. Vos lecteurs peuvent être sûrs que je les tiendrai au courant des péripéties de ce match.

M. Baudrières suit ce premier groupe à une encolure (ai-je dit que nous étions tous à cheval ?), mais son regard sévère semble désapprouver son collègue de montrer aussi visiblement combien notre aimable compagne est à son goût. Du coin de l'œil, je le regarde, le chef adjoint. Qu'il est maigre ! et froid ! et triste !... Ah ! fichtre non, il ne l'a pas, le sourire !

À trois pas derrière l'honorable député du Nord, viennent MM. Heyrieux, Poncin et Quirieu, puis le docteur Châtonnay et le géographe, M. Tassin, qui discutent – déjà ! – ethnographie.

Le convoi proprement dit marchera à leur suite. Il est composé de cinquante ânes conduits par vingt-cinq âniers, et de cinquante porteurs,

dont dix appartenant en propre à M^lle^ Mornas et à M. de Saint-Bérain. Sur les flancs, les cavaliers du capitaine Marcenay. Quant à votre serviteur, il se réserve de caracoler le long de la colonne et d'aller de l'un à l'autre. Tchoumouki et Tongané, les deux serviteurs de M^lle^ Mornas, forment l'arrière-garde.

À six heures juste, le signal du départ est donné. La colonne s'ébranle. À ce moment le drapeau tricolore est hissé sur la Résidence – pardon ! soyons couleur locale : sur la case du gouverneur, qui, en grand uniforme, comme il convient, nous adresse un dernier salut du haut de son balcon. Les clairons et les tambours de la section d'infanterie coloniale détachée à Conakry sonnent et battent aux champs. Nous levons nos chapeaux. L'instant est un peu solennel, et – riez si vous voulez – j'ai la paupière humide, je l'avoue.

Pourquoi faut-il que cette solennité soit troublée par un incident ridicule ?

Saint-Bérain ? Où est Saint-Bérain ? On a oublié Saint-Bérain. On le cherche, on l'appelle.

Les échos d'alentour retentissent de son nom. C'est en vain. Saint-Bérain ne répond pas.

On commence à craindre un malheur. Cependant, M^lle^ Mornas ne paraît pas inquiète et nous nous rassurons.

Non, M^lle^ Mornas n'est pas inquiète. Mais elle est furieuse, par exemple !

– Je ramène M. de Saint-Bérain dans trois minutes, dit-elle, les dents serrées.

Et elle pique des deux.

Auparavant, toutefois, elle a pris le temps de se tourner de mon côté et de me dire : « Monsieur Florence ?... » avec un petit air de prière que j'ai parfaitement compris. C'est pourquoi je pique des deux, moi aussi, et m'élance à sa suite.

En quelques foulées, nous sommes au bord de la mer, côté du large – vous savez, sans doute, que Conakry est dans une île – et là, qu'est-ce que je vois ?...

M. de Saint-Bérain. Oui, Mesdames et Messieurs, M. de Saint-Bérain en personne naturelle, comme vous et moi.

Que peut-il bien faire ?... Pour le savoir, nous nous arrêtons un instant.

M. de Saint-Bérain est confortablement assis sur le sable du rivage et n'a pas du tout l'air de se douter qu'il fait attendre une mission officielle. Il cause amicalement avec un nègre, qui lui montre des hameçons, probablement d'une forme inconnue en Europe, et lui donne à leur sujet de verbeuses explications. Puis tous deux se lèvent et se dirigent vers un canot à demi échoué sur la grève, et dans lequel le nègre embarque. Dieu me pardonne ! M. de Saint-Bérain ne fait-il pas mine d'embarquer, lui aussi ?...

Il n'en a pas le temps.

– Mon neveu ! appelle tout à coup M^lle^ Mornas d'une voix sévère.

(Décidément, c'est son neveu).

Ce mot suffit. M. de Saint-Bérain se retourne et aperçoit sa tante, puisque tante il y a. Il est à croire que cette vue lui rafraîchit la mémoire, car le voilà qui pousse des exclamations désespérées, lève les bras au ciel, jette à son ami nègre une

poignée de monnaie, s'empare, en échange, d'un lot d'hameçons qu'il fourre pêle-mêle dans sa poche, et accourt vers nous à toute vitesse.

Il est si comique que nous éclatons de rire. M^lle^ Mornas découvre par ce moyen une double rangée de dents éblouissantes. Éblouissantes, je maintiens le mot.

Nous tournons bride, et M. de Saint-Bérain trottine à côté de nos chevaux. Mais M^lle^ Mornas a pitié du pauvre homme, et, mettant sa monture au pas :

– Ne courez pas ainsi, mon oncle, lui dit-elle tendrement. Vous allez être en nage.

(Alors, c'est son oncle ?... Oh ! ma tête !)

Nous retrouvons le convoi, où nous sommes accueillis par des sourires ironiques. M. de Saint-Bérain ne se trouble pas pour si peu. Il paraît seulement surpris de trouver sur la place autant de monde.

– Je suis donc en retard ? demande-t-il avec innocence.

Alors, la colonne entière se met à rire, et

M. de Saint-Bérain fait chorus. Il me plaît, à moi, ce particulier-là.

Mais nous n'étions pas encore partis.

Au moment où M. de Saint-Bérain se penchait pour vérifier, en bon cavalier qu'il est, la sangle de sa selle, la malchance voulut que l'étui à lignes qu'il porte en bandoulière vînt heurter le flanc d'un des ânes. L'animal était sensible. Il détacha une ruade à l'infortuné Saint-Bérain, qui roula dans la poussière.

On se précipita à son secours. Mais notre original était déjà debout.

– Ça beaucoup bon !... Mossié avoir beaucoup veine, lui dit Tongané. Si y en a abeille piquer ou cheval donner coup de pied, grand voyage beaucoup bon.

Sans lui répondre, M. de Saint-Bérain, sérieusement brossé, épousseté, sauta en selle, et le convoi put enfin s'ébranler.

Pendant ce temps, le soleil s'était levé, et ses premières lueurs éclairaient gaiement notre route.

Celle que nous suivons, après avoir franchi le

pont qui relie Conakry au continent, est assez bonne. C'est une vraie route large de cinq à six mètres, où une voiture pourrait aisément passer, que nous suivrons jusqu'à Timbo, c'est-à-dire pendant près de quatre cents kilomètres. Donc, jusqu'à Timbo tout au moins, nous n'avons à craindre aucune difficulté matérielle.

D'autre part, il fait beau, la température est agréable – à peine 17° à l'ombre – et nous n'avons pas à redouter les terribles pluies des tropiques, dont la saison est passée.

Allons ! tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Vers dix heures, nous franchîmes, sur un pont, un cours d'eau que M. Tassin nous dit être un affluent de la Manéa, ou de la Morébaya, à moins que ce ne fût l'une de ces deux rivières. À l'heure actuelle, nous sommes encore dans une cruelle incertitude à ce sujet.

Au surplus, le passage des rivières est la monnaie courante des voyages dans cette partie de l'Afrique. Il n'y a, pour ainsi dire, pas de jour qu'il ne faille en traverser une ou plusieurs. Qu'il

soit donc entendu, mes articles n'étant pas un cours de géographie, que je ne parlerai pas de cet exercice, à moins qu'il ne sorte, d'une manière ou de l'autre, de l'ordinaire.

Aux environs de Conakry, la route suit une ligne à peu près droite, dans un pays peu accidenté. Elle est bordée de terres assez bien cultivées. Champs de maïs ou de mil, et quelques bouquets d'arbres : cotonniers, bananiers, papayers. On rencontre de rares hameaux parfaitement insignifiants, auxquels M. Tassin attribue avec assurance des noms que je crois de pure fantaisie. Mais, pour nous, c'est exactement comme s'ils étaient authentiques.

Vers dix heures, la chaleur augmentant, le capitaine Marcenay commande la halte. Nous avons fait une vingtaine de kilomètres depuis Conakry, ce qui est très beau. Nous allons déjeuner et nous reposer, puis, après une nouvelle collation, nous repartirons vers cinq heures de l'après-midi, et nous camperons pour la nuit vers les neuf heures du soir.

Ce programme devant être celui de chaque

jour, je n'y reviendrai pas. Qu'il soit bien entendu, d'ailleurs, que mon intention n'est pas d'ennuyer vos lecteurs avec les menus détails de la route. Je vois les choses de plus haut, et je n'inscrirai sur mes tablettes que les faits remarquables à un titre quelconque.

Cela dit, reprenons.

L'endroit de la halte a été heureusement choisi par le capitaine Marcenay. Nous nous installons à l'ombre d'un petit bois qui nous abritera très suffisamment contre les ardeurs du soleil. Tandis que les soldats se dispersent, nous – j'entends les membres de la mission, M^lle^ Mornas, le capitaine, M. de Saint-Bérain et votre serviteur – nous, dis-je, prenons place dans une jolie clairière. J'offre un coussin à notre compagne, mais le capitaine Marcenay et M. Barsac m'ont prévenu et ont apporté chacun un pliant. Embarras. M^lle^ Mornas ne sait lequel choisir. Déjà le capitaine et le chef de la mission se regardent de travers. M^lle^ Mornas les met d'accord en s'asseyant par terre sur mon coussin. Ses deux soupirants me font des yeux mauvais.

M. Baudrières s'assied à l'écart sur un petit tas d'herbe, au milieu d'un groupe composé de ceux que j'ai baptisés les « neutres ». Ce sont les délégués des divers ministères plus ou moins compétents, MM. Heyrieux, Quirieu et Poncin.

Ce dernier, le plus remarquable des trois, n'a cessé de prendre des notes depuis le départ. Je ne sais trop lesquelles, par exemple. S'il était moins « officiel », j'oserais insinuer qu'il réalise à merveille le type de M. Prudhomme, mais sa grandeur me pose un bœuf sur la langue, comme eût dit le vieil Homère. Quel front ! Avec un front pareil on est étonnamment intelligent ou prodigieusement bête. Pas de milieu. Dans laquelle de ces deux catégories faut-il ranger M. Poncin ? Je le saurai à l'usage.

Le docteur Châtonnay et M. Tassin, que nous comparons à ces oiseaux qu'on nomme des inséparables, vont s'installer sous un figuier. Ils étalent sur le sol des cartes de géographie. J'espère pour eux qu'ils ne vont pas en faire leur unique nourriture !

Moriliré, qui est décidément un garçon

débrouillard, fait apporter au milieu de notre groupe une table, puis un banc, sur lequel je m'installe, en réservant une place à M. de Saint-Bérain.

M. de Saint-Bérain n'est pas là. D'ailleurs, M. de Saint-Bérain n'est jamais là !

Moriliré prépare un fourneau de campagne. Aidé de Tchoumouki et de Tongané, il va nous faire la cuisine, car il a été décidé que l'on toucherait le moins possible aux conserves et aux provisions apportées d'Europe, et qu'on les réserverait pour les cas, que l'on espère rares, où le pays ne nous fournirait pas de vivres frais en quantité suffisante.

Moriliré a acheté de la viande à Conakry. Il nous la montre :

– Moi, y en a faire bon ragoût avec *sodé* (agneau), tendre comme un petit enfant, dit-il.

Tendre comme un enfant ! Cette comparaison nous donne le frisson. Moriliré aurait-il donc goûté à la chair humaine ? Nous le lui demandons. Il nous répond hypocritement qu'il

n’en a jamais mangé lui-même, mais qu’il a entendu vanter l’exquise saveur. Hum !...

Notre premier repas ne rappelle en rien ceux du Café Anglais, mais il n’en est pas moins excellent. Qu’on en juge : quartier d’agneau grillé avec pâte de mil et sauce au beurre de karité, salade de cœurs de jeunes rôniers, gâteau de maïs, figues, bananes et noix de coco. Comme boisson, l’eau pure d’une source qui coule à nos pieds, et, pour ceux qui l’aiment, du vin de palme.

Ces divers mets furent précédés d’un hors-d’œuvre que notre maître d’hôtel n’avait pas prévu. Mais n’anticipons pas, comme on dit dans les romans bien charpentés.

Tandis que Moriliré et ses deux aides nous préparent le repas annoncé, le docteur Châtonnay, qui s’était rapproché, nous donne, à son sujet, des explications que je qualifierai de techniques.

– Pour l’agneau, dit-il, je n’en parle pas ; vous en savez là-dessus autant que moi. Le mil, qui va l’accompagner sur notre table, est une céréale analogue au blé. Mélangé au beurre de karité ou

de cé, car l'arbre qui le fournit porte ces deux noms, il constitue une sauce assez passable, à la condition que le beurre soit bon. Ce beurre est extrait du fruit de l'arbre, une sorte de noix ou de châtaigne. On l'obtient par une série de broyages et de fusions, et finalement on l'épure en le faisant fondre une dernière fois et en y jetant quelques gouttes d'eau froide pendant qu'il est en ébullition. Il devient alors fort appréciable.

– Vous savez tout, docteur, admire M^lle^ Mornas.

– Non, mademoiselle, mais j'ai beaucoup lu, et notamment l'ouvrage admirable du capitaine Binger. C'est encore lui qui va me permettre de vous apprendre ce qu'est la salade de rônier. Ces rôniers se divisent en mâles et en femelles. Les mâles ne produisent pas de fruits, mais fournissent un bois extraordinairement dense, qui a l'avantage de ne pas pourrir dans l'eau et d'être inattaquable aux termites. Le rônier femelle donne des fruits agréables au goût. Sa feuille se prête à divers usages : couverture des cases, fabrication des éventails, des nattes, des

cordages. On peut même s'en servir comme papier à écrire. Voilà un végétal utile !... Quant à la salade, elle est fournie par le cœur d'un jeune rônier à la fleur de l'âge...

J'interromps :

– Eh mais ! docteur, c'est de l'élégie, ma parole !

Le docteur a la bonté de sourire. Il reprend :

– La fin de mon discours sera moins poétique, puisqu'on met parfois ces cœurs dans du vinaigre, et qu'on en fait des cornichons !

L'excellent docteur en était là de ses explications scientifiques, lorsque notre attention fut attirée par des cris venant du bois. Nous reconnûmes sur-le-champ la voix qui les poussait.

Parions que, si je pose à vos lecteurs cette simple question : « À qui appartenait cette voix ? » ils vont me répondre immédiatement en chœur : « Parbleu ! à M. de Saint-Bérain ! »

Vos lecteurs ne se trompent pas. C'était bien M. de Saint-Bérain qui demandait du secours.

Je me hâtai de courir à son appel suivi par le capitaine Marcenay et par M. Barsac. Nous le trouvâmes dans une mare, enfoncé dans la vase jusqu'au ventre.

Quand on l'eut tiré au sec :

– Comment êtes-vous tombé dans ce marécage, ou dans ce marigot, pour employer le terme du pays ? lui demandai-je.

– J'ai glissé, répondit-il tout en m'éclaboussant, tandis que je pêchais.

– À la ligne ?

– Vous n'y songez pas. À la main, mon cher.

– À la main ?...

M. de Saint-Bérain nous montra son casque colonial enveloppé dans son veston de toile.

– Attendez, dit-il, sans me répondre autrement. Il faut déplier mon veston avec précaution, sinon elles vont se sauver.

– Qui, elles ?

– Les grenouilles.

Tandis que nous devisions, M. de Saint-Bérain

pêchait la grenouille. Quel enragé !

– Mes compliments, approuva M. Barsac. C'est succulent, la grenouille... Mais écoutez les coassements de celles que vous avez capturées. Elles ne veulent évidemment pas être mangées.

– À moins qu'elles ne crient pour demander un roi ! hasardai-je.

Ce n'était pas très fort, je le reconnais. Mais, dans la brousse !...

Sur ce mot, nous retournâmes au campement. Saint-Bérain changea de vêtements, et Moriliré fit cuire le produit de sa pêche. La table étant mise, nous mangeâmes avec l'appétit des gens qui ont avalé une vingtaine de kilomètres à cheval en guise d'apéritif.

M^lle^ Mornas présidait, cela va de soi. Elle est vraiment délicieuse. (Je l'ai dit, je crois, mais je ne saurais trop le répéter.) Simple, bon enfant, gentiment garçonnière, elle nous a vite mis à l'aise.

– Mon oncle... (alors, c'est décidément son oncle ? C'est bien vu ? bien entendu ?) Mon

oncle, disait-elle, m’a élevée comme un garçon et il a fait de moi un homme. Oubliez mon sexe, je vous en prie, et considérez-moi comme un camarade.

Ce qui ne l’a pas empêchée d’adresser, ce disant, au capitaine Marcenay un de ces demi-sourires qui montrent clair comme le jour que, chez les garçons de cette espèce-là, la coquetterie ne perd jamais ses droits.

Nous prîmes le café. Après quoi, mollement étendus, dans les grandes herbes à l’ombre des palmiers, nous nous livrâmes aux douceurs de la sieste.

Le départ était, comme je l’ai dit, fixé à cinq heures ; mais, quand il fallut reformer le convoi, il y eut du tirage, si j’ose employer cette forte expression.

C’est en vain que Moriliré, le moment venu, ordonna à ses hommes de se préparer. À notre grand étonnement, ils s’y refusèrent, en criant tous à la fois qu’ils ne voyaient pas la lune, qu’ils ne partiraient pas tant qu’ils n’auraient pas vu la lune !

Nous étions ahuris, mais le savant M. Tassin nous fit comprendre ce mystère.

– Je sais ce que c'est, nous expliqua-t-il, tous les explorateurs l'ont raconté dans leurs relations de voyage. Lorsque la lune est récente, et, ce soir, elle n'a que deux jours, les nègres ont coutume de dire : « C'est mauvais signe. Personne n'a encore vu la lune. Le chemin ne sera pas bon pour nous. »

– *Ioo ! Ioo !* (Oui ! oui !) approuvèrent bruyamment les âniers et les porteurs réunis autour de nous, et auxquels Moriliré avait traduit les paroles du docte géographe. *Karo ! Karo !* (La lune ! La lune !).

Il nous parut certain que si ce satellite continuait à refuser de se montrer, ces entêtés continueraient à refuser de partir. Or, il faisait encore jour, et le ciel était couvert.

De fait, les moricauds s'obstinèrent, et peut-être serions-nous encore à la même place, si, un peu avant six heures, le pâle croissant de la lune ne s'était enfin montré entre deux nuages. Les Noirs poussèrent des cris joyeux.

– *Allah ma toula kendé*, disaient-ils, en se frappant le front de la main droite, *Karo koutayé*. (Dieu m'a laissé bien portant : je vois la nouvelle lune.)

La colonne s'ébranla aussitôt sans autre difficulté. Seulement, on avait perdu deux heures, et l'étape du soir en fut raccourcie d'autant.

Vers neuf heures, on s'arrête en pleine brousse et l'on dresse les tentes. La contrée n'est pas tout à fait déserte, cependant. À droite du sentier, il y a une case indigène, d'ailleurs abandonnée, et, à notre gauche, on en distingue une autre, qui, celle-ci, paraît habitée.

Le capitaine Marcenay visite la première et, l'estimant suffisamment logeable, propose à M^lle^ Mornas d'y élire domicile pour la nuit. Celle-ci accepte et disparaît dans cet hôtel inespéré.

Elle ne nous avait pas quittés depuis dix minutes qu'elle nous rappelait à grands cris. Nous accourons, et la trouvons debout devant la case, dont elle nous désigne le sol d'un geste dégoûté.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

Cela, c'étaient d'innombrables vers blancs. Ils sortaient de la terre et se traînaient à la surface en quantité si prodigieuse que le sol semblait onduler.

– Pensez, messieurs, dit M^lle^ Mornas, si j'ai eu peur quand j'ai senti leur froid contact sur ma figure, sur mes mains ! J'en avais partout, jusque dans mes poches ! J'ai beau me secouer, il en tombe toujours de mes vêtements. Pouah ! les vilaines bêtes !

M. de Saint-Bérain arrivait sur ces entrefaites. Il trouva sans effort le mot de la situation.

– Eh mais ! s'exclama-t-il, le visage épanoui, ce sont des asticots !

Et c'étaient bien des asticots, en effet, car il s'y connaît, M. de Saint-Bérain.

Déjà il se baissait, afin d'en faire une ample provision.

– Toi, y en a pas besoin, lui dit Tongané. Y en a beaucoup dans route. Eux beaucoup mauvais, pousser partout. Pas moyen faire crever.

Voilà qui nous promet de belles nuits ! Et les

naturels, comment s'accommodent-ils de ces légions de vers ? Sans doute, j'ai pensé tout haut.

– Eux manger, Mossié, fit Tongané. Y a bon !

M^lle^ Mornas, n'ayant pas les goûts simples des habitants de ces contrées, allait tout bonnement s'installer sous une des tentes, quand Moriliré vint lui dire qu'une jeune négresse, servante d'un cultivateur de même couleur, absent pour le moment, lui offrait l'hospitalité dans une case très propre et meublée – chose incroyable – d'une vraie couchette à l'européenne.

– Toi donner argent, ajouta le guide. Y a bon !

M^lle^ Mornas accepte l'hospitalité qui lui est offerte, et nous la conduisons processionnellement à sa nouvelle demeure. La servante annoncée nous attend. Elle est debout près d'un de ces karités dont j'ai parlé. C'est une fillette de taille moyenne, âgée de quinze ans environ. Elle n'est pas laide du tout. Comme elle n'a d'autre vêtement qu'une simple feuille qui ne vient évidemment ni du Louvre ni du Bon-Marché, « mais peut-être du Printemps », suggère Saint-Bérain, elle ressemble à une jolie statue de

marbre noir.

Pour l'instant, la statue est fort occupée à cueillir quelque chose dans le feuillage du karité.

– Elle ramasse des chenilles, qu'elle videra, fera sécher, et dont – ne vous récriez pas ! – elle fera des sauces, nous apprend le docteur Châtonnay, décidément très fort en cuisine nègre. Ces chenilles s'appellent *cétombo*. Ce sont les seules qui soient comestibles. Elles ont, paraît-il, un goût agréable.

– Y en a vrai, confirme Moriliré. Y a bon !

La jeune négresse, nous ayant aperçus, vient au-devant de nous.

– Moi, dit-elle à M^lle^ Mornas, dans un français presque correct, à notre grand étonnement, moi élevée dans école française et avoir servi chez femme blanche, mariée à officier, moi retournée dans village et prisonnière dans grande bataille. Savoir faire lit comme Blancs. Toi contente.

Tout en parlant, elle avait pris gentiment la main de M^lle^ Mornas, qu'elle entraîna dans la case.

Nous nous retirâmes, heureux du confort assuré à notre compagne. Mais l'heure du sommeil n'avait encore sonné, ni pour elle ni pour nous.

En effet, avant que trente minutes se fussent écoulées, M^lle^ Mornas nous appelait à nouveau à son aide.

Nous accourons derechef, et, à la lumière des torches, nous découvrons un spectacle inattendu.

À même le sol, près du seuil de la case, la petite servante noire est étendue. Son dos est zébré de raies rouges. La malheureuse sanglote à fendre l'âme.

Devant elle, la couvrant de son corps, M^lle^ Mornas – superbe, vraiment, M^lle^ Mornas, quand elle est en colère – tenant en respect un affreux nègre, qui, à cinq pas, fait des grimaces horribles et tient encore à la main un bâton taché de sang.

Nous demandons des explications.

– Figurez-vous, nous dit M^lle^ Mornas, que je venais de prendre possession du lit. Malik – la

petite négresse s'appelle Malik ; un joli nom, n'est-ce pas, qui fait penser à la Bretagne – Malik, donc, m'éventait et je commençais à m'assoupir. Voici que cette brute, qui est son maître, revient à l'improviste. En m'apercevant, il entre en fureur, entraîne la pauvre enfant et se met à la rouer de coups pour lui apprendre à introduire une Blanche dans sa case.

– Jolies mœurs ! murmure de ses lèvres minces le jovial M. Baudrières.

Il a raison, le jovial M. Baudrières. Mais il a tort, quand abusant de la situation, il prend la pose de l'orateur et lance cette surprenante apostrophe :

– Les voilà donc, messieurs, ces peuplades barbares qu'il vous plaît de transformer en pacifiques électeurs.

Évidemment, il se croit à la tribune.

M. Barsac a tressailli, comme si une mouche l'avait piqué. Il se redresse, et réplique d'un ton sec :

– Avec ça qu'on n'a jamais vu un Français

battre sa femme ! Il n'a pas tort, non plus, M. Barsac.

Nous faudra-t-il assister à un tournoi d'éloquence ? Non. M. Baudrières n'ayant pas riposté, M. Barsac se retourne vers le nègre au bâton.

– Cette petite va te quitter, lui dit-il. Nous l'emmènerons avec nous.

Mais le nègre proteste. La négresse est son esclave. Il l'a payée. Allons-nous perdre notre temps à lui faire comprendre que l'esclavage est aboli en territoire français ? Il ne comprendrait certainement pas. Ce n'est pas en un jour que les lois réforment les mœurs.

M. Barsac a trouvé mieux.

– J'achète ton esclave, lui dit-il. Combien ?

Bravo, M. Barsac ! Voilà une bonne idée.

Le nègre voit l'occasion de faire une affaire avantageuse et se rassérène. Il demande un âne, un fusil et cinquante francs.

– Cinquante coups de bâton ! répond le capitaine. C'est tout ce que tu mérites.

On marchande. Enfin notre coquin cède sa servante pour un vieux fusil à pierre, une pièce d'étoffe et vingt-cinq francs. Réellement, c'est donné.

Pendant que cette discussion se poursuivait, M^lle^ Mornas avait relevé Malik et pansé ses blessures avec du beurre de karité. Le marché conclu, elle l'emmena jusqu'à notre campement, l'habilla d'une blouse blanche, puis, lui mettant quelque monnaie dans la main :

– Maintenant, lui dit-elle, tu n'es plus esclave. Je te rends ta liberté.

Mais ne voilà-t-il pas Malik éclate en sanglots ! Elle est seule sur la terre et ne veut pas quitter « si bonne Blanche ». Elle lui servira de femme de chambre et lui sera dévouée jusqu'à la mort. Elle pleure, supplie.

– Garde-la, fillette, intervient Saint-Bérain. Elle te sera certainement utile. Elle te rendra ces mille petits services dont une femme, même quand elle est un homme, a toujours besoin.

M^lle^ Mornas se rendit d'autant plus volontiers

qu'elle en mourait d'envie. Malik, ne sachant comment témoigner sa gratitude à Saint-Bérain qui avait intercédé pour elle, lui sauta au cou et l'embrassa sur les deux joues. Saint-Bérain m'avoua le lendemain que rien ne lui avait jamais été aussi désagréable.

Inutile d'ajouter que M^lle^ Mornas ne crut pas devoir goûter une troisième fois de l'hospitalité indigène. On lui dressa une tente où rien ne vint plus troubler son sommeil.

Telle fut notre première journée.

Les suivantes lui ressembleront beaucoup, sans aucun doute. Aussi ne les raconterai-je plus dans le détail, et, sauf indication contraire, ces mots seront toujours sous-entendus : *Ab una disce omnes.*

Amédée Florence.

5

Deuxième article de M. Amédée Florence

Le deuxième article de M. Amédée Florence fut publié dans l'*Expansion française* du 18 janvier. On en trouvera ci-dessous la reproduction *in extenso.*

LA MISSION BARSAC

(Par dépêche de notre envoyé spécial)

Les jours se suivent – Mon hôte – Ballet ! – Je suis indiscret – Pêche miraculeuse de M. de Saint-Bérain – Borouya – Pour me faire honneur – Timbro ! quarante-huit heures d'arrêt-buffet – Daouhériko – La vie en rose au pays noir – M. Barsac aurait-il raison ? – Je suis perplexe

Daouhériko, 16 décembre – Depuis ma

dernière dépêche écrite en pleine brousse le soir de notre départ, à la tremblante lumière d'une lanterne, le voyage fut heureux et, par suite, il n'a pas d'histoire.

Le 2 décembre, nous levons le camp à cinq heures du matin, et notre colonne, grossie d'une unité – oserai-je dire d'une demi-unité, puisqu'une blanche vaut deux noires ? – se met en marche.

On a déchargé un âne et réparti sur les autres les ballots qu'il portait, afin de l'attribuer à Malik. Comme une enfant qu'elle est, la petite négresse semble avoir oublié ses malheurs passés. Elle ne fait que rire, heureuse nature !

Depuis, nous suivons toujours la route, qui continue à être bonne et facile, et, n'étaient la couleur des populations qui nous entourent et la pauvreté du paysage, nous pourrions nous imaginer n'avoir pas quitté la France.

Car le paysage n'est pas beau. Nous traversons une contrée plate, ou du moins faiblement vallonnée, avec, parfois, de médiocres hauteurs à l'horizon du nord, et, à perte de vue, nous

n’apercevons que cette végétation rabougrie, mélange de broussailles et de graminées hautes de deux et trois mètres, qui porte le nom générique de *brousse*. De loin en loin un bouquet d’arbres, malingres à cause des incendies périodiques qui dévastent ces savanes pendant la saison sèche, et parfois des champs cultivés, des *lougans*, selon le mot indigène, auxquels succèdent généralement d’assez beaux arbres. C’est alors qu’on arrive à proximité d’un village.

Ils portent des noms absurdes, ces villages : Fongoumbi, Manfourou, Kafou, Ouossou, etc., j’en passe. Ils ne peuvent donc pas s’appeler Neuilly ou Levallois, comme tout le monde ?

De ces noms de villages, un nous a divertis. Cette importante cité, située à la frontière anglaise du Sierra Leone, et que nous laissons, par conséquent, fort loin sur notre droite, se nomme Tassin. Notre éminent géographe n’a pas dû être médiocrement fier, en se découvrant un homonyme à cent trente-six kilomètres de Conakry.

Quant aux naturels, ils nous regardent passer

avec sympathie et ils ont l'air vraiment inoffensifs. Je ne pense pas qu'ils aient l'intelligence d'un Victor Hugo ou d'un Pasteur, mais, comme l'intelligence n'est pas, ainsi que l'a prouvé une longue expérience, une condition de l'électorat, il pourrait se faire que M. Barsac fût dans le vrai.

Il est inutile de dire que le chef de la mission entre dans les plus misérables villages et tient des palabres avec ses habitants.

Derrière lui, M. Baudrières ne manque pas de faire sa contre-enquête.

M. Barsac et M. Baudrières tirent, ainsi qu'on peut le supposer, des conclusions diamétralement opposées de ce qu'ils entendent et de ce qu'ils voient, si bien qu'ils nous reviennent toujours également enchantés. Ainsi tout le monde est content. C'est parfait.

Pour le surplus, nous traversons ou nous suivons des rivières : Forécariah, Mellancorée, Scarie, Kaba, Diégounko, etc., et nous passons d'une vallée dans une autre sans trop nous en apercevoir. Tout cela n'est pas d'un intérêt

palpitant.

J’ai beau consulter mes notes, je ne vois rien à confier à l’histoire de mon temps, jusqu’au 6 décembre, date à laquelle M. de Saint-Bérain, qui est en train de devenir mon ami Saint-Bérain, crut devoir imaginer un incident pour mon plaisir, et, je veux l’espérer, pour le vôtre.

Ce soir-là, nous campions à proximité d’un village, un peu moins insignifiant que les précédents, du nom de Oualia. Le moment venu, je rentre dans ma tente, dans le but légitime d’y chercher le sommeil. J’y trouve Saint-Bérain, déshabillé jusqu’à la chemise et jusqu’au caleçon exclusivement. Ses vêtements sont jetés à la volée un peu partout. La couverture est faite. De prime abord, il est évident que Saint-Bérain a l’intention de coucher chez moi. Je m’arrête sur le seuil de la tente, et contemple mon hôte inattendu dans l’exercice de ses fonctions.

Saint-Bérain ne paraît pas surpris de me voir. D’ailleurs, Saint-Bérain n’est jamais surpris. Il est fort affairé, s’agite, furète partout, et jusque dans ma cantine qu’il a ouverte, et dont il a

répandu le contenu sur le sol. Mais il ne découvre pas ce qu'il désire, ce qui l'enrage. Il se tourne vers moi, et, sans paraître autrement étonné de me voir, me déclare du ton le plus convaincu :

– Je déteste les gens distraits. C'est odieux.

J'approuve sans broncher :

– Odieux !... Mais que vous arrive-t-il, ô Saint-Bérain ?

– Figurez-vous, me répond-il, que je ne peux pas mettre la main sur mon pyjama... Je parie que cet animal de Tchoumouki l'a oublié à la dernière étape. C'est gai !

Je suggère :

– À moins qu'il ne soit dans votre cantine !

– Dans ma...

– Car celle-ci est à moi, cher ami, de même que cette tente hospitalière et ce lit virginal sont à moi.

Saint-Bérain roule des yeux égarés. Soudain, il prend conscience de son erreur, ramasse à la hâte ses vêtements épars et se sauve, comme s'il avait

une meute de cannibales à ses trousses. Moi, je tombe sur mon lit et me roule.

Quel être délicieux !

Le lendemain, 7 décembre, nous venions de nous mettre à table, après l'étape du matin, quand nous aperçûmes des nègres qui semblaient nous épier. Le capitaine Marcenay ordonna à ses hommes de les chasser. Ils s'enfuirent, mais pour reparaître bientôt.

« Chassez le naturel, il revient au galop », crut devoir assurer à cette occasion le docteur Châtonnay, qui a la manie de citer à tout propos, et plus encore hors de propos, des vers qui n'ont généralement aucun rapport avec son sujet. Mais chacun a ses travers.

Moriliré, envoyé en reconnaissance, nous apprit que ces Noirs, au nombre d'une dizaine, étaient des marchands et des griots (sorciers), qui n'avaient aucune intention hostile et voulaient seulement, les uns nous vendre leurs produits, les autres nous divertir.

– Serrez l'argenterie ! recommanda M. Barsac

en riant, et introduisez-les dans la salle à manger.

On amena donc ces Noirs, tous plus laids et plus sordides les uns que les autres. Il y avait parmi eux des *nounou*, artisans de trente-six métiers, fabricants de poterie, de bijouterie, de vannerie, d'objets en bois ou en fer, des *dioula* ou *marraba*, qui vendent des armes, des étoffes, et surtout des noix de kola, donc nous fîmes une ample provision. On connaît les propriétés excitantes de ce fruit que le docteur Châtonnay appelle un « aliment d'épargne ». Nous fûmes très heureux d'en acquérir une grande quantité en échange d'un peu de sel. Dans les contrées que nous parcourons, le sel est rare ; il n'a, pour ainsi dire, pas de prix. Sa valeur augmentera de plus en plus, à mesure que nous nous éloignerons de la côte. Aussi en emportons-nous plusieurs barres.

Nous appelâmes ensuite les griots, et on leur ordonna de chanter leur plus belle chanson en l'honneur de notre gracieuse compagne.

Ces troubadours du pays noir étaient au nombre de deux. Le premier tenait à la main sa guitare. Quelle guitare !... Qu'on se figure une

calebasse traversée par trois lamelles de bambou pourvues chacune d'une corde en boyau. On appelle cet instrument *dianné*. Le second griot, un vieux aux yeux atteints d'ophtalmie, comme il arrive souvent ici, était armé d'une sorte de flûte du nom de *fabrésoro,* en bambara. C'est un simple roseau à chaque bout duquel est adaptée une petite calebasse.

Le concert commença. Le second griot, qui n'était vêtu que d'un *bila,* sorte de ceinture large de trois doigts passant entre les jambes, se mit à danser, tandis que son camarade, plus décemment couvert d'une de ces longues blouses, d'ailleurs d'une saleté repoussante, appelées *doroké*, s'asseyait sur le sol, pinçait sa guitare et poussait des cris gutturaux qui avaient la prétention, du moins je le suppose, d'être un chant adressé au soleil, à la lune, aux étoiles et à M^lle^ Mornas.

Les contorsions de l'un, les hurlements de l'autre, les sons étranges que les deux virtuoses tiraient de leurs instruments, eurent le don d'exciter nos âniers. Ils abandonnèrent leur mil, leur riz et leur maïs, et organisèrent un ballet qui

n’était pas ordinaire.

Entraînés par l’exemple, nous nous emparons des casseroles et des chaudrons, sur lesquels nous frappons à coups de cuillères et de fourchettes ; M. de Saint-Bérain casse une assiette, en fait des castagnettes, perdant toute retenue, se confectionne un turban avec une serviette, et, tandis que M. Baudrières, l’honorable député du Nord, se voile la face, l’honorable député du Midi exécute un pas d’une fantaisie ultraméridionale.

Il n’existe de si bonne plaisanterie qui n’ait une fin. Après cinq minutes de ce charivari, nous dûmes nous arrêter, épuisés. M^lle^ Mornas pleurait à force de rire.

C’est le soir de ce même jour que fut commise par Amédée Florence, soussigné, la faute avouée en tête de cet article. À vrai dire, c’est une faute dont je suis coutumier, l’indiscrétion étant le péché mignon des reporters.

Donc, ce soir-là, le hasard ayant placé ma tente tout près de celle de M^lle^ Mornas, j’allais me coucher, quand j’entendis parler chez ma voisine. Au lieu de me boucher les oreilles, j’écoutai.

Telle fut ma faute.

M^lle^ Mornas causait avec son domestique, Tongané, qui lui répondait dans un anglais extrêmement fantaisiste, que je traduis en français correct pour l'agrément de vos lecteurs. La conversation durait sans doute depuis longtemps déjà. M^lle^ Mornas interrogeait Tongané sur sa vie antérieure. Au moment où je commençais à tendre l'oreille, elle demandait :

– Comment un Achanti tel que toi...

Tiens ! Tongané n'est pas un Bambara. Je ne m'en doutais guère.

– ... Est-il devenu tirailleur sénégalais ? Tu me l'as déjà dit, quand je t'ai engagé, mais je ne m'en souviens plus.

Illusion ou non, il me semble que M^lle^ Mornas n'est pas sincère. Tongané répond :

– C'est après l'affaire Buxton...

Buxton ?... Ce nom-là me dit quelque chose. Mais quoi ?... Tout en écoutant, je fouille dans mes souvenirs.

– ... J'étais engagé dans son expédition,

continue Tongané, quand les Anglais sont venus et ont tiré sur nous.

– Sais-tu pourquoi ils ont tiré ? questionna M^lle^ Mornas.

– Parce que le capitaine Buxton s'était révolté, qu'il pillait et massacrait tout.

– Était-ce vrai, cela ?

– Très vrai. On brûlait les villages. On tuait les pauvres nègres, les femmes, les petits enfants...

– Et c'était le capitaine Buxton qui ordonnait ces atrocités ? insiste M^lle^ Mornas, dont la voix me paraît altérée.

– Non, répond Tongané. On ne le voyait jamais. Il ne sortait plus de sa tente, depuis l'arrivée d'un autre blanc. C'est ce Blanc qui nous donnait des ordres au nom du capitaine.

– Il était avec vous depuis longtemps, cet autre Blanc ?

– Très longtemps. Cinq ou six mois, peut-être plus.

– Où l'aviez-vous rencontré ?

– Dans la brousse.

– Et le capitaine Buxton l'avait accueilli sans difficulté ?

– Ils ne se quittaient pas, jusqu'au jour où le capitaine n'est plus sorti de sa tente.

– C'est sans doute à partir de ce jour-là que les cruautés ont commencé ?

Tongané hésite.

– Je ne sais pas, avoue-t-il.

– Et ce Blanc, demande M^lle^ Mornas, te souviens-tu de son nom ?

À ce moment, un bruit venu de l'extérieur couvre la voix de Tongané. J'ignore ce qu'il répond. Ça m'est égal, après tout. Quelle qu'elle soit, cette histoire-là n'est plus d'actualité, et ne m'intéresse pas beaucoup, par conséquent.

M^lle^ Mornas reprend :

– Après que les Anglais eurent tiré sur vous, qu'es-tu devenu ?

– Je vous l'ai dit à Dakar où vous m'avez engagé, répond Tongané. Moi et beaucoup

d’autres, nous avons eu peur, et nous nous sommes sauvés dans la brousse. Puis je suis revenu, mais il n’y avait plus personne à l’endroit où l’on s’était battu. Il n’y avait plus que les morts. J’en ai enterré quelques-uns, ceux qui étaient mes amis, et aussi le chef, le capitaine Buxton...

J’entends à cet endroit une exclamation étouffée.

– Après cela, continue Tongané, j’ai erré de village en village et j’ai atteint le Niger. Je l’ai remonté dans une pirogue que j’avais volée, et je suis arrivé enfin à Tombouctou, juste comme les Français y entraient. J’avais mis près de cinq ans à faire le voyage. À Tombouctou, je me suis engagé comme tirailleur, et, quand j’ai été libéré, j’ai gagné le Sénégal, où vous m’avez rencontré.

Après un instant de silence, M^lle^ Mornas demande :

– Alors, le capitaine Buxton était mort ?

– Oui, maîtresse.

– Et c’est toi qui l’as enterré ?

– Oui, maîtresse.

– Tu sais donc où est sa tombe ?

Tongané rit.

– Bien sûr, dit-il. J'irais les yeux fermés.

Encore un silence, puis j'entends :

– Bonsoir, Tongané.

– Bonsoir, maîtresse, répond le nègre, qui sort de la tente et s'éloigne.

M^lle^ Mornas va se coucher, et moi j'en fais autant sans plus lambiner. Mais, à peine ai-je soufflé ma lanterne, que la mémoire me revient.

Buxton ?... Parbleu ! je ne connais que ça ! Où donc avais-je la tête ? Quel admirable reportage j'ai manqué, ce jour-là !

J'étais au *Diderot* à cette époque déjà reculée, et – qu'on excuse ces souvenirs personnels – j'avais proposé à mon directeur d'aller interviewer sur le théâtre même de ses crimes le capitaine révolté. Pendant des mois il recula devant les frais. Que voulez-vous ? Tout le monde n'a pas le sens de l'actualité. Quand il

consentit enfin, il était trop tard. J'appris à Bordeaux, au moment de m'embarquer, que le capitaine Buxton était mort.

Maintenant, tout ça, c'est de l'histoire ancienne et vous me demanderez peut-être pourquoi je vous ai raconté cette conversation surprise entre Tongané et sa maîtresse ?... Vraiment, je ne le sais pas moi-même.

Le 8 décembre, je trouve encore sur mon carnet le nom de Saint-Bérain. Il est inépuisable, Saint-Bérain. Cette fois, c'est un rien, mais ce rien nous a beaucoup amusés. Puisse-t-il vous dérider quelques minutes !

Nous cheminions depuis deux heures à la première étape du matin, quand voilà Saint-Bérain qui pousse tout à coup des cris inarticulés et se trémousse sur son cheval de la manière la plus hilarante. Nous commençons déjà à rire, de confiance. Mais Saint-Bérain ne rit pas, lui. Péniblement, il met pied à terre et porte la main à cette partie de son individu sur laquelle il a coutume de s'asseoir, le tout en se livrant à des contorsions inexplicables.

On s’empresse. On s’informe. Que lui est-il arrivé ?

– Les hameçons !... murmure Saint-Bérain d’une voix mourante.

Les hameçons ?... Cela ne nous dit rien. C’est seulement plus tard, quand le dégât eut été réparé, que le sens de cette exclamation nous fut révélé.

On n’a peut-être pas oublié que, au moment où nous quittions Conakry, Saint-Bérain, rappelé à l’ordre par sa tante – ou sa nièce – s’était hâté d’accourir, en fourrant à pleines mains dans ses poches des hameçons qu’il venait d’acheter. Naturellement, il n’y avait plus pensé. C’étaient lesdits hameçons qui se vengeaient maintenant de ce sans gêne. Par suite d’un faux mouvement, ils s’étaient interposés entre la selle et le cavalier, et trois d’entre eux s’étaient implantés solidement dans la peau de leur propriétaire.

Il faut l’intervention du docteur Châtonnay pour délivrer Saint-Bérain. Trois coups de bistouri y suffisent, que le docteur ne se prive pas d’accompagner de commentaires. Et il rit, que c’est un plaisir !

– On peut dire que vous avez « mordu » ! s'écrie-t-il d'abord avec conviction, tout en procédant à l'examen du champ opératoire.

– Aïe !... fait, pour toute réponse, Saint-Bérain qui vient d'être séparé du premier hameçon.

– Pour une belle pêche, c'est une belle pêche ! proclame au deuxième le docteur.

– Aïe !... crie derechef Saint-Bérain.

Enfin, pour le troisième :

– Vous pouvez vous flatter d'avoir pris la grosse pièce, aujourd'hui, complimente l'excellent docteur.

– Aïe !... soupire une dernière fois Saint-Bérain. L'opération est terminée. Il n'y a plus qu'à panser le blessé, qui remonte ensuite à cheval, où il prendra, pendant deux jours, des attitudes très cocasses.

Le 12 décembre, nous sommes arrivés à Boronya. Boronya serait un petit village comme les autres, s'il n'avait l'avantage de posséder un chef particulièrement aimable. Ce chef, qui est tout jeune, car il n'a guère plus de dix-sept ou

dix-huit ans, gesticule beaucoup et distribue des coups de fouet aux curieux qui nous approchent de trop près. Il s'élance au-devant de nous, une main sur son cœur, et nous fait mille protestations d'amitié, que nous reconnaissons en lui offrant du sel, de la poudre et deux rasoirs. À la vue de ces trésors, il danse de joie.

Pour nous remercier, il donne l'ordre de construire, en dehors du village, des paillotes dans lesquelles nous pourrons coucher. Lorsque je prends possession de la mienne, je vois les *nounou* très occupés à aplanir et à fouler le sol, qu'ils recouvrent de bouse de vache séchée. Je leur demande pourquoi le luxe de ce tapis ; ils me répondent que c'est pour empêcher les vers blancs de sortir de terre. Je leur sais gré de l'attention, et les en récompense d'une poignée de cauries[1]. Ils en sont tellement enchantés qu'ils s'empressent de cracher sur les murs et d'étaler leurs crachats avec la paume de la main. Saint-Bérain, qui doit partager ma case – et qui est là

[1] Caurie, monnaie indigène, donc seize cents valent cinq francs.

par hasard ! – me dit que, ce qu'ils en font, c'est pour m'honorer. Grand merci !

Le 13 décembre, dans la matinée, nous atteignons Timbo sans autre incident. Cette agglomération, la plus importante de celles que nous avons traversées jusqu'ici, est entourée d'un *tata*, c'est-à-dire d'un mur en pisé, d'épaisseur variable selon les contrées, derrière lequel est élevé un échafaudage en bois qui sert de chemin de ronde.

La *tata* de Timbo contient en réalité trois villages, séparés les uns des autres par de vastes espaces cultivés ou boisés, où les animaux domestiques flânent en liberté. Dans chacun de ces villages, il y a un petit marché quotidien, mais dans le plus étendu se tient un grand marché hebdomadaire.

Une case sur quatre est inoccupée. Elle est remplie d'immondices, d'ordres variées, ainsi, d'ailleurs, que les rues. Il est hors de doute que ce pays manque de balayeurs. Et autant que malpropre il est pauvre. Nous avons vu des enfants, la plupart d'une maigreur de squelettes,

chercher leur nourriture dans le fumier. Quant aux femmes, elles sont d'une laideur repoussante.

Cela, du reste, ne les empêche pas d'être coquettes. Comme c'était jour de marché, les plus riches de l'endroit s'étaient mises sur leur trente et un. En toilette « habillée », elles portent un pagne bleu rayé de blanc, le haut du corps étant enveloppé d'une pièce de calicot blanc ou de mauvais florence aux couleurs éclatantes, leurs oreilles sont chargées de lourds anneaux de métal soutenus par des chaînettes d'argent entrecroisées sur le dessus de la tête, et des bracelets et des colliers en corail ou en perles fausses décorent leurs cous, leurs poignets et leurs chevilles.

Presque toutes ont des coiffures en forme de casque. Certaines ont les pariétaux rasés et un cimier de cheveux orné de verroterie sur le sommet du crâne. D'autres sont complètement rasées. Les plus élégantes se font une tête de clown : toupet pointu et deux larges coques latérales. À leur façon d'arranger leur chevelure, on doit, paraît-il, reconnaître à quelle race elles appartiennent, peuls, mandé, bambara, etc. Mais

je ne suis pas de cette force, et j'abrège ces détails ethnographiques, sur lesquels M. Tassin doit, à son retour, s'étendre dans un livre qui sera, à tout le moins, sérieusement documenté.

Les hommes sont vêtus de brayes, de blouses blanches ou de pagnes. Ils ornent leurs crânes des couvre-chefs les plus divers, depuis la chéchia jusqu'au chapeau de paille, en passant par le bonnet orné de ferblanterie ou de losanges d'étoffes de couleur. Pour vous saluer, ils se frappent la cuisse de la paume de la main pendant cinq bonnes minutes, en répétant le mot *dagaré*, qui doit, comme *Ini-tié*, signifier « bonjour », ou bien *Ini Sou-Khou-ma*, qui le signifie certainement.

Nous nous rendons au grand marché, où nous trouvons réunie toute l'aristocratie de Timbo. Les vendeurs y sont installés depuis huit heures du matin dans deux rangées de paillotes, ou seulement assis sous des nattes soutenues par quatre piquets, mais le beau monde n'y arrive que vers onze heures.

On y vend un peu de tout : du mil, du riz, du

beurre de karité à 0 fr. 50 centimes le kilo, du sel à raison de 11 fr. 50 la barre de vingt-cinq kilos, des bœufs, des chèvres, des moutons, des poulets à 3 fr. 30 la pièce, ce qui n'est pas donné, des fusils à pierre, des noix de kola, du tabac, des *koyos* ou bandes pour pagne, des *niomi*, galettes de farine de mil ou de maïs frites, des étoffes variées : guinée, calicot, des chapeaux, des turbans, du fil, des aiguilles, des épingles, de la poudre, des pierres à fusil, etc., et enfin, bien étalés sur des peaux desséchées, de petits tas de viande pourrie d'une odeur *sui generis*, pour les gourmets.

Timbo est, comme je vous l'ai dit, le premier centre un peu important que nous rencontrons. Aussi y sommes-nous restés deux jours, les 13 et 14 décembre. Ce n'est pas que nous soyons extrêmement fatigués, mais les animaux et les porteurs, ces autres bêtes de somme, manifestent une lassitude parfaitement légitime.

Pendant ces quarante-huit heures, nous avons fait, les uns et les autres, de nombreuses promenades dans l'enceinte du tata. J'ai consigné

ci-dessus l'essentiel de mes observations. N'attendez pas de moi de plus amples descriptions, que vous trouverez sans peine, au surplus, dans les traités spéciaux. Mon rôle à moi, c'est d'être l'historiographe de la mission Barsac, et ce rôle me plaît. Clio m'inspire, mais je n'ai pas l'âme d'un géographe. Que cela soit dit une fois pour toutes.

Le lendemain de notre arrivée, le 14, par conséquent, nous avons été fort inquiets au sujet de notre guide. Pendant toute la journée, on le chercha vainement. Moriliré avait disparu.

Rassurez-vous. Le 15 décembre, au moment du départ, il était à son poste, et, quand nous nous réveillâmes, il avait déjà distribué une suffisante quantité de coups de gourdin pour que les âniers ne missent pas en doute la réalité de sa présence. Questionné par M. Barsac, Moriliré soutint mordicus n'avoir pas quitté le camp de toute la journée de la veille. Comme nous n'avions, en somme, aucune certitude, et la chose étant, d'ailleurs, sans importance, car, Moriliré est bien excusable, après tout, d'avoir voulu tirer ce que

les marins appellent une « bordée », on n'insista pas, et l'incident fut clos.

Nous quittons donc Timbo le 15 décembre, à l'heure habituelle, et notre voyage se poursuit toute la journée sans difficulté particulière, et selon l'horaire accoutumé. Il y a lieu de noter, cependant, que les pieds de nos chevaux ne foulent plus le sol de la route qui nous a conduits jusqu'ici. La route, au-delà de Timbo, se transforme progressivement en un simple sentier. C'est donc à partir de Timbo que nous devenons vraiment des explorateurs.

Autre changement : le pays est maintenant accidenté. Ce ne sont que montées et descentes. Au sortir de Timbo, il nous faut d'abord gravir une colline assez haute que nous devons ensuite descendre. À la colline succède une plaine, puis c'est une nouvelle montée, jusqu'au village de Daouhériko, aux abords duquel nous devons nous arrêter afin de camper pour la nuit.

Gens et animaux étant bien reposés, le train est plus rapide que de coutume, et il n'est pas six heures du soir quand nous arrivons à ce village.

Les manifestations les plus amicales nous y attendaient. Le chef vint au-devant de nous et nous offrit des présents. M. Barsac le remercia. Des cris de bienvenue lui répondirent.

– Ils ne sont pas plus chauds pour moi à Aix, quand je passe sur le cours Sextius, dit M. Barsac avec satisfaction. J'en étais sûr. Il n'y a qu'à leur parler.

Il semble bien qu'il ait raison, M. Barsac, malgré que M. Baudrières hoche la tête d'un air sceptique.

Cependant, le chef du village continuait ses amabilités. Il offrait de nous loger dans les plus belles cases du village, priait notre compagne d'accepter l'hospitalité dans sa propre demeure. Cet accueil chaleureux nous allait au cœur, et la suite de notre voyage nous apparaissait en rose, lorsque Malik, s'approchant de M^lle^ Mornas, lui dit rapidement à voix basse :

– Toi pas aller, maîtresse ! Sans ça, toi mourir !

M^lle^ Mornas regarde la petite négresse avec

stupéfaction. Il va de soi que j'ai entendu, comme c'est le devoir d'un reporter qui se respecte. Mais le capitaine Marcenay a entendu, lui aussi, bien que ce ne soit pas son métier. D'abord, il paraît surpris. Puis, après une courte réflexion, il se décide.

Il se débarrasse en deux temps des importunités du chef et donne des ordres pour l'installation du camp. Je l'écoute, et conclus que nous serons bien gardés.

Ces précautions me font réfléchir. Le capitaine, qui a la pratique du pays noir, y croit donc, à ce danger signalé par Malik ?

Alors ?...

Alors, je me pose cette question avant de m'endormir : « Qui a raison, M. Barsac ou M. Baudrières ? »

Peut-être le saurai-je demain.

En attendant, je suis perplexe.

Amédée Florence.

6

Troisième article de M. Amédée Florence

Le troisième article de son envoyé spécial auprès de la mission Barsac fut publié le 5 février par l'*Expansion française*. Pour des raisons qu'on ne tardera pas à connaître, ce fut le dernier que ce journal reçut jamais de son habile reporter. Par suite, les lecteurs de l'*Expansion française* durent rester de longs mois avant de connaître le mot de l'énigme que posait M. Amédée Florence dans les dernières lignes de son article, énigme dont ce récit donnera la complète solution.

LA MISSION BARSAC

(Par dépêche de notre envoyé spécial)

Ce que craignait Malik – Le doung-kono –

Soyons amis, Cinna – La Gueule-Tapée –

Le baptême de M. Aliboron – Patience !
Kankan – Un sorcier – Raisonnons –
Des bruits dans la nuit

Kankan, le 24 décembre. – Nous sommes arrivés ici hier matin, et nous en repartons demain matin, jour de Noël.

Noël !... Ma pensée se reporte vers la patrie, dont nous sommes si loin. (Six cent cinquante kilomètres depuis Conakry, d'après l'infaillible M. Tassin.) Je songe, avec une volupté que je ne croyais pas possible, aux plaines couvertes de neige, et, pour la première fois depuis bien des années, j'éprouve un violent désir de mettre mes souliers dans la cheminée, ce qui prouverait, du moins, que j'en ai une.

Mais ne nous attendrissons pas, et reprenons au point où nous les avons laissés ces fastes de la mission Barsac.

Donc, je vous ai raconté dans mon article précédent qu'au moment où le chef et les habitants de Daouhériko nous invitaient à

accepter leur hospitalité, Malik avait dit dans son langage à M^lle^ Mornas :

– N’y allez pas ! Il y va de la vie !

Sur cette phrase, entendue par le capitaine, il avait été décidé que nous camperions en dehors du village, à l’endroit même où nous nous étions arrêtés. Le capitaine Marcenay, après avoir conféré avec Malik, donna les ordres que comportait la situation et engagea les indigènes à s’éloigner. Ils ne le firent pas sans protester de leurs bonnes intentions à notre égard, mais le capitaine ne se laissa pas influencer, et les invita avec fermeté à rentrer chez eux et à ne pas s’approcher à moins de cinq cents mètres de notre camp. On verra bientôt que ces précautions n’étaient pas inutiles.

M. Baudrières, fidèle ami de la prudence, approuva hautement le parti adopté, bien qu’il n’en connût pas la raison. Par contre, M. Barsac, qui se voyait déjà porté en triomphe sous des arcs de feuillages ornés de rubans tricolores, ne put cacher son dépit.

Aussitôt que les indigènes se furent retirés, il

s’avança vers le capitaine Marcenay, qui se trouvait à deux pas de moi, ce qui me permit de ne rien perdre de la scène, et lui demanda d’un ton bref où perçait une sourde colère :

– Qui donc commande ici, capitaine ?

– Vous, monsieur le député, dit l’officier, froid mais poli.

– Dans ce cas, pourquoi avez-vous, sans me demander mon avis, donné l’ordre de camper, au lieu de loger chez les habitants, et de chasser ces braves nègres, animés pour nous des meilleures intentions ?

Le capitaine prit un temps, comme on dit au théâtre, et répondit avec calme :

– Monsieur le député, si, en votre qualité de chef de la mission, vous en choisissez l’itinéraire et en réglez la marche à votre gré, j’ai, moi aussi, un devoir à remplir, celui de vous protéger. Il est certain que j’aurais dû vous prévenir et vous faire connaître les motifs de ma conduite, mais j’ai voulu d’abord aller au plus pressé. Je vous prie donc de m’excuser, si j’ai négligé cette...

Jusqu'ici, c'est très bien. Le capitaine Marcenay s'est excusé de sa faute, et M. Barsac peut se considérer comme satisfait. Malheureusement – et il est possible qu'une rivalité d'un autre ordre n'y soit pas étrangère – le capitaine est nerveux, quoiqu'il se contraigne, et il va lâcher un mot maladroit qui mettra le feu aux poudres.

– Si j'ai négligé cette formalité, achève-t-il.

– Formalité !... répète M. Barsac, rouge de colère.

Il est du Midi, M. Barsac, et les gens du Midi sont réputés pour avoir du vif-argent dans les veines. Je sens que les sottises vont commencer.

M. Barsac reprend, tout frémissant :

– Et maintenant, du moins, daignerez-vous me les faire connaître, ces motifs qui doivent être bien puissants pour vous avoir ému à ce point ?

Là, qu'est-ce que je disais, voilà que ça se gâte. C'est au tour du capitaine d'être vexé. Il réplique d'un ton sec.

– J'avais appris qu'un complot se tramait

contre nous.

– Un complot !... s'exclame ironiquement M. Barsac. Parmi ces braves nègres !... À trente-cinq kilomètres de Timbo !... En vérité !... Et qui donc vous l'a révélé, ce... complot ?

Il faut voir comment M. Barsac prononce : complot ! Il gonfle les joues, roule les yeux. Dieu ! qu'il est de Marseille, en ce moment !

– Malik, répond laconiquement le capitaine.

M. Barsac se met à rire. De quel rire !

– Malik !... Cette petite esclave que j'ai payée vingt-cinq sous !...

M. Barsac exagère. D'abord, Malik n'est pas une esclave, vu qu'il n'y a pas d'esclave en territoire français. Un député devrait savoir ça. Et puis, Malik est une femme très chère. C'est bel et bien vingt-cinq francs qu'elle a coûté, plus un vieux fusil et une pièce d'étoffe.

Cependant, M. Barsac continue.

– ... Vingt-cinq sous !... Voilà une belle autorité, en effet, et je conçois que vous ayez eu peur...

Le capitaine a senti le coup. Au mot « peur », il a fait la grimace. Il se domine, mais on sent qu'il est furieux en dedans.

– Vous me permettrez de ne pas partager vos craintes, poursuit cependant M. Barsac, qui se monte de plus en plus. Je tiens à être un héros, moi. Je vais donc aller au village, y coucher, et conquérir ce repaire à moi tout seul.

Nous voici au moment des vraies bêtises. Je l'avais prévu.

– Je ne vous le conseille pas, réplique le capitaine du tac au tac. J'ignore si Malik s'est ou non trompée, mais, dans le doute, j'ai pris le parti qu'exigeait la prudence. Je suis responsable de votre sécurité, je vous l'ai dit. Mes instructions, sur ce point, sont formelles, et je n'y faillirai pas, fût-ce, au besoin, malgré vous.

– Malgré moi !...

– Si donc vous tentiez d'enfreindre les ordres du commandant militaire, et si vous sortiez du camp, j'aurais le regret de vous consigner dans votre tente sous bonne garde. Et maintenant,

serviteur, monsieur le Député. Je dois veiller à l'installation du camp, et n'ai pas le loisir de discuter davantage. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Là-dessus, le capitaine porte la main à son képi, exécute un demi-tour à droite des plus réglementaires, et s'éloigne, laissant le député du Midi à deux doigts d'une attaque d'apoplexie.

D'ailleurs, pour être franc, je n'en mène pas large, moi non plus.

La colère de M. Barsac est d'autant plus grande que cette scène se passe en présence de M^lle^ Mornas. Il va s'élancer à la suite du capitaine dans l'intention évidente de lui chercher une querelle qui pourrait avoir un dénouement tragique, lorsque notre aimable compagne l'arrête d'un mot :

– Restez là, monsieur Barsac, dit-elle. Le capitaine a eu tort, il est vrai, de ne pas vous prévenir, mais il s'en est excusé, et, à votre tour, vous l'avez blessé. Pour le surplus, en vous protégeant malgré vous-même, il accomplit son devoir, au risque de s'attirer votre courroux et de

nuire à son avancement. Si vous étiez un peu généreux, vous devriez le remercier.

– C'est trop fort !

– Reprenez votre calme, je vous en prie, et écoutez-moi. Je viens de causer avec Malik. C'est elle qui a donné l'éveil à M. Marcenay et l'a informé du complot qui se préparait contre nous. Avez-vous entendu parler du *doung-kono* ?

M. Barsac secoue négativement la tête. Il n'écume plus, mais il boude.

– Je le sais, moi interrompt le docteur Châtonnay, qui s'est rapproché. C'est un poison mortel qui a cette particularité de ne tuer ses victimes qu'au bout d'une huitaine de jours. Savez-vous comment on l'obtient ? C'est assez curieux.

M. Barsac n'a pas l'air d'entendre. Le volcan éteint fume encore.

M^lle^ Mornas répond pour lui.

– Non, docteur.

– Je vais tâcher de vous l'expliquer, dit le docteur Châtonnay non sans une certaine

hésitation, bien que ce soit très délicat... Enfin ! allons-y !... Sachez donc que, pour fabriquer du *doung-kono,* on prend une tige de petit mil (en nègre, *samo)* qu'on introduit dans l'intestin d'un cadavre. Vingt jours après, on la retire, on la fait sécher, on la pile. La poudre ainsi obtenue est versée dans du lait, dans une sauce, dans du vin, ou dans toute autre boisson, et, comme elle n'a aucun goût, on l'avale sans s'en apercevoir. Huit à dix jours plus tard, on enfle. L'abdomen surtout se gonfle d'une façon incroyable. Au bout de vingt-quatre heures, on succombe, et rien, pas un contrepoison, pas un remède, ne peut vous arracher à ce destin funeste, qui,

S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste !

Bon ! encore un vers ! Je vois bien qu'il rime, parbleu, mais à quoi ?

– Voici maintenant, dit à son tour M^lle^ Mornas, le complot tramé par les habitants du village. En arrivant ici, Malik a entendu le chef de Daouhériko en parler avec d'autres chefs du voisinage. Dolo Saron, c'est le nom de ce roitelet, devait nous faire une réception amicale, un

accueil des plus cordiaux, nous inviter à aller les uns dans sa maison, les autres dans celles de ses complices. Là, on nous aurait offert quelques mets ou quelque boisson du pays que nous n'aurions pas refusés. Pendant ce temps, on aurait fait boire les soldats. Demain, nous repartions sans nous être aperçus de rien, et, dans quelques jours, nous aurions commencé à ressentir les premières atteintes du poison. Bien entendu, tous les nègres des alentours auraient guetté ce moment, et, notre convoi désorganisé, ils auraient pillé nos bagages, auraient emmené nos âniers et nos porteurs en esclavage, se seraient emparés de nos chevaux et de nos ânes. Malik a surpris ce complot, en a avisé le capitaine Marcenay et vous savez le reste.

On pense si nous sommes émus par ce récit. M. Barsac est consterné.

– Hein ! quand je vous le disais ! fait M. Baudrières d'un air triomphant. Les voilà, vos populations civilisées ! De fameux gredins !

– Je n'en reviens pas, gémit M. Barsac. Je suis atterré, littéralement atterré ! Ce Dolo Sarron,

avec son air bonhomme ! Ah ! mais ! nous allons rire !... Dès demain, je fais brûler ce village, et, quant à ce misérable Dolo Sarron !...

– Y pensez-vous, monsieur Barsac ! s'écria M^lle^ Mornas. Songez que nous avons à parcourir des centaines et de centaines de kilomètres. La prudence...

M. Baudrières interrompt. Il demande :

– Est-il bien nécessaire de nous obstiner dans ce voyage ? Cette question a été posée : « Les populations de la boucle du Niger sont-elles ou non suffisamment civilisées pour que des droits politiques puissent leur être accordés ? » Il me semble que nous connaissons la réponse. L'expérience de ces quelques jours, et notamment celle de ce soir, doit nous suffire.

Ainsi attaqué, M. Barsac se reprend. Il se redresse. Il va parler, il parle... M^lle^ Mornas le prévient.

– M. Baudrières n'est pas très exigeant, dit-elle. Pareil à l'Anglais qui prétendait que toutes les Françaises sont rousses, parce qu'il en avait

rencontré une de cette couleur en débarquant à Calais. Il juge tout un peuple sur quelques malfaiteurs. Comme s'il ne se commettait pas de crimes en Europe !...

M. Barsac approuve avec conviction. Mais la langue lui démange. Il s'empare de la parole.

– Très juste ! s'écrie-t-il. Mais il est, messieurs, une autre face de la question. Serait-il admissible que des représentants de la République, à peine au seuil d'une vaste entreprise, se laissassent...

Il parle bien, M. Barsac.

– ... se laissassent décourager dès les premiers pas comme des enfants peureux ? Non, messieurs, ceux qui ont l'honneur de porter le drapeau de la France doivent posséder un ferme bon sens et un courage que rien n'abat. Ainsi, ils apprécieront sainement la gravité des dangers qu'ils peuvent courir, et, ces dangers exactement reconnus, ils leur feront face sans pâlir. Mais ces pionniers de la civilisation...

Par le Ciel, c'est un discours !... En voilà pour

quelque temps !

– ... ces pionniers de la civilisation doivent, par-dessus tout, faire preuve de circonspection et ne pas se hâter de porter un jugement d'ensemble sur toute une immense contrée, en se basant sur un fait unique, dont la réalité même n'est pas certaine. Ainsi que l'a dit excellemment le précédent orateur...

Le précédent orateur, c'est M^lle^ Mornas, tout simplement. Il sourit, le précédent orateur, et, pour couper court à ce flot d'éloquence, s'empresse d'applaudir à grand bruit. Nous applaudissons tous à son exemple, hors M. Baudrières, cela va de soi.

– La cause est entendue, dit M^lle^ Mornas au milieu du vacarme, et le voyage continue. Je répète donc que la prudence nous commande d'éviter toute effusion de sang qui pourrait entraîner des représailles. Si nous sommes sages, nous aurons pour principal objectif de cheminer paisiblement. C'est du moins l'avis de M. Marcenay.

– Oh ! alors ! si c'est l'avis de

M. Marcenay !... approuve M. Barsac, moitié figue, moitié raisin.

– Ne prenez pas votre air ironique, monsieur Barsac, réplique M^lle^ Mornas. Vous feriez bien mieux d'aller trouver le capitaine, que vous avez passablement rabroué tout à l'heure, et de lui tendre la main. En somme, peut-être lui devons-nous la vie.

M. Barsac a la tête chaude, mais c'est un brave et excellent homme. Il hésita juste ce qu'il fallait pour donner du prix à son sacrifice, puis se dirigea vers le capitaine Marcenay qui achevait d'organiser la garde du camp.

– Capitaine, un mot, lui dit-il.

– À vos ordres, monsieur le député, répondit l'officier en prenant la position militaire.

– Capitaine, continue M. Barsac, nous avons eu tort l'un et l'autre, tout à l'heure, mais moi plus que vous. Je vous prie donc de m'excuser. Voulez-vous me faire l'honneur de me donner la main ?

Cela fut dit avec beaucoup de dignité et n'eut

rien d'humiliant, je vous assure. M. Marcenay en fut tout ému.

– Ah ! monsieur le député, fit-il, c'est trop ! J'avais déjà tout oublié !...

Ils se serrèrent la main, et je crois que, jusqu'à nouvel ordre, les voilà les meilleurs amis du monde.

L'incident Barsac-Marcenay terminé à la satisfaction générale, chacun de nous se retira sous l'abri qui lui était destiné. J'allais donc me coucher, lorsque je m'aperçus que, suivant sa coutume, M. de Saint-Bérain n'était pas là. Était-il donc sorti du camp, malgré la consigne ?

Sans prévenir mes compagnons de voyage, je me mis à sa recherche. J'eus la chance de rencontrer tout de suite son domestique, Tongané, qui me dit :

– Toi vouloir voir mossié Agénor ? Toi venir doucement. Nous voir lui cachément. Lui beaucoup rigolo !

Tongané me conduisit au bord d'un petit cours d'eau, en deçà de la ligne des sentinelles, et,

dissimulé derrière un baobab, je vis, en effet, Saint-Bérain. Il paraissait fort occupé et tenait entre ses doigts un animal que je ne distinguais pas bien.

– Y en a *ntori*, me dit Tongané. Un *ntori,* c'est un crapaud.

Saint-Bérain ouvrit largement la gueule de la bête, et lui introduisit dans le corps une tige d'acier effilée à ses deux extrémités. Au milieu était attachée une forte ficelle, dont il tenait l'autre bout.

Le plus singulier, c'est que, pendant toute cette opération, Saint-Bérain ne cessa pas un instant de pousser des soupirs à fendre l'âme. Il avait l'air de cruellement souffrir, et je n'y comprenais rien. J'ai eu, depuis, le mot de l'énigme. Saint-Bérain souffrait, en effet, mais seulement d'infliger au malheureux *ntori* un traitement si barbare. Pendant qu'il cédait à sa passion pour la pêche, sa sensibilité protestait.

Après avoir déposé le crapaud dans les herbes de la rive, il se blottit derrière un arbre, un gros bâton à la main, et attendit. Nous fîmes comme

lui.

Nous n’eûmes pas à attendre longtemps. Presque aussitôt, un animal bizarre, une sorte d’énorme lézard, apparut.

– Toi voir, me dit Tongané à voix basse, y en a belle « gueule-tapée » !

Gueule-tapée ?... Le docteur me dit le lendemain qu’on désigne ainsi une variété d’iguane.

La gueule-tapée, donc, avala le crapaud, puis voulut retourner à l’eau. Se sentant alors retenue par la ficelle, elle se débattit, et les pointes d’acier lui pénétrèrent dans les chairs. Elle était prise. Saint-Bérain tira l’animal à lui, et leva son bâton...

Qu’est-ce à dire ? Le bâton retombe sans force, tandis que Saint-Bérain pousse un véritable gémissement... Une fois, deux fois, trois fois, le bâton se lève menaçant ; une fois, deux fois, trois fois, il retombe inoffensif, avec accompagnement d’un lamentable soupir.

Tongané perd patience. Il s’élance hors de

notre cachette, et c'est lui qui, d'un coup vigoureux, met fin à l'incertitude de son maître et aux jours de la gueule-tapée, qui n'avait jamais aussi bien mérité son nom.

Saint-Bérain pousse encore un soupir, de satisfaction cette fois. Déjà Tongané s'est emparé de l'iguane.

– Demain, dit-il, y en a manger queule-tapée. Moi faire cuire. Y aura beaucoup bon.

Il y eut « beaucoup bon », en effet.

Le 16 décembre, nous repartîmes dès l'aube. Nous contournâmes d'abord la ville, où l'on apercevait peu d'habitants à cette heure matinale. Ce vieux mécréant de Dolo Sarron nous regarda défiler, et je crus le voir esquisser à notre adresse un geste de menace.

À un kilomètre de là, nous traversâmes un bois composé de karités, de ntabas et de bans, à ce que nous apprit le docteur Châtonnay.

– Le ntaba, nous dit-il, est un ficus de grandes dimensions. Ses feuilles, larges de vingt-cinq à trente centimètres, sont employées pour abriter

les campements. Ses fruits, qui mûrissent en juin, renferment trois ou quatre gros haricots qui baignent dans un jus très sucré. Les indigènes s'en régalent. Nous autres Européens, nous préférons le fruit du saba, qui rappelle notre cerise. Quant au ban, dont le fruit, vous le voyez, ressemble à notre pomme de pin, c'est un palmier. Ses branches sont employées à construire des toits de cases, des paniers servant aux transports, comme nous en avons quelques modèles dans notre convoi. Avec les feuilles, on fabrique des chapeaux, des nattes, des sacs à marchandises. Enfin, les branches séchées et fendillées font des torches excellentes. C'est avec ces torches, d'ailleurs, que nous nous éclairons.

Un peu avant neuf heures, le sentier fut coupé par une rivière, où grouillaient, comme d'habitude, hippopotames et caïmans. Il nous fallut la traverser à gué. Je remarquai alors que c'était la première fois que nous étions dans ce cas. Jusqu'ici, ou bien nous avions trouvé des ponts, ou bien les eaux étaient si basses que c'est tout juste si nos montures avaient pu y tremper leurs sabots. Cette fois, c'était différent, nous

avions devant nous une véritable rivière.

Par bonheur, son niveau était moins haut que nous ne l'avions craint. Nos chevaux furent mouillés à peine jusqu'au poitrail, et notre passage s'accomplit sans difficulté.

Mais, pour les ânes, ce fut une autre chanson. Lorsque ces animaux, d'ailleurs très chargés, eurent atteint le milieu de la rivière, ils s'arrêtèrent d'un commun accord. Les âniers s'efforcèrent vainement de les faire avancer. Ils se montrèrent aussi insensibles aux cris d'encouragement qu'aux coups de bâton.

– Ah ! moi connaître, fit l'un des âniers. Eux vouloir baptême.

– Oui ! oui ! répondirent ses collègues. Eux attendre baptême.

Chacun d'eux se baissant alors prit dans ses mains un peu d'eau, qu'il versa sur la tête des animaux dont il avait la garde, tout en prononçant des mots inintelligibles.

– C'est, expliqua M. Tassin, un usage immémorial dans ces pays. Au premier gué qu'il

faut traverser, la règle est de baptiser les ânes. Vous allez voir que, maintenant que les rites sont accomplis, ils vont repartir sans difficulté.

Ce ne fut pas long, en effet.

Il faisait près de trente degrés à l'ombre. Les ânes, qui avaient probablement trouvé agréable la fraîcheur de l'eau, pensèrent sans doute qu'un bon bain leur serait plus agréable encore. Après deux ou trois joyeuses pétarades, ils se renversèrent gaiement dans la rivière, et se roulèrent avec tant de plaisir que leurs charges mal attachées commencèrent à s'en aller à la dérive.

Il fallut les repêcher. Les âniers s'y employèrent avec la sage lenteur qui les caractérise, de sorte que, sans les soldats du capitaine Marcenay, nous aurions perdu la moitié de nos provisions, de nos cadeaux, de nos marchandises d'échange, ce qui eût été un irréparable malheur.

Comme M. Barsac exhalait son impatience et sa mauvaise humeur en termes violents et qu'il apostrophait d'épithètes provençales mais

injurieuses les âniers flegmatiques, Moriliré s'approcha de lui :

– *Mani Tigui* (commandant), lui dit-il doucement, toi pas crier.

– Que je ne me mette pas en colère !... Quand ces animaux-là vont me noyer pour cent mille francs de marchandises !...

– Pas bon, reprit le guide. Toi, beaucoup patience. Si charges tomber, indigènes disputer, toi pas crier. Eux parler beaucoup, mais pas méchants. Après, y a beaucoup bon.

Ce que je vous raconte là, pour exact que ce soit, ne vous amuse peut-être pas. S'il en est ainsi, je n'y peux rien. En m'embarquant pour suivre la mission Barsac, je m'attendais à un reportage passionnant, et je pensais vous envoyer de la copie bourrée d'aventures fabuleuses. Ombres mystérieuses des forêts vierges, luttes contre la nature, combats contre les animaux féroces, batailles avec d'innombrables armées de nègres, voilà de quoi étaient faits mes rêves. Il me faut déchanter. Nos forêts, c'est la brousse, et nous ne nous heurtons à aucune difficulté

naturelle. En fait d'animaux, nous n'avons guère vu que des hippopotames et des caïmans, fort nombreux, il est vrai, auxquels il convient d'ajouter des troupeaux d'antilopes et, par-ci par-là, quelques éléphants. Quant aux nègres altérés de carnage, nous ne rencontrons que des amis, si j'en excepte ce vieux brigand de Dolo Sarron. C'est un voyage très monotone.

En quittant Daouhériko de fâcheuse mémoire, nous avons d'abord gravi une côte, puis nous sommes redescendus sur Bagareya, dans la vallée du Timkisso. Je remarque à ce moment, faute d'observation plus palpitante, que Tchoumouki a quitté l'arrière-garde et marche en compagnie de Moriliré. Il y a donc de la brouille avec Tongané ? Tchoumouki et Moriliré causent ensemble, et semblent être les meilleurs amis du monde. Allons ! tant mieux !

Quant à Tongané, il n'a pas l'air de beaucoup regretter son camarade. À l'arrière du convoi, il s'entretient avec la petite Malik, et la conversation paraît fort animée. Une idylle, peut-être ?...

À partir de Bagareya, c’est de nouveau la brousse, qui se dessèche de plus en plus, à mesure que nous nous éloignons de la saison des pluies, et c’est de nouveau la plaine, que nous n’abandonnerons plus, autant dire, jusqu’à Kankan, que nous avons atteint hier, 23 décembre, et d’où je date cet article.

Dans la journée du 22, à Kouroussa, nous avons passé la Djoliba, que M. Tassin m’affirme être le Niger, mais, à Kankan, nous retrouvons une autre rivière aussi importante qui se dirige vers la première, qu’elle rejoint, paraît-il, à quatre-vingts kilomètres dans le Nord. Pourquoi ne serait-ce pas cette rivière, qu’on nomme le Milo, qui serait le Niger véritable et authentique ? M. Tassin, non sans une expression assez méprisante, m’affirme qu’il n’en est rien, mais il ne me dit pas pourquoi. Peu m’importe, d’ailleurs.

Et les incidents ? me direz-vous. Quoi ! pendant ces neuf journées, il ne vous serait rien arrivé ?

Rien du tout, ou si peu !

J’ai beau consulter à la loupe mon carnet de notes, je n’y trouve que deux faits dignes, à la rigueur, d’être relatés. Le premier est imperceptible. Quant à l’autre... Ah ! dame ! l’autre, je ne sais trop ce qu’il faut en penser.

Voici, d’abord, le bref récit du premier.

Trois jours après avoir quitté Daouhériko, nous cheminions sans fatigue entre les *lougans* assez bien cultivés, indice que nous approchions d’un village, quand des indigènes croisant notre route donnèrent tout à coup des signes manifestes de peur et prirent la fuite.

– *Marfa ! Marfa !* criaient-ils, tout en jouant des jambes.

Marfa veut dire fusil en langage bambara. Or, nous comprendrons d’autant moins le sens de ces exclamations, que, pour ne pas effrayer les nègres, il avait été décidé par le capitaine Marcenay que ses hommes dissimuleraient les leurs dans des gaines de cuir fauve ne rappelant en rien la forme des armes. Il n’y avait donc pas de fusil apparent. D’où venait cette terreur des nègres que nous croisions ?

Nous nous le demandions en vain, lorsque nous entendîmes un fracas métallique suivi d'un cri d'indignation poussé par M. de Saint-Bérain.

– Les coquins ! hurlait-il, furieux. Ils jettent des pierres sur mon étui à lignes ! Le voilà tout bosselé ! Attendez ! Attendez un peu, misérables !...

On eut toutes les peines du monde à l'empêcher de poursuivre ses agresseurs, et encore fallut-il que M^lle^ Mornas intervînt. Les nègres, voyant son bel étui nickelé étinceler au soleil, l'avaient pris pour un canon de fusil. De là leur effroi.

Pour éviter le retour de semblables méprises qui auraient pu nous attirer quelque méchante affaire, M. Barsac pria M. de Saint-Bérain de placer son trop brillant matériel dans les bagages, sur le dos d'un âne. Mais il n'y eut pas moyen de faire entendre raison à l'obstiné pêcheur, qui déclara que pour rien au monde il ne se débarrasserait de ses lignes. Tout ce que l'on put obtenir, ce fut qu'il enveloppât son étui nickelé dans un lambeau d'étoffe, de manière à en

dissimuler l’éclat.

C’est un type, mon ami Saint-Bérain.

L’autre fait se passe à Kankan, où nous sommes arrivés, avec douze heures de retard sur nos prévisions, dans la matinée du 23, à cause d’un nouvelle fugue de Moriliré. Le 22, au moment de nous mettre en route pour la seconde étape de la journée, pas de Moriliré. On le cherche en vain de tous côtés, et il faut bien nous résigner à l’attendre.

Le lendemain, à la première heure, notre guide était d’ailleurs à son poste, et s’occupait du départ comme si de rien n’était. Cette fois, l’absence n’était pas niable. Aussi Moriliré ne perdit pas son temps en dénégations inutiles. Il expliqua qu’il avait dû retourner au précédent campement où il avait oublié les cartes du capitaine Marcenay. Ce dernier le tança vertement, et l’incident fut clos.

Je ne vous en aurais même pas parlé, si Saint-Bérain, avec sa fantaisie habituelle, n’avait essayé de le grossir en le dénaturant. Souffrant d’insomnie cette nuit-là, il avait, paraît-il, assisté

au retour de notre guide. Or, n'est-il pas allé dire en grand mystère, au capitaine Marcenay, que Moriliré revenait non de l'ouest, d'où nous arrivions nous-mêmes, mais de l'est, c'est-à-dire du côté de Kankan où nous allions, qu'il ne pouvait, par conséquent, avoir été chercher un objet oublié, et que, par suite, il avait menti.

Sorti de toute autre source, un tel renseignement mériterait peut-être d'être tenu en considération, mais venant de Saint-Bérain !... Saint-Bérain est si distrait qu'il aura perdu le nord.

Revenons à nos moutons. Je vous disais donc que l'autre fait avait Kankan pour théâtre. Pendant que nous y errions, M^lle^ Mornas, M. Barsac, Saint-Bérain et moi, sous la conduite de Tchoumouki et de Moriliré...

Mais je m'aperçois que j'ai oublié d'éclairer ma lanterne, et qu'il convient de prendre les choses d'un peu plus loin.

Sachez donc que, les jours précédents, Moriliré n'avait cessé de nous importuner, les uns après les autres, en nous vantant les mérites d'un

certain griot, plus spécialement un *kéniélala* (qui prédit l'avenir), domicilié à Kankan. À l'entendre, ce *kéniélala* posséderait une « double vue » étonnante, et, à maintes reprises, il nous avait pressés d'en faire personnellement l'expérience. Inutile de dire que, sans nous concerter, nous l'avions envoyé promener à l'unanimité. Nous ne sommes pas venus au cœur de l'Afrique pour consulter des somnambules plus ou moins extralucides.

Mais, tandis que nous nous promenons à travers Kankan sous leur direction, voilà que Moriliré et Tchoumouki s'arrêtent à deux pas d'une case, qui d'ailleurs n'offre rien de particulier. Par un hasard que je les soupçonne fort d'avoir aidé, il paraît que nous sommes précisément devant la demeure du fameux *kéniélala* qu'ils nous ont tant vanté. De nouveau, ils nous conseillent de lui rendre visite. De nouveau, nous refusons. Mais ils ne se tiennent pas pour battus et ils recommencent imperturbablement l'éloge du vénérable sorcier.

Qu'est-ce que ça peut bien faire à Moriliré ou

à son camarade Tchoumouki que nous allions chez leur *kéniélala ?* Les mœurs du pays seraient-elles à ce point policées que nos deux gaillards eussent une « commission » sur la recette de leur phénomène, et seraient-ils chargés de lui racoler des clients, comme les gondoliers de Venise en racolent pour les fabricants de verrerie et de dentelle ? Voilà qui donnerait raison à M. Barsac !

Les deux compères ne se découragent pas. Ils insistent, insistent tellement que nous cédons, ne serait-ce que pour avoir la paix. Après tout, nous pouvons bien leur faire ce plaisir, et s'ils y gagnent quelques cauries, tant mieux pour eux.

Nous entrons dans une case d'une abominable saleté, et où ne pénètre qu'une lumière très atténuée. Le *kéniélala* est debout au milieu de la pièce. Après s'être tapé pendant cinq minutes sur la cuisse en nous disant *Ini-tili,* ce qui veut dire « bon midi » – il est cette heure-là, en effet – il s'accroupit sur une natte et nous invite à l'imiter.

Il commence par faire devant lui un tas de sable très fin, qu'il étale, d'un seul coup, en

éventail, à l'aide d'un petit balai. Il nous demande ensuite une douzaine de noix de kola, moitié rouges, moitié blanches, qu'il fait passer vivement au-dessus du sable en marmottant des paroles incompréhensibles, puis, rangeant les fruits sur le sable suivant diverses figures, cercles, carrés, losanges, rectangles, triangles, etc., il fait des signes bizarres au-dessus d'eux comme pour les bénir. Enfin, il les ramasse précieusement, et tend sa main sale dans laquelle nous déposons le prix de la consultation.

Nous n'avons plus qu'à l'interroger. Il est inspiré. Il parlera.

Nous lui posons, à tour de rôle, quelques questions, qu'il écoute en silence. Il donnera toutes les réponses à la fois, nous annonce-t-il. Quand nous avons fini de parler, il parle aussitôt à son tour, avec une grande volubilité, très vivement, en homme sûr de ce qu'il avance. Pas gaies, les prédictions de notre magicien ! Si nous avions la foi – qui nous manque heureusement – nous sortirions de son officine pleins de soucis et d'inquiétudes.

C’est par moi qu’il commence, par moi qui me suis enquis du sort réservé à ce que j’ai de plus cher au monde, c’est-à-dire aux articles que je vous envoie.

– Bientôt, me dit-il dans un charabia que je traduis en français clair, personne n’aura plus de tes nouvelles.

Voilà bien ma chance ! Mais enfin, le sorcier a dit : bientôt. Je peux donc être tranquille pour la présente lettre. Le *kéniélala* passe à Saint-Bérain.

– Tu recevras, lui prédit-il, une blessure qui t’empêchera de t’asseoir.

Je pense aux hameçons. Il retarde, le vieux farceur. Il s’égare dans le passé, dont Moriliré et Tchoumouki n’ont sans doute pas manqué d’illuminer les ténèbres.

C’est maintenant le tour de M^{lle} Mornas.

– C’est au cœur que tu seras frappée, prononce le *kéniélala*.

Eh ! eh ! pas si bête ! Remarquez qu’il n’a pas précisé. La blessure sera-t-elle physique ou morale ? Moi, je penche pour la seconde

hypothèse, et je soupçonne fort nos deux guides de s'être livrés à quelque « potin ». M^lle^ Mornas a sûrement interprété la prophétie comme moi, car elle a rougi. Parions qu'elle pense au capitaine Marcenay.

Mais notre magicien s'est tu, puis il a regardé M. Barsac d'un air menaçant. Il est clair que nous en sommes à la prédiction la plus importante. Il vaticine :

– Au-delà de Sikasso, je vois des Blancs. C'est pour vous tous l'esclavage ou la mort.

Il en a de gaies, le gros père.

– Des Blancs !... répète M^lle^ Mornas. Vous voulez dire : des Noirs.

– J'ai dit : des Blancs, affirme solennellement le *kéniélala,* qui singe l'inspiration de la manière la plus amusante. Ne dépassez pas Sikasso. Sinon, l'esclavage ou la mort.

Bien entendu, nous prîmes l'avis en plaisantant. À qui ce diseur de bonne aventure ferait-il croire qu'il peut exister en territoire français une troupe de Blancs assez nombreuse

pour mettre en péril une colonne de l'importance de la nôtre ? Au dîner, le soir, on s'amusa de cette histoire, même le craintif M. Baudrières, après quoi on n'y pensa plus.

Mais j'y pensais de nouveau, moi, le soir, en me couchant. J'y pensais très sérieusement, et, finalement, j'aboutis à des conclusions qui... que... Enfin, jugez vous-même.

Posons d'abord les termes du problème.

Il existe deux faits et demi.

Le demi-fait, c'est l'absence de Moriliré à Timbo et, lors de la dernière halte, avant Kankan.

Les deux faits sont l'empoisonnement au *doung-kono* et la sinistre prédiction du sorcier nègre.

Cela posé, raisonnons.

Premier fait. Est-il croyable que le chef d'un infime village ait conçu le projet insensé de s'attaquer à une région de la Sénégambie depuis longtemps occupée par nos troupes, à trente-cinq kilomètres de Timbo, où un important poste français tient garnison ? Non, ce n'est pas

croyable. C'est au contraire inadmissible, absolument inadmissible.

Deuxième fait. Est-il croyable qu'un vieux nègre stupide et ignorant ait le pouvoir de lire dans l'avenir ? Non, il n'a pas ce pouvoir, c'est absolument certain.

Or, l'incident du *doung-kono* est tout aussi certain, ou, du moins, puisqu'il est avéré pour moi qu'un tel projet n'a jamais pu être conçu, on s'est arrangé de manière à nous faire croire à sa réalité.

Et, de même, il est certain que le *kêniélala*, qui, livré à lui-même, eût parlé au hasard, et nous eût dit tout autre chose, n'a pas dit, en fait, autre chose, mais s'est obstiné à nous prédire l'esclavage ou la mort au-delà de Sikasso.

La conclusion s'impose : on a voulu nous effrayer.

Qui ? Pourquoi ? me demandez-vous.

Qui ? Je n'en sais rien.

Pourquoi ? Dans le but de nous faire renoncer à notre voyage. Nous gênons quelqu'un, et ce

quelqu'un ne veut pas que nous dépassions Sikasso.

Quant au demi-fait Moriliré, ou il ne signifie rien, ou, si Saint-Bérain n'a pas été aussi distrait que de coutume, Moriliré est complice de ceux qui tentent d'arrêter notre marche. Son insistance à nous conduire chez le *kêniélala* le rend déjà très suspect, et il est à croire qu'il a été, à tout le moins, payé dans ce but. Il conviendra d'élucider ce point.

Telles sont mes conclusions. L'avenir me dira si elles sont ou non fondées.

Qui vivra verra.

Amédée Florence.

Dans la brousse, à une journée de marche de Kankan, 26 décembre. – J'ajoute ce post-scriptum à ma lettre d'avant-hier, que Tchoumouki se charge de vous faire parvenir.

Ce qui nous est arrivé cette nuit est extraordinaire. Je vous le signale sans même essayer de l'expliquer.

Nous avons quitté Kankan hier matin, 25 décembre, et, après deux fortes étapes d'une trentaine de kilomètres au total, nous avons campé le soir en rase campagne. Le pays est peu peuplé. Le dernier village traversé, Diangana, est à près de vingt kilomètres en arrière, et cinquante kilomètres nous séparent du prochain, Sikoro.

À l'heure habituelle, le camp dormait.

Au milieu de la nuit, nous avons été réveillés tout à coup par un bruit étrange, que nul de nous ne put expliquer d'une manière plausible. C'était comme un ronflement colossal, analogue à celui d'une machine à vapeur, ou, plus exactement, au bourdonnement d'insectes, mais d'insectes gigantesques, d'insectes qui auraient une taille d'éléphants. D'après les renseignements donnés par les sentinelles, ce bruit insolite avait commencé dans la direction de l'ouest. D'abord très faible, il avait augmenté peu à peu d'intensité. Au moment où nous sortons de nos tentes, il atteint son maximum. Le plus singulier, c'est qu'il nous vient d'en haut, de l'air, du ciel. La cause qui le produit est juste au-dessus de

nous. Mais quelle est-elle ?

Nous écarquillons nos yeux en vain. Impossible de rien voir. De gros nuages masquent la lune, et la nuit est noire comme de l'encre.

Pendant que nous nous épuisons inutilement à percer les ténèbres, le ronflement s'éloigne dans l'est, diminue, meurt. Mais, avant qu'il ne soit complètement éteint, nous en percevons un deuxième qui nous arrive de l'ouest. Comme le premier, ce ronflement grandit, atteint son maximum, diminue et cesse, en s'éloignant du côté de l'est.

Le camp semble frappé de terreur. Tous les Noirs ont le visage contre terre. Quant aux Européens, ils se sont groupés autour du capitaine Marcenay. Avec eux, j'aperçois Tchoumouki et Tongané, qui, à force de vivre parmi les Blancs, ont acquis un peu de leur fermeté d'âme. Par contre, je ne peux découvrir Moriliré. Sans doute est-il à plat ventre quelque part avec ceux de sa couleur.

Par cinq fois, le terrifiant ronflement naît, grandit et s'éteint. Puis la nuit reprend son calme

habituel et s’achève paisiblement.

Au matin, c’est toute une affaire que de reformer la colonne. Les nègres ont peur et se refusent obstinément à partir. Le capitaine Marcenay finit toutefois par les mettre à la raison. Il leur montre le soleil qui se lève dans un ciel sans nuages. À coup sûr, rien d’anormal ne se passe dans l’air, en ce moment.

Enfin nous partons avec trois heures de retard.

Le phénomène de cette nuit fait, bien entendu, l’objet de toutes les conversations, mais personne ne peut réussir à l’expliquer. Peu à peu, cependant, on commence à parler d’autre chose, quand, à deux kilomètres environ du campement que nous venons de quitter, le capitaine Marcenay, qui marche en tête, constate que le sol est creusé par des ornières longues d’une cinquantaine de mètres, et orientées de l’ouest à l’est. Ces ornières, profondes de dix centimètres environ du côté ouest, s’effacent insensiblement du côté est. Elles sont au nombre de dix réunies en cinq groupes de deux.

Ont-elles un rapport quelconque avec le

phénomène de cette nuit ? On est d'abord tenté de répondre : non.

Et pourtant il y a cette direction commune de l'ouest à l'est ; il y a ces nombres semblables : cinq groupes d'ornières, cinq ronflements successifs...

Alors ?...

Alors, je ne sais pas.

Amédée Florence.

7

À Sikasso

La mission Barsac parvint le 12 janvier à Sikasso. Elle avait donc parcouru en moins de six semaines, soit à raison de vingt-cinq kilomètres par jour en moyenne, les onze cents kilomètres séparant de la côte cette ancienne capitale du Kénédougou, devenue par la suite la dernière forteresse de Samory.

L'*Expansion française* ayant cessé, comme on l'a dit, de recevoir les articles d'Amédée Florence, après le troisième, envoyé par celui-ci le surlendemain de son départ de Kankan, on n'aurait, à dater de ce jour, aucun renseignement touchant la marche de la mission, sans le carnet sur lequel l'habile reporter consignait au jour le jour ses remarques et observations. Ce carnet, l'auteur du présent récit l'a sous les yeux et ne

manquera pas d'y faire, le cas échéant, de larges emprunts.

De Kankan à Sikasso, le voyage paraît avoir été monotone et sans intérêt. Outre quelques plaisanteries à propos des distractions de Saint-Bérain et la relation minutieuse des petits incidents journaliers, incidents dont trop d'exemples ont été donnés au lecteur pour qu'il soit utile d'en citer d'autres, Amédée Florence se borne à décrire la route, plate jusqu'à Tiola, très accidentée à partir de cette bourgade, et à constater brièvement que Tchoumouki, continuant à fuir la compagnie de son camarade Tongané, paraît se lier avec le guide de tête Moriliré. Il ne fait, d'ailleurs, à ce sujet, aucune réflexion, et vraiment il n'y avait pas lieu d'en faire, l'état des relations entre ces trois nègres n'étant pas d'une gravité telle que ce problème dût retenir son attention.

Du silence d'Amédée Florence, on doit conclure qu'il ne s'était rien passé de plus important. Par conséquent, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, aucune des prédictions du *kéniélala*

n’avait reçu le plus petit commencement d’exécution : Amédée Florence continuait à rédiger ses articles et à les remettre à Tchoumouki, qui en garantissait toujours la bonne arrivée en Europe, et, si, pour une raison ou une autre, cette promesse n’était plus tenue, le reporter n’en savait rien ; Saint-Bérain pouvait toujours enfourcher son cheval, et, de Jane Mornas – nous lui laisserons le pseudonyme qu’elle a choisi – le cœur n’avait reçu aucune blessure, ou, du moins, aucune blessure visible. Quant à une blessure morale, il semblerait résulter, au contraire, de quelques mots écrits par Amédée Florence, qu’il considérait la troisième prédiction comme plus près que les autres de se réaliser, à la condition qu’on la prît dans son sens figuré. Il consacre, en effet, deux lignes, d’ailleurs approbatives et sympathiques, à l’amitié de plus en plus intime de Jane Mornas et du capitaine Marcenay, et au plaisir grandissant que les deux jeunes gens semblaient y trouver.

En ce qui concerne la quatrième prédiction, la plus sérieuse et la plus sinistre, rien, absolument rien n’indique qu’un fait quelconque fût venu la

confirmer. La mission n'était ni détruite, ni réduite en esclavage, elle s'avançait paisiblement sous la garde des deux cents sabres du capitaine Marcenay, ses animaux étaient en bonne santé, et ses bagages, en bon état, n'avaient été mouillés au passage des rivières que le minimum inévitable avec les nègres.

Pour juste qu'il lui eût paru au moment où il l'avait conçu, le raisonnement tenu par Amédée Florence à la fin de son article daté de Kankan n'avait pas davantage été confirmé par les événements ultérieurs. Nul ne s'était plus risqué à un attentat réel ou simulé contre la colonne, et on n'avait rencontré aucun autre *kéniélala* pour formuler à nouveau de menaçantes prophéties. Si donc Amédée Florence avait vu juste, et s'il existait quelque part un être qui eût formé le projet absurde d'épouvanter la mission au point de la décider à rétrograder, tout portait à croire qu'on y avait renoncé.

Au surplus, Amédée Florence lui-même n'avait plus, en arrivant à Sikasso, d'opinion très nette sur cette affaire. Les faits qui avaient

motivé ses réflexions : tentative plus ou moins véritable d'empoisonnement au *doung-kono* et sombres prédictions du sorcier nègre, avaient perdu de leur valeur en devenant plus anciens. Bien qu'on ne fût pas encore à Sikasso et que le danger annoncé dût commencer seulement au-delà de cette ancienne capitale, il s'était rassuré de jour, tant il lui paraissait insensé d'admettre que ces nègres inoffensifs qu'on croisait de temps à autre se risquassent à attaquer une importante troupe de soldats réguliers. Une telle aventure n'aurait pas eu de précédent, en l'absence d'un tyran, tel que Samory, contraignant par la violence ces populations puériles à se muer en guerriers.

Toutefois, Amédée Florence se rassurait peut-être un peu trop, en basant sa tranquillité uniquement sur les hommes du capitaine Marcenay, puisque, à Sikasso précisément, cette force armée allait être réduite de moitié.

C'est à Sikasso, on ne l'a sans doute pas oublié, que la mission Barsac devait se dédoubler. Tandis qu'une première fraction,

dirigée par Barsac en personne, allait pousser jusqu'au Niger, en passant par Ouagadougou, capitale du Mossi, et revenir à l'océan par le Borgou et le Dahomey, la seconde, sous la direction de Baudrières, descendrait tout de suite au sud et se dirigerait presque en ligne directe sur Grand-Bassam. Bien entendu, chacune de ces fractions de la mission ayant droit à une protection égale, l'escorte serait, par conséquent, réduite à une centaine d'hommes de part et d'autre.

Au moment où l'expédition, toujours entière, arrivait à Sikasso, il n'y avait pas très longtemps que cette forteresse de Samory, emportée d'assaut dans les premiers mois de 1898 par le colonel Audéoud, appartenait à la France. Aux environs, le pays se ressentait encore des pillages incessants que lui avait fait subir ce sinistre marchand d'esclaves décoré par nous-mêmes, on ne sait trop pourquoi, du nom pompeux d'Almany. De tous côtés, ce n'étaient que villages brûlés ou dévastés, et la misère était affreuse.

Quant à la ville même – s'il est permis d'appliquer cette expression à une cité noire – elle était restée à peu près dans l'état où l'avait trouvée le colonel Audéoud. C'était, et c'est encore, d'ailleurs, un simple groupement de plusieurs villages distincts, que séparent des champs cultivés et que réunit l'enceinte ordinaire des agglomérations de ces contrées, un *tata*, qui, à Sikasso, ne mesure pas moins de six mètres de hauteur et de huit mètres d'épaisseur à la base.

À l'intérieur de ce *tata*, l'administration française avait couru au plus pressé, et, jusqu'alors, outre les plus urgents travaux de nettoyage, elle n'avait guère élevé que les constructions nécessaires au logement des troupes formant la garnison.

Cette garnison comprenait, à cette époque, trois compagnies, une d'infanterie coloniale et deux de tirailleurs sénégalais, ces dernières encadrées par des officiers et des sous-officiers français. On juge quelle joie fut l'arrivée de la mission Barsac pour ces jeunes gens depuis si longtemps séparés de leurs pareils. Cette joie fut

portée au comble par la présence, à la tête de l'escorte, du capitaine Marcenay, qui retrouva dans ce poste lointain plusieurs de ses meilleurs camarades, et elle devint du délire, quand on sut qu'une femme blanche faisait partie de l'expédition.

On ménagea à ces visiteurs de marque une entrée solennelle. Drapeaux claquant au vent, clairons sonnant, tambours battant, arcs de triomphe en feuillage, acclamations des nègres habilement massés, rien n'y manqua, pas même un discours de Barsac.

Le soir, les officiers offrirent un punch magnifique, où ne cessa de régner la plus franche gaieté. Ce fut Jane Mornas qui présida la fête. On s'imagine le succès qu'elle obtint. On l'entourait, on se pressait autour d'elle. Toute cette ardente jeunesse eût joyeusement combattu pour les beaux yeux de cette Blanche, qui venait apporter dans son exil un rayon de soleil.

Mais Jane Mornas ne se laissa pas griser par le succès. Parmi tous ces hommages, ce furent ceux dont le capitaine Marcenay ne se montra pas

avare qui trouvèrent le plus aisément le chemin de son cœur.

Cette préférence, elle la manifesta même, sans le savoir, avec une telle innocence, que tout le monde s'en aperçut bientôt. Aussitôt, les camarades de Marcenay eurent, en vrais Français, la délicatesse de mettre progressivement une sourdine à leur enthousiasme, et, l'un après l'autre, ils adressèrent à l'heureux capitaine de discrètes félicitations, que celui-ci se défendit vainement de mériter.

Marcenay détournait les yeux, niait, assurait qu'il ne comprenait pas ce qu'on voulait lui dire. Il comprenait très bien, au contraire, et nageait en plein bonheur. Tous les rêves lui étaient donc permis, puisque les sentiments de Jane Mornas étaient si évidents qu'il était le seul à ne pas les connaître.

C'est ainsi que l'amour qu'éprouvaient l'un pour l'autre Jane Mornas et Marcenay leur fut révélé à eux-mêmes.

Le lendemain, on commença à s'occuper de la manière dont la mission allait être divisée, et, tout

de suite, on se heurta à des difficultés imprévues.

Pour les Européens, rien de plus simple. Autour de Baudrières se groupèrent MM. Heyrieux et Quirieu, conformément à leurs instructions, et M. Tassin, conformément à ses préférences personnelles. À Barsac se réunirent M. Poncin et le docteur Châtonnay. Amédée Florence se joignit à cette fraction, dont l'itinéraire plus étendu était, par conséquent, susceptible de donner matière à plus ample copie.

Quant au capitaine Marcenay, il avait ordre d'affecter à l'escorte de Baudrières cent de ses hommes sous le commandement d'un lieutenant détaché de la garnison de Sikasso et de se joindre personnellement à la fraction Barsac avec les cent autres. Décidé, cela va de soi, à la plus stricte obéissance, il n'en était pas moins très troublé, et il ne se demandait pas sans une certaine angoisse quel parti allaient adopter Jane Mornas et Saint-Bérain.

Quel soupir de soulagement, quand il entendit la jeune fille, interrogée à ce sujet, déclarer qu'elle accompagnerait Barsac ! Mais quel autre

soupir, de déception celui-ci, succéda bientôt au premier, lorsque Jane ajouta qu'elle et Saint-Bérain ne resteraient que peu de jours avec l'honorable député du Midi, et que leur intention était de le quitter au bout de quelques étapes, afin de continuer leur exploration personnelle plus au nord.

Parmi les officiers, ce fut un tollé général. Il n'y eut personne qui ne blâmât la jeune fille d'avoir formé un projet aussi imprudent. Eh quoi ! seule, sans escorte, elle voulait se risquer dans des régions presque complètement inconnues et dans lesquelles les armes françaises n'avaient jamais pénétré ? On lui représenta qu'un tel voyage était irréalisable, qu'elle y risquait sa vie, ou que, tout au moins, les chefs des villages s'opposeraient à son passage.

Rien n'y fit, Jane Mornas demeura inébranlable, et nul, pas même le capitaine Marcenay, n'eut sur elle la moindre influence.

– Vous perdez votre temps, déclara-t-elle en riant. Vous n'arriverez, tout au plus, qu'à épouvanter mon oncle, qui roule là-bas de gros

yeux effarés.

– Moi ! !... protesta Agénor ainsi pris à partie.

– Oui, vous, insista Jane Mornas. Vous mourez de peur, c'est visible. Vous laisseriez-vous donc influencer par tous ces prophètes de malheur ?

– Moi !... répéta le pauvre Saint-Bérain.

– Pourquoi auriez-vous peur ? demanda Jane d'un air superbe. Je serai avec vous, mon neveu.

– Mais je n'ai pas peur ! protesta Saint-Bérain, furieux d'être le point de mire de tous les regards.

Jane Mornas se retourna contre ses contradicteurs.

– Quant à moi, dit-elle, j'ai quitté l'Europe dans l'idée de traverser le Hombori et d'atteindre le Niger au sommet de sa boucle, à Gao. Je traverserai le Hombori et j'atteindrai le Niger à Gao.

– Et les Touaregs Aouelimmiden, qui, dans cette région, occupent les deux rives du Niger ?

– Je me moque des Touaregs, répliqua Jane

Mornas, et je passerai malgré eux.

– Mais pourquoi Gao plutôt que tout autre point ? Quel motif si puissant avez-vous, puisque vous voyagez pour votre plaisir, d'aller là plutôt qu'ailleurs ?

– Mon caprice, répondit Jane Mornas.

Le mot, que les officiers s'accordèrent à trouver d'allure crâne et, d'après eux, bien française, fut très applaudi.

– C'est, en effet, un puissant motif, proclama le commandant Vergèze. Le caprice d'une jolie femme est l'*ultima ratio*, ce n'est pas nous qui le contesterons.

La division du personnel dirigeant, tant officiel qu'officieux, de la mission étant terminée, il restait à répartir équitablement le personnel subalterne, ce qui semblait facile.

Tout d'abord les dix ânes, les cinq âniers et les dix porteurs appartenant en propre à Jane Mornas et à Saint-Bérain suivraient naturellement le sort de ceux qui les avaient engagés. Quant aux autres porteurs et conducteurs, et au surplus des bêtes de

somme, on en ferait deux groupes inégaux, le plus nombreux devant être attribué à celle des deux missions ayant à effectuer le plus long parcours, c'est-à-dire à Barsac, à qui serait également laissé le concours du guide Moriliré. On se mit d'accord, sans peine, sur ces divers points.

Mais ce fut quand il s'agit de réaliser cette combinaison que les difficultés commencèrent.

Aux premiers mots qui lui furent dits à ce sujet, Moriliré opposa un refus catégorique, dont aucun argument ne put avoir raison. D'après lui, on ne l'avait engagé que jusqu'à Sikasso, et rien au monde ne le ferait aller plus loin. On insista en vain. En vain on employa tous les moyens, y compris l'intimidation, tout ce qu'on réussit à obtenir, ce fut qu'il accompagnerait la mission Baudrières. Quant à aller dans l'Est avec Barsac, il fut impossible de l'y décider.

Ce point à peine réglé, on éprouva des difficultés semblables avec les âniers et les porteurs. À l'exception de ceux directement engagés par Jane Mornas et son neveu, ils se

refusèrent unanimement à dépasser Sikasso. Prières, promesses, menaces, tout fut inutile. On se heurtait contre une muraille, et il fallut renoncer à les convaincre.

Force fut donc de se mettre en quête d'un nouveau guide et d'autres serviteurs. On n'eut pas grand-peine à réunir la majeure partie de ces derniers, mais plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'on eût trouvé un indigène inspirant une suffisante confiance. On le découvrit enfin. C'était un nègre de trente-cinq à quarante ans, du nom de Bala Konéré, originaire de Niélé, agglomération du Follona située sur l'itinéraire de Baudrières, mais qui n'était pas sans avoir fait quelques pointes dans le Mossi. Ce Bala Konéré fut engagé.

Aussitôt, brusque transformation de Moriliré. Celui-ci, qui avait assisté avec indifférence, un peu narquoisement même, semblait-il, aux recherches d'abord infructueuses de ses chefs, changea tout à coup d'attitude dès que ces recherches furent couronnées de succès. Il vint trouver Barsac, lui demanda humblement pardon

de son entêtement, qu'il mit sur le compte de la peur, et s'offrit à conduire la mission jusqu'à Ouagadougou et jusqu'au Dahomey, comme il s'y était d'abord engagé. En même temps, toute résistance disparaissait parmi les anciens porteurs et âniers, qui se déclaraient prêts à suivre leur *mantoba* (guide) où il plairait à celui-ci de les mener, à la seule condition que ce guide fût Moriliré.

Cette subite unanimité prouvait à l'évidence que ledit Moriliré devait être tenu pour seul responsable de cette grève inattendue, et l'on eut un instant la pensée de décliner ses offres tardives. Il y avait cependant un tel intérêt à s'assurer le concours d'un personnel éprouvé et celui d'un guide né dans les pays mêmes que l'on allait traverser, qu'on se résigna finalement à fermer les yeux.

Il fut donc entendu que Bala Konéré serait attribué à Baudrières, avec une faible partie de l'ancien personnel, à laquelle on adjoignit quelques-uns des nouveaux porteurs, et que Barsac conserverait Moriliré et la majeure partie

des porteurs et âniers primitifs.

Toutes ces hésitations, tous ces changements n'avaient pas laissé de prendre un temps considérable. Entrés ensemble à Sikasso le 12 janvier, ce fut seulement le 21 que Barsac et Baudrières purent le quitter séparément.

Ce matin-là, dès l'aube, les compagnies furent de nouveau sous les armes, et s'alignèrent sous le commandement de leurs officiers en tenue de parade, de nouveau les drapeaux claquèrent au vent, de nouveau les clairons sonnèrent aux champs, et la mission Barsac la première, la mission Baudrières ensuite, défilèrent entre une double haie de soldats. Puis la troupe, s'ébranlant derrière eux, leur fit cortège jusqu'à l'enceinte.

Hors du *tata,* ce fut l'échange des adieux. Les officiers de la garnison exprimèrent aux uns et aux autres leurs souhaits d'heureux voyage, et, non sans une vive émotion, Barsac et Baudrières se serrèrent la main.

Enfin, tandis que les troupes regagnaient leurs casernements, les deux convois s'ébranlèrent et se mirent en route, chacun de son côté.

Baudrières, ceux qui l'accompagnaient et leurs cent hommes d'escorte s'éloignèrent dans la direction du sud. Barsac, M. Poncin, le docteur Châtonnay, Amédée Florence, Jane Mornas et Saint-Bérain, également encadrés par cent cavaliers commandés par le capitaine Marcenay, tournèrent à gauche et disparurent dans la direction de l'est.

Or, à ces deux colonnes presque identiques étaient réservées des destinées très différentes. Si la première ne devait rencontrer sur son chemin aucun danger véritable, ni même aucune difficulté sérieuse, il n'allait pas en être ainsi pour la seconde. Tandis que Baudrières, accomplissant paisiblement sa mission, allait réunir sans peine les éléments du rapport qu'il s'était engagé à soumettre à la Chambre, et arriver finalement à Grand-Bassan à peu près dans les délais prévus, il était écrit que Barsac et ses amis seraient mêlés à l'aventure la plus terrible, la plus extraordinaire qui se puisse imaginer. Ainsi en avait décidé le sort.

C'est pourquoi, négligeant les incidents

médiocres qui ont jalonné la marche tranquille de Baudrières, ce récit s'attachera désormais exclusivement à cette fraction de la mission qui s'éloigne dans l'Est, et qui, sous la conduite du guide Moriliré, s'enfonce toujours davantage dans la profondeur du pays noir.

8

Moriliré

(Carnet de notes d'Amédée Florence.)

22 janvier. – Voici deux jours que nous avons quitté Sikasso, et j'ai déjà l'impression qu'il y a quelque chose qui ne va plus. Ce n'est qu'une impression, je le répète, mais il me semble que l'esprit de nos serviteurs est moins bon, que les âniers, par exemple, mettent encore moins d'ardeur, s'il est possible, à presser le pas des ânes, que les porteurs se fatiguent plus vite et réclament de plus fréquents repos. Tout cela n'existe peut-être que dans mon imagination, et peut-être suis-je influencé à mon insu par les prédictions du *kéniélala* de Kankan. Il n'est pas impossible que ces prédictions, que j'avais presque oubliées, aient repris une certaine valeur

depuis que nous avons dépassé Sikasso et que l'escorte a été réduite de moitié.

Aurais-je donc peur ? Que non pas ! Ou plutôt, si j'ai peur, c'est que cet imbécile de *kéniélala*, au lieu de répéter bêtement sa leçon, n'ait pas eu réellement le don de seconde vue. Qu'est-ce que je demande, moi ? Des aventures, des aventures, et encore des aventures, que je transformerai en bonne copie, comme c'est mon métier. Or, des aventures, des vraies, j'en suis à les attendre.

23 janvier. – Je persiste à penser que nous allons comme un convoi de tortues. Il est vrai que la nature du terrain ne se prête pas à une marche rapide. Ce ne sont que montées et descentes. Malgré tout, la mauvaise volonté de nos nègres me paraît certaine.

24 janvier. – Qu'est-ce que je disais ? Nous arrivons ce soir à Kafélé. Nous avons mis quatre jours à faire une cinquantaine de kilomètres. Douze kilomètres par jour, ce n'est pas mal, comme record.

31 janvier. – Eh bien ! On l'a battu, ce record ! Nous avons employé six jours pour faire

cinquante autres kilomètres – total : cent kilomètres en dix jours ! – et nous voici dans une petite villégiature du nom de Kokoro. Je vous prie de croire que je n'y louerai pas une villa pour passer l'été au bord de la mer. Quel trou !

Après avoir laissé en arrière, il y a trois jours, un village appelé Ngana – où diable vont-ils chercher ces noms-là ? – nous avons encore gravi une dernière côte assez raide, puis nous sommes définitivement descendus dans la vallée, que nous suivons pour l'instant. Montagnes dans l'Ouest, le Nord et le Sud. Devant nous, vers l'est, la plaine.

Pour comble de malheur, nous allons être retenus un certain temps à Kokoro. Ce n'est pas que nous y soyons prisonniers. Au contraire, le chef du village, un certain Pintié-Ba, est notre ami tout à fait intime. Mais...

Mais je réfléchis que c'est un axiome littéraire de débuter par le plus ennuyeux. Je jette donc rapidement, à titre de mémorandum, quelques notes ethnographiques, avant de continuer mon histoire.

À Kokoro commence le pays des Bobos. Si le nom est plutôt drôle, les habitants le sont moins. De simples brutes.

Léger crayon de ces brutes :

Les hommes, en général assez bien faits, sont absolument nus. Les vieillards portent entre les jambes une bande d'étoffe appelée *bila.* Les vieilles femmes remplacent le *bila* par un bouquet de feuilles dans le bas du dos ; c'est plus coquet. Quelques jeunes gens, ceux qui donnent le ton de la mode, ont adopté le *bila*, en l'ornant, par-derrière, d'une queue en cotonnade terminée par une petite houppe. Voilà le suprême du genre ! Ajoutez à ce simple vêtement un collier de trois rangs de cauries, des jarretières, une feuille de palmier autour des chevilles, des boucles d'oreilles en fer et une flèche en corne ou un roseau traversant le nez, et vous aurez le type de l'élégant chez les Bobos.

Quant aux femmes, elles sont hideuses avec leurs bustes trop longs sur des jambes trop courtes, leur ventre proéminent pointu au nombril, et leur grosse lèvre inférieure traversée

par une corne et un rouleau de feuilles de l'épaisseur d'une bougie. Il faut voir ça !

Quant aux armes : des sagaies et quelques fusils à pierre. Certains ont, en plus, un petit fouet auquel sont suspendus des gris-gris.

Ces gaillards-là ne sont pas difficiles sur l'article nourriture. Ils mangent sans répugnance de véritables charognes en putréfaction. Pouah ! Et leur mentalité est à l'avenant. Qu'on en juge d'après la manière dont nous sommes entrés en relation.

Cette ingénieuse transition m'amène tout naturellement à reprendre le fil de mon histoire.

La scène est à Kokoro, hier, 30 janvier. Il fait nuit. Au moment où nous arrivons à proximité du village, nous nous heurtons à une foule hurlante de nègres – nous en comptons au moins huit cents à la lumière des torches – qui ne paraissent pas animés des intentions les plus conciliantes. C'est la première fois que nous avons une réception de ce genre. Aussi nous arrêtons-nous un peu surpris.

Surpris, mais pas très inquiets. Tous ces lascars-là ont beau brandir leurs armes, il est clair qu'avec une décharge de mousqueterie, on balaierait sans peine tout ce joli monde. Le capitaine Marcenay donne un ordre. Ses hommes prennent en main leurs fusils, dont ils débouclent les étuis. Toutefois, ils ne les sortent pas. Le capitaine hésite, en effet. Tirer sur son prochain est toujours une chose grave, même quand ce prochain est un Bobo. Jusqu'ici, la poudre est restée muette, et on voudrait bien ne pas la faire parler.

Les choses en sont là, quand le cheval de Saint-Bérain, effrayé par les clameurs, fait une pointe irrésistible et pare des quatre pieds. Désarçonné, Saint-Bérain pique une tête magistrale et tombe en plein dans le tas des nègres.

Ceux-ci poussent des hurlements féroces, et se précipitent sur notre malheureux ami, quand...

... quand M^{lle} Mornas lance à toute bride son cheval parmi les Noirs. Aussitôt, l'attention se détourne de Saint-Bérain. On entoure la

courageuse écuyère. Vingt sagaies sont dirigées contre elle...

– *Manto !* crie-t-elle à ses agresseurs. *Ntéa bé souba*. (Silence ! Je suis sorcière.)

Tout en parlant, elle tire de l'arçon de sa selle une lampe électrique de poche qui s'y trouvait par bonheur, et l'allume, puis l'éteint alternativement, pour bien montrer qu'elle dispose du feu et des éclairs.

À cette vue, les hurlements s'apaisent, et il se fait autour d'elle un grand cercle respectueux, au milieu duquel s'avance Pintié-Ba, déjà nommé. Il va nécessairement faire un discours. C'est la maladie de tous les gouvernants de la terre. Mais M^lle^ Mornas lui impose silence. Elle entend courir d'abord au secours de Saint-Bérain, qui n'a pas bougé depuis sa chute et doit être blessé, par conséquent.

Vérification faite par le docteur Châtonnay, qui a pénétré dans le cercle avec la même tranquillité que s'il entrait chez un client, Saint-Bérain est blessé. Il est même couvert de sang. Il est tombé si malencontreusement qu'un silex

pointu lui a pratiqué une large entaille un peu plus bas que les reins.

Je songe à cet instant que voici réalisée l'une des prédictions du *kéniélala.* Tout arrive. Cela me donne bon espoir pour les autres, mais j'ai froid dans le dos en pensant au sort de mes articles.

Cependant le docteur Châtonnay a lavé la plaie. Il prend sa trousse et recoud le blessé, tandis que les nègres le contemplent avec une profonde stupéfaction.

Pendant que l'opération se poursuit, M^lle^ Mornas, qui est restée à cheval accorde à Pintié-Ba licence de parler. Celui-ci s'approche et lui demande en bambara, ou dans un charabia analogue, pourquoi le *toubab* (le toubab, c'est Saint-Bérain) les a attaqués avec un fusil. M^lle^ Mornas nie le fait. Le chef insiste et désigne l'étui que Saint-Bérain porte en bandoulière. On lui explique la vérité. Peine perdue, il faut, pour le convaincre, retirer l'enveloppe, ouvrir l'étui qui réfléchit à la lueur des torches et montrer les lignes que celui-ci contient.

À cette vue, les yeux de Pintié-Ba étincellent

de convoitise. Ses mains se tendent vers cet objet brillant. Comme un enfant gâté, il le demande, il le veut, il l'exige. Saint-Bérain refuse avec indignation.

M^lle^ Mornas, qui voudrait consolider la paix toute récente, insiste en vain. À la fin elle se fâche.

– Mon neveu !... dit-elle sévèrement, en faisant de nouveau jouer sa lampe électrique dans la direction du pêcheur récalcitrant.

Saint-Bérain cède immédiatement et livre l'étui à lignes à Pintié-Ba, qui attribue son succès au pouvoir magique de la lampe électrique et à l'influence de la sorcière.

Quand cet imbécile est en possession de son trésor, c'est du délire. Il danse une gigue endiablée, puis, sur un signe de lui, toutes les armes disparaissent, et Pintié-Ba s'avance au milieu de nous.

Il nous tient un discours par lequel il nous invite, paraît-il, à circuler dans le village autant qu'il nous plaira et ordonne, pour le lendemain,

un tam-tam en notre honneur.

Étant donné l'attitude pacifique des Bobos, le capitaine Marcenay, ne voit aucun inconvénient à ce que nous acceptions l'invitation. Le lendemain donc, c'est-à-dire aujourd'hui, au début de l'après-midi, nous rendons visite à nos nouveaux amis, tandis que notre escorte et notre personnel noir restent en dehors du *tata*.

Ah ! mes très chers, quel patelin ! Les goûts sont libres, mais, en ce qui me concerne, je préfère les Champs-Élysées.

Nous allons directement au « palais » du *dougoutigui*. C'est une agglomération de cases située au milieu du village, près du tas central des immondices, ce qui n'est pas pour l'embaumer. Extérieurement, ces cases, construites en pisé, sont badigeonnées avec de la cendre. Mais c'est l'intérieur qu'il faut voir ! La cour n'est qu'un bourbier servant de parc à des bœufs et à des moutons. Tout autour, les pièces ; il faut descendre pour y pénétrer. Ne l'essayez pas ! On y respire une odeur abominable qui prend à la gorge, et on doit lutter avec les chèvres, les

poules et autres animaux de basse-cour qui s'y promènent en liberté.

D'après la description du « palais », il est aisé de concevoir ce que peuvent être les demeures des vulgaires citoyens. Ce sont des antres, où grouillent rats, lézards, mille-pattes et cancrelats, au milieu d'ordures de toute espèce, d'où se dégage une odeur fétide.

Charmant séjour !

C'est dans le « palais » qu'a lieu la réception « officielle ». Elle consiste à faire à Pintié-Ba des cadeaux, d'ailleurs sans valeur, depuis des morceaux d'étoffes jusqu'à des cadenas sans clé, depuis de vieux pistolets à pierre, jusqu'à du fil et des aiguilles.

Littéralement ébloui par ces présents magnifiques, le *dougoutigui* donne le signal du tam-tam.

Tout d'abord, des musiciens parcoururent le village, en jouant, qui du *bodoto*, trompe faite en corne d'antilope, qui du *bouron*, autre trompe en défense d'éléphant, qui encore du *tabula*, soit, en

français, du tambour. Deux hommes portent ce *tabala*, sur lequel un troisième frappe à tour de bras avec une sorte de massue, dont le nom est *tabala kalama*. À ce propos, le capitaine Binger fait observer avec raison que *kalama* a tout l'air de venir de *calamus*, et que par suite, *tabala kalama* signifie littéralement : plume à écrire du tambour.

Aux sons de ces différents instruments, les Bobos se réunissent sur la place, et la fête commence.

Une sorte de polichinelle soudanais, le *mokho missi kou*, fait son entrée et danse avec force grimaces et contorsions. Il est vêtu d'un maillot en étoffe rouge et coiffé d'un bonnet orné de queues de vaches, duquel tombe un morceau d'étoffe qui recouvre son visage. Il porte en bandoulière un sac rempli de ferraille bruyante, et chacun de ses mouvements fait sonner des grelots et des sonnettes attachés à ses poignets et à ses chevilles. Avec de longues queues de vaches, il chatouille agréablement la figure des assistants.

Lorsqu'il a terminé ses exercices qui semblent

amuser beaucoup Pintié-Ba et ses administrés, ces derniers, sur un signe du chef, poussent des rugissements de bêtes féroces, ce qui équivaut, j'imagine, à d'unanimes applaudissements.

Le silence rétabli, Pintié-Ba se fait apporter une ombrelle ornée de cauries et d'amulettes, non qu'il en ait besoin, mais parce qu'un *dougoutigui* n'est rien, s'il n'a, largement ouvert au-dessus de sa tête, le parasol, insigne du pouvoir.

Aussitôt, les danses reprennent. Hommes, femmes, enfants forment le cercle, les griots frappent sur des *tabala*, et deux danseuses accourent des extrémités opposées de la place. Après trois rapides pirouettes, elles s'élancent l'une contre l'autre, non pas face à face, mais, au contraire, en se tournant le dos, et, parvenues au contact, se heurtent réciproquement le plus fort possible.

À ces deux « danseuses » se succèdent deux autres, et enfin tous les assistants se livrent, en poussant des cris sauvages, à une sorte de quadrille échevelé, auprès duquel notre « chahut » paraîtrait bien terne et bien modeste.

La danse se termine par une procession. Les Bobos défilent devant Pintié-Ba en chantant un chœur accompagné du bruit assourdissant des *tabula*, des trompes et des flûtes de roseau, dont les sons stridents déchirent les oreilles.

Enfin, c'est l'heure du souper, et alors commence une scène de carnage, une orgie de sang.

On apporte sur la place une douzaine de moutons tués dans les cases. D'un arbre à l'autre, les indigènes tendent de longues cordes et délimitent ainsi un espace carré, au milieu duquel les femmes entassent du bois sec. Puis, armés de couteaux, les nègres dépècent les animaux, et les découpent en lanières que les femmes suspendent aux cordes, tandis que le feu est mis au bûcher. Quand il estime la cuisson suffisante, Pintié-Ba fait un signe, et tous les nègres se ruent sur les quartiers de viande, les saisissent à pleines mains et les déchirent avec leurs dents. Rien ne leur répugne. Le spectacle est horrible.

– Ce sont des cannibales ! s'écrie M^{lle} Mornas, qui est toute pâle.

– Hélas, oui ! ma chère enfant, répond le docteur Châtonnay. Mais, si manger est le seul plaisir de ces pauvres êtres, c'est qu'ils ont perpétuellement la même souffrance : la faim.

Écœurés, nous ne tardâmes pas à regagner nos tentes, tandis que, pour les nègres, la fête se prolongeait fort tard. Elle dura même toute la nuit, ainsi que nous le prouvèrent les vociférations qui arrivaient jusqu'à nous.

2 février. – Nous sommes toujours à Kokoro, où nous retient la blessure de Saint-Bérain. L'oncle-neveu (je l'appelle ainsi définitivement) ne pourrait se tenir à cheval.

3 février. – Toujours Kokoro. C'est gai !

4 février, 6 heures du matin – Enfin, nous partons !

Même jour, le soir. – Faux départ. Nous sommes encore à Kokoro.

Ce matin, dès l'aube, nous avons pourtant subi les adieux de nos amis les Bobos. (On a les amis qu'on peut.) Tout le village était debout, le *dougoutigui* en tête, et ce fut une litanie de

souhaits. « Que *N'yalla* (Dieu) vous ramène en bonne santé ! » « Qu'il vous donne un bon chemin ! » « Qu'il vous donne un bon cheval ! » À l'énoncé de ce dernier vœu, Saint-Bérain, dont la blessure est encore sensible, Saint-Bérain a fait la grimace.

Nous nous arrachons à ces démonstrations, et la colonne s'ébranle.

Elle s'ébranle, mais elle n'avance pas. C'est pire qu'avant Kokoro. La mauvaise volonté est criante. À tout instant, un porteur s'arrête, et il faut l'attendre, la charge d'un âne tombe, et il faut la remettre en place. À dix heures, au moment de la halte, on n'a pas fait six kilomètres.

J'admire la patience du capitaine Marcenay. Pas une fois il ne s'est départi du calme le plus parfait. Rien ne le rebute, rien ne le lasse. Il lutte avec une énergie froide et calme contre ce parti pris d'obstruction.

Mais, au moment de repartir pour l'étape du soir, c'est une autre chanson. Moriliré déclare qu'il s'est trompé. On consulte les deux guides de M^lle^ Mornas. Tchoumouki dit comme Moriliré.

Tongané affirme, au contraire, qu'on est en bonne voie. Nous voilà bien renseignés ! Lequel croire ?

Après beaucoup d'hésitations, on se rallie à l'avis de la majorité, et l'on revient en arrière. Alors c'est merveille de voir à quel train nous marchons. Les Noirs ne sont plus fatigués, les charges des ânes se sont consolidées toutes seules. En une heure, nous parcourons la distance qui en a exigé quatre en sens contraire, et, avant la nuit, nous reprenons notre campement du matin, près de Kokoro.

6 février. – Hier, 5 février, nous sommes repartis sans trop d'anicroches, et, chose admirable, par le même chemin auquel nous avions renoncé la veille. Moriliré nous déclare, en effet, au réveil, que, toute réflexion faite, c'est le soir et non le matin qu'il s'est trompé ! De nouveau, Tchoumouki le soutient. Je suis fort enclin à croire que ces deux moricauds sont de mèche pour se payer notre tête.

Rien de particulier ce jour-là, sauf la mauvaise volonté à laquelle nous commençons à être

habitués, mais deux incidents graves aujourd'hui.

Pendant l'étape du matin, un âne tombe tout à coup. On veut le relever. Il est mort. Bien entendu, cette mort peut être naturelle. J'avoue que je songe, cependant, au *doung-kono* ou à quelque autre saleté du pays.

On ne dit rien. On répartit la charge de l'âne défunt sur ses congénères, et nous reprenons notre marche.

Au départ de l'après-midi, deuxième incident. On constate qu'il manque un porteur. Qu'est-il devenu ? Mystère. Le capitaine Marcenay mord sa moustache, je vois bien qu'il est soucieux. Si les nègres nous abandonnent, nous sommes frais. Or, rien de plus contagieux que le microbe de la désertion. Aussi, je m'aperçois que, depuis ce moment, la surveillance est devenue plus étroite. Nous sommes contraints de défiler comme à la parade, et les cavaliers de l'escorte ne permettent plus aucune fantaisie individuelle. Cette discipline rigoureuse me gêne personnellement ; je l'approuve cependant.

À l'arrivée, le soir, autre surprise. On

s’aperçoit que plusieurs nègres sont ivres. Qui donc leur a donné à boire ?

Le capitaine organise la garde du camp de la manière la plus méticuleuse, puis il va trouver M. Barsac, avec lequel je suis précisément, et l’entretient de la situation, qui va s’aggravant depuis Sikasso. Le docteur Châtonnay, M. Poncin, M^lle^ Mornas, puis Saint-Bérain, viennent nous rejoindre successivement, si bien que nous tenons, en somme, un vrai conseil de guerre.

Le capitaine expose en quelques mots les faits, dont il attribue la responsabilité à Moriliré. Il propose de soumettre le guide infidèle à un interrogatoire, et d’agir ensuite au besoin par la force. Chaque nègre serait individuellement accompagné d’un tirailleur, qui l’obligerait à marcher, fût-ce sous menace de mort.

M. Barsac n’est pas de cet avis, et Saint-Bérain pas davantage. Interroger Moriliré, c’est lui donner l’éveil, lui montrer qu’il est démasqué. Or, nous ne possédons aucune preuve contre lui, nous sommes même incapables d’imaginer dans

quel but il nous trahirait. Moriliré n'aurait qu'à nier, nous ne pourrions rien lui répondre. Quant aux Noirs, quel moyen a-t-on de les contraindre ? Que fera-t-on, s'ils se couchent, s'ils opposent seulement la force d'inertie ? Les fusiller serait un mauvais moyen de nous assurer leurs services.

On conclut qu'il faut garder le silence, être de plus en plus ferme, tout en s'armant d'une patience invincible, et, par-dessus tout, surveiller soigneusement Moriliré.

C'est très bien, mais une réflexion me vient. Pourquoi s'entête-t-on dans ce voyage ? La mission avait pour objet de s'assurer de la mentalité des nègres de la boucle du Niger et de leur degré de civilisation. Eh bien ! on la connaît, leur mentalité. Que les populations habitant entre la côte et Kankan, voire, à la rigueur, jusqu'à Tiola ou même Sikasso, soient assez dégrossies pour être dignes de quelques droits politiques, je veux bien le concéder, malgré que ce ne soit pas mon avis. Mais depuis Sikasso ?... Ce ne sont pas ces sauvages qui nous entourent, ces Bobos aussi proches de l'animal que de l'homme, qu'on

songerait à transformer en électeurs, je suppose. Dès lors, à quoi bon s'obstiner ? N'est-il pas évident que, plus on va s'avancer vers l'est, c'est-à-dire plus on va s'éloigner de la mer, moins les naturels auront eu de contacts avec les Européens, et que, par suite, leur vernis de civilisés (?) sera de plus en plus mince ?

Ces vérités me paraissent éblouissantes, et je m'étonne que mes compagnons de voyage n'en soient pas, eux aussi, éblouis.

Au fait ! peut-être le sont-ils, mais peut-être aussi ont-ils leurs raisons de fermer les yeux. Examinons cela.

Primo : le capitaine Marcenay. Pour lui, la question ne se pose pas. Le capitaine n'a pas à discuter ; il obéit. Au surplus, je n'imagine pas qu'il lui viendrait, même en l'absence d'ordre, la pensée de reculer tant que M^lle^ Mornas ira de l'avant. La sympathie qu'ils éprouvent l'un pour l'autre a marché beaucoup plus vite que nous depuis Sikasso. Nous nous trouvons en présence d'une passion officielle, avouée de part et d'autre, et qui doit finir logiquement par un

mariage, à telle enseigne que M. Barsac a, de lui-même, renoncé à ses allures conquérantes, pour redevenir uniquement l'excellent homme qu'il est en réalité. Donc, passons.

Secundo : M. Poncin. M. Poncin est, lui aussi, un subordonné et, lui aussi, il obéit. Quant à ce qu'il pense en son for intérieur, bien fin qui le dira. M. Poncin prend des notes du matin au soir, mais est d'un silencieux à rendre des points à Hermès lui-même. Je jurerais que depuis le départ il n'a pas prononcé dix paroles. Mon opinion personnelle est qu'il s'en fiche. Donc, passons sur M. Poncin.

Tertio : Saint-Bérain. Oh ! ça, c'est une autre affaire. Saint-Bérain ne voit que par les yeux de sa tante-nièce ; il n'existe que par elle. D'ailleurs, Saint-Bérain est si distrait qu'il ne sait peut-être pas qu'il est en Afrique. Donc, passons sur le numéro trois.

Quarto : M^lle^ Mornas. Nous connaissons la raison de son voyage. Elle nous l'a dit : son caprice. Cette raison suffirait, même si la délicatesse ne nous interdisait pas de chercher à

savoir s'il en existe une autre en réalité.

Quinto : Moi. Ce numéro cinq est le seul dont la conduite soit parfaitement logique. Quelle est ma raison d'être, à moi ? La copie. Donc, plus il y aura d'embêtements de toute sorte, plus je fabriquerai de copie, et plus je serai content. Il est, par conséquent, tout simple que je ne songe pas à revenir en arrière. Aussi je n'y songe pas.

Reste M. Barsac. Lui, il ne doit obéissance à personne, il n'est amoureux de personne, il a dû s'apercevoir que nous étions en Afrique, il est trop sérieux pour céder à un caprice, et il n'a pas de copie à placer. Alors ?...

Ce problème me tracasse tellement que je vais délibérément lui poser la question à lui-même.

M. Barsac me regarde, hoche la tête de haut en bas, et me répond par un geste qui ne signifie rien. C'est tout ce que je peux en tirer. On voit que c'est un habitué de l'interview.

7 février. – Il y a du nouveau, et la nuit a été fort agitée. Conséquence : nous ne sommes pas partis à l'heure habituelle, et nous ne ferons

aujourd'hui qu'une seule étape, celle du soir.

Relatons les faits dans leur ordre chronologique. On en tirera forcément cette conclusion que la distraction peut quelquefois avoir du bon.

On avait décidé, hier, de ne rien dire à Moriliré et de se borner à le surveiller plus étroitement. Dans ce but, et afin de garder l'individu à l'œil sans mettre les hommes de l'escorte dans la confidence de nos craintes, nous étions convenus de veiller à tour de rôle. Comme nous sommes six, y compris M^lle^ Mornas qui tient à compter pour un homme, ce n'est vraiment pas une affaire.

Conformément à ce programme, on a divisé la nuit, de neuf heures à cinq heures, en six fractions sensiblement égales, puis on a tiré ces fractions au sort. Nous sortons de l'urne dans l'ordre suivant : M^lle^ Mornas, M. Barsac, le capitaine Marcenay, moi, Saint-Bérain et M. Poncin. Tel est l'arrêt du destin.

À une heure du matin, mon tour arrive, et je remplace le capitaine Marcenay. Celui-ci me dit

que tout va bien et me montre, d'ailleurs, Moriliré, qui dort non loin de nous, enroulé dans son doroké. La lune, qui est précisément dans son plein aujourd'hui, permet de discerner le visage noir du drôle et fait ressortir la blancheur de son vêtement.

Rien d'anormal pendant mon tour de garde, si ce n'est que, vers une heure et demie, je crois entendre ce même ronflement qui nous a tant intrigués le soir de notre première journée après Kankan. Le bruit paraît venir de l'est, mais il est, cette fois, si lointain, si faible, si insaisissable, que je ne suis pas encore très sûr à l'heure actuelle de l'avoir réellement entendu.

À deux heures et quart, je passe la consigne à Saint-Bérain et je vais me coucher. Je ne peux dormir. Manque d'habitude sans doute, le sommeil interrompu ne veut plus revenir. Après une demi-heure de lutte, j'y renonce et, je me lève, dans l'intention d'aller finir ma nuit en plein air.

À ce moment, j'entends de nouveau – tellement faible que je peux croire à une seconde

illusion – ce même bruit de ronflement qui a, tout à l'heure, attiré mon attention. Cette fois, j'en aurai le cœur net. Je m'élance au-dehors, et je tends l'oreille dans la nuit...

Rien, ou, du moins, si peu de chose ! Un souffle qui décroît, décroît et meurt, par gradations insensibles dans la direction de l'est. Il faut me résigner à rester dans le doute.

Je me décide à aller retrouver Saint-Bérain, qui est en train de faire son tour de garde.

Surprise ! – (au fait ! est-ce une surprise ?) – Saint-Bérain n'est pas à son poste. Gageons que l'incorrigible distrait a oublié la consigne et qu'il s'occupe de tout autre chose. Pourvu que Moriliré n'en ait pas profité pour nous brûler la politesse !

Je m'en assure. Non, Moriliré ne s'est pas enfui. Il est toujours là, qui dort béatement, à plat sur le sol. J'aperçois sa face noire et son doroké blanc vivement éclairés par la lune.

Tranquillisé de ce côté, je me mets en quête de Saint-Bérain, dans l'intention de le tancer d'importance. Je sais à peu près où le trouver, car

j’ai remarqué qu’une rivière coule non loin de notre campement. J’y vais tout droit, et, conformément à mes prévisions, j’aperçois une ombre au milieu du courant. Comment l’enragé pêcheur peut-il être à cette distance de la rive ? Il a donc le pouvoir de marcher sur les eaux ?

Ainsi qu’il me l’a appris ce matin, Saint-Bérain a tout bonnement improvisé, avec trois bouts de bois, un radeau juste assez grand pour le porter, puis, à l’aide d’une longue branche en guise de gaffe, il s’est poussé à quelques mètres de la rive. Là, il a « mouillé » au moyen d’une grosse pierre jouant le rôle de l’ancre, et qu’une corde en fibre de rônier relie au radeau. La fabrication de ce matériel n’a pas exigé plus d’une demi-heure de travail. C’est très ingénieux.

Pour l’instant, ce n’est pas cela qui me préoccupe.

Je m’approche du bord, et j’appelle d’une voix assourdie :

– Saint-Bérain ?...

– Présent ! me répond l’ombre des eaux.

Je reprends :

– Qu’est-ce que vous faites, là, Saint-Bérain ?

J’entends un petit rire, puis l’ombre répond :

– Je braconne, mon cher.

Je crois rêver. Braconner ?... Au Soudan ?... Je ne sache pas que la pêche y soit réglementée. Je répète :

– Vous braconnez ?... Qu’est-ce que vous me chantez là ?

– Sans doute, me répond Saint-Bérain, puisque je pêche, la nuit, à l’épervier. C’est absolument défendu.

Cette pensée l’amuse beaucoup. Il rit, l’animal.

– Et Moriliré ?... dis-je, exaspéré.

C’est, dans la nuit, un formidable juron, que ma plume se refuse à transcrire, puis l’ombre se met en mouvement et Saint-Bérain, fait comme un voleur, trempé jusqu’aux genoux, saute sur la rive. Il est affolé, maintenant. C’est un peu tard.

– Moriliré !... répète-t-il d’une voix étranglée.

– Oui, Moriliré, lui dis-je. Qu'en avez-vous fait, malheureux ?

Ici, nouveau juron, et Saint-Bérain prend sa course dans la direction du poste, qu'il n'aurait pas dû quitter.

Heureusement, Moriliré dort toujours. Je pourrais même affirmer qu'il n'a pas fait un mouvement depuis que j'ai relevé le capitaine Marcenay. C'est ce que constate Saint-Bérain.

– Vous m'avez fait une peur ! soupire-t-il.

À ce moment, nous entendons un bruit assez violent du côté de la rivière que nous venons de quitter. On jurerait un homme qui se noie.

Nous courons, Saint-Bérain et moi, et, en effet, nous distinguons, au-delà du radeau improvisé, quelque chose de noir qui se débat.

– C'est un nègre, dit Saint-Bérain.

Il monte sur son radeau, et dégage le nègre, qu'il apporte à la rive, tout en m'expliquant :

– Le moricaud s'est empêtré dans mon épervier, que j'ai oublié. (Naturellement, mon brave Saint-Bérain.) Mais que diable faisait-il là,

ce nègre ?

Nous nous penchons sur le pauvre diable qui, d'ailleurs, respire avec une force suffisante pour que nous n'ayons aucune inquiétude sur son sort, et un même cri s'échappe de nos lèvres :

– Moriliré !...

C'est Moriliré, en effet, Moriliré complètement nu, mouillé de la tête aux pieds, à demi suffoqué par sa noyade. Il est clair que le guide a quitté le camp, qu'il a traversé la rivière à la nage, qu'il s'est offert une petite promenade dans la campagne, et qu'au retour il s'est embarrassé dans le filet providentiellement oublié par Saint-Bérain. Sans notre précieux distrait, la fugue du traître nous restait peut-être à jamais inconnue.

Mais, soudain, cette pensée me vient : et l'autre Moriliré, celui qui dort si bien à la clarté de la lune ?

Je cours à ce dormeur obstiné, je le secoue... Bon ! j'aurais dû m'en douter, le doroké est vide et me reste dans la main. Quant à la face noire, ce

n’est qu’un morceau de bois surmonté du casque et du plumet dont l’ancien tirailleur orne ses avantages naturels.

Cette fois, le drôle est pris en flagrant délit. Il faudra bien qu’il s’explique.

Je retourne près de Saint-Bérain et de son prisonnier. Ce dernier semble revenir péniblement à la vie.

Je dis : semble, car, tout à coup, il saute sournoisement sur ses pieds et s’élance du côté de la rivière, dans l’intention évidente d’y prendre un nouveau bain.

Moriliré a compté sans son hôte. La main de Saint-Bérain s’abat sur le poignet du fugitif qui fait de vains efforts pour se dégager.

Sincèrement, je crois Saint-Bérain moins séduisant que *l’Apollon* du Belvédère, mais il est fort comme Hercule. Il doit avoir une pince terrible, si j’en juge par les contorsions et les grimaces du nègre. En moins d’une minute, Moriliré est vaincu, glisse sur les genoux et demande grâce. En même temps, de sa main

inerte quelque chose tombe.

Je me baisse et ramasse l'objet. Malheureusement, nous ne nous méfions pas assez du nègre. Moriliré se dégage d'un effort désespéré, se jette sur moi et s'empare, avec sa main libre, dudit objet, qui disparaît dans sa bouche.

Troisième juron de Saint-Bérain. Je saute à la gorge du captif, dont mon compagnon empoigne l'autre bras.

Moriliré, étranglé, doit restituer. Il ne restitue, hélas ! qu'à moitié. Avec ses dents d'acier, le nègre a coupé en deux l'objet suspect, dont une partie est engloutie dans les profondeurs de son estomac.

Je regarde ma conquête. C'est une petite feuille de papier, sur laquelle il y a quelque chose d'écrit.

– Tenez bien cette canaille, dis-je à Saint-Bérain.

Saint-Bérain me rassure d'un mot, et je cours chercher le capitaine Marcenay. Le premier soin

de celui-ci est de déposer Moriliré congrûment ficelé dans une tente, autour de laquelle il place quatre hommes munis de la consigne la plus sévère. Après quoi, nous allons tous les trois chez le capitaine, très impatients de savoir ce qu'il y a sur la feuille de papier.

À la lueur d'une lanterne, on constate que ce sont des caractères arabes. Le capitaine, arabisant distingué, n'aurait aucune peine à les lire, s'ils étaient mieux tracés, et si le document était intact. Or, l'écriture est des plus imparfaites, et, comme je l'ai dit, nous ne possédons qu'une partie du texte. Dans l'état actuel, ce n'est qu'un rébus, que l'insuffisante lumière de la lanterne ne permet pas de déchiffrer. Il faut attendre le jour.

Mais, le jour venu, nous réfléchissons que nous allons sans doute nous donner une peine inutile. Tout porte à croire que Moriliré, ne pouvant plus espérer nous tromper, voudra tout au moins se valoir notre indulgence, qu'il avouera sa faute, par conséquent, et nous donnera lui-même la traduction complète du document.

Nous nous dirigeons vers la tente qui lui sert

de prison, nous y pénétrons...

Stupéfaits, nous nous arrêtons sur le seuil : les liens du prisonnier jonchent le sol. La tente est vide.

9

Par ordre supérieur

(Carnet de notes d'Amédée Florence.)

Même jour. – Tout à l'heure, j'ai dû m'interrompre, le capitaine Marcenay m'ayant appelé pour me montrer la traduction du lambeau de document arraché à l'appétit de Moriliré. Je reprends le récit chronologique des événements.

Donc, nous trouvons la tente vide. Plus de Moriliré. Rien que ses liens sur le sol. Très irrité, le capitaine Marcenay interpelle les hommes de garde. Mais les pauvres diables sont aussi étonnés que lui. Ils affirment n'avoir pas quitté leur poste et n'avoir entendu aucun bruit suspect. C'est à n'y rien comprendre.

Nous rentrons dans la tente, et alors seulement

nous remarquons qu'elle est percée, à son sommet, d'un trou assez large pour laisser passer un homme, et au-dessus duquel on aperçoit une grosse branche de bombax. Dès lors, tout s'explique. Moriliré, mal attaché, s'est débarrassé de ses liens et, grimpant le long du piquet central, il a repris sa liberté par le chemin des airs.

Faut-il courir après lui ? À quoi bon ? Le fugitif a près d'une heure d'avance et, d'ailleurs, comment trouver un homme au milieu des hautes graminées de la brousse ? Il faudrait avoir des chiens.

D'accord sur ce point, nous nous résignons à l'inévitable. Le capitaine fait abattre la tente qui a si mal gardé Moriliré, renvoie les quatre tirailleurs, en leur ordonnant, sous peine d'un châtiment sévère, le plus profond silence sur ce qu'ils ont vu, et disparaît chez lui, où il va s'attaquer au mystérieux document. Moi, je m'attelle à la rédaction de mes notes. Pendant ce temps, Saint-Bérain mettra nos compagnons au courant des événements, s'il ne l'oublie pas, toutefois.

Une heure plus tard, le capitaine Marcenay m'envoie chercher, comme je l'ai dit. Je le trouve dans la tente de M. Barsac, où tous les Européens sont réunis. Les visages expriment un étonnement des plus naturels. À quoi rime, en effet, la trahison de Moriliré ? Agirait-il pour le compte d'un tiers, dont, pour ma part, j'ai soupçonné l'intervention il y a déjà longtemps ? Dans quelques minutes, nous le saurons peut-être.

– L'écriture arabe, nous explique le capitaine Marcenay, va de droite à gauche, mais il n'y a qu'à la lire par transparence, en tournant vers soi le verso du papier, pour la rétablir dans le sens qui nous est habituel. On obtient alors ceci.

Il nous remet un papier, calqué sur celui dont nous nous sommes emparés, et par conséquent irrégulièrement déchiré, sur lequel je lis les mots suivants, que je transcris en caractères latins :

Mansa a man grigni toubaboul

Mémou nimbé mando kafa

batak manaéta sofa

A okata. Batou

i a kafolo. Mansa a bé

S’il n’y a que moi pour déchiffrer ce grimoire !...

Le papier passe de main en main. M^lle^ Mornas et Saint-Bérain paraissent y comprendre quelque chose. J’admire l’étendue de leurs connaissances. Quant à MM. Barsac et Poncin, ils en savent juste autant que moi.

– Les derniers mots de la première et de la deuxième ligne sont incomplets, nous expose le capitaine Marcenay. L’un doit être lu *toubaboulengo,* qui veut dire « Européens », littéralement « Européens rouges », et l’autre *Kafama,* qui signifie « encore ». Voici maintenant la traduction du document ainsi complété : « Le maître (ou le roi) ne veut pas que les Européens... Puisqu’ils avancent encore... lettre amènera soldats... Il commandera. Obéis... tu as commencé. La maître (ou le roi) est... »

Nous faisons la grimace. Ce n’est pas

beaucoup plus clair.

Cependant, le capitaine Marcenay continue sa démonstration.

– Le premier fragment de phrase se comprend aisément. Il y a quelque part un maître ou un roi qui ne veut pas que nous fassions telle ou telle chose. Quoi ? Le second fragment nous le dit. Il ne veut pas que nous avancions dans le pays noir. Pour une raison quelconque, nous le gênons, probablement. Ce second fragment commençait sans doute l'énoncé d'un plan que nous ne connaîtrons pas. Les deux lignes suivantes sont moins limpides. « Une lettre qui amènera des soldats », cela ne veut pas dire grand-chose ; la quatrième n'est qu'un ordre adressé à Moriliré, et nous ignorons qui est cet « il », qui commandera. Quant aux derniers mots, ils n'ont aucun sens, pour nous tout au moins.

On se regarde avec désappointement. Nous voici bien avancés ! M. Barsac prend la parole et résume la situation.

– De ce que nous avons observé jusqu'ici, y compris les événements d'aujourd'hui, on peut

conclure : *Primo,* que notre guide nous trahissait pour le compte d'un tiers, lequel, pour des raisons inconnues, cherche à s'opposer à notre passage. *Secundo,* que cet inconnu dispose d'un certain pouvoir, puisqu'il a réussi à nous donner, à Conakry, un guide de son choix. *Tertio,* que ce pouvoir n'est pas très grand, néanmoins, puisqu'il n'a trouvé, jusqu'ici, que des moyens enfantins pour parvenir à ses fins.

J'objecte :

– Pardon ! Le mystérieux inconnu a fait, dans le même sens, des tentatives d'un autre ordre.

Et je communique à l'honorable auditoire mes réflexions touchant l'empoisonnement au *doung-kono* et les prédictions du *kéniélala.* Je suis loué pour ma perspicacité.

– Les ingénieuses déductions de M. Florence, ajoute M. Barsac, ne font en somme que confirmer les miennes. Je persiste donc à croire que notre adversaire, quel qu'il soit, n'est pas très à craindre, sans quoi il aurait employé contre nous des moyens plus efficaces et plus sérieux.

M. Barsac a raison. C'est la sagesse, Sophie, la grande Sophie des Grecs, qui parle par sa bouche. Il continue :

– Mon opinion est que, tout en ayant cette affaire en sérieuse considération, il convient de ne pas l'exagérer. Ce qui revient à dire : soyons prudents, mais ne nous laissons pas émouvoir.

Tout le monde approuve, ce qui ne m'étonne pas, car je connais les mobiles secrets de chacun. Ce qui m'étonne, par exemple, c'est l'obstination de M. Barsac. Pourquoi ne saisit-il pas cette occasion d'interrompre un voyage dont l'inutilité n'est pas discutable ?

Quoi qu'il en soit, nous sommes dans la nécessité de nous procurer de nouveaux guides. M^lle^ Mornas propose les siens, qui connaissent, ou tout au moins, doivent connaître le pays, puisque c'est pour cette raison qu'ils ont été engagés. Afin de trancher la question, on fait comparaître Tchoumouki et Tongané.

L'attitude du premier ne me plaît pas. Il répond qu'on peut compter sur lui, mais il semble gêné, embarrassé, et, pendant qu'il parle, je

n’arrive pas à saisir son regard fuyant. Pour moi, le particulier sue le mensonge. M’est avis qu’il ne vaut pas mieux que Moriliré.

Tongané est, au contraire, très carré. Il affirme qu’il connaît parfaitement le pays et qu’il nous conduira où il nous plaira d’aller. Il assure également qu’il saura mettre à la raison porteurs et âniers. Ce garçon me fait bonne impression. Sa voix est franche, son regard droit.

Je décide qu’à partir de ce moment j’aurai confiance en Tongané et me méfierai de Tchoumouki.

Les deux nouveaux guides vont palabrer avec le personnel noir. Selon la version officielle, ils lui apprennent que Moriliré a été dévoré par un caïman, et qu’ils commanderont désormais en son lieu et place. Personne ne dit mot. Après la sieste, nous partirons.

9 février. – Moriliré n’est plus là, mais c’est exactement la même chose. Avec Tchoumouki et Tongané, nous n’avançons guère plus vite qu’avec leur prédécesseur.

Ce sont, entre les deux guides, des disputes continuelles à propos de la direction à prendre. Ils ne sont jamais d'accord, et leurs querelles sont interminables. Moi, j'opine systématiquement dans le sens de Tongané, bien que ce soit lui qui crie le plus fort, et l'expérience prouve que je vois juste. S'il arriva, en effet, par hasard, que la majorité décide en faveur de Tchoumouki, les renseignements que nous recueillons au premier village rencontré nous montrent invariablement notre erreur. Il faut alors biaiser, parfois à travers des terrains quasi impraticables, pour retrouver le bon chemin que nous avons quitté.

D'autres fois, la discussion des deux Noirs se prolonge tellement, que la grande chaleur arrive et qu'il faut s'arrêter où l'on est.

Dans ces conditions, on n'avance pas vite. Aussi, en deux jours et demi, avons-nous fait à peine une trentaine de kilomètres. C'est maigre.

Nous suivons toujours la vallée dans laquelle nous sommes entrés à Kokoro. Elle s'est élargie encore, et nous n'avons plus de hauteurs que sur notre droite, dans le Sud, par conséquent.

Le chemin est, en somme, des plus faciles, et n'étaient les éternels passages de rivières, rarement sur des ponts de bois aux trois quarts rompus, plus souvent au moyen de gués qui ne sont pas toujours très guéables et où les caïmans sont loin d'être rares, nous n'aurions à lutter contre aucune difficulté matérielle.

11 février. – De bonne heure ce matin, nous sommes au milieu de champs cultivés, ce qui indique la proximité d'un village. Ces champs seraient assez bien entretenus, si une grande partie d'entre eux n'étaient pas dévastés par les termites qui sont de terribles destructeurs.

Ces insectes bâtissent des termitières en forme de champignons, parfois de la hauteur d'un homme, qu'ils évacuent, au commencement de l'hiver, sous forme de fourmis ailées. Les villages en sont alors infestés. Mais l'homme ne perd aucune occasion de se distraire un peu. L'apparition de ces fourmis ailées est le signal de fêtes et d'orgies sans nom. On allume partout des feux, où les fourmis viennent se brûler les ailes. Les femmes et les enfants les ramassent et les

font frire au beurre de cé. Or, ce n'est pas tout de manger, il faut boire. C'est pourquoi, le soir venu, tout le village est ivre.

Vers huit heures, nous apercevons celui que nous annonçaient les cultures. Il s'appelle Bama. Au moment où nous en approchons, nous rencontrons une procession de *dou,* en train de parcourir les *lougans* pour en chasser les mauvais esprits et demander la pluie. Ces *dou* sont des individus vêtus de blouses sur lesquelles on a cousu des brins de chanvre et des fibres de palmier. Leur tête est entièrement recouverte d'un bonnet de chanvre avec deux trous pour les yeux et surmontée d'un cimier en bois rouge ou d'un bec d'oiseau de proie.

Ils marchent en dansant, suivis de badauds et de gamins qu'ils ne se gênent pas pour frapper de leurs bâtons « sacrés ». Lorsqu'ils passent devant une case, on les gorge de *dolo* (bière de mil) et de vin de palme. C'est assez dire qu'après une heure de promenade, ils sont ivres morts.

Une demi-heure plus tard, nous arrivons à Bama. D'un air hypocrite, Tchoumouki expose

alors au capitaine Marcenay que les nègres sont trop fatigués, qu'ils se refusent à faire une autre étape et qu'ils demandent à rester à Bama toute la journée. Le capitaine ne bronche pas, et, malgré les signes de réprobation que Tongané multiplie derrière le dos de son camarade, il prend un air étonné et répond que la demande est inutile, puisqu'il était déjà décidé qu'on ferait une longue halte ce jour-là. Tchoumouki se retire interloqué, tandis que Tongané lève les bras au ciel et exprime à Malik son indignation.

Nous profitons de cet arrêt imprévu pour aller visiter le village, et bien nous en prend, car il est différent de ceux que nous avons déjà vus jusqu'ici.

Pour y entrer, on nous fait d'abord monter sur le toit d'une case, et on nous conduit ainsi de toit en toit, jusqu'à celle du *dougoutigui*.

Ce *dougoutigui* est un vieux nègre à fortes moustaches, et ressemble à un ancien sous-officier de tirailleurs. Il fume une longue pipe de cuivre, dont le feu est entretenu par un affreux petit négrillon.

Il nous reçoit avec beaucoup de cordialité, et nous offre du *dolo*. Pour ne pas être en reste de politesse, nous lui faisons quelques menus présents qui le comblent de joie, puis, ces rites accomplis, nous nous promenons en touristes.

Sur la place, un barbier ambulant opère en plein air. Près de lui, des gamins, pédicures et manucures, rognent à l'aide de vieux ciseaux, les ongles des pieds et des mains. Quatre cauries par tête, tel est le prix de leurs services, mais ils doivent rendre aux clients les rognures d'ongles, que ceux-ci s'empressent d'aller enterrer pieusement dans de petits trous. J'ai beau m'enquérir, par le canal de Saint-Bérain qui se fait à peu près comprendre, impossible de connaître les raisons de cette étrange coutume.

À quelques pas, un « médecin » traitait un malade suivant les prescriptions du Codex nègre. Nous assistons de loin à la « consultation ».

Le malade est un homme émacié, aux yeux caves, tout tremblant de fièvre. Le médecin le fait coucher sur le sol, au milieu d'un cercle de curieux, puis, s'étant blanchi la figure avec de la

cendre délayée, car, ici, le blanc est « fétiche », il place auprès de lui une petite statuette en bois grossièrement sculptée, image d'un dieu favorable. Il exécute ensuite autour du patient une danse échevelée, en poussant des cris sauvages. Enfin, il se fait indiquer la partie malade, la masse doucement, et soudain, avec un hurlement de joie, feint d'en retirer un fragment d'os dissimulé au préalable dans sa main. Le malade se lève aussitôt et s'en va, en se déclarant guéri, nouvelle preuve de la vérité de cet apophtegme : il n'y a que la foi qui sauve.

Celle de notre malade n'était-elle pas suffisante ? Il y a lieu de le supposer, car l'amélioration par lui accusée n'a été que de courte durée. Le soir même, notre campement recevait sa visite. Ayant appris, de l'un ou l'autre de nos nègres, qu'un médecin *toubab* était parmi nous, il venait implorer le secours du sorcier blanc, puisque le sorcier noir n'avait pas réussi à le soulager.

Après un examen sommaire, le docteur Châtonnay lui administra tout simplement une

dose de quinine. Le « client » ne fut pas avare de *barka* (merci), mais, tout en s'éloignant, il secouait la tête d'un ait sceptique, en homme qui ne compte guère sur un remède dont aucune incantation ni sortilège ne renforcent l'efficacité.

12 février. – Aujourd'hui, c'est « même chose » qu'hier comme disent nos hommes d'escorte. C'est même pis. Nous ne ferons encore qu'une seule étape, et nous n'en ferons pas demain.

Ce matin, le départ s'est accompli en bon ordre.

Au moment où notre colonne s'ébranlait, nous avons vu accourir le malade d'hier soir. Il allait tellement mieux qu'il voulait remercier son sauveur une fois de plus. Le docteur lui remit quelques paquets de quinine, avec la manière de s'en servir.

Tout va bien jusqu'à l'étape. Le train est vif. Pas une anicroche, pas une plainte parmi les nègres. C'est trop beau.

À l'heure de la halte, en effet, pendant qu'on

s’installe, Tchoumouki aborde le capitaine Marcenay et lui tient un discours analogue à celui de la veille. Le capitaine répond que Tchoumouki a pleinement raison, qu’on ne repartira pas, ni ce soir, ni de toute la journée de demain, mais qu’ensuite, après ce grand repos, on ne s’arrêtera plus, le soir, avant d’avoir franchi un minimum de vingt kilomètres.

Le capitaine a prononcé ces mots à haute voix, de façon que nul n’en ignore. Les nègres savent donc qu’on va désormais inaugurer la manière forte. Mais le ton ferme du capitaine les a probablement impressionnés. Ils ne disent rien et font le gros dos, en échangeant des regards en dessous.

Même jour, onze heures du soir. – Cette histoire-là commence à m’agacer.

Ce soir, un peu avant six heures, en plein jour, par conséquent, nous entendons tout à coup le même bruit de ronflement, ou de bourdonnement, qui a, une première fois, frappé nos oreilles près de Kankan, et ensuite mon tympan personnel, le soir de l’incident Moriliré.

Aujourd'hui encore, ce bruit singulier nous arrive de l'est. Il est très faible, suffisamment fort, cependant, pour qu'une erreur ne soit pas admissible. Aussi bien, je ne suis pas seul à l'avoir entendu. Le camp entier lève la tête vers le ciel, et les Noirs donnent déjà des signes de terreur.

Il fait jour, ai-je dit, et pourtant nous n'apercevons rien. Où qu'on regarde, le ciel est désert. Il est vrai qu'une colline assez haute limite la vue, du côté de l'est précisément. Je me hâte vers son sommet.

Pendant que je la gravis de toute la vitesse de mes jambes, l'étrange bruit grandit peu à peu, puis cesse brusquement, et, quand j'atteins le point culminant, rien ne trouble le silence.

Mais, si je n'entends plus, je peux voir maintenant. Devant moi, c'est la plaine, c'est, à perte de vue, cette forêt de graminées démesurées qui constitue la brousse. Cette étendue est déserte.

J'écarquille en vain les yeux, en vain j'inspecte l'horizon. Je ne vois rien.

Je reste en sentinelle jusqu'au moment où la nuit tombe. Peu à peu, de profondes ténèbres recouvrent la campagne, car la lune va entrer dans son dernier quartier et se lève tard, par conséquent. Il est inutile de m'entêter davantage. Je redescends.

Or, je ne suis pas à moitié de la côte que le bruit reprend. C'est à devenir fou, ma parole. Il reprend de la même manière qu'il a cessé, brusquement, puis décroît peu à peu, comme s'il s'éloignait dans l'Est. En quelques minutes, c'est de nouveau le silence.

J'achève ma descente, tout pensif, et je rentre dans ma tente, où j'écris brièvement ces quelques notes.

13 février. – Aujourd'hui, repos. Chacun s'occupe de ses affaires.

M. Barsac se promène de long en large. Il paraît soucieux.

M. Poncin prend, sur un calepin de grand format, des notes sans doute relatives à ses fonctions. À en juger par les mouvements de son

crayon, il semblerait qu'il se livre à des calculs. Quels calculs ? Je le lui demanderais bien, mais me répondrait-il ? Entre nous, je crains qu'il ne soit muet.

Saint-Bérain... Bon ! où est-il, Saint-Bérain ?... Je présume qu'il taquine le goujon quelque part.

Le capitaine Marcenay cause avec M^lle^ Mornas. Ne les troublons pas.

À l'autre extrémité du camp, Tongané tient compagnie à Malik. Ils n'ont pas l'air de trouver le temps long, eux non plus.

Le personnel nègre dort çà et là, et l'escorte, à l'exception des sentinelles, fait de même.

Moi, je passe une bonne partie de la journée à terminer un article, à l'aide des notes des jours précédents.

L'article fini et signé, j'appelle Tchoumouki, préposé au service de la poste. Tchoumouki ne répond pas. Je prie un tirailleur d'aller à sa recherche. Une demi-heure plus tard, le tirailleur revient et me dit qu'il n'a pu le découvrir. Je le

cherche à mon tour sans plus de succès. Tchoumouki est devenu invisible, et je dois renoncer à expédier mon article.

14 février. – Ce matin, coup de théâtre.

Vers huit heures, car nous avons passé une partie de la matinée à chercher inutilement Tchoumouki, nous nous disposons à partir, de guerre lasse, quand, dans l'ouest, et, par conséquent, du côté de Bama que nous avons quitté il y a deux jours, nous voyons apparaître au loin une troupe nombreuse.

Le capitaine Marcenay l'a vue avant moi, et il a donné ses ordres en conséquence. En un clin d'œil, notre escorte a pris ses positions de combat.

Ces précautions sont inutiles. Nous ne tardons pas à reconnaître des uniformes français, ou du moins ce qui en tient lieu dans ce pays, et, quand la troupe inconnue est plus près, nous constatons qu'elle se compose de vingt soldats réguliers de race noire, tous montés et armés du fusil réglementaire, et de trois Européens, également à cheval, deux sous-officiers et un lieutenant, qui

porte la tenue de l'infanterie coloniale.

Un de nos sergents est envoyé à la rencontre des nouveaux venus, qui, eux-mêmes, détachent en avant un des leurs. Les deux parlementaires échangent quelques mots, puis la troupe, qui a fait halte pendant ces pourparlers, reprend sa marche dans notre direction.

Elle pénètre dans notre campement, les fusils en bandoulière, et le lieutenant qui la commande aborde le capitaine Marcenay. Le dialogue suivant parvient à nos oreilles :

– Le capitaine Marcenay ?

– C'est moi, lieutenant...

– Lieutenant Laceur, du 72e d'infanterie coloniale, commandant actuellement un détachement monté de volontaires soudanais. J'arrive de Bamako, mon capitaine, et, depuis Sikasso, où je vous ai manqués de quelques jours, je suis à votre poursuite.

– Dans quel but ?

– Ce pli vous l'apprendra, mon capitaine.

Le capitaine Marcenay prend la lettre qui lui

est offerte. Pendant qu'il la lit, je constate que son visage exprime autant de surprise que de désappointement.

– C'est bien, lieutenant, dit-il. Permettez-moi de mettre M. Barsac et ses compagnons au courant. Je suis ensuite à vous.

Le lieutenant s'incline. Le capitaine donne un ordre à ses hommes, puis s'approche de notre groupe.

– J'ai à vous apprendre une nouvelle étonnante, monsieur le député, dit-il à M. Barsac. Il faut que je vous quitte.

– Nous quitter !...

Cette exclamation, je dois à la vérité de dire que c'est M^lle^ Mornas qui l'a poussée. Je la regarde. Elle est toute pâle et se mord les lèvres. Je ne connaîtrais pas son énergie, je jurerais qu'elle va pleurer.

Nous, nous sommes surtout ahuris, sauf M. Barsac, chez qui la colère domine.

– Qu'est-ce à dire, capitaine ? demande-t-il.

– C'est-à-dire, monsieur le député, que je

reçois l'ordre formel de me rendre à Tombouctou.

– C'est inimaginable ! s'écrie M. Barsac, qui semble très blessé.

– Mais cela est, réplique le capitaine. Lisez plutôt.

Il tend à M. Barsac la lettre que le lieutenant lui a remise. Le chef de la mission la parcourt des yeux en donnant de multiples signes d'indignation, après quoi il nous la montre et nous prend à témoin du sans-gêne avec lequel on le traite.

Je m'arrange pour avoir la lettre le dernier, afin de pouvoir en prendre rapidement copie. Voici cette lettre :

République Française

Gouvernement général du Sénégal

Cercle de Bamako

Le colonel

Ordre au capitaine Pierre Marcenay et à son

détachement de se rendre à marches forcées à Ségou-Sikoro et, de là, par la voie du Niger, à Tombouctou, où il se mettra à la disposition du colonel commandant la place. Les chevaux du détachement du capitaine Marcenay seront laissés en subsistance à Ségou-Sikoro.

Le lieutenant Lacour, du 72e régiment d'infanterie coloniale, commandant un détachement monté de vingt volontaires soudanais, portera le présent ordre au capitaine Marcenay, à Sikasso, et se mettra à la disposition de M. le député Barsac, chef de la mission extraparlementaire de la boucle du Niger (première section), qu'il escortera jusqu'à son point d'arrivée.

Le colonel commandant le cercle de Bamako.

Saint-Auban.

Pendant que je prends fébrilement copie, M. Barsac continue à exhaler sa mauvaise humeur.

– C'est inqualifiable ! dit-il. Nous donner

vingt hommes d'escorte !... Et précisément au moment où nous nous heurtons aux pires difficultés !... Ah ! mais cela ne se passera pas ainsi !... Dès mon retour à Paris, nous verrons si la Chambre approuve qu'on traite un de ses membres avec une pareille désinvolture.

– En attendant, il faut obéir, dit le capitaine Marcenay, qui n'essaie même pas de cacher sa tristesse.

M. Barsac attire le capitaine à l'écart, mais j'ai une oreille de reporter et j'entends fort bien.

– Pourtant, capitaine, si l'ordre n'était pas authentique !... suggère M. Barsac à mi-voix.

Le capitaine a un haut-le-corps.

– Pas authentique !... répète-t-il. Vous n'y pensez pas, monsieur le député. Il n'y a malheureusement aucun doute. La lettre est munie de tous les cachets officiels. D'ailleurs, j'ai été sous les ordres du colonel Saint-Auban, et je connais parfaitement sa signature.

La mauvaise humeur excuse bien des choses. Je trouve cependant que M. Barsac va trop loin.

Heureusement que le lieutenant Lacour n'a pas entendu. Il ne serait pas flatté.

M. Barsac n'a rien trouvé à répondre et garde le silence.

– Voudriez-vous me permettre, monsieur le député, de vous présenter le lieutenant Lacour, dit le capitaine et de prendre ensuite congé de vous ?

M. Barsac ayant acquiescé, les présentations sont faites.

– Connaissez-vous, lieutenant, interroge alors M. Barsac, les raisons qui ont motivé l'ordre dont vous êtes porteur ?

– Certainement, monsieur le député, répond le lieutenant. Les Touaregs Aouelimmiden sont en effervescence et menacent nos lignes. D'où nécessité de renforcer la garnison de Tombouctou. Le colonel a pris ce qu'il avait sous la main.

– Et nous ?... objecte le chef de la mission. Est-il prudent de réduire notre escorte à vingt hommes ?

Le lieutenant Lacour sourit.

– Cela ne peut offrir aucun inconvénient, assure-t-il. Cette région est absolument tranquille.

– Ne disait-on pas, cependant, objecte M. Barsac – le ministre des Colonies lui-même a porté ces faits à la tribune de la Chambre, et le président de Conakry nous les a confirmés – que les abords du Niger étaient le théâtre d'événements des plus inquiétants ?

– Cela a été vrai autrefois, répond le lieutenant Lacour, qui sourit toujours, mais il n'en est plus question. C'est de l'histoire ancienne.

– Pourtant, nous avons pu constater nous-mêmes... insiste M. Barsac, qui met le lieutenant au courant de nos aventures.

Celui-ci n'en paraît pas troublé.

– Vous voyez bien, dit-il, que l'inconnu qui semble vous préoccuper plus que de raison est en somme un bien petit personnage. Comment ! il a, d'après vous, la prétention de vous barrer la route, et il n'a pas imaginé autre chose pour vous arrêter ?... Ce n'est pas sérieux, monsieur le député.

Comme ce sont là ses propres conclusions, M. Barsac ne trouve rien à répliquer.

Le capitaine Marcenay s'approche.

– Permettez-moi, monsieur le député, de prendre congé de vous, dit-il.

– Eh quoi ! si vite ! s'écrie M. Barsac.

– Il le faut bien, répond le capitaine, mes ordres sont formels. Je dois gagner Ségou-Sikoro et Tombouctou sans perdre une heure.

– Faites donc, capitaine, concède, en lui tendant la main, M. Barsac, dont l'émotion apaise la colère, et soyez sûr que vous emportez avec vous tous nos vœux. Personne de nous n'oubliera ces quelques jours passés en commun, et je suis l'interprète de tous, j'en suis certain, en vous exprimant notre reconnaissance pour votre protection vigilante et votre dévouement sans défaillance.

– Merci, monsieur le député, dit le capitaine, sincèrement ému lui aussi.

Il nous fait ses adieux à chacun à tour de rôle, en finissant cela va de soi, par M^lle^ Mornas. Je les

guigne de l'œil, on le pense bien.

Mais j'en suis pour ma curiosité. Tout se passe le plus simplement du monde.

– Au revoir, mademoiselle, dit le capitaine.

– Au revoir, capitaine, répond M^lle^ Mornas.

Rien de plus. Toutefois pour nous qui sommes dans la confidence, ces pauvres mots ont une valeur qu'on ne leur accorde pas d'ordinaire. Nous comprenons tous qu'ils équivalent à une double et formelle promesse.

C'est bien ainsi que le comprend le capitaine, car son visage s'est rasséréné. Il prend la main que lui tend M^lle^ Mornas, y dépose respectueusement un baiser, s'éloigne, saute à cheval et se place à la tête de son détachement, qui s'est groupé pendant ce temps.

Un dernier salut à notre adresse, puis il lève son sabre. Les cent hommes s'ébranlent et partent au grand trot. Non sans un certain trouble, nous les suivons des yeux. En quelques minutes, ils sont hors de vue.

Nous voici seuls avec le lieutenant Lacour, ses

deux sous-officiers et ses vingt hommes, dont nous ne soupçonnions pas l'existence il y a une heure. L'aventure s'est déroulée si rapidement que nous en sommes tout étourdis. Il s'agit, maintenant, de reprendre son calme.

Je reprends le mien assez vite, et je regarde nos nouveaux gardes du corps, afin de faire connaissance avec eux. Il se passe alors quelque chose de curieux. Au premier regard que je jette sur eux, j'ai un petit frisson – pas désagréable, ma foi ! – car j'ai tout à coup l'impression très nette qu'ils ressemblent tout à fait à des gens avec lesquels je n'aimerais pas me trouver au coin d'un bois.

10

La nouvelle escorte

(Carnet de notes d'Amédée Florence.)

Même jour, le soir. – Non, je n'aimerais pas me trouver avec eux au coin d'un bois, et pourtant j'y suis, ou plutôt je suis avec eux en pleine brousse, ce qui est pire, infiniment. Aussi la situation est-elle, à mes yeux, remplie de charme. Avoir conscience qu'on court un danger, un vrai, et ne pas connaître ce danger ; avoir l'intelligence tendue pour deviner ce qu'on vous cache, l'œil et l'oreille aux aguets pour parer le coup qu'on pressent, sans savoir d'où il viendra, rien de plus « excitant ». C'est pendant ces heures-là qu'on vit d'une manière vraiment intensive, et ces sensations dégottent joliment le plaisir d'un café-crème sur la terrasse du

Napolitain.

Allons ! Voilà que je m'emballe, selon ma coutume. En me montrant des bandits, alors que nous avons affaire, sans doute, à des tirailleurs très ordinaires et très quelconques, mon imagination ne me jouerait-elle pas un mauvais tour ? Et la lettre, la lettre authentique du colonel Saint-Auban, qu'est-ce que j'en fais ?

Ce qu'on voudra. La lettre du colonel Saint-Auban me gêne, je l'accorde, mais rien ne peut prévaloir contre l'impression que me causent notre nouvelle escorte et son commandant.

Et d'abord, cet officier, ces sous-officiers, ces soldats sont-ils des « militaires » ? Pour les Noirs, on ne peut savoir. Ces nègres se ressemblent tous. Pour l'officier, on est tenté de répondre oui. Par contre, on répond non sans hésiter en ce qui concerne les deux sergents. Des tirailleurs, ces têtes-là ? À d'autres ! Nul besoin d'être phrénologiste, physiognomoniste, ni tout autre savant en iste, pour lire sur ces faces-là : inquiétude de la bête traquée, goût des plaisirs grossiers, impulsivité sans contrôle, violence et

cruauté. Charmant portrait !

Ce qui m'a frappé en premier lieu n'est qu'un détail, mais c'est ce détail qui a ouvert le robinet de mes cogitations. N'est-il pas bizarre, en effet, que ces hommes, sous-officiers compris, soient couverts de poussière, ainsi qu'il sied à des gens courant après nous depuis quinze jours, et que leur chef soit frais comme s'il sortait d'une boîte ? Car il est frais, et même à un point invraisemblable. Linge blanc, chaussures brillantes, moustache cirée, c'est tout à fait un joli garçon. Et sa tenue ? On dirait que le lieutenant Lacour va passer une revue. Il est d'« ordonnance » de la tête aux pieds. Rien ne lui manque, pas un bouton, pas un fil, jusqu'à son pantalon qui a le pli marchand ! On n'a pas souvent l'occasion, dans la brousse, d'admirer une telle élégance. Cet uniforme-là crie à qui veut l'entendre qu'on ne l'a jamais mis, qu'il est tout neuf, et celui qui le porte, dans son désir d'avoir l'air « officier », me semble avoir dépassé les limites de la vraisemblance.

Pour être si pimpant pendant que ses

subordonnés sont aussi poussiéreux, le lieutenant Lacour ne nous donnait donc pas la chasse avec eux ?

Les deux sergents sont, au contraire, abondamment sales, mais, s'ils n'ont pas l'élégance exagérée de leur officier, ils pèchent, à mon avis, par l'excès opposé. Leurs uniformes (?) semblent venir du « décrochez-moi ça ». Ils sont en loques. Leurs pantalons sont beaucoup trop courts et largement rapiécés, et aucun numéro, aucun signe quelconque n'indique leur régiment. J'ai peine à croire qu'on entretienne aussi mal des soldats français, fussent-ils des engagés à court terme. Autre remarque plus difficile à traduire : il m'apparaît que les propriétaires de ces vieux uniformes n'ont pas l'habitude de les porter. Sans que je puisse expliquer très bien pourquoi, ils n'ont pas l'air d'être « chez eux » dans leurs vêtements.

Telle est la liste complète de mes remarques et observations. On trouvera peut-être que c'est maigre et que j'ai grandement tort de me laisser influencer par des particularités insignifiantes,

qui s’expliquent peut-être le plus simplement du monde ? Je ne dis pas non, car je ne suis pas loin d’avoir moi-même cette opinion. En cherchant à préciser, pour les noter sur ce carnet, les raisons de ma méfiance, je suis le premier à les trouver bien faibles. Mais c’est aussi que cette méfiance est surtout instinctive, et cela, je ne peux le rendre avec des mots.

Quoi qu’il en soit, je n’ai rien à ajouter à ce qui précède. Pour la discipline, notamment, rien à dire. Même, elle serait plutôt trop stricte, à mon idée. Les sentinelles sont à leur poste et se relèvent régulièrement. La tenue générale est parfaite, trop parfaite peut-être.

L’escorte se divise nettement en trois groupes qui ne fraient aucunement avec le surplus du convoi. Le premier comprend les vingt tirailleurs soudanais. En dehors de leurs heures de garde, ils ne se quittent pas, et, chose incroyable quand il s’agit de Noirs, ils parlent à peine. Ils font leur popote en silence, ou ils dorment. On ne les entend pas. Ils obéissent au doigt et à l’œil à leurs sous-officiers, qu’ils paraissent beaucoup

redouter. Il semblerait, en somme, que ces vingt nègres sont très tristes et qu'ils ont peur.

Le deuxième groupe réunit les sous-officiers. Ceux-ci causent, mais exclusivement ensemble, et toujours à mi-voix. Malgré mon oreille de reporter, je n'ai pu, jusqu'ici, saisir au vol que peu de mots sans importance.

Le troisième et dernier groupe est composé du lieutenant Lacour tout seul. Ce lieutenant Lacour est un homme de petite taille, qui me fait l'effet d'être un monsieur pas commode. Il a des yeux bleu pâle, des yeux d'acier, comme on dit, qui n'expriment pas précisément une bienveillance universelle. Pas bavard, et sauvage avec ça. De tout l'après-midi, je ne l'ai vu sortir de sa tente que deux fois, et uniquement pour inspecter ses hommes. Cette opération n'est pas variée. En apercevant leur chef, les tirailleurs se lèvent et se mettent en ligne. Le lieutenant, raide comme un piquet, passe devant eux, tandis que son regard glacé les parcourt de la tête aux pieds, puis il disparaît chez lui, sans avoir adressé la parole à personne. En mettant tout au mieux, j'ose dire

que cet élégant officier ne sera pas, du moins, un joyeux compagnon.

De toute la journée, je n'ai pas aperçu M^lle^ Mornas.

Ni Tchoumouki non plus, ce qui fait que j'ai toujours mon article en poche.

15 février. – Au réveil, ce matin, je ne constate aucun préparatif de départ. Je m'informe auprès de Tongané, lequel m'apprend que nous ne bougerons pas de toute la journée. Après le repos d'hier, cette halte me paraît étrange.

Le hasard me fait croiser le lieutenant Lacour, toujours aussi raide et d'une aussi impeccable élégance. Je l'aborde, et lui demande la raison de cet arrêt supplémentaire.

– Ordre de M. Barsac, me répond-il laconiquement.

Quatre mots, après lesquels il fait le salut militaire et pivote sur ses talons. Le lieutenant Lacour n'est pas ce qu'on appelle un brillant causeur.

Pourquoi le chef de la mission nous fait-il

ainsi marquer le pas ? Renoncerait-il à poursuivre le voyage avec cette escorte réduite des quatre cinquièmes ? Cela m'intrigue. Cela m'inquiète aussi, puisque cette décision mettrait le point final à un reportage que je pressens être sur le point de devenir sensationnel.

Précisément, vers dix heures, j'aperçois M. Barsac. Il se promène à grands pas, les mains derrière le dos, les yeux vers le sol, et n'a pas l'air de bonne humeur. Le moment n'est peut-être pas très bien choisi pour lui demander quels sont ses projets. Cette considération ne m'arrête pas, et je risque l'interview.

M. Barsac ne se fâche pas. Il s'arrête, et me regarde un bon moment en silence. Enfin, il me dit :

– Il y a quelques jours, monsieur Florence, vous m'avez déjà posé la même question. Je ne vous ai pas répondu. Je vous répondrai aujourd'hui que je ne sais pas moi-même quelle réponse je dois faire.

– Vous n'avez donc pris encore aucune décision, monsieur le député ?

– Aucune. Je réfléchis, je tâtonne, je pèse le pour et le contre...

Nouveau silence, puis, tout à coup :

– Mais, au fait, s'écrie M. Barsac, pourquoi n'examinerions-nous pas la question ensemble ? Vous êtes un garçon pratique et plein de bon sens. (Merci bien, monsieur Barsac.) Vous me donnerez votre avis.

Je m'incline.

– À vos ordres, monsieur le député.

– Examinons d'abord, reprend M. Barsac, si ce voyage peut être continué sans imprudence ; en d'autres termes, s'il est possible.

Je suggère :

– Peut-être vaudrait-il mieux examiner d'abord s'il est utile.

– Du tout, réplique M. Barsac, son utilité est certaine.

Un homme étonné, c'est moi. Cependant, M. Barsac poursuit.

– Donc, ce voyage est-il faisable ? voilà le

problème. Hier encore, il ne se posait même pas, car, jusqu'ici, aucun incident vraiment sérieux n'avait marqué notre route. C'est bien votre opinion, n'est-ce pas ?

– Tout à fait.

– Le premier incident qui ait une réelle gravité, c'est le changement inopiné de notre escorte et sa réduction à vingt hommes. Vingt hommes sont-ils capables d'assurer notre sécurité au milieu de cette population nègre ? Je me le demande.

– Ainsi posée, dis-je, la question ne comporte qu'une réponse affirmative. Il me paraît certain que vingt hommes sont largement suffisants, si nous ne rencontrons que des nègres pour adversaires. D'autres explorateurs ont fait des voyages plus longs que le nôtre avec une escorte moindre, ou même absolument sans escorte. Mais...

– Je sais ce que vous allez dire, interrompt M. Barsac. Vous allez parler du mystérieux inconnu qui paraît mécontent de nous voir dans ce pays. Je n'ai pas caché mon sentiment à cet

égard, et tout le monde m'a approuvé. Rien de nouveau n'est survenu depuis. Donc, inutile d'y revenir, selon moi.

Je réplique.

– Veuillez m'excuser, monsieur le député, mais je crois qu'il y a eu du nouveau, au contraire.

– Bah ! fait M. Barsac, surpris. Du nouveau qu'on m'aurait caché, alors. Expliquez-vous.

Ainsi mis au pied du mur, je ne laisse pas d'être très embarrassé. Mes remarques, qui me semblaient si importantes, et leurs conséquences, que je jugeais si fortement déduites, lorsque j'examinais les unes et les autres en moi-même, m'apparaissent, maintenant qu'il me faut les exprimer à haute voix, encore plus insignifiantes et plus arbitraires qu'au moment où j'ai dû les préciser par écrit. Cependant, puisque j'ai sottement engagé le doigt dans l'engrenage – c'était mon devoir, au surplus – il faut bien m'exécuter.

Je m'exécute. Je communique à M. Barsac

mes observations sur notre escorte et sur l'officier qui la commande, et, sous forme de conclusion, je formule timidement l'hypothèse que, si ces gens-là ne sont pas de véritables soldats, ils pourraient bien être à la solde de l'ennemi inconnu que nous n'avons pas voulu prendre au tragique jusqu'ici.

En entendant ces énormités, M. Barsac se met à rire.

– C'est du roman ! s'écrie-t-il. Vous me paraissez avoir, monsieur Florence, une brillante imagination. Elle vous sera fort utile, s'il vous plaît jamais d'aborder le théâtre, mais je vous conseille de vous en méfier dans la vie réelle.

– Cependant... dis-je, piqué.

– Il n'y a pas de cependant. Il y a des faits. L'ordre écrit, d'abord...

– Il peut être faux.

– Non, réplique M. Barsac, puisque le capitaine Marcenay l'a estimé véritable et qu'il a obéi sans hésiter.

– Il a pu être volé...

– Encore du roman !... Comment, je vous prie, se serait-on substitué à la véritable escorte ? Il aurait fallu, dans cette hypothèse, tenir prête une troupe assez nombreuse pour, premièrement, détruire les soldats authentiques jusqu'au dernier, jusqu'au dernier, vous entendez bien, et, deuxièmement, afin d'être d'accord avec l'ordre dont on se serait emparé, leur substituer un faux détachement absolument identique, et cela longtemps à l'avance, à un moment où personne ne pouvait savoir quelle serait la composition de la nouvelle escorte, ni même que cette escorte dût être jamais envoyée par le colonel Saint-Auban. Aucun des hommes du lieutenant Lacour n'étant blessé, cette troupe aurait dû être très nombreuse, car vous n'admettez pas, je pense, que les soldats véritables se seraient laissés massacrer sans se défendre. Et vous voudriez que la présence d'une bande aussi importante n'eût pas été remarquée, que le bruit d'un pareil combat ne fût pas parvenu jusqu'à nous, alors que les nouvelles, dans la brousse, se transmettent de village en village avec la rapidité du télégraphe ? Voilà à quelles impossibilités on se heurte, quand on lâche la

bride à son imagination !

M. Barsac a raison. L'ordre n'a pas été volé. Il continue :

– Quant à l'impression que vous ont faite les hommes et leurs chefs, sur quoi repose-t-elle ? En quoi ces tirailleurs, que vous apercevez d'ici, diffèrent-ils de tous les tirailleurs noirs ?

Je regarde comme j'y suis invité, et je suis forcé de reconnaître que M. Barsac a encore raison. Où donc avais-je l'esprit, hier soir ? Je me suis suggestionné moi-même. Ces nègres-là sont pareils à tous les nègres.

M. Barsac a conscience de son avantage. Il reprend avec plus d'assurance (et Dieu sait pourtant si c'est l'assurance qui lui manque !) :

– Passons aux sous-officiers. Qu'est-ce que vous leur trouvez de particulier ? Ils sont très sales, c'est vrai, mais pas plus que certains sergents du capitaine Marcenay. On ne peut pas, en campagne, être très pointilleux sur le chapitre des uniformes.

C'est parler d'or. Je glisse timidement, car je

suis réellement ébranlé :

– Le lieutenant Lacour, cependant...

– Oh ! il est d'une correction extraordinaire, s'écrire M. Barsac en souriant. C'est évidemment un homme très soigné de sa personne et très porté sur l'article toilette. Ce n'est pas un crime.

Non, ce n'en est pas un. Je fais un dernier effort, et j'insinue :

– Tout de même, un uniforme tout battant neuf, c'est bizarre !

– Parce que l'autre est dans la cantine du lieutenant, explique M. Barsac qui a réponse à tout. Comme il était couvert de poussière, M. Lacour a voulu se mettre en grande tenue avant de se présenter devant moi.

M. Barsac a l'air de trouver cette préoccupation très naturelle. Après tout, c'est peut-être moi qui ne me rends pas exactement compte de l'importance du chef de la mission.

– D'ailleurs, j'ai longuement causé avec le lieutenant Lacour, hier, au cours de l'après-midi...

(Pendant que j'écrivais mes notes, probablement.)

– ... C'est un homme charmant, malgré ses goûts d'élégance exagérés, je vous le concède. Poli, bien élevé, déférent, respectueux même...

Ici, M. Barsac se rengorge.

– ... respectueux même, j'ai trouvé en lui une relation très agréable et un subordonné très souple.

Je demande :

– Le lieutenant Lacour ne voit-il, pour sa part, aucun inconvénient à poursuivre notre voyage dans ces conditions ?

– Aucun.

– Vous hésitiez, cependant, monsieur le député.

– Je n'hésite plus, déclare M. Barsac, qui s'est convaincu lui-même en parlant. Nous partirons demain.

J'interroge :

– Sans même examiner l'utilité du voyage,

après en avoir établi la possibilité ?

L'ironie discrète de ma question passe inaperçue.

– À quoi bon ? répond M. Barsac. Ce voyage n'est pas seulement utile, il est nécessaire.

Je répète, sans comprendre :

– Nécessaire ?...

Tout à fait de bonne humeur, M. Barsac me prend familièrement le bras, et, sur le ton de la confidence, il m'explique :

– Entre nous, mon cher, je veux bien vous accorder que, depuis un certain temps déjà, les Noirs que nous rencontrons sont loin d'être assez dégrossis pour qu'on puisse en faire des électeurs. Je vous accorderai encore, si vous m'en pressez, que nous n'avons aucune chance d'être plus heureux, tant que nous tournerons le dos à la côte. Mais, ce que je vous dis à vous, je ne le dirai pas à la tribune de la Chambre. Or, si nous terminons ce voyage, les choses se passeront de la manière suivante : Baudrières et moi, nous déposerons un rapport dont les conclusions seront

diamétralement opposées. Ces rapports seront renvoyés à une commission. Là, ou nous nous ferons de mutuelles concessions, et l'on accordera l'électorat à quelques nègres en bordure de l'océan, ce qui constituera une victoire à mon actif, ou nous ne ferons aucune concession, et l'affaire sera enterrée. Au bout de huit jours, on n'y pensera plus, et personne ne saura si les faits m'ont donné tort ou raison. Dans les deux cas, rien ne s'opposera à ce que Baudrières ou moi, selon le vent, nous ayons un jour ou l'autre le portefeuille des Colonies. Que je revienne, au contraire, sans avoir accompli ma mission jusqu'au bout, ce sera proclamer moi-même que je me suis fourvoyé, mes ennemis crieront à tue-tête que je ne suis qu'une vieille ganache, et je serai définitivement coulé.

M. Barsac fait une petite pause, puis il conclut par cette pensée profonde :

– N'oubliez jamais cette vérité, monsieur Florence : un homme politique peut se tromper. Cela n'a aucune importance. S'il reconnaît son erreur, il est perdu.

Je savoure la maxime et je m'en vais content. Je suis très content, en effet, car je connais maintenant les raisons de chacun.

En quittant M. Barsac, je tombe en arrêt sur le carnet de M. Poncin, que celui-ci a, par hasard, oublié sur un pliant. Mes instincts de journaliste prennent le pas sur ma bonne éducation, et j'ouvre délibérément le carnet. Il y a trop longtemps qu'il m'intrigue. Il y a trop longtemps que je me demande ce que notre silencieux compagnon peut bien y écrire du matin au soir. Je vais enfin le savoir.

Hélas ! je suis puni de ma curiosité. Je n'aperçois qu'un hérissement de chiffres et de lettres embrouillés à plaisir et totalement incompréhensibles. Ce ne sont que des « p. j. 0,0009 », des « p. K. c. 135,08 » des « M. 76,18 », et ainsi de suite.

Un mystère de plus ! Pourquoi cette écriture secrète ? M. Poncin aurait-il donc quelque chose à cacher ? Trahirait-il, lui aussi ?

Allons, encore une marotte. Il faudra soigner ça. Quelle idée de suspecter ce brave homme ! Je

lui fais trop d'honneur, car, je peux bien le dire à ce carnet sur lequel j'écris pour moi seul, il n'est pas fort, M. Poncin.

Mais on est journaliste ou on ne l'est pas. À tout hasard, je copie des exemples de ces hiéroglyphes choisis parmi ceux qui reviennent presque quotidiennement. J'obtiens :

5 D. V. t. 7. H. 3306. M. 472,28. F 1895. P. v. 1895 : 7 = 270,71. K. c. 122. P. k. c. 3306 : 122 = 27,09. P. t. 27,09 X 54,600 = 1 479114. 16 F. V. t. 81. H. 12 085. M. 149,19. F. 6654. P. v. 6654 : 81 = 82,15. K c. 1401. P. K. c. 12 085 : 1401 = 8,62. P. t. 8,62 X 54600 = 470 652.

Je remets le carnet en place, et je me sauve avec mon butin. Ça servira peut-être. On ne sait jamais.

Dans l'après-midi, promenade. Je me fais accompagner par Tongané, qui prend le cheval de Tchoumouki, meilleur que le sien. Nous allons dans la campagne au petit trot. Au bout de cinq

minutes, Tongané, que la langue démange, me dit *ex abrupto :*

– Y en a bon Tchoumouki partir. Tchoumouki sale nègre. Lui trahir.

En voilà bien d'une autre ! Comment ! Tchoumouki nous trahissait, lui aussi ? Je comprends que c'est le moment de me documenter. Je fais l'étonné.

– C'est Moriliré que tu veux dire.

– Y en a pas bon Moriliré, prononce énergiquement Tongané. Mais Tchoumouki même chose Moriliré. Dire nègres : « Y a pas bon marcher. » Donner beaucoup *dolo toubab* (eau-de-vie), beaucoup argent, beaucoup or.

De l'or entre les mains de Moriliré et de Tchoumouki ? C'est invraisemblable.

– Tu veux dire qu'ils donnaient des cauries aux nègres, pour s'en faire bien voir ?

– Pas cauries, insiste Tongané. Beaucoup or.

Et il ajoute ce détail, qui me renverse :

– Beaucoup or *english.*

– Tu connais donc l'or anglais, Tongané ?

– *Ioo*, me répond le Noir. Moi Achanti. Moi connaître *livchterlignes.*

Je comprends que Tongané, par ce vocable singulier, nomme à sa manière les livres sterling. Le mot est drôle. J'ai tenté l'orthographe phonétique pour le transcrire, mais, dans la bouche de Tongané, c'est mieux. Toutefois, je n'ai pas envie de rire, en ce moment. De l'or – et de l'or anglais ! – entre les mains de Tchoumouki et de Moriliré !... Je suis confondu. Bien entendu, je n'en laisse rien paraître, et j'ai l'air de n'attacher aucune importance au renseignement.

– Tu es un brave garçon, Tongané, dis-je à mon compagnon, et, puisque tu connais si bien les *livchterlignes*, prends cette petite pièce d'or à l'effigie de la République française.

– Y a bon République ! crie, au comble de la joie, Tongané, qui fait sauter en l'air la pièce que je lui offre, la rattrape au vol et l'insinue dans une des fontes de la selle.

Son visage exprime aussitôt de l'étonnement,

et, de la cavité dans laquelle il l'a introduite, sa main retire un gros rouleau de papier, objet peu courant chez les nègres, en effet. Je pousse un cri, et j'arrache à Tongané ce rouleau que j'ai parfaitement reconnu.

Mes articles ! Ce sont mes articles ! Mes articles si remarquables restés dans les fontes de ce coquin de Tchoumouki ! Je vérifie. Hélas ! ils y sont bien tous, à compter du cinquième inclusivement. Combien sévèrement ne doit-on pas me juger à l'*Expansion française* ! Je suis déshonoré, à jamais perdu de réputation !

Tandis que je roule ces tristes pensées, nous continuons à nous éloigner au petit trot de nos chevaux. Nous devons être à six kilomètres du camp environ, lorsque je m'arrête soudainement. Je viens de découvrir quelque chose de curieux.

C'est, presque en bordure du chemin, un espace large de six à sept mètres, long de cinquante à peu près, tracé au milieu de la brousse. Dans cet espace, les hautes herbes sont couchées, écrasées, beaucoup même sont coupées net comme aurait pu le faire une faux

gigantesque. Or, et c'est cela surtout qui a attiré mon attention, dans la partie ainsi dénudée, on distingue nettement deux ornières parallèles, semblables à celles que nous avons remarquées près de Kankan, c'est-à-dire profondes de huit à dix centimètres à l'une de leurs extrémités et s'effaçant insensiblement à l'autre bout. Cette fois, le côté profond est à l'est.

Je fais malgré moi un rapprochement entre cette couple d'ornières et le bourdonnement entendu l'autre soir. À Kankan aussi, nous l'avions entendu, le bourdonnement étrange, avant de constater sur le sol ces inexplicables traces.

Quel rapport y a-t-il entre ces deux phénomènes – bourdonnement, couple d'ornières – et le *kéniélala* de Kankan ? Je n'en vois pas. Pourtant, ce rapport doit exister, puisque, tandis que je considère ces énigmatiques sillons, mon subconscient évoque de lui-même la vilaine figure du sorcier nègre. Et voilà que cette vérité m'apparaît soudain que, des quatre prédictions de ce farceur, la troisième, après les deux premières,

vient de se réaliser !

Alors, seul avec mon noir compagnon dans cette immensité, déserte, un frisson – le second, en comptant celui d'hier – me parcourt de la nuque au talon, et, pendant un instant, songeant au mystère qui m'entoure, j'ai peur.

C'est exquis, surtout dans de pareilles conditions. Malheureusement, ça ne dure pas, car je ne suis pas très bien organisé pour la peur. Mon point faible, à moi, c'est la curiosité. Aussi, tandis que nous revenons, je ressasse à satiété les irritants problèmes qui me sont posés et m'entête à en poursuivre la solution. Cet exercice m'absorbe tellement que je ne vois plus rien autour de moi.

En arrivant au camp, je sursaute. Tongané, sans aucun préambule, m'a dit tout à coup :

– *Toulatigui* (lieutenant) y a pas bon. Sale tête singe.

Je réponds sans même y penser, ce qui est mon excuse :

– Tu parles !...

17 février. – Forte étape aujourd'hui, et plus forte encore hier. Cinquante kilomètres dans ces deux jours. Tchoumouki n'a pas reparu – la canaille ! On s'en aperçoit. Sous la direction unique de Tongané, nos âniers et porteurs font merveille, et marchent avec le maximum d'entrain dont ils sont capables.

Pendant ces deux jours, les craintes que j'avais conçues se sont atténuées, je le confesse. L'escorte a fait correctement son métier, qui, d'ailleurs, n'est pas difficile. Les vingt hommes, en deux files, encadrent le convoi, comme l'encadraient ceux du capitaine Marcenay. Je remarque seulement qu'ils n'échangent pas, avec notre personnel noir, ces facéties de même couleur dont leurs prédécesseurs n'étaient pas avares. Cela fait honneur, en somme, à leur discipline.

Les deux sous-officiers restent en général à l'arrière-garde, quand ils ne parcourent pas la ligne des tirailleurs. Ils ne parlent à personne, sauf à leurs hommes, auxquels ils adressent, de temps à autre, des ordres brefs aussitôt exécutés.

Il faut reconnaître que, si notre escorte est peu nombreuse, elle est du moins fortement commandée.

Le lieutenant Lacour se tient en tête, à peu près à la place qu'occupait le capitaine Marcenay, à côté de M. Barsac. Je remarque que M^lle^ Mornas a rétrogradé de quelques rangs. Elle est avec Saint-Bérain, derrière le docteur Châtonnay et M. Poncin. M^lle^ Mornas n'a pas l'air de priser beaucoup la société du lieutenant.

Rien à dire sur le compte de celui-ci, cependant. S'il parle peu, il agit. Il est certain que son attitude énergique n'est pas étrangère au résultat très satisfaisant de ces deux journées de marche.

Non, rien à dire. Et pourtant...

Mais ce doit être chez moi une idée fixe. Le mystère que je sens autour de nous, les faits bizarres que j'ai constatés m'ont sans doute troublé la cervelle, et je suis enclin, trop enclin sans doute à voir la trahison partout.

Quoi qu'il en soit, voici ce qui motive ma

restriction.

C'était ce matin, vers neuf heures. Nous traversons alors un petit hameau de quelques feux complètement désert, quand nous entendons des gémissements sortir de l'une des cases. Sur l'ordre de M. Barsac, le convoi s'arrête, et le docteur Châtonnay, accompagné du lieutenant Lacour et de deux tirailleurs, pénètre dans la case d'où partent les plaintes. Bien entendu, la presse, c'est-à-dire moi, y pénètre avec eux.

Dans la pièce où nous entrons, un triste spectacle frappe nos regards. Il y a deux morts et un blessé. Chose affreuse, les deux cadavres, un homme et une femme, sont abominablement mutilés. Qui a tué et blessé ces pauvres gens ? Qui s'est rendu coupable de ces atroces mutilations ?

Le docteur Châtonnay s'occupe d'abord du blessé. Comme il fait trop noir dans la case, les tirailleurs le portent au-dehors sur son ordre. C'est un assez vieux nègre. Il est atteint à l'épaule, et la blessure est terrible. Les os de la clavicule sont à nu. Je me demande quelle arme a

pu causer de tels ravages.

Le docteur nettoie la plaie et en extrait de multiples fragments de plomb. Il rapproche ensuite les chairs, les recoud et panse soigneusement la blessure, à l'aide de bandes que lui passe le lieutenant Lacour. Tant que dure l'opération, le patient ne cesse de faire entendre de lamentables gémissements. Il semble moins souffrir lorsque le pansement est terminé.

Mais le docteur paraît soucieux. Il entre une seconde fois dans la case, examine les deux cadavres, et, quand il sort, il est plus soucieux encore. Il s'approche du blessé, qu'il interroge par l'intermédiaire de Tongané.

Du récit de ce pauvre nègre, il résulte que, six jours plus tôt, le 11, par conséquent, soit trois jours avant notre changement d'escorte, le petit hameau a été attaqué par une troupe de Noirs commandé par deux Blancs. Les habitants se sont alors sauvés dans la brousse, à l'exception de l'homme et de la femme dont nous avons trouvé les cadavres, lesquels n'ont pas eu le temps de se mettre à l'abri. Le blessé était avec les autres.

Malheureusement, pendant qu'il fuyait, une balle l'a frappé à l'épaule. Il a eu, néanmoins, la force de se cacher dans la brousse, et a ainsi échappé à ses agresseurs. Lorsque ceux-ci se furent éloignés, ses compagnons l'ont rapporté au village, mais tout le monde a de nouveau pris la fuite, quand on a vu arriver une autre troupe, et précisément du côté par lequel la première s'était éloignée.

Tel est ce récit qui ne laisse pas de nous inquiéter. Il ne peut nous être agréable, en effet, d'apprendre qu'une bande de malfaiteurs court le pays. C'est même une vraie chance que nous n'ayons pas eu affaire à elle, puisque, d'après le blessé, elle allait à notre rencontre.

Cependant, le pauvre diable exprime d'une manière touchante sa reconnaissance au docteur Châtonnay, quand il se tait tout à coup, tandis que ses yeux expriment une profonde terreur et se fixent sur quelque chose ou quelqu'un qui est derrière nous. Nous nous retournons, et nous trouvons face à face avec un des deux sous-officiers de notre escorte. C'est la vue de cet

homme qui a causé au nègre tant d'épouvante.

Le sous-officier, d'ailleurs, n'a pas l'air ému. Il s'émeut, toutefois, quand les yeux glacés du lieutenant Lacour lui lancent un regard terrible où se lisent à dose égale reproche et menace. Je surprends au passage ce regard que je ne m'explique pas. Le sergent se touche alors le front, de manière à nous faire entendre que le blessé délire, et va rejoindre ses hommes.

Nous revenons auprès de notre malade. Mais le charme est rompu. Il nous regarde avec terreur et il est impossible d'en tirer une parole. On le transporte donc dans sa case, et nous repartons, assez rassurés sur son sort, au surplus, car le docteur Châtonnay affirme qu'il guérira.

Je ne sais à quoi pensent mes compagnons. Pour ma part, je creuse, tout en marchant, ce nouveau problème offert à ma sagacité : Pourquoi le vieux nègre a-t-il manifesté pareille frayeur ? Pourquoi, alors qu'il n'avait fait nulle attention au lieutenant Lacour, cette frayeur a-t-elle été provoquée, sans aucun doute possible, par la vue de l'un de nos sergents ?

À ce problème nulle solution, pour changer. Toutes ces énigmes insolubles que le hasard nous pose, cela finit par être agaçant à la fin.

Ce soir, assez tard, nous avons dressé nos tentes auprès d'un autre petit village du nom de Kadou. Nous sommes fort tristes d'y être arrivés, car c'est à Kadou que M^lle^ Mornas et Saint-Bérain vont nous quitter. Tandis que nous continuerons tout droit vers Ouagadougou et le Niger, ils remonteront au nord, avec Gao et ce même Niger comme objectif.

Il est inutile de dire que nous avons fait tout au monde pour les décider à renoncer à ce projet insensé. Ainsi qu'on pouvait le présumer, nos efforts ont été vains. J'ose prévoir que la future moitié du capitaine Marcenay ne sera pas des plus maniables. Quand M^lle^ Mornas a quelque chose dans la tête, le diable ne l'en ferait pas démordre.

En désespoir de cause, on a demandé du renfort au lieutenant Lacour, et on l'a prié de montrer, à son tour, à notre compagne quelle folie elle était sur le point de commettre. Je suis

convaincu qu'il aurait plaidé en pure perte, mais il n'a pas pris cette peine. Le lieutenant Lacour n'a pas prononcé une parole. Il a fait un geste évasif, et il a souri, d'un sourire que j'ai trouvé drôle, je ne saurais dire exactement pourquoi.

Donc, on a fait halte auprès de Kadou. Au moment où je vais me retirer sous ma toile particulière, le docteur Châtonnay me retient. Il me dit :

– Une chose dont je désire vous informer, monsieur Florence, c'est que les balles qui ont frappé les nègres de ce matin étaient des balles explosives.

Et il s'en va, sans attendre ma réponse.

Bon ! encore un mystère ! Des balles explosives, maintenant ! Qui peut user de pareilles armes ? Comment même de telles armes peuvent-elles exister dans cette contrée ?

Deux questions de plus à ajouter à ma collection qui s'enrichit sans cesse. Par contre, c'est ma collection de réponses qui n'augmente pas !

18 février. – Dernière nouvelle du jour, sans commentaire : notre escorte est partie. Je dis bien : partie.

J'insiste, parce que ce n'est pas croyable, et je répète : l'escorte est partie. Au réveil, il y a de cela trois ou quatre heures, nous ne l'avons plus trouvée. Elle s'était évaporée, volatilisée pendant la nuit, et, avec elle, tous les porteurs et tous les âniers sans exception.

On a compris ? Le lieutenant Lacour, ses deux sergents et ses vingt hommes ne sont pas allés faire un peu de footing matinal, pour revenir à l'heure du déjeuner. Ils sont partis, dé-fi-ni-ti-ve-ment par-tis.

Nous voici seuls dans la brousse, avec nos chevaux, nos armes personnelles, trente-six ânes, cinq jours de vivres, et Tongané.

Ah ! je voulais des aventures !...

11

Que faire ?

Quand les membres de la mission Barsac, arrivés de la veille à Kadou, constatèrent, en se réveillant, le 18 février, la disparition de leur escorte et de leur personnel noir au complet, ce fut une stupeur. Cette double défection, et en particulier celle de l'escorte, était si extraordinaire qu'ils se fussent pendant longtemps refusés à la croire définitive, si la preuve ne leur avait été aussitôt donnée que soldats et serviteurs étaient partis sans esprit de retour.

C'est Amédée Florence qui, sorti le premier de sa tente, avait donné l'éveil à ses compagnons. Tous, y compris Malik, qui avait passé la nuit dans la tente de Jane Mornas, furent réunis en un instant. Comme il arrive d'ordinaire, la

discussion fut, au début, assez confuse. On échangeait plutôt des exclamations que des réflexions. Avant de chercher à organiser l'avenir, on commençait par s'étonner du présent.

Pendant qu'ils discouraient ainsi, un gémissement s'éleva d'un fourré voisin et leur apprit qu'ils n'étaient pas seuls, comme ils le supposaient. Saint-Bérain, Amédée Florence et le docteur Châtonnay coururent à l'endroit d'où le gémissement semblait provenir, et découvrirent Tongané, ficelé, bâillonné, et, qui plus est, portant une longue blessure au flanc gauche.

Tongané délivré de ses liens, ranimé et pansé, on l'interrogea. Moitié dans son petit nègre habituel, moitié en bambara, que traduisait, dans ce cas, Jane Mornas, Tongané raconta ce qu'il savait des événements de la nuit.

La désertion s'était accomplie entre une heure et deux heures du matin. À ce moment, Tongané, réveillé par des bruits insolites, que les Européens n'avaient pas entendus dans leur tente, avait eu la surprise de voir les vingt tirailleurs à cheval, et déjà à quelque distance du camp, tandis que le

personnel noir, dirigé par le lieutenant Lacour et les deux sergents, s'agitait et semblait accomplir une besogne dont la nuit ne permettait pas de se rendre exactement compte. Intrigué, et, d'ailleurs, sans méfiance, Tongané s'était levé, et, dans l'intention de se renseigner, s'était dirigé vers les porteurs et les âniers. Il n'avait pu les atteindre. À mi-chemin, deux hommes s'étaient jetés sur lui, et l'un d'eux l'avait saisi à la gorge, sans lui laisser le temps de pousser un cri. En un instant, il fut renversé, bâillonné, ligoté. Avant de tomber, il avait pu reconnaître, cependant, que les Noirs, porteurs et âniers, étaient en train de se charger de nombreux ballots choisis parmi les autres. Tongané était donc réduit à l'impuissance, et déjà ses agresseurs s'éloignaient, quand ils furent abordés par une troisième personne. Ce nouveau venu, qui n'était autre que le lieutenant Lacour, demanda d'une voix brève :

– C'est fait ?

– Oui, répondit un des agresseurs, dans lequel Tongané reconnut alors un des sergents.

Il y eut un silence. Tongané sentit qu'on se

penchait sur lui. Des mains se promenèrent sur son corps, le palpèrent.

– Mais vous êtes fous, ma parole ! reprit le lieutenant. Vous partiez en laissant derrière vous un gaillard qui en a peut-être trop vu. Robert, un coup de baïonnette dans cette vermine, s'il te plaît.

L'ordre avait été exécuté sur-le-champ, mais, Tongané ayant heureusement réussi à accomplir un mouvement de torsion, l'arme, au lieu de le frapper en pleine poitrine, avait glissé le long de ses côtes, en n'y faisant qu'une estafilade plus impressionnante que grave. En raison de l'obscurité, le lieutenant et ses deux acolytes s'y étaient trompés, d'autant mieux que l'astucieux guide avait eu la précaution de pousser un soupir, comme s'il rendait l'âme, et de retenir ensuite sa respiration. Le sang dont la baïonnette était couverte avait complété l'erreur des assassins.

– C'est fait ? répéta la voix du lieutenant Lacour, quand le coup eut été porté.

– Eh bien ! répondit l'homme qui avait frappé, et que son chef avait désigné sous le nom de

Robert.

Les trois hommes s'étaient alors en allés, et Tongané n'avait plus rien entendu. Bientôt, d'ailleurs, il avait perdu connaissance, tant à cause du bâillon qui l'étouffait, que par suite de la perte de son sang. Il n'en savait pas davantage.

C'en était assez assurément pour démontrer qu'il s'agissait, non d'une absence momentanée de l'escorte, mais d'un abandon définitif prémédité et préparé de longue main.

Ce point établi, on se regarda, stupéfait et consterné. La première parole qui rompit le silence sortit de la bouche d'Amédée Florence, pour qui on réclamera une fois encore l'indulgence du lecteur.

– Elle est raide, celle-là ! s'écria le reporter, qui ne faisait en somme qu'exprimer la pensée générale sous une forme un peu familière.

Ce mot ayant amené une détente, on commença à prendre les mesures que comportait la situation. Avant tout, il convenait d'en établir le bilan. Vérification faite, on reconnut qu'on

possédait encore sept fusils, dont six de chasse, et une dizaine de revolvers, toutes ces armes largement pourvues de munitions, sept chevaux, trente-six ânes, environ cent cinquante kilos de marchandises diverses et des vivres pour quatre jours. Les moyens de défense et de transport ne manquaient donc pas. Quant aux vivres, il n'y avait pas lieu de s'en inquiéter, puisqu'il serait aisé de s'en procurer dans les villages, comme on l'avait fait jusqu'ici. Au surplus, les six Européens étant tous en possession d'un excellent fusil, on était en droit de compter sur l'appoint de la chasse. On conclut, par conséquent, de cet inventaire, que le parti, quel qu'il fût, auquel on s'arrêterait finalement, ne se heurterait, au point de vue matériel, à aucun obstacle infranchissable.

Dans tous les cas, il convenait de se défaire des ânes, qui, en l'absence de conducteurs expérimentés, eussent été un sérieux impedimentum. Cela fait, on arrêterait un plan de conduite. Si la décision était telle que le voyage dût avoir encore une certaine durée, on chercherait à engager cinq ou six porteurs, qu'on chargerait des marchandises, lesquelles seraient,

au fur et à mesure des besoins, échangées dans les villages contre les denrées nécessaires à la subsistance des explorateurs. Dans l'hypothèse contraire, on liquiderait immédiatement ces marchandises à n'importe quel prix, ce qui rendrait les porteurs inutiles et permettrait, par suite, une marche plus rapide.

Jane Mornas et Saint-Bérain, qui, seuls, étaient capables de se faire entendre des naturels, se mirent aussitôt en rapport avec les habitants de Kadou. Ils reçurent dans ce village un excellent accueil, et, quelques menus cadeaux leur ayant concilié les sympathies du *dougoutigui,* celui-ci les aida de son mieux. Grâce à son concours, les ânes furent vendus, tant à Kadou même que dans les villages environnants, au prix moyen de dix mille cauries (environ trente francs), soit plus de trois cent cinquante mille cauries au total. Rien qu'avec cette somme, l'existence des membres de la mission et le paiement de cinq porteurs eussent été assurés pendant près de vingt jours.

D'autre part, le *dougoutigui* se déclara prêt à fournir cinq porteurs, ou même davantage, si cela

était utile.

Ces diverses négociations exigèrent quelques jours. Elles ne furent terminées que le soir du 22 février. Ce n'était pas là du temps perdu, car Tongané n'aurait pu se mettre en route plus tôt, mais, à cette date du 22 février, sa blessure, toute superficielle, était en bonne voie de cicatrisation, et rien ne s'opposait plus au départ.

Donc, dans la matinée du 23, on disposa six pliants suivant un cercle, au milieu duquel les cartes furent étalées, et, Tongané et Malik constituant l'auditoire, la discussion commença sous la présidence de Barsac.

– La séance est ouverte, dit machinalement celui-ci, en homme habitué au protocole de la Chambre. Quelqu'un demande-t-il la parole ?

On sourit discrètement, Amédée Florence, en bon ironiste, répondit sans broncher :

– Nous parlerons après vous, monsieur le président.

– Comme il vous plaira, accorda Barsac, nullement surpris du titre qui lui était décerné.

Précisons d'abord la situation. Nous nous voyons abandonnés par notre escorte, mais bien munis d'armes et d'objets d'échange, en plein Soudan, à une grande distance de la côte...

À ces mots, M. Poncin tira de sa poche son vaste carnet, posa un binocle sur les ailes de son nez, et, lui qui ne parlait jamais, il dit :

– Exactement à mille quatre cent huit kilomètres, cinq cent quatre-vingt-trois mètres et dix-sept centimètres, détours compris, en comptant du piquet central de ma tente.

– Une pareille précision est inutile, monsieur Poncin, fit observer Barsac. Il suffit de dire que nous sommes à quatorze cents kilomètres environ de Conakry. Comme vous ne l'ignorez pas, notre intention était d'aller beaucoup plus loin encore, mais à situation nouvelle convient peut-être solution nouvelle. À mon sens, nous devons avoir pour objectif de gagner, sinon le plus rapidement, du moins le plus sûrement possible, une agglomération possédant un poste français. Là, nous aviserons, et nous examinerons en toute tranquillité ce qu'il y a lieu de faire.

L’approbation fut unanime.

– L’examen de la carte, reprit Barsac, nous montre que nous devons nous efforcer d’atteindre le Niger en un point quelconque de son cours. Ne serait-il pas possible d’aller jusqu’à Saye, par Ouagadougou et Nadiango ? Depuis la prise de Tombouctou, les postes français n’ont cessé de gagner vers l’aval. J’ignore, je l’avoue, s’ils sont arrivés dès maintenant à Saye, mais cela est possible, je dirai même probable. Dans le cas où nous réussirons à nous assurer ultérieurement une autre escorte, cette combinaison aurait l’avantage de respecter le programme qui m’a été tracé.

– Mais elle aurait l’inconvénient, monsieur le président, s’écria avec impétuosité M. Poncin, tout en traçant fiévreusement des chiffres sur son carnet, de nous imposer un parcours de huit cents kilomètres. Or, nos pas, je m’en suis assuré, sont de soixante-douze centimètres, en moyenne. Huit cents kilomètres font donc un million cent onze mille cent onze pas et une fraction. Négligeons la fraction. Nous faisons à l’heure, en moyenne, cinq mille cent quarante-trois pas et une fraction.

Négligeons la fraction. Mais il y a les arrêts qui s'élèvent, par heure, je l'ai vérifié, à une moyenne de dix-huit minutes quatre secondes. Reste deux mille cinq cent vingt secondes, soit trois mille six cents pas et un dixième. Ce parcours de huit cents kilomètres exigera donc un million cent onze mille cent onze pas, divisés par trois mille six cent et un dixième, soit trois cent huit heures et vingt-deux mille huit cent deux, trente-six mille unièmes d'heure. Cela représente en tout un million cent onze mille six cent quatre-vingts secondes et une fraction. Négligeons la fraction. Or, nous marchons effectivement, en moyenne, cinq heures quarante-cinq minutes et douze secondes par jour, tous arrêts déduits, soit vingt mille sept cent douze secondes. Il faudra donc, pour franchir huit cents kilomètres, un million cent onze mille six cent quatre-vingts secondes divisées par vingt mille sept cent douze, ce qui nous donne cinquante-trois jours et treize millions neuf cent quatre-vingt mille sept cents douzièmes de jour. Pour apprécier la valeur de cette dernière fraction, il faut la réduire à son tour en heures, minutes et secondes. On obtient alors...

– Oh ! oh ! ! oh ! ! ! s'exclama crescendo Amédée Florence sur le point d'avoir une attaque de nerfs, ne pouvez-vous donc dire tout simplement qu'il faudra cinquante-trois jours à raison de quinze kilomètres par jour, et seulement quarante, si l'on en fait quotidiennement vingt ? Mais où voulez-vous en venir avec ces effroyables calculs ?

– À ceci, répondit d'un air pincé M. Poncin en faisant disparaître son imposant carnet, qu'il vaudrait mieux gagner le Niger par Djenné. On diminuerait ainsi de moitié la distance, qui serait réduite à quatre cents kilomètres.

– Mieux vaudrait encore, objecta Amédée Florence, en traçant du doigt sur la carte l'itinéraire qu'il préconisait, toucher le Niger à Ségou-Sikoro, en passant par Bama, Quattara, Djitamana, et caetera. Le trajet serait de cinq cents kilomètres environ, mais, outre qu'on suivrait ainsi le même itinéraire que le capitaine Marcenay, on regagnerait ces cent kilomètres supplémentaires, puisqu'on n'aurait pas à remonter le fleuve de Djenné à Ségou. De plus,

ce dernier centre est relativement important, et nous vous trouverons sûrement du secours.

– Très bien raisonné, approuva le docteur Châtonnay. Toutefois, il est un parti que je crois meilleur encore. C'est de revenir tout bonnement sur nos pas, sinon jusqu'à la mer, du moins jusqu'à Sikasso, dont nous ne sommes distants que de deux cents kilomètres, et où nous retrouverons nos compatriotes qui nous ont si cordialement reçus. Là, nous déciderons s'il convient d'aller sur Bamako, ou s'il est préférable, comme le croit M. Amédée Florence, et comme c'est également mon avis, de remonter à Ségou-Sikoro.

– Le docteur a raison, approuva Florence. C'est le parti le plus sage.

Chacun ayant exprimé son opinion, il y eut un temps d'arrêt dans la discussion.

– Il peut se faire, monsieur Florence, reprit, après un instant de réflexion, Barsac, désireux de donner à ses compagnons une idée flatteuse de son héroïsme, que, le docteur et vous, vous ayez raison. Je vous prie de considérer, toutefois, que

le retour à Sikasso signifie abandon, à tout le moins momentané, de la mission que j'ai acceptée. Or, messieurs, homme de devoir avant tout...

– Nous comprenons vos scrupules, monsieur Barsac, interrompit Florence, qui sentait venir le discours, mais il est des cas où le devoir, c'est la prudence.

– Reste à déterminer précisément, répliqua Barsac, si nous nous trouvons dans l'un de ces cas-là. Notre escorte a déserté, il est vrai, mais je cherche en vain quels dangers nous menacent. En somme, les seuls que nous ayons courus jusqu'ici proviennent d'un adversaire hypothétique, probable, j'y consens, mais non certain, puisque son existence ne nous est démontrée que par les coups, qu'il nous porte. Apprécions donc ces coups en eux-mêmes, et ils nous apparaîtront bien atténués. Qu'a-t-on fait de plus que nous créer des embarras ? D'après M. Florence, on aurait, tout d'abord, essayé de nous effrayer ; c'est encore notre ennemi inconnu, je l'admets, qui nous a, plus tard, suscité des difficultés avec

notre personnel, à Sikasso, et au-delà, et, enfin, il s'est arrangé de manière à substituer, par un procédé que j'ignore, une fausse escorte à la véritable. Mais veuillez réfléchir qu'en agissant ainsi on a fait preuve d'une très grande modération. Cette fausse escorte, au lieu de se borner à déserter, pouvait si aisément nous massacrer tous ! Elle n'en a rien fait. Bien plus, on a eu l'attention de nous laisser des vivres, nos armes, nos munitions, nos montures et une certaine quantité de marchandises. Ce ne sont pas là des procédés bien terribles.

– Il y a Tongané, objecta doucement le docteur Châtonnay.

– Tongané est un nègre, répliqua Barsac, et pour beaucoup de gens la vie d'un nègre ne compte guère.

– M. Barsac a raison, intervint Florence. Oui, les procédés employés contre nous portent la marque d'une véritable modération, et il est certain qu'on n'en a pas voulu à notre vie jusqu'ici. Je dis : jusqu'ici, parce que notre adversaire inconnu pourrait bien recourir à un

système d'attaque plus efficace, si nous persistons à aller dans une direction qui lui déplaît. Dans ce cas, la blessure de Tongané suffit à nous prouver que ceux que nous gênons ont la main prompte.

– Très juste, approuva le docteur.

L'approbation du docteur Châtonnay fut suivie d'un silence de quelques minutes, que Barsac employa à de profondes réflexions. Certes, elles étaient justes, les déductions d'Amédée Florence, et, bien évidemment, l'honorable député du Midi n'allait pas compromettre sa précieuse existence dans l'unique but d'éviter les critiques qui l'attendaient à Paris, s'il y revenait sans avoir accompli entièrement sa mission. Ces critiques, d'ailleurs, était-il impossible d'y répondre ?

– Toute réflexion faite, dit-il, pressé d'essayer sur ses auditeurs actuels l'effet des arguments qu'il servirait plus tard à ses collègues de la Chambre, je me rallie à la proposition de M. Amédée Florence, et plus particulièrement sous la forme que lui a donnée notre honorable

collègue, le docteur Châtonnay. Je voterai donc pour le retour à Sikasso, avec Ségou-Sikoro pour objectif final. Que si, messieurs...

Ici, Amédée Florence, sentant poindre le discours, cessa d'écouter l'orateur et se mit à penser à autre chose.

– Que si, messieurs, quelqu'un était tenté de me blâmer d'avoir interrompu ce voyage sans absolue nécessité, je lui répondrais que la responsabilité de cette interruption incombe au gouvernement, dont le devoir était d'assurer à notre mission une protection efficace. Il aurait dû, par conséquent, puisque des nécessités supérieures le contraignaient à changer la composition de notre escorte, soit prendre toutes mesures utiles pour qu'une troupe d'aventuriers ne pût se substituer au véritable détachement qu'il nous destinait, soit, si une telle substitution n'a pas eu lieu, choisir le chef auquel il confiait notre sécurité avec assez de tact pour que celui-ci ne fût pas accessible à des sollicitations dont il ne nous appartient pas de rechercher l'origine. L'enquête qui me paraît s'imposer, l'enquête,

messieurs, nous dira...

– Pardon, monsieur le président, interrompit Amédée Florence, si vous voulez bien le permettre...

Le reporter avait, dès l'abord, suggéré le plus sage parti, que son sens pratique lui avait fait découvrir tout de suite. Mais sa proposition cessa de l'intéresser, aussitôt qu'il comprit qu'on allait l'adopter. Quelques minutes plus tard, il n'aurait même pas fallu le presser beaucoup pour qu'il proclamât son regret de voir finir ce voyage, juste au moment où celui-ci promettait de devenir intéressant.

Il en était à ce point de ses réflexions, quand son regard était tombé, par hasard, sur Jane Mornas et Saint-Bérain. Il avait alors interrompu Barsac avec d'autant moins d'hésitation qu'il ne l'écoutait plus, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer.

– Si vous voulez bien le permettre, monsieur le président, dit-il, je ferai observer que nous prenons une décision sans avoir sollicité l'avis de M^lle^ Mornas et de M. de Saint-Bérain, qui

doivent, j'imagine, avoir tout comme nous voix au chapitre.

L'observation était fondée. Depuis que la discussion durait, Jane Mornas et Saint-Bérain avaient écouté en silence, sans y prendre part en aucune manière.

– M. Florence a raison, reconnut Barsac, en s'adressant à Jane Mornas. Si donc il vous plaît, mademoiselle, de nous faire connaître votre sentiment...

– Je vous remercie de bien vouloir me consulter, monsieur Barsac, répondit tranquillement Jane Mornas, mais nous devons rester étrangers à cette discussion qui ne nous concerne pas.

– Qui ne vous concerne pas ?... Pourquoi donc, mademoiselle ? Il me semble que nous sommes tous logés à la même enseigne.

– Du tout, monsieur, répliqua Jane Mornas. Si, par suite des circonstances, vous renoncez au but que vous vous étiez proposé, le nôtre n'a pas changé. Nous n'avons pas voulu nous séparer de

vous au moment où vous aviez le plus d'ennuis, mais nous avons toujours eu l'intention de continuer notre voyage selon l'itinéraire que nous nous sommes tracé.

– Vous persistez donc à aller jusqu'à Gao ?

– Plus que jamais.

– Seuls ? Sans escorte ?

– Nous n'avons jamais compté y arriver autrement.

– Sans porteurs ?

– Nous en engagerons d'autres. Si c'est impossible, nous nous en passerons.

– Malgré cette hostilité, dont nous ignorons l'origine, mais dont la réalité n'est plus contestable ?

– Malgré cette hostilité, qui, d'ailleurs, me semble dirigée plutôt contre vous que contre nous.

– Comment le savoir, puisque nous suivions la même route ? En tout cas, c'est à vous, j'en ai grand-peur, que s'attaquera notre adversaire

inconnu, si vous seuls continuez dans la direction du Niger.

– S'il en est ainsi, nous braverons donc cet adversaire inconnu.

– Mais c'est de la folie ! s'écrira Barsac. Dussions-nous user de contrainte, nous ne vous laisserons pas, mademoiselle, commettre une pareille imprudence, pour satisfaire ce que vous-même appelez un caprice.

Jane Mornas hésita un instant, puis répondit tristement :

– Il ne s'agit malheureusement pas d'un caprice, comme je vous l'ai dit jusqu'ici.

– De quoi s'agit-il donc ? demanda Barsac, surpris.

Jane Mornas hésita de nouveau. Puis, après un court silence, elle prononça gravement :

– D'un devoir.

Barsac, le docteur Châtonnay et Amédée Florence regardèrent Jane Mornas, celui-ci avec intérêt, ceux-là avec étonnement. Les premiers se demandaient ce que la jeune fille entendait par le

mot qu'elle venait de prononcer, et quel devoir pouvait être assez impérieux pour l'entraîner au point le plus extrême de la boucle du Niger ? Le dernier, qui, par tempérament, avait toujours prêté à ses compagnons des raisons particulières d'accomplir ce voyage, n'éprouvait d'autre sentiment qu'une grande satisfaction, à la pensée qu'il allait connaître l'une de celles qui jusqu'alors lui étaient restées cachées.

Jane Mornas reprit :

– Pardonnez-moi, messieurs, je vous ai trompés...

– Trompés ?... répéta Barsac dont l'étonnement grandissait.

– Oui, je vous ai trompés. Si M. de Saint-Bérain vous a donné son nom véritable et s'il est bien vrai qu'il soit Français comme vous-mêmes, je me suis, moi, présentée à vous sous un faux nom et sous une nationalité d'emprunt. Je suis Anglaise et je m'appelle Jane Buxton. Je suis la fille de lord Buxton, la sœur du capitaine George Buxton, et c'est auprès de Koubo que reposent les restes de mon malheureux frère. C'est donc là

qu'il me faut aller, car c'est là seulement que j'entreprendrai vraiment l'œuvre que je me suis fixée.

Alors Jane Buxton – son nom lui sera restitué désormais – raconta le drame de Koubo, l'accusation infamante portée contre George Buxton, la mort de celui-ci, la honte et le désespoir de lord Glenor. Elle dit le but sacré qu'elle s'était proposé : réhabiliter son frère, effacer la tache faite à l'honneur de son nom, et rendre la paix au vieillard dont la vie s'achevait dans la morne solitude du château d'Uttoxeter.

Une vive émotion s'était emparée de ses auditeurs. Ils admiraient cette jeune fille qui, pour des raisons si nobles, avait osé affronter et allait affronter encore tant de fatigues et de dangers.

Quand elle eut fini de parler :

– Miss Buxton, dit Amédée Florence, non sans une certaine dureté, je me permettrai de vous faire un reproche.

– Un reproche ?... À moi ?... s'étonna Jane, qui attendait de son récit un effet tout autre.

– Oui, un reproche, et un sérieux encore !... Quelle singulière – et peu flatteuse – opinion vous faites-vous donc, miss Buxton, des Français en général et d'Amédée Florence en particulier ?

– Que voulez-vous dire, monsieur Florence ? balbutia Jane Buxton, troublée.

– Eh quoi ! s'écria le reporter d'un ton indigné, vous vous êtes imaginée comme ça qu'Amédée Florence allait vous permettre d'aller sans lui faire un petit tour à Koubo ?

– Oh ! monsieur Florence... protesta avec émotion Jane, qui commençait à comprendre.

– C'est du joli !... continuait cependant Amédée Florence en simulant toujours une vive indignation. Et d'un égoïsme !...

– Je ne vois pas... essaya de placer Jane à demi souriante.

– Laissez-moi parler, je vous prie, interrompit Florence avec autorité. Vous avez donc oublié que je suis journaliste, plus spécialement reporter, et que j'ai cette particularité de posséder un directeur ? Or, savez-vous ce qu'il me dirait, mon

directeur, s'il apprenait que j'ai raté un reportage aussi sensationnel sur l'affaire Buxton ? Eh bien ! il me dirait : « Mon petit Florence, vous n'êtes qu'un âne ! » Et il me flanquerait à la porte en deux temps. Or, je tiens à ma place, moi. Je partirai donc avec vous.

– Oh ! monsieur Florence !... répéta Jane profondément émue.

Le reporter la regarda en face.

– Je pars avec vous, miss Buxton, affirma-t-il avec énergie. Et ne perdez pas votre temps à me soutenir le contraire, car je le sais mieux que vous, j'imagine.

Jane tendit la main au brave et courageux garçon.

– J'accepte, monsieur Florence, lui dit-elle, tandis que deux grosses larmes tombaient de ses yeux.

– Et moi, miss Buxton, m'acceptez-vous aussi ? demanda tout à coup la grosse voix du docteur Châtonnay.

– Vous, docteur ?...

– Sans doute, moi. Une pareille expédition ne peut se passer de médecin. Puisque vous allez vous faire hacher en menus morceaux, paraît-il, il faut bien que je sois là pour les recoudre.

– Oh ! docteur !... répéta encore Jane, qui commençait à pleurer pour de bon.

Mais que devint cette émotion, quand elle entendit Barsac s'écrier d'une voix où grondait la colère :

– Eh bien ! et moi ?... Je ne compte plus, alors, que personne ne songe à me demander mon avis ?

Barsac était réellement furieux. Lui aussi, il avait pensé tout de suite à se joindre à miss Buxton. Il ferait ainsi coup double, puisque l'itinéraire de la jeune fille était très analogue au sien, et que l'imprudence était justifiée par un but dont il appréciait la noblesse. Au surplus, quatre hommes, quatre Français, pouvaient-ils abandonner froidement cette jeune fille dans la brousse et la laisser courir seule sa dangereuse aventure ? Florence et le docteur Châtonnay lui avaient donc coupé un effet, comme on dit au

théâtre, ce qui est toujours une chose très désagréable.

– Je ne parle pas pour M. Florence, continua-t-il, en accentuant encore en apparence sa mauvaise humeur véritable, M. Florence est libre. Mais, vous, docteur, vous faites partie de la mission que je commande, je suppose. Auriez-vous donc le projet de déserter à votre tour, afin que votre chef soit abandonné du dernier de ses soldats ?

– Je vous assure, monsieur Barsac... balbutia le docteur, qui n'avait pas réfléchi à ce côté de la question.

– Si telle n'est pas votre intention, monsieur, serait-ce donc que vous auriez la pensée que j'irais moi aussi à Koubo ? Mais est-ce à vous qu'il appartient de décider de notre itinéraire ? Vous appartient-il, surtout, en prenant une telle initiative, de me donner une leçon ?

– Croyez, monsieur Barsac... essaya de placer le pauvre docteur.

– Non, docteur, non, je ne permets pas,

répliqua Barsac dont la voix s'élevait graduellement. Et sachez bien ceci, c'est que, moi, chef responsable de la mission du Niger, je n'approuve pas vos projets. Bien au contraire, considérant que le seul guide qui nous reste a été engagé par miss Buxton et qu'il est à sa disposition exclusive, considérant que nous ne pouvons nous faire comprendre des indigènes sans le secours de miss Buxton et de M. de Saint-Bérain, qui sont les seuls d'entre nous à parler la langue *bambara*, je veux, *j'entends*, J'ORDONNE...

Barsac, dont la voix avait atteint une sonorité impressionnante, fit une pause savante, puis, d'un ton plus simple, il conclut :

– ... que nous nous rendions tous au Niger en passant par Koubo.

– Comment, monsieur Barsac ?... balbutia Jane qui craignait d'avoir mal entendu.

– C'est comme ça, miss Buxton, trancha Barsac. Il faudra vous résigner à nous supporter jusqu'au bout.

– Oh ! monsieur Barsac... murmura une

dernière fois Jane Buxton, qui se mit à pleurer tout à fait.

Elle n'était pas seule à avoir les yeux humides. L'émotion était générale. Les hommes s'efforçaient, toutefois, de la dissimuler, et elle se traduisait chez eux par une sorte d'énervement et par un flot de paroles inutiles. Ces répliques se croisaient :

– C'est un voyage des plus simples, proclamait Florence, puisque nous avons des vivres.

– Pour cinq jours, disait le docteur Châtonnay du même ton dont il eût dit pour six mois.

– Quatre seulement, rectifiait Barsac, mais nous en achèterons d'autres.

– D'ailleurs, il y a la chasse, suggérait le docteur.

– Et la pêche, ajoutait Saint-Bérain.

– Et les fruits, que je connais pas mal, affirmait le docteur.

– Moi savoir légumes : patates, ignames, glissait Tongané.

– Moi faire beurre de cé, renchérissait Malik.

– Hip ! hip ! hip ! hourra ! criait Amédée Florence. C'est Capoue, le pays de Chanaan, le paradis terrestre.

– Nous partirons demain, conclut enfin Barsac. Préparons-nous sans perdre une heure.

Une chose digne de remarque, c'est que M. Poncin n'avait pas ouvert la bouche. Par contre, dès qu'il eut été décidé que tout le monde irait à Koubo, M. Poncin avait tiré son carnet, qu'il couvrait depuis ce moment d'innombrables calculs.

– Tout cela est très bien, dit-il en réponse aux derniers mots de Barsac. Il n'empêche que la route de Koubo, comparée à celle de Ségou-Sikoro, représente une augmentation de quatre cents kilomètres. Nos pas étant, on le sait, de soixante-douze centimètres, cela fait cinq cent cinquante-cinq mille cinq cent cinquante-cinq pas, plus une fraction. Négligeons la fraction. Or, nous faisons à l'heure, je l'ai dit, trois mille six cents pas et un dixième, et nous marchons chaque jour cinq heures quarante-cinq minutes dix-huit

secondes. Donc...

Mais personne n’écoutait M. Poncin. Barsac, le docteur Châtonnay, Amédée Florence, Jane Buxton et Saint-Bérain s’occupaient déjà activement à préparer le départ du lendemain, et M. Poncin parlait dans le désert.

12

Une tombe, des ossements

Accompagnés de six porteurs fournis par le *dougoutigui* de Kadou, les débris de la mission Barsac quittèrent ce village dans la matinée du 24 février. Pour troublants que fussent les derniers événements qui l'avaient désorganisée, le départ s'effectua dans la gaieté. Si on en excepte M. Poncin, dont les sentiments intimes demeuraient impénétrables, tous étaient agréablement surexcités par la perspective d'accomplir un acte généreux, voire héroïque en quelque manière, et se félicitaient réciproquement de la décision prise. Au surplus, rien n'était perdu encore. Les six Européens, de même que Tongané, qui avait pris Malik en croupe, possédaient toujours leurs montures, et on ne manquait ni d'armes, ni de vivres, ni d'objets

d’échange. D’autre part, le pays paraissait tranquille, et on était en droit d’espérer que l’adversaire inconnu, contre lequel on s’était involontairement heurté jusqu’alors, mettrait un terme à ses persécutions, la mission n’étant plus capable d’inquiéter personne. Rien ne s’opposait donc, en principe, à ce qu’on atteignît Koubo sans avoir à subir d’épreuves vraiment sérieuses.

Rien, non plus, ne s’opposerait sans doute à ce qu’on y parvînt rapidement, maintenant qu’on ne serait plus retardé par un nombreux troupeau d’ânes, parmi lesquels il en est nécessairement de récalcitrants. Pour activer la marche, on s’était, d’ailleurs, imposé de lourds sacrifices. On avait laissé au *dougoutigui* de Kadou, à titre de rémunération pour ses bons offices, une partie de la pacotille, ce qu’on en conservait devant aisément permettre d’arriver à Gao. Sacrifice plus douloureux, on s’était résigné à abandonner les tentes, dont une seule avait été conservée pour l’usage exclusif de Jane Buxton, malgré que celle-ci s’en fût énergiquement défendue. Quant aux hommes, ou ils trouveraient à se loger dans les villages, ou ils dormiraient en plein air. Dans

la saison sèche et pour un aussi court voyage, cela ne pouvait avoir grand inconvénient. Il ne s'agissait en somme que d'un parcours de cinq cents kilomètres environ, soit de quinze à vingt journées de marche. Selon toute vraisemblance, on serait donc à Koubo entre le 10 et le 15 mars.

Le début du voyage fut d'accord avec ces favorables auspices. Les porteurs, tout frais et pleins d'ardeur, gardaient un train soutenu, et on n'employa que cinq jours à franchir les cent quarante kilomètres séparant Kadou de Sanabo, où l'on arriva dans la journée du 28. Aucun incident n'était survenu pendant cette première partie du voyage. Conformément aux prévisions, on avait généralement trouvé à se loger, le soir venu, dans des cases indigènes, fort malpropres, à vrai dire, mais enfin suffisantes, et les nuits passées en plein air, lorsqu'il n'y avait aucun village à proximité lors de la seconde halte du jour, s'étaient écoulées paisiblement. Partout bien accueillis, les voyageurs avaient pu se ravitailler sans peine, et c'est toujours nantis de leur réserve de vivres qu'ils quittèrent Sanabo le matin du 1er mars. Ils n'avaient donc, jusque-là, aucune raison

de regretter le parti qu'ils avaient adopté.

– C'est-à-dire que c'est trop beau ! proclamait Amédée Florence parlant à son ami Saint-Bérain, pendant qu'ils faisaient côte à côte la seconde étape du 2 mars. Le profond penseur que je suis devrait même s'en inquiéter et calculer de quelle fraction le rapport habituel du bien et du mal est vicié à notre profit. J'aime mieux supposer, toutefois, que le destin peut, de temps en temps, prendre modèle sur M. Poncin et négliger la fraction à son exemple.

– Voilà le résultat d'une bonne action, cher ami, répondit Saint-Bérain. Vous n'avez pas voulu nous abandonner. Le Ciel vous en récompense.

– Du train dont vont les choses, nous n'aurons pas grand mérite, dit, en se retournant sur sa selle, le docteur Châtonnay qui précédait les deux amis.

– Qui sait ? fit Saint-Bérain. Nous ne sommes pas encore au bout.

– Bah ! s'écrira Amédée Florence, c'est tout comme. Nous avons le vent en poupe, cette fois.

Ces choses-là se sentent, que diable ! Je soutiens que nous allons arriver à Koubo dans un fauteuil, sans la plus petite aventure au tableau, ce qui, d'ailleurs, n'est pas très réjouissant pour un journaliste, dont le directeur... Eh là ! s'interrompit-il tout à coup, en adressant cette exclamation à son cheval qui venait de buter lourdement.

– Qu'y a-t-il ? interrogea Barsac.

– C'est mon cheval, expliqua Florence. Je ne sais ce qu'il a. Il bute sans cesse, depuis ce matin. Il faudra que j'examine...

Il n'eut pas le temps d'achever sa pensée. Le cheval, qui s'était arrêté brusquement, tremblait et vacillait sur ses jambes. Le reporter eut tout juste le temps de mettre pied à terre. À peine avait-il quitté la selle, que l'animal pliait des genoux et s'allongeait sur le sol.

On s'empressa de secourir la pauvre bête, qui ahanait et soufflait péniblement. On relâcha la sangle de la selle, on lui mouilla les naseaux avec l'eau d'un petit cours d'eau voisin. Rien n'y fit. Une heure plus tard, elle était morte.

– J’aurais dû toucher du bois, tout à l’heure, dit piteusement Amédée Florence transformé en piéton. Se féliciter de sa veine appelle nécessairement la guigne, c’est bien connu.

– Seriez-vous superstitieux, monsieur Florence ? demanda Jane Buxton en souriant.

– Pas précisément, mademoiselle. Embêté seulement, très embêté, par exemple !

Le cheval de Tongané fut attribué au reporter, Jane Buxton prit Malik en croupe, et l’on se remit en route après une halte de deux heures, en laissant en arrière le cadavre du cheval et son harnachement qu’on ne pouvait songer à emporter. L’étape en fut raccourcie d’autant.

À la tombée de la nuit, on s’arrêta au pied d’un bouquet d’arbres naturellement disposés suivant une demi-circonférence, en bordure immédiate du chemin. Situé au sommet d’une petite éminence, ce point, d’où on avait vue dans toutes les directions, ce qui mettait à l’abri d’une surprise toujours possible, était heureusement choisi pour y passer la nuit. Ses avantages avaient, d’ailleurs, frappé de précédents

voyageurs, qui, ainsi qu'on ne tarda pas à le reconnaître, avaient campé au même point. À en juger par leurs traces, ces voyageurs étaient assez nombreux et possédaient des chevaux, dont les sabots avaient laissé de multiples empreintes. Qui étaient ces gens ? Des nègres ou des Blancs ? La seconde hypothèse, la plus probable, car les nègres ne font pas en général usage de chevaux, devint une certitude, quand Amédée Florence eut découvert et montré à ses compagnons un objet oublié par leurs prédécesseurs. Cet objet, tout insignifiant qu'il fût, puisqu'il s'agissait d'un simple bouton, n'en était pas moins un produit de la civilisation peu employé par les Noirs, et témoignait irrécusablement de la couleur de ses anciens propriétaires.

L'état des herbes foulées, qui se redressaient déjà, prouvait, d'ailleurs, que le passage de cette troupe, quelle qu'elle fût, remontait à une dizaine de jours, à tout le moins. Comme on ne l'avait pas croisée, on devait en conclure qu'elle aussi suivait la route du Nord-Est, et que, par conséquent, on n'était pas destiné à la rencontrer jamais.

La journée du 3 mars n'offrit rien de particulier, mais, le 4, les explorateurs eurent à déplorer un nouveau décès dans leur cavalerie. Vers le soir, le cheval de Barsac mourut exactement comme était mort celui d'Amédée Florence. Cela commençait à devenir singulier.

Le docteur Châtonnay, qui avait examiné l'animal défunt, saisit la première occasion de parler confidentiellement à Amédée Florence, et dit à celui-ci :

– J'ai attendu d'être seul avec vous, monsieur Florence, pour vous apprendre quelque chose d'assez sérieux.

– Quoi donc ? interrogea Florence, surpris.

– C'est que les deux chevaux sont morts empoisonnés.

– Pas possible ! s'écria le reporter. Qui les empoisonnerait ? Les Noirs engagés à Kadou ?... Ils n'ont aucun intérêt à nous créer des difficultés, au contraire.

– Je n'accuse personne, insista le docteur, mais je maintiens ce que j'ai dit. Après le premier

décès, j'avais des soupçons. Après le second, j'ai une certitude. Les signes sont indéniables. Le dernier des ignorants ne s'y tromperait pas.

– Alors, votre avis, docteur ?

– Sur quel sujet ?

– Sur ce que nous devons faire.

– Je n'en sais pas plus que vous. Mon rôle consiste à vous prévenir, et si je m'en suis acquitté de cette manière confidentielle, c'est pour que vous mettiez nos compagnons au courant, à l'insu de miss Buxton, qu'il me paraît inutile d'effrayer.

– Tout à fait, approuva Florence. Mais, dites-moi, docteur, est-il donc nécessaire de faire intervenir la malveillance dans ces deux accidents ? Ne peuvent-ils s'expliquer autrement ? Nos chevaux n'ont-ils pu brouter, en même temps que leur provende, une herbe vénéneuse quelconque ?

– Ce n'est pas seulement possible, dit le docteur, c'est certain. Reste à savoir si c'est le hasard qui a mêlé à leurs aliments cette plante

vénéneuse, ou si ce hasard-là porte un nom d'homme. Là-dessus, je n'en sais pas plus long que vous.

On convint de surveiller plus rigoureusement que jamais les cinq chevaux survivants, afin d'éviter le retour de semblable malheur. Un des Européens ou Tongané resterait toujours auprès d'eux pendant les haltes, de telle sorte que personne ne pût en approcher sans être vu. Fût-ce à cause de ces précautions, ou simplement parce que les deux décès étaient accidentels, quoi qu'il en soit, il ne s'en produisit plus les deux jours suivants, si bien que l'on se rassura peu à peu.

Au surplus, la perte de ces chevaux était le seul incident fâcheux qui fût survenu jusqu'alors.

La contrée était très plate, on y cheminait sans fatigue, aussi vite que l'autorisait le train des porteurs, et on continuait à s'approvisionner facilement dans les villages, ce qui permettait de conserver intacte l'avance initiale de quatre jours de vivres.

Cependant, l'après-midi du 5 et toute la journée du 6 s'étant écoulées sans qu'on eût

aperçu un seul village, force fut d'entamer cette réserve. On ne s'en inquiéta pas, au surplus, Tongané affirmant qu'on n'allait pas tarder à rencontrer une agglomération d'une certaine importance où il serait facile de se ravitailler.

On parvint, en effet, le soir du 6 mars, à cette bourgade, qui portait le nom de Yaho, mais les prévisions de Tongané ne se réalisèrent pas. Dès qu'on s'approcha du *tata*, des vociférations et même quelques coups de fusils à pierre partirent de son sommet, sur lequel se pressait une nombreuse foule de nègres. C'était la première fois qu'on recevait pareil accueil depuis le départ de Conakry, si on excepte la démonstration des naturels de Kokoro. Encore, à Kokoro, avait-il été possible de transformer leurs dispositions belliqueuses en sentiments plus amicaux, tandis qu'à Yaho on ne put même pas essayer d'arriver à un semblable résultat.

Barsac eut beau s'ingénier afin d'entrer en relation avec les habitants de ce village, les moyens employés échouèrent les uns après les autres. Un drapeau blanc fut en vain porté au bout

d’un bâton. Cet emblème symbolique, dont le sens pacifique est compris sur toute la surface de la terre, provoqua un ouragan de hurlements, accompagnés d’une nuée de balles, qui eussent été mortelles pour le porteur du drapeau, s’il n’avait eu la prudence de se tenir à distance suffisante. Tongané, puis successivement deux des porteurs, gens de même race, ou à peu près, que les habitants de Yaho, furent sans plus de succès envoyés en parlementaires. On refusa de les écouter, et on ne leur répondit que par le jet de projectiles divers, que la maladresse seule des tireurs rendit inoffensifs. Il était évident que la population de ce village entendait, pour une raison ou pour une autre, n’avoir aucun rapport avec des étrangers, et qu’elle ne voulait même pas connaître leurs intentions. Il fallut y renoncer.

D’ailleurs, ces nègres inhospitaliers se bornèrent à faire bonne garde autour du *tata*, dont ils refusaient si formellement l’entrée, sans se livrer à aucun acte d’hostilité plus directe.

Quels que fussent les motifs d’une telle attitude, les voyageurs ne purent se ravitailler

comme ils l'espéraient, et durent repartir le lendemain 7 mars, n'ayant plus que deux jours de vivres devant eux. La situation n'avait encore, du reste, rien d'inquiétant. On avait fait alors plus de trois cents kilomètres depuis Kadou, c'est-à-dire plus de la moitié du parcours total, et tout portait à croire que les prochains villages auraient une attitude plus amicale que celle de Yaho.

Le chemin n'en ayant traversé aucun, la question ne put être tranchée pendant la journée du 7 mars, qui fut bonne au point de vue du nombre de kilomètres parcourus, mais au cours de laquelle survint un nouveau malheur. Un troisième cheval mourut, de la même manière qu'étaient morts les deux premiers.

– Quelqu'un réussirait-il donc, demanda Florence au docteur Châtonnay, à empoisonner nos animaux, malgré la surveillance dont nous les entourons ?

– C'est peu probable, répondit le docteur. L'empoisonnement doit être antérieur à notre départ de Kadou. Peut-être remonte-t-il au jour où notre escorte a déserté. Si nos chevaux

meurent successivement, et non tous à la fois, cela doit tenir à la différence de leurs résistances individuelles et sans doute aussi à la différence des doses.

– En attendant, dit Amédée Florence, nous voici trois piétons contre quatre cavaliers. Ce n'est pas drôle !

Le 8 mars, ce ne fut pas sans inquiétude qu'on se remit en route. De quelque côté qu'on le considérât, l'avenir commençait à devenir sombre. On ne pouvait pas se dissimuler que la puissance adverse dont on se croyait à jamais débarrassé n'eût pris la précaution d'empoisonner les chevaux avant de disparaître, ce qui impliquait une persistance de haine aussi effrayante qu'inexplicable, et on s'attendait à voir tomber d'un instant à l'autre les quatre animaux survivants. D'autre part, on ne possédait plus qu'un seul jour de vivres, et on souffrirait de la faim, si un village n'était pas rencontré avant le coucher du soleil.

On n'eut même pas si longtemps à attendre. La première heure de marche n'était pas écoulée

qu’une agglomération de cases apparaissait dans le lointain.

Les voyageurs s’arrêtèrent quelques instants, s’efforçant de prévoir l’accueil qui les attendait. Dans la vaste plaine qui se déployait sous leurs yeux, ils ne distinguèrent rien qui fût de nature à les renseigner. Autant qu’on en pouvait juger à cette distance, le village semblait mort, et l’étendue était déserte. On ne voyait que le haut tapis de la brousse, et la trouée du chemin, sur lequel, de place en place, on apercevait des taches noires, dont il était impossible de reconnaître la nature.

Après une courte halte, Barsac et ses compagnons se remirent en marche vers le village. Ils n’avaient pas fait un kilomètre qu’une odeur nauséabonde les saisit à la gorge. Quelques pas encore, et ils furent auprès d’une de ces taches noires qu’ils avaient remarquées de loin. Ils eurent un mouvement de recul. Cette tache noire, c’était le cadavre à demi putréfié d’un nègre. Jusqu’au village, le chemin était jalonné de la sorte. Ils purent compter dix de ces bornes

funèbres.

– Voyez combien petite est l'entrée du projectile qui a frappé cet homme, dit à Amédée Florence le docteur Châtonnay qui examinait l'un des cadavres, et combien est grand au contraire son orifice de sortie, quand ces projectiles ont traversé les corps de part en part. D'autres ont rencontré des os et vous pouvez constater quels effroyables ravages ils ont produits dans ce cas. Ces hommes ont été tués par des balles explosibles.

– Encore ! s'écria Amédée Florence.

– Encore.

– Comme le vieux nègre que nous avons soigné dans le petit hameau, pendant notre première étape avec la nouvelle escorte ?

– Comme ce jour-là, répondit le docteur Châtonnay.

Amédée Florence et le docteur rejoignirent leurs compagnons en silence. Ils étaient pensifs, et se demandaient ce qu'il fallait conclure de l'explicable répétition d'un fait aussi anormal.

Dans le village, le spectacle était plus affreux encore. À de nombreux signes, on reconnaissait qu'il avait été le théâtre d'une lutte acharnée. En outre, après la bataille, les vainqueurs l'avaient incendié, et la plupart des cases étaient détruites par le feu. Dans celles qu'ils avaient épargnées, on trouva d'autres cadavres.

– La mort de ces malheureux remonte au moins à dix jours, dit le docteur Châtonnay, et, comme pour les autres, ce sont des balles explosibles qui l'ont provoquée.

– Mais quels peuvent bien être les misérables qui se sont livrés à un pareil carnage ? s'écria Saint-Bérain.

– Peut-être, suggéra Amédée Florence, ceux dont nous avons remarqué les traces, il y a quelques jours. Nous estimions alors leur avance à une dizaine de jours. Cela coïnciderait avec le délai que fixe le docteur.

– Ce sont eux à n'en pas douter, dit Barsac indigné.

– Comme ce sont eux, ajouta Amédée

Florence, qui nous ont valu la fraîche réception de Yaho, qu'ils auront voulu traiter comme ils ont traité ce village. Yaho étant entouré d'un *tata*, ils n'auront pu y entrer, mais cela expliquerait que les nègres effrayés se soient tenus depuis ce moment sur la défensive.

– C'est assez logique, en effet, approuva le docteur Châtonnay.

– Mais qui peuvent bien être ces misérables, demanda Jane Buxton, et leur présence ne peut-elle être un danger pour nous ?

– Qui ils sont, je n'en sais rien, répondit Amédée Florence, mais ils ne me paraissent pas à craindre en ce qui nous concerne. Tout concourt à nous démontrer qu'ils ont sur nous une avance de dix à douze jours, et, comme ils sont montés, il est peu probable que nous les rattrapions jamais.

On parcourut tout le village incendié sans y rencontrer aucun être vivant. Ceux des habitants que les balles n'avaient pas atteints s'étaient enfuis, et il était complètement désert. Il était aussi pillé de fond en comble, tout ce que le feu n'avait pas dévoré, on l'avait jeté aux quatre

vents. Même spectacle aux alentours, dans les *lougans* saccagés, dévastés. La volonté de destruction était évidente.

C'est en proie aux plus tristes pensées qu'on laissa en arrière le malheureux village. Le soir, on fit halte en pleine campagne. Il ne restait alors de vivres que pour un seul repas. De cet unique repas, on fit deux parts, l'une qu'on mangea sur-le-champ, l'autre qui fut réservée pour le lendemain matin.

Au cours de la journée du 9 mars, deux villages furent rencontrés. On ne put s'approcher du premier, que défendait un petit *tata*, et dont l'accueil fut en tout point semblable à celui de Yaho. Quant au second, qu'aucune fortification ne protégeait, il était, comme celui du jour précédent, saccagé, incendié et vide d'habitants.

– On dirait vraiment, observa Barsac, que des gens s'ingénient à créer le désert devant nous.

L'observation était juste. On aurait voulu affamer les voyageurs qu'on n'aurait pas procédé autrement.

– Bah ! fit Amédée Florence, avec une insouciance voulue, nous le traverserons malgré eux, ce désert. C’est à peine s’il y a cent cinquante kilomètres d’ici à Koubo. Ce n’est pas la mer à boire, après tout. Puisque les bouchers et les épiciers sont en grève, la chasse nous fournira nos biftecks.

À l’exception de M. Poncin, tout à fait incapable de manier un fusil, on suivit aussitôt cet excellent conseil. Malheureusement, les hautes herbes arrêtaient trop souvent la vue, et la contrée n’était pas très giboyeuse. De toute la journée, on n’eut qu’une outarde, deux pintades et deux perdrix au tableau. Pour nourrir quatorze personnes, c’était à peine l’indispensable minimum.

À l’étape du soir, Amédée Florence et le docteur Châtonnay constatèrent pour la seconde fois que l’endroit où l’on s’arrêtait avait antérieurement reçu la visite d’autres voyageurs. Les herbes paraissaient même plus récemment froissées, comme si l’avance de ceux-ci eût diminué.

Pendant qu'on échangeait des réflexions à ce sujet, Tongané, préposé à ce moment à la surveillance des chevaux, appela ses maîtres tout à coup. Deux des animaux venaient de tomber, comme étaient tombés les trois premiers. Comme ceux-ci, ils agonisèrent sans qu'il fût possible de les secourir, et moururent après une heure de souffrance.

Deux chevaux restaient encore, mais on ne devait pas garder longtemps ces deux animaux, qui succombèrent à leur tour pendant la journée du 10 mars.

Les porteurs engagés à Kadou furent-ils effrayés par ces décès successifs ? Plus simplement, la chasse n'ayant, au cours de la journée du 10, produit qu'un résultat dérisoire, redoutèrent-ils de souffrir de la faim ? Quoi qu'il en soit, ils disparurent dans la nuit du 10 au 11, et, le matin venu, les six Européens, Tongané et Malik, se réveillèrent sans porteurs, sans chevaux et sans vivres.

Ils éprouvèrent alors un moment de découragement bien naturel, qu'eût, d'ailleurs,

suffi à expliquer la faiblesse qu'ils commençaient à ressentir. La plus accablée était Jane Buxton, qui se reprochait d'avoir entraîné ses compagnons dans ce déplorable voyage et se sentait responsable de leur misère. Elle s'accusait et sollicitait leur pardon.

Amédée Florence comprit la nécessité de réagir contre la dépression générale.

– Que de paroles inutiles ! s'écria-t-il en s'adressant à Jane Buxton avec une affectueuse brutalité. Nous ne sommes pas encore morts, je suppose. Que la chasse n'ait pas été très bonne ces jours-ci, la belle affaire ! Elle sera meilleure demain, voilà tout.

– N'oublions pas, fit observer le docteur Châtonnay venant au secours du reporter, que nos nègres, en nous laissant en plan, nous ont, du même coup, débarrassés de leurs six estomacs.

– C'est tout bénéfice, conclut Florence. S'ils n'étaient pas partis, j'allais vous proposer de les renvoyer à leurs aimables familles. J'estime que, dans les circonstances présentes, rien ne pouvait nous arriver de plus heureux.

– Merci, monsieur Florence, merci, messieurs, disait cependant Jane Buxton, profondément émue. Croyez que je n'oublierai jamais votre bonté et votre dévouement.

– Pas d'attendrissement ! interrompit Florence. Rien n'est plus mauvais avant le déjeuner. Si vous voulez m'en croire, filons, mettons-nous en chasse, et mangeons jusqu'à l'indigestion inclusivement. Nous nous épancherons au dessert, si ça vous chante.

Le départ des porteurs rendant impossible le transport des colis, on dut abandonner la dernière tente et le reste de la pacotille d'échange. Jane Buxton dormirait désormais, elle aussi, en plein air, quand on ne pourrait trouver un abri dans un village abandonné. Quant à la perte des objets d'échange, on n'en éprouva pas de trop vifs regrets. À quoi eussent-ils été bons, le pays étant désert et toute transaction y étant impossible ? D'ailleurs, n'avait-on pas de l'or, pour le cas où les circonstances viendraient à changer ?

C'est dans ces tristes conditions que la marche fut reprise. Au cours de cette journée du 12 mars,

le chemin traversa un village, où l'on découvrit encore de nombreux cadavres de nègres. Le docteur fit remarquer à ses compagnons que la mort de ces malheureux était plus récente et paraissait remonter à deux jours tout au plus. Devait-on en conclure que la bande des assassins était maintenant plus proche, et fallait-il s'attendre à se heurter contre elle un jour ou l'autre ?

Malgré cette perspective peu rassurante, on continua à s'élever dans le nord. Quel moyen de faire autrement, au surplus ? Revenir au sud, sur ce chemin jalonné de villages hostiles ou détruits, eût été impossible. Mieux valait gagner à tout prix le Niger, puisque là seulement on aurait du secours.

C'était toujours le désert que trouvaient devant eux les voyageurs épuisés. Pas un village qui ne fût hostile, quand un *tata* l'avait défendu contre la destruction, ou pillé, brûlé, dévasté, dans le cas contraire. Nulle part, il ne leur était possible de se procurer des vivres, et ils ne subsistaient que grâce à des hasards favorables : ignames, patates

ou autres racines déterrées par chance dans un *lougan* saccagé, heureux coup de fusil, ou, parfois encore, quelque misérable poisson capturé par Saint-Bérain pendant la halte du jour.

Cette dernière ressource manquait, à vrai dire, le plus souvent. Outre que l'adversité n'avait en rien diminué la perpétuelle distraction, non plus que la sensibilité excessive du fantaisiste neveu de Jane Buxton, on traversait des territoires où les cours d'eau étaient rares. On eut plus d'une fois à souffrir de la soif, les puits qu'on découvrait de temps à autre étant invariablement comblés. La puissance malfaisante qui s'ingéniait à accabler les voyageurs n'avait rien oublié.

L'énergie de ceux-ci n'était pas entamée, cependant. Brûlés par un soleil de feu, se traînant péniblement quand le gibier avait fait défaut, réglant les étapes sur leur faiblesse croissante, ils gagnaient courageusement vers le nord, jour par jour, pas à pas, malgré la fatigue, malgré la soif, malgré la faim.

Les deux Noirs opposaient à ces épreuves une merveilleuse indifférence. Habitués aux

privations, accoutumés à subir une vie de misère, peut-être souffraient-ils moins que leurs maîtres de la misère présente. Tous deux faisaient preuve du dévouement le plus touchant.

– Moi, y en a pas beaucoup faim, disait Tongané à Malik, pour l'engager à accepter quelque racine comestible qu'il avait découverte.

Malik acceptait le présent, mais pour l'offrir à Jane Buxton, qui, d'ailleurs, s'empressait de le joindre à la réserve collective dont serait composé le prochain repas de tous.

Ainsi chacun faisait son devoir, tout en réagissant selon son tempérament personnel.

Barsac inclinait plutôt vers la colère. Il ne parlait guère, et, si parfois un mot s'échappait de ses lèvres, ce mot s'adressait généralement au Gouvernement français, dont l'incapacité l'avait mis, lui Barsac, dans un pareil pétrin. Déjà, il se voyait à la tribune de la Chambre. En attendant, il préparait ses foudres, qu'il lancerait au retour, tel Jupiter, du haut de cet Olympe parlementaire.

Le docteur Châtonnay parlait peu lui aussi,

mais, bien que fort inhabile à la chasse, il ne s'en rendait pas moins utile. Il cherchait les fruits comestibles, qu'il découvrait assez souvent, et, soucieux avant tout de conserver au moins l'apparence de la gaieté, il ne manquait jamais de rire, avec son éternel bruit de vapeur fusante, au moindre mot que prononçait Amédée Florence.

– Dommage, docteur, lui disait ce dernier, que vous n'ayez que l'échappement des gaz. Vous n'auriez pas le moteur sur vous, par hasard ? C'est ça qui ferait notre affaire !

Et l'excellent docteur de rire de nouveau, par principe.

M. Poncin parlait moins encore, puisqu'il n'ouvrait pas la bouche. Il ne chassait pas, ne pêchait pas, et, d'ailleurs, ne se plaignait pas. Il ne faisait rien, M. Poncin, si ce n'est écrire de temps à autre quelque mention sur son mystérieux carnet, ce dont Amédée Florence était toujours fort intrigué.

Saint-Bérain se comportait comme à l'ordinaire, ni plus gai, ni plus triste qu'au moment du départ. Peut-être ignorait-il dans

quelle situation il se trouvait, et était-il distrait au point de ne pas savoir qu'il avait faim.

À en juger par les apparences, il eût semblé que Jane Buxton supportait avec moins de philosophie les épreuves dont le sort l'accablait, et pourtant celles-ci étaient étrangères à la tristesse grandissante que reflétait son visage. N'ayant jamais espéré que le voyage s'accomplirait sans effort, elle acceptait d'un cœur ferme les obstacles qu'elle rencontrait sur sa route. Amaigrie, affaiblie par les privations et par les souffrances de toute espèce, son énergie, du moins, demeurait intacte, et sa pensée restait tendue vers le but qu'elle s'était fixé. Mais, à mesure qu'elle en approchait, son trouble, son angoisse augmentaient sans qu'elle pût s'en défendre. Quelle réponse allait donner la sépulture de Koubo ? Que lui apprendrait l'enquête qu'elle entamerait ensuite, en prenant comme centre de ses recherches les lieux où son frère était tombé ? Apprendrait-elle quelque chose seulement, et ne lui faudrait-il pas revenir les mains vides ? Ces questions se pressaient dans son esprit, chaque jour plus impérieuses et plus

absorbantes.

Amédée Florence n'était pas sans avoir remarqué la tristesse de Jane Buxton, et il la combattait de tout son pouvoir. En fait, il était l'âme de ce petit monde, et les pires épreuves n'avaient aucune influence sur sa persistante gaieté. À l'entendre, on devait remercier le Ciel pour sa paternelle bienveillance, aucun autre genre de vie ne pouvant être aussi rigoureusement conforme à une hygiène bien comprise. Quoi qu'il arrivât, il s'en applaudissait. Avait-on soif ? Rien de plus favorable à sa dilatation d'estomac commençante. Avait-on faim ? Rien de meilleur pour combattre l'arthritisme qui le guettait. Était-on exténué de fatigue ? On n'en dormirait que mieux, d'après lui. Et il en appelait au docteur Châtonnay, qui approuvait, en admirant le courage et l'énergie du brave garçon.

Le mérite d'Amédée Florence était d'autant plus grand qu'il éprouvait, en fait, outre les soucis communs à tous, une inquiétude supplémentaire que ses compagnons ne

soupçonnaient même pas. Cela remontait au 12 mars, c'est-à-dire au jour où, pour la première fois, on avait traversé un village dont le sac paraissait dater de la veille. Depuis ce jour, Amédée Florence avait acquis l'intime conviction qu'on était surveillé, suivi, épié. Des espions guettaient dans la brousse, il en était sûr, escortant pas à pas la mission désemparée, assistant à son agonie, prêts sans doute à annihiler l'effort de ces naufragés de la terre, au moment où ceux-ci atteindraient enfin le salut. L'œil et l'oreille constamment au guet, il avait recueilli des preuves nombreuses à l'appui de ses soupçons : pendant le jour, nouvelles traces de campement récent, détonations à peine perceptibles, galops de chevaux dans le lointain ; pendant la nuit, chuchotements, glissements, et, parfois, passage d'une ombre incertaine quand l'obscurité était profonde. De ses observations, de ses réflexions, de ses craintes, il s'était abstenu de rien dire à ses compagnons, afin de ne pas augmenter leurs angoisses, et il avait recommandé le silence à Tongané, dont les remarques étaient conformes aux siennes. Ils se

contenteraient de faire tous deux une garde vigilante, jusqu'au moment où le reporter estimerait utile de mettre ses amis dans la confidence.

Le voyage, compliqué par de telles difficultés, ne put évidemment s'accomplir dans les délais prévus. Ce fut seulement le soir du 23 mars qu'on fit halte pour la dernière fois avant d'arriver à Koubo. Sept à huit kilomètres en séparaient encore les voyageurs exténués, mais, à moins de deux mille mètres, on devait trouver, d'après Tongané, la tombe où reposaient les restes du capitaine George Buxton. Le lendemain, dès l'aurore, on se remettrait en route. Quittant le chemin tracé, on irait d'abord jusqu'aux lieux où la troupe révoltée avait été anéantie, puis on se dirigerait vers le village. S'il était en meilleur état que les autres, on s'y ravitaillerait et l'on y prendrait un repos de plusieurs jours, pendant lesquels Jane Buxton poursuivrait son enquête. Dans le cas contraire, ou bien on obliquerait sur Gao, ou bien on se dirigerait sur Tombouctou ou sur Djenné, dans l'espoir de rencontrer vers le nord ou vers l'ouest des territoires moins ravagés.

C’est à ce moment qu’Amédée Florence crut devoir mettre ses compagnons au courant des faits qui le préoccupaient. Pendant qu’on se reposait des fatigues du jour et que Malik faisait cuire le frugal repas sur un feu d’herbes, il leur fit part de ses remarques nocturnes et diurnes, desquelles il résultait qu’on ne pouvait très probablement faire un pas sans qu’il fût connu d’ennemis invisibles mais toujours présents.

– J’irai plus loin, ajouta-t-il, et j’oserai prétendre que nos adversaires sont pour nous des relations déjà anciennes, presque de vieux camarades. Je soutiendrai mordicus, jusqu’à preuve du contraire, qu’ils se composent exactement de vingt Noirs et de trois Blancs, et que l’un de ceux-ci ressemble comme un frère à notre élégant ami, le soi-disant lieutenant Lacour, si avantageusement connu de l’honorable société ici présente.

– Sur quoi repose cette hypothèse, monsieur Florence, demanda Barsac.

– Sur ceci, d’abord, que notre prétendue escorte a pu aisément connaître nos intentions et

nous précéder sur la route que nous devions suivre, afin d'y faire, contre nous, le joli travail que vous avez pu admirer, tandis qu'il serait difficile d'admettre la présence d'une autre troupe, qui se serait livrée, tout en ignorant notre existence, aux mêmes distractions, dans un but qui serait alors inexplicable. Il y a encore autre chose. Les habitants des villages détruits et le vieux nègre que le docteur a rafistolé avant Kadou ont été frappés de la même manière. Donc, les meurtriers étaient déjà dans nos environs avant l'arrivée de la deuxième escorte, de même qu'ils y sont après son départ.

– Peut-être avez-vous raison, monsieur Florence, reconnut Barsac, mais vous ne nous apprenez pas grand-chose, après tout. Personne de nous n'a jamais douté que la dévastation de ce pays ne fût dirigée contre nous. Que cette dévastation soit l'œuvre du lieutenant Lacour ou de tout autre, que ces bandits soient autour de nous, au lieu de nous précéder comme nous le supposions, cela ne change rien à notre situation.

– Ce n'est pas mon avis, répliqua Amédée

Florence. C'est si peu mon avis, que je me suis décidé à parler ce soir, après avoir longtemps gardé le silence pour ne pas accroître inutilement vos craintes. Mais nous voici arrivés au but, malgré tout. Demain, ou nous serons à Koubo, à l'abri, par conséquent, ou bien nous aurons changé de direction, et l'on cessera peut-être de nous persécuter. Je souhaiterais, je l'avoue, tromper pour une fois la surveillance dont nous sommes l'objet, afin que personne ne sache ce que nous sommes venus faire ici.

– Pour quel motif ? demanda Barsac.

– Je n'en sais trop rien, avoua Florence. C'est une idée que j'ai comme ça. Mais il me paraît préférable, dans l'intérêt de miss Buxton, que le but de son voyage ne soit pas connu avant qu'elle ait pu mener à bien son enquête.

– Je suis d'accord avec M. Florence, approuva Jane Buxton. Qui sait si nos adversaires ne sont pas sur le point d'entamer plus franchement la lutte ? Ce sera peut-être demain qu'ils nous attaqueront, et peut-être me feront-ils échouer au port. Je ne voudrais pourtant pas être venue si

loin sans atteindre mon but. C'est pourquoi je pense que M. Florence a raison de vouloir échapper aux espions qui nous entourent. Malheureusement, je n'en vois guère le moyen.

– Rien de plus facile au contraire, à mon sens, expliqua Amédée Florence. Il est incontestable que, jusqu'ici tout au moins, ceux qui nous en veulent ne se sont risqués à aucune tentative directe. Ils se contentent de contrecarrer notre marche et de nous espionner, en se réservant, si l'idée de miss Buxton est juste, d'intervenir plus efficacement le jour où notre entêtement sera devenu supérieur à leur patience. Il est donc probable que leur surveillance se relâche quand ils sont certains que nous avons fait définitivement halte pour la nuit. La régularité de nos habitudes doit les rassurer, et ils ne mettent pas en doute, qu'ils nous retrouveront le matin là où ils nous ont quittés le soir. Il n'y a aucune raison pour que leur garde soit plus vigilante aujourd'hui que les autres jours, à moins qu'ils ne se soient résolus à une attaque immédiate. Encore, dans ce cas, serait-il plus opportun que jamais d'essayer de filer par la tangente. Mais,

s’il n’en est pas ainsi, rien de plus simple que de partir tout à l’heure, en profitant de l’obscurité. Nous nous en irons successivement, en faisant le moins de bruit possible, tous dans la même direction, après être convenus d’un rendez-vous général. Après tout, ce n’est pas une armée innombrable que nous avons à nos trousses, et il faudrait une remarquable guigne pour que nous tombions juste sur le séduisant lieutenant Lacour.

Ce plan, chaudement approuvé par Jane Buxton, fut adopté. On convint que, les uns après les autres, on s’en irait dans l’Est, jusqu’à un fort bouquet d’arbres, distant d’un kilomètre environ, qu’on avait aperçu avant la tombée de la nuit. Ces arbres étaient maintenant invisibles, mais on savait dans quelle direction ils se trouvaient, et l’on pouvait les atteindre sûrement, en se guidant sur une étoile qui scintillait à l’horizon, au-dessous de gros nuages qui augmentaient encore l’obscurité. Tongané partirait le premier, puis Jane Buxton, puis Malik. Les autres Européens viendraient ensuite à tour de rôle, Amédée Florence devant fermer la marche.

Le départ s'effectua sans incident. Deux heures plus tard, les six Européens et les deux Noirs étaient réunis à la lisière du bouquet d'arbres. On se hâte de le traverser, de façon à placer cet impénétrable écran entre les fugitifs et leurs ennemis. On s'avança ensuite plus librement. La proximité du but rendait des forces aux moins valides. Personne ne sentait plus sa fatigue.

Après une demi-heure de marche rapide, Tongané s'arrêta. D'après lui, on devait être arrivé à l'endroit même où la troupe révoltée de George Buxton avait été exterminée ; mais, dans cette nuit profonde, il ne pouvait indiquer avec exactitude le point précis qui intéressait Jane Buxton. Il fallait attendre le jour.

On prit donc quelques heures de repos. Seule, Jane Buxton, incertaine de ce que la prochaine aube lui réservait, ne put trouver le sommeil. Plus pressantes que jamais, cent questions se posaient pour elle. Son malheureux frère était-il réellement mort et en découvrirait-elle une preuve que le temps n'eût pas détruite ? Si une

telle preuve existait, tendrait-elle à confirmer le crime, à démontrer l'innocence, ou la laisserait-elle dans la même incertitude ? Et demain, dans quel sens commencerait-elle l'enquête qu'elle avait résolue ? Les derniers témoins du drame n'étaient-ils pas dispersés, disparus, morts peut-être à leur tour, ou bien serait-il possible de retrouver quelques-uns d'entre eux ? Et si elle y parvenait, quelle serait la vérité qui sortirait de leur bouche ?

Un peu avant six heures, tout le monde fut debout. Tandis que le jour se levait, on attendit, étreint par une vive émotion, les yeux fixés sur Tongané, qui examinait les alentours et cherchait ses points de repère.

– Là, dit enfin le nègre en désignant un arbre éloigné de trois à quatre cents mètres, qui s'élevait solitairement dans la plaine.

En quelques instants, on fut au pied de cet arbre. Tongané continuant à se montrer très affirmatif, on attaqua le sol au point qu'il désignait, bien que rien n'indiquât qu'une tombe eût jamais existé à cet endroit. Fébrilement, les

couteaux fouillèrent la terre, qu'on rejetait à pleines mains sur les bords du trou qui se creusait rapidement.

– Attention ! s'écria tout à coup le reporter... Voici des ossements...

Miss Buxton, très émue, dut s'appuyer au bras du docteur.

Avec précaution, on acheva de déblayer la fosse. Un corps apparut, ou plutôt un squelette merveilleusement conservé. Autour de ce qui avait été les bras, subsistaient des lambeaux d'étoffe et les broderies d'or, insignes de son grade. Parmi les os du thorax, on découvrit encore un portefeuille, presque entièrement détruit par le temps. On l'ouvrit. Il ne contenait qu'un unique document : une lettre adressée à George Buxton par sa sœur.

Les larmes jaillirent des yeux de la jeune fille. Elle porta à ses lèvres le papier jauni, qui s'effrita entre ses doigts ; puis, défaillante, elle s'approcha de la tombe.

– Docteur, je vous en prie, dit-elle à

Châtonnay d'une voix tremblante, ne pourriez-vous avoir la bonté d'examiner les restes de mon malheureux frère ?

– À vos ordres, miss Buxton, répondit le docteur, troublé au point d'en oublier la faim qui lui tenaillait les entrailles.

Le docteur Châtonnay descendit dans la tombe et procéda, avec le soin et la méthode d'un médecin légiste, à l'examen qui lui était demandé. Quand il l'eut terminé, son visage était grave et exprimait une intense émotion.

– Moi, Laurent Châtonnay, docteur en médecine de l'Université de Paris, prononça-t-il, non sans une certaine solennité, au milieu d'un profond silence, je certifie ce qui suit : premièrement, les ossements soumis à mon examen, et que miss Jane Buxton déclare être ceux de son frère George Buxton, ne portent la trace d'aucune blessure faite par une arme à feu ; deuxièmement, l'homme de qui proviennent ces ossements a été assassiné ; troisièmement, la mort a été provoquée par un coup de poignard porté de haut en bas, qui a traversé l'omoplate gauche et

atteint un des lobes supérieurs du cœur ; quatrièmement, voici l'arme du crime, retirée par moi-même de la gaine osseuse dans laquelle elle était restée plantée.

– Assassiné !... murmura Jane éperdue.

– Assassiné, je l'affirme, répéta le docteur Châtonnay.

– Et par-derrière !...

– Par-derrière.

– George serait donc innocent !... s'écrira Jane Buxton en éclatant en sanglots.

– L'innocence de votre frère est une question qui excède ma compétence, miss Buxton, répondit doucement le docteur Châtonnay, et je ne saurais l'affirmer avec la même rigueur que les faits matériels constatés par moi, mais elle me paraît, je dois vous le dire, infiniment probable. Il résulte, en effet, de mon examen, que votre frère n'est pas tombé les armes à la main, comme on l'avait cru jusqu'ici, mais qu'il a été assassiné par-derrière, avant, pendant ou après le feu de salve que l'histoire a enregistré. À quel moment

exact et par qui a-t-il été frappé ? Je l'ignore. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le coup n'a pas été porté par un des soldats réguliers, car l'arme qui a tué votre frère est un poignard et non une arme de guerre.

– Merci, docteur, dit Jane qui se remettait peu à peu. Tels qu'ils sont, les premiers résultats de mon voyage sont de nature à me donner confiance... Encore un mot, docteur. Seriez-vous disposé à attester par écrit ce que vous avez vu aujourd'hui, et ces messieurs voudraient-ils avoir la bonté de servir de témoins ?

Tous se mirent avec empressement à la disposition de Jane Buxton. Amédée Florence, sur une feuille que M. Poncin consentit à détacher de son carnet, rédigea une relation des faits constatés au cours de la matinée, et ce procès-verbal, signé par le docteur Châtonnay, puis par toutes les personnes présentes, fut remis à Jane Buxton avec l'arme trouvée dans la tombe de son frère.

Cette arme, la jeune fille frémit en la touchant. C'était un poignard dont une épaisse couche de

rouille, peut-être mélangée de sang, recouvrait la forte lame quadrangulaire aux faces moulurées par de profondes gouttières. Sur le manche d'ébène, à demi rongé par l'humidité de la terre, on discernait encore la trace d'une inscription disparue.

– Voyez donc, messieurs, dit Jane en montrant ces linéaments presque invisibles, cette arme portait autrefois le nom du meurtrier.

– Dommage qu'il soit effacé, soupira Amédée Florence, en examinant l'arme à son tour. Mais attendez donc... On lit encore quelque chose... un i et un l, je crois.

– C'est maigre, dit Barsac.

– Peut-être n'en faut-il pas plus pour démasquer l'assassin, dit gravement Jane.

Sur son ordre, Tongané rejeta sur les restes de George Buxton la terre qu'on avait extraite et qui fut ensuite tassée avec soin ; puis, laissant la tombe tragique à sa solitude, on se dirigea vers Koubo.

Mais, après trois ou quatre kilomètres, on dut

s’arrêter. La force manquait à Jane Buxton, dont les genoux fléchissaient et qui dut s’étendre sur le sol.

– L’émotion, expliqua le docteur Châtonnay.

– Et la faim, ajouta avec juste raison Amédée Florence. Allons ! vieux Saint-Bérain, nous n’allons pas laisser mourir d’inanition votre nièce, même si elle est votre tante, quand le diable y serait ! En chasse ! et tâchez de ne pas me prendre pour un gibier de choix !

Malheureusement, le gibier était rare. La plus grande partie de la journée s’écoula avant que les deux chasseurs eussent vu un animal quelconque au bout de leurs fusils. Ce fut seulement vers la fin du jour que le sort les favorisa. Par contre, le tableau n’avait jamais été aussi brillant, deux outardes et une perdrix étant, coup sur coup, tombées sur leur plomb. Pour la première fois depuis longtemps, on put donc faire un repas abondant. En revanche, on dut renoncer à atteindre Koubo le soir même, et se résoudre à passer une dernière nuit en plein air.

Épuisés de fatigue, et d’ailleurs convaincus

d’avoir dépisté leurs adversaires, les voyageurs négligèrent ce soir-là la garde qu’ils s’imposaient d’habitude. C’est pourquoi personne ne vit les phénomènes bizarres qui survinrent pendant la nuit. Vers l’ouest, de faibles lueurs scintillèrent à plusieurs reprises dans la plaine. D’autres lumières, puissantes celles-ci, leur répondaient dans l’est, à une grande hauteur, bien qu’il n’y eût aucune montagne dans cette contrée remarquablement plate. Peu à peu ces faibles scintillements de l’ouest et les puissants éclats de l’est se rapprochèrent les uns des autres, les premiers lentement, les seconds très vite, tous deux convergeant vers le point occupé par les dormeurs.

Tout à coup, ceux-ci furent réveillés en sursaut par l’étrange ronflement qu’ils avaient déjà entendu après leur départ de Kankan, mais le ronflement était aujourd’hui plus proche et infiniment plus intense. À peine avaient-ils ouvert les yeux, que des lumières fulgurantes, émanant d’une dizaine de foyers de grande puissance tels que des projecteurs électriques, jaillissaient soudainement dans l’Est, à moins de

cent mètres d'eux. Ils cherchaient encore à se rendre compte de la nature du phénomène, quand des hommes, sortant des ombres du nord et du sud, entrèrent dans le cône éclairé et bondirent sur les dormeurs étourdis, aveuglés. En un instant, ceux-ci furent renversés.

Dans la nuit, une voix brutale demanda en français :

– Y êtes-vous, les garçons ?

Puis, après un silence :

– Le premier qui bouge, une balle dans la tête... Allons ! en route, nous autres !

Deuxième partie

1

Blackland

Presque au croisement du deuxième degré de longitude ouest et du seizième degré de latitude nord, c'est-à-dire un peu en aval du point le plus septentrional atteint par le Niger, la ville de Gao-Gao s'élève sur la rive gauche de ce fleuve qui, dans cette partie de son cours, marque la limite sud-ouest du Sahara. Au-delà commence le Grand-Désert, qui se continue, dans le Nord, jusqu'au Maroc, l'Algérie et la Tripolitaine, dans l'Est, jusqu'à l'Égypte et la Nubie, dans le Sud, jusqu'aux possessions européennes de l'Afrique centrale, dans l'Ouest jusqu'à l'océan. Les oasis les plus voisines de Gao-Gao, l'Adrar, au nord, l'Aïr, à l'est, en sont encore séparées, la première par quatre cents, la seconde par neuf cents kilomètres de sable. Sur les cartes de géographie

les plus exactes et les plus récentes, cette immense étendue de trois cent soixante mille kilomètres carrés n'est représentée que par un espace entièrement vierge. À l'époque où la mission commandée par le député Barsac subissait les épreuves qui ont été relatées dans la première partie de ce récit, personne ne l'avait traversée, personne n'y avait pénétré. Elle était complètement inconnue.

À cette époque, les plus étranges légendes couraient sur cette région inexplorée parmi les riverains du Niger. Parfois, racontaient les indigènes, on voyait passer, s'enfuyant à tire-d'aile vers ces plaines arides ou en arrivant, d'immenses oiseaux noirs aux yeux de feu. D'autres fois, à les entendre, c'était une horde de grands diables rouges, montés sur des chevaux fougueux dont les naseaux jetaient des flammes, qui sortaient tout à coup de la contrée mystérieuse. Ces cavaliers fantastiques traversaient les bourgades au galop, tuant, massacrant ceux qui se trouvaient sur leur passage, puis repartaient dans le désert, emportant en travers de leurs selles des hommes,

des femmes, des enfants, qui ne revenaient jamais.

Quels étaient les êtres malfaisants qui détruisaient ainsi les villages, pillaient les cases, s'appropriaient les misérables richesses des pauvres nègres, et disparaissaient en laissant derrière eux la ruine, le désespoir et la mort ? Nul ne le savait. Nul n'avait même cherché à le savoir. Qui eût osé suivre à la trace, en effet, des ennemis que l'imagination populaire douait d'un pouvoir surnaturel, et que beaucoup supposaient être les féroces divinités du désert ?

Tels étaient les bruits qui couraient, à cette époque, le long du Niger, de l'Aribinda au Gourma, jusqu'à plus de cent cinquante kilomètres de sa rive droite.

Si, plus hardi que ces nègres pusillanimes, quelqu'un s'était aventuré dans le désert, et si cet audacieux avait atteint, au prix d'un parcours de deux cent soixante kilomètres, le point situé par un degré quarante minutes de longitude est et par quinze degrés cinquante minutes de latitude nord, il aurait eu la récompense de son courage, car il

aurait vu ce qui n'avait jamais été vu, ni par les géographes, ni par les explorateurs, ni par les caravanes : une ville[1].

Oui, une ville, une véritable ville, qui ne figurait sur aucune carte et dont personne ne soupçonnait l'existence, bien que sa population totale ne fût pas inférieure, non compris les enfants, à six mille huit cent huit habitants.

Si l'hypothétique voyageur avait alors demandé le nom de cette ville à l'un des habitants, et si celui-ci avait consenti à le renseigner, on lui aurait dit, peut-être, en anglais : « *Blackland is the name of this city* », mais il aurait pu aussi arriver qu'on lui répondît en italien : « *Questa città e Terra Nera* » ; en bambara : « *Ni dougouba ntocko a bé Bankou Fing* » ; en portugais : « *Hista cidada e Terranegra* » ; en espagnol : « *Esta ciudad es Tierranegra* », ou en n'importe quelle autre

[1] Depuis le moment où ces événements se sont déroulés, la région située dans l'est de Gao-Gao a été enfin reconnue. La suite du récit expliquera pour quelle raison il n'a été trouvé que peu de traces de la ville dont il est ici question.

langue, toutes réponses qui eussent signifié en français : « Le nom de cette ville est Terre-Noire ».

Rien d'impossible même à ce que le renseignement eût été donné en latin : « *Ista urbs Terra nigra est* ». C'est que le questionneur aurait eu affaire en ce cas à Josias Eberly, un ancien professeur qui, n'ayant pas trouvé à Blackland l'emploi de son érudition, y avait ouvert boutique et s'était transformé en apothicaire et en marchand de produits pour la teinture, ainsi que l'indiquait cette enseigne : *Josias Eberly. Druggist. Products for dye.*

Toutes les langues étaient parlées dans cette nouvelle Tour de Babel, dont la population, au moment où la mission Barsac succombait près de Koubo, se composait, outre cinq mille sept cent soixante-dix-huit nègres et négresses, de mille trente Blancs, venus de tous les pays du monde, mais dont l'immense majorité avait ce trait commun d'être des échappés de bagne et de prison, des aventuriers capables de tout excepté du bien, des déclassés prêts aux pires besognes.

Toutefois, de même que les représentants de la race anglaise prédominaient dans cette foule hétéroclite, de même la langue anglaise avait le pas sur les autres. C'est en anglais qu'étaient rédigés les proclamations du chef, les actes de l'état civil, si tant est qu'il y eût un état civil, et le journal officiel de la localité : *The Blackland's Thunder* (Le Tonnerre de Blackland).

Très curieux, ce journal, ainsi qu'on pourra juger par ces fragments, extraits de quelques-uns de ses numéros :

« Hier John Andrew a pendu le nègre Koromoko, qui avait oublié de lui apporter sa pipe après le lunch. »

« Demain soir, à six heures, départ pour Kourkoussou et Bidi de dix planeurs, avec dix Merry Fellows, sous le commandement du colonel Hiram Herbert. Razzia complète de ces deux villages que nous n'avons pas visités depuis trois ans. Retour dans la même nuit. »

« Nous avons appris qu'une mission française, dirigée par un député du nom de Barsac, doit prochainement partir de Conakry. Cette mission

aurait, paraît-il, l'intention d'atteindre le Niger, en passant par Sikasso et Ouagadougou. Nos précautions sont prises. Vingt hommes de la Garde noire et deux Merry Fellows vont incessamment se mettre en route. Le capitaine Edward Rufus les rejoindra en temps opportun. Edward Rufus, qui est, ainsi qu'on le sait, un déserteur de l'infanterie coloniale, jouera, sous le nom de Lacour, le rôle d'un lieutenant français, et profitera de sa parfaite connaissance des usages militaires de cette nation, pour arrêter, d'une manière ou d'une autre, ledit Barsac, qui, on peut en être certain, n'arrivera pas jusqu'au Niger. »

« Hier, sur le Garden's Bridge, à la suite d'une discussion, le conseiller Ehle Willis s'est vu dans la nécessité de mettre du plomb dans la tête du Merry Fellow Constantin Bernard. Celui-ci est tombé dans la Red River, où, emporté par le poids anormal de sa tête nouvellement plombée, il s'est noyé. Le concours a été aussitôt ouvert, afin de pourvoir au remplacement du défunt. C'est Gilman Ely qui a remporté la timbale, avec dix-sept condamnations prononcées par les tribunaux français, anglais et allemands, et

atteignant le total de vingt-neuf années de prison et de trente-cinq années de bagne. Gilman Ely passe donc du Civil Body aux Merry Fellows. Nos meilleurs souhaits l'y accompagnent. »

Ainsi qu'on l'a sans doute remarqué, Josias Eberly, John Andrew, Hiram Herbert, Edward Rufus, Ehle Willis, Constantin Bernard, Gilman Ely n'étaient désignés que par l'association de deux prénoms. Cette pratique était d'un usage général à Blackland, où tout nouvel arrivant subissait un second baptême et perdait son nom patronymique, que personne, sauf le chef, ne connaissait. Seul de tous les habitants de race blanche, si l'on en excepte une fraction particulière de la population dont il sera bientôt question, ce chef était désigné à la manière ordinaire, et encore son nom devait-il être plutôt un sobriquet terrible et sinistre. On l'appelait Harry Killer, c'est-à-dire, d'après le sens littéral, Harry l'Assassin, Harry le Tueur.

Une dizaine d'années avant l'enlèvement des débris de la mission Barsac, par lequel s'est terminée la première partie de ce récit, Harry

Killer, venant nul ne savait d'où, avec quelques individus de sa trempe, était arrivé à ce point du désert où devait s'élever Blackland, il y avait planté sa tente, et avait dit : « Là sera la ville. » Et Blackland était sortie du sable comme par enchantement.

C'était une ville très singulière. Bâtie en terrain parfaitement plat, sur la rive droite de l'oued Tafasasset, rivière éternellement à sec jusqu'au jour où la volonté d'Harry Killer l'avait remplie d'eau courante, elle affectait la forme d'un demi-cercle rigoureux et mesurait exactement douze cents mètres du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire parallèlement à cette rivière, et non moins exactement six cents mètres du nord-ouest au sud-est. Sa superficie, qui atteignait, par conséquent, cinquante-six hectares environ, était divisée en trois sections très inégales, que limitaient d'infranchissables murailles en pisé demi-circulaires et concentriques, hautes de dix mètres et d'une épaisseur presque égale à la base.

En bordure immédiate de la rivière, dont le

nom primitif avait été changé par Harry Killer en celui de Red River, la rivière rouge, la première section avait été tracée avec un rayon de deux cent cinquante mètres. Un boulevard large de cent mètres, enlevé aux deux pointes de la deuxième section, et suivant la berge de la rivière jusqu'à ce qu'il rencontrât la troisième, augmentait notablement sa surface, dont le total approchait de dix-sept hectares.

C'est dans la première section qu'habitait l'aristocratie de Blackland, ceux qu'on désignait, par antiphrase, sous le nom de Merry Fellows[1]. À l'exception de quelques-uns d'entre eux appelés à des destinées plus hautes, les compagnons d'Harry Killer, au moment où il s'était résolu à fonder une ville en ce lieu, avaient été l'embryon de ce corps des Merry Fellows. Autour de ce premier noyau étaient venus bientôt se grouper une foule de bandits, échappés des prisons et des bagnes, que Killer avait attirés, en leur promettant la satisfaction sans limites de leurs

[1] Les Joyeux Garçons.

détestables instincts. En peu de temps, les Merry Fellows avaient ainsi atteint le nombre de cinq cent soixante-six, qui, sous aucun prétexte, ne devait être dépassé.

Les fonctions des Merry Fellows étaient multiples. Organisés d'une façon militaire, puisqu'ils comprenaient un colonel, cinq capitaines, dix lieutenants et cinquante sergents, commandant respectivement à cinq cents, cent, cinquante et dix hommes, ils constituaient en premier lieu l'armée de Blackland et faisaient la guerre. Guerre sans grand mérite, au surplus, guerre de rapines, qui consistait uniquement à piller de misérables villages et à massacrer ceux de leurs habitants qu'on n'emmenait pas en esclavage. Les Merry Fellows exerçaient, en outre, la police de la ville, et dirigeaient, à coups de matraque, quand ce n'était pas à coups de revolver, les esclaves chargés de toutes les besognes sans exception, et notamment des travaux agricoles. Mais, par-dessus tout, ils formaient la garde du chef, et en exécutaient aveuglément les volontés.

La troisième section, la plus éloignée du centre, ne comportait qu'un espace semi-circulaire, long de seize cents mètres, large de cinquante, dont les deux extrémités aboutissaient en même temps à la première et à la Red River, et qui suivait le pourtour de la ville, entre la muraille qui la ceinturait extérieurement et celle limitant la deuxième section, où les esclaves étaient parqués.

Dans cette troisième section habitaient, sous l'appellation commune de Civil Body[1], les Blancs qui n'avaient pu entrer dans la première. En attendant qu'une place devînt libre dans celle-ci, ce qui n'était jamais très long, les mœurs brutales pratiquées à Blackland y rendant les décès très fréquents, ils faisaient un stage dans le Civil Body, qui pouvait être considéré, par conséquent, comme un purgatoire, dont le corps des Merry Fellows eût été le paradis. Pour vivre jusqu'à ce moment, les Merry Fellows seuls étant entretenus par le chef sur le produit des affaires communes,

[1] Corps civil, corporation civile.

ils se livraient au négoce. Leur section était donc le quartier commerçant de la ville, et c'est là que les Merry Fellows trouvaient contre argent une infinité de produits jusqu'aux plus luxueux, que le marchand avait achetés au chef suprême, lequel se les était procurés soit par le pillage, soit, quand il s'agissait d'objets de provenance européenne, par des moyens qui n'étaient connus que de lui et de son entourage immédiat.

Au moment où il est, pour la première fois, parlé de Blackland dans ce récit, cette troisième section comptait deux cent quatre-vingt-six habitants, dont quarante-cinq femmes blanches, lesquelles ne valaient pas plus cher que leurs concitoyens mâles de même couleur.

Entre la première et la troisième section, la deuxième, dont la superficie dépassait trente et un hectares et demi, occupait tout le reste de la ville. C'était le quartier des esclaves, dont le nombre s'élevait alors à cinq mille sept cent soixante-dix-huit, dont quatre mille cent quatre-vingt-seize hommes et mille cinq cent quatre-vingt-deux femmes. C'est là qu'ils habitaient, à très peu

d’exceptions près. Là étaient leurs cases. Là s’écoulait leur triste vie.

Chaque matin, les quatre portes percées dans la muraille de cet enfer s’ouvraient, et, sous la conduite de Merry Fellows armés de matraques et de revolvers, ceux des nègres qui n’étaient pas occupés aux soins de la ville allaient, par brigades, se livrer aux travaux agricoles. Le soir, le lamentable troupeau revenait de la même manière, et les lourdes portes se refermaient jusqu’au lendemain. Nulle issue sur l’extérieur. D’un côté, les Merry Fellows, de l’autre le Civil Body. De toutes parts, des êtres aussi sanguinaires et aussi féroces.

Beaucoup de ces misérables mouraient, soit en raison des privations qu’ils enduraient, soit sous les coups de leurs gardiens trop souvent transformés en meurtriers. C’était un petit malheur. Une razzia avait tôt fait de combler les vides et de remplacer par d’autres martyrs ceux que la mort avait délivrés.

Mais les quartiers de la rive droite, qui viennent d’être succinctement décrits, ne

constituaient pas toute la ville de Blackland. Sur la rive gauche de la Red River, où le sol, se relevant brusquement, formait un monticule d'une quinzaine de mètres de hauteur, la muraille d'enceinte se continuait, en effet, et délimitait un rectangle, long de douze cents mètres suivant la rivière, et large de trois cents dans l'autre sens. Cette seconde ville, à peine moins grande que la première, puisque sa superficie atteignait trente-six hectares, se divisait elle-même en deux parties égales, que séparait une haute muraille transversale.

De l'une de ces moitiés, située sur la pente nord-est de la butte, on avait fait le Fortress's Garden, jardin public, qui, à son extrémité septentrionale, communiquait de plain-pied par un pont, le Garden's Bridge[1], avec les sections des Merry Fellows et du Civil Body. L'autre moitié, placée au sommet du monticule, contenait les organes vitaux de la cité.

Dans l'angle nord, contiguë au Jardin public,

[1] Pont du Jardin.

s’élevait une vaste construction quadrangulaire, entourée de murailles à redans, dont la façade nord-ouest tombait à pic dans la Red River d’une hauteur de trente mètres environ, le Palais, ainsi qu’on l’appelait communément, où Harry Killer et neuf de ses compagnons du début, promus au rang de conseillers, avaient élu domicile. Singuliers conseillers, que ces complices les plus habituels des crimes de leur chef. Singuliers conseillers, dont la principale fonction était d’assurer l’exécution immédiate des ordres d’un maître inaccessible et presque toujours invisible, et de ses arrêts sans appel.

Un second pont, qu’une grille solide barrait pendant la nuit, le Castle’s Bridge[1], reliait le siège du gouvernement à la rive droite.

Au Palais étaient annexées deux casernes, l’une affectée à douze esclaves faisant fonction de domestiques et à cinquante nègres, choisis parmi ceux dont les instincts naturels avaient été reconnus les plus féroces, qui constituaient la

[1] Pont du Château.

Garde noire, l'autre à quarante Blancs sélectionnés de la même manière, auxquels était confiée la conduite d'un égal nombre de machines volantes, qu'on désignait, à Blackland, sous le nom de planeurs.

Admirable invention d'un cerveau de génie, ces planeurs étaient de prodigieux engins, capables, grâce à des procédés sur lesquels quelques lumières seront bientôt données, de parcourir sans ravitaillement jusqu'à cinq mille kilomètres à la moyenne de quatre cents kilomètres à l'heure. Le don d'ubiquité que les pirates de Blackland semblaient posséder, ils le devaient à ces planeurs, qui leur permettaient de disparaître sitôt le crime accompli, et le pouvoir despotique d'Harry Killer reposait principalement sur eux.

C'est par la terreur, en effet, que celui-ci gouvernait l'empire inconnu dont Blackland était la capitale, et c'est par la terreur qu'il avait établi et maintenait son autorité. Toutefois, l'autocrate n'avait pas laissé de prévoir la révolte de ses sujets blancs ou noirs. Prudemment, il avait placé

le palais de telle sorte qu'il dominât et tînt perpétuellement sous la menace de ses canons ville, jardin, casernes. Toute révolte aurait donc été le signal d'un massacre, sans même que les révoltés eussent pu recourir à la fuite. Outre que le désert formait à lui seul une infranchissable barrière, on verra bientôt qu'une fois entré dans ce repaire, il fallait renoncer à tout espoir d'en sortir.

Pour le surplus, Blackland était une ville parfaitement propre, bien tenue et pourvue de toutes les commodités possibles. Pas un logement des Merry Fellows ou du Civil Body qui ne possédât le téléphone. Pas une rue, pas une maison, pas même une case du quartier des esclaves qui ne jouît de l'eau sous pression et ne fût éclairée à l'électricité.

Aux alentours de la cité, fondée dix ans plus tôt en plein désert, le prodige était plus grand encore. Si l'océan de sable l'entourait toujours, il ne commençait plus maintenant qu'à quelques kilomètres de son enceinte. Aux abords immédiats de la ville, sur une étendue si grande

que l'horizon en cachait l'extrémité, le désert avait fait place à des champs cultivés selon les méthodes les plus parfaites, et dans lesquels poussaient, avec un succès croissant d'année en année, tous les végétaux d'Afrique et d'Europe.

Telle était, dans son ensemble, l'œuvre d'Harry Killer, œuvre qui eût été admirable si elle n'avait eu le crime pour base et pour objet. Mais comment l'avait-il réalisée ? Comment avait-il transformé en campagne fertile ces plaines arides et desséchées ? L'eau est l'élément indispensable à toute vie animale ou végétale. Pour que l'homme et les animaux subsistent, pour que la terre produise, il faut de l'eau. Comment Harry Killer en avait-il doté cette région où, jadis, des années entières s'écoulaient sans qu'il tombât une goutte de pluie ? Était-il donc doué d'un pouvoir magique, pour avoir réalisé, à lui seul, ces miracles ?

Non, Harry Killer ne possédait aucune puissance surnaturelle, et, abandonné à ses propres forces, il eût été assurément incapable d'accomplir de telles merveilles. Mais Harry

Killer n'était pas seul. Le Palais, où il demeurait avec ceux qu'il nommait effrontément ses conseillers, les casernes de la Garde noire et les remises des planeurs n'occupaient ensemble qu'une infime partie de la dernière section de Blackland. Au milieu du vaste espace demeuré libre, il existait d'autres constructions, une autre ville plutôt, incluse dans la première, dont les divers bâtiments, les cours et les jardins intérieurs couvraient à eux seuls neuf hectares. En face du Palais se dressait l'Usine.

L'Usine était une cité autonome, indépendante, à laquelle le chef prodiguait l'argent, qu'il respectait, que, sans se l'avouer, il redoutait même un peu. S'il avait conçu la ville, c'est l'Usine qui l'avait créée, qui l'avait dotée de tous les perfectionnements modernes, et, en outre, d'inventions extraordinaires que l'Europe ne devait connaître que plusieurs années après Blackland.

L'Usine avait une âme et un corps. L'âme, c'était son directeur. Le corps, c'était une centaine d'ouvriers appartenant à différentes

nationalités, mais surtout à la France et à l'Angleterre, où ils avaient été choisis parmi les meilleurs dans leurs professions respectives, et d'où ils avaient été amenés sur un pont d'or. Chacun d'eux avait des appointements de ministre, en échange desquels il devait subir la règle inflexible de Blackland.

À peu près tous les corps de métier figuraient parmi ces ouvriers, dont les ajusteurs mécaniciens formaient toutefois la majorité. Quelques-uns d'entre eux étaient mariés, et, à cette date de l'histoire de Blackland, l'Usine contenait vingt-sept femmes, plus un petit nombre d'enfants.

Cette population d'honnêtes travailleurs, qui contrastaient si étrangement avec les autres habitants de la ville, logeaient tous dans l'Usine, d'où il leur était rigoureusement interdit de jamais sortir. L'eussent-ils voulu, qu'ils ne l'auraient pas pu, une surveillance sévère étant exercée nuit et jour par la Garde noire et par les Merry Fellows. Au surplus, on les avait prévenus en les embauchant, et nul n'était tenté

d’enfreindre la règle portée à sa connaissance au moment de son engagement. En échange des appointements très élevés qui leur étaient offerts, ils devaient se considérer comme retranchés du monde pendant le temps qu’ils passeraient à Blackland. Non seulement ils ne pourraient quitter l’Usine, mais ils ne pourraient non plus écrire à personne, ni recevoir aucune lettre du dehors. Telles étaient les conditions posées au moment de l’engagement. Nombreux étaient ceux que leur rigueur faisait reculer. Quelques-uns se laissaient pourtant tenter de temps à autre par l’élévation du salaire offert. Qu’a-t-on à perdre, en somme, lorsqu’on est pauvre, et lorsqu’il faut lutter pour le pain ? Courir la chance de s’enrichir valait bien le désagrément de s’en aller dans l’inconnu, et, après tout, se disaient-ils, on ne risquait, au maximum, que la vie dans l’aventure.

Le contrat conclu, il était aussitôt exécuté. L’homme embauché prenait passage sur un bateau qu’on lui indiquait, et qui le conduisait à l’une des îles Bissagos, archipel situé près de la côte de la Guinée portugaise, où il débarquait. Là, il devait consentir à ce qu’on lui bandât les yeux,

et un des planeurs, pour lesquels un abri était aménagé sur un point désert des rivages de l'archipel l'emportait en moins de six heures à Blackland, distant de deux mille deux cents kilomètres à vol d'oiseau. Le planeur descendait dans l'esplanade séparant le Palais de l'Usine, et l'ouvrier, débarrassé de son bandeau, entrait dans cette dernière, pour n'en plus sortir, jusqu'au jour où il lui conviendrait de résilier son engagement et de retourner dans son pays.

Sur ce point, le contrat réservait, en effet, la liberté de l'ouvrier embauché. S'il était prisonnier, tant qu'il demeurait à Blackland, il lui était loisible à toute époque de quitter la ville pour toujours. Ce cas échéant, de cette même esplanade où l'avait déposé le planeur, un autre planeur l'emporterait vers les îles Bissagos, où il trouverait un steamer pour le ramener en Europe. Telle était du moins l'assurance donnée aux ouvriers désireux de partir. Mais ce qu'ignoraient leurs camarades restés à l'Usine, c'est que les hommes ainsi partis n'étaient jamais arrivés à destination, que leurs os blanchissaient en quelque point du désert et que les salaires qu'ils

emportaient avaient été invariablement repris par celui qui les avait distribués. Ainsi la caisse de ce dernier ne s'appauvrissait-elle pas, ainsi était gardée secrète l'existence de Blackland, ainsi l'empire d'Harry Killer demeurait inconnu.

Au surplus, ces départs étaient rares. Dans l'impossibilité de connaître, de soupçonner même quel genre de vie menaient les habitants d'une ville sur laquelle ils manquaient du renseignement le plus insignifiant, ces ouvriers ne demandaient qu'exceptionnellement à quitter leur petite cité particulière. Ils y vivaient entre eux, neuf esclaves noirs des deux sexes, prisonniers comme eux-mêmes, aidant les femmes dans les soins domestiques, heureux, en somme, plus heureux, en tout cas, qu'ils ne l'avaient été dans leur pays d'origine, tout à leurs travaux qui les passionnaient à ce point qu'ils les prolongeaient parfois spontanément fort avant dans la nuit.

Au-dessus d'eux, les ouvriers n'avaient qu'un chef, leur directeur, un Français, du nom de Marcel Camaret, qu'ils n'étaient pas loin de

considérer comme un dieu.

Marcel Camaret était le seul habitant de l'Usine qui pût librement en sortir et errer à son gré, soit dans les rues, soit aux environs de Blackland. Bien qu'il ne se fît pas faute d'user de cette liberté et de promener de tous côtés ses rêveries, il ne faudrait pas en conclure qu'il fût mieux renseigné que le personnel placé sous ses ordres sur les mœurs particulières de cette ville, dont il ignorait jusqu'au nom.

Un des ouvriers lui ayant demandé un jour ce renseignement, Camaret avait cherché un instant, de bonne foi, puis, au grand étonnement de son subordonné, il avait répondu avec hésitation :

– Ma foi... je ne sais trop...

Jamais, jusqu'alors, il n'avait pensé à s'informer de ce détail. Il n'y pensa, d'ailleurs, pas davantage après que la question lui eut été posée.

C'était un être étrange que Marcel Camaret.

Il paraissait âgé d'une quarantaine d'années. De taille moyenne, ses épaules étroites, sa

poitrine plate, ses cheveux ténus et rares d'un blond fade lui donnaient une apparence délicate et frêle. Ses gestes étaient mesurés, son calme inaltérable, et il parlait, avec une timidité d'enfant, d'une voix faible et douce, qui ne s'élevait jamais au ton de la colère, voire de l'impatience, dans aucune circonstance quelle qu'elle fût. Il tenait constamment un peu penchée sur l'épaule gauche sa tête trop lourde, et son visage, d'une pâleur mate, aux traits fins et maladifs, n'avait qu'une beauté : deux admirables yeux bleus pleins de ciel et de rêve.

Un observateur attentif eût découvert encore autre chose dans ces yeux magnifiques. À de certains moments, une lueur vague et trouble y passait, et, parfois, leur expression avait, pour un instant, quelque chose d'égaré. Qui eût surpris cette lueur n'eût pas manqué de soutenir que Marcel Camaret était fou, et peut-être, après tout, ce jugement n'eût-il pas été très loin de la vérité. N'est-elle pas bien petite, en effet, la distance qui sépare l'homme supérieur du dément ? Par quelque côté le génie ne touche-t-il pas à la folie ?

En dépit de sa timidité, de sa faiblesse physique et de sa douceur, Marcel Camaret était doué d'une énergie sans limites. Les plus grandes calamités, les dangers les plus imminents, les privations les plus cruelles le laissaient insensible. La raison en est qu'il les ignorait. Ses limpides yeux bleus ne regardaient qu'en dedans et ne voyaient rien des contingences extérieures. Il vivait hors du temps, dans un monde féerique tout peuplé de chimères. Il pensait. Il pensait fortement, il pensait uniquement et toujours. Marcel Camaret n'était qu'une machine à penser, machine prodigieuse, inoffensive – et terrible.

Distrait à rendre des points à Saint-Bérain, ou plutôt « étranger » à tout ce qui constitue la vie matérielle, il était plus d'une fois tombé dans la Red river, en croyant s'engager sur un pont. Son domestique, auquel un faciès simiesque avait valu le nom de Joko, ne pouvait arriver à le faire manger à des heures régulières. Marcel Camaret mangeait quand il avait faim, et dormait quand il avait sommeil, aussi bien à midi qu'à minuit.

Dix ans plus tôt, des circonstances qui ne

tarderont pas à être connues l'avaient placé sur le chemin d'Harry Killer. À cette époque, un surprenant engin, capable, d'après son inventeur, de provoquer la pluie, était une des chimères de Camaret. Celui-ci ne se faisant pas faute de raconter ses rêveries à qui voulait les entendre, Harry Killer avait connu cette invention, encore toute théorique, en même temps que les autres auditeurs du rêveur. Mais, alors que ces derniers ne faisaient que rire de pareilles folies, Harry Killer les avait prises au sérieux, au point de baser sur elles le projet qu'il avait depuis réalisé.

Si Harry Killer était un bandit, du moins était-il un bandit de large envergure, et avait-il eu le mérite de comprendre quel parti il pouvait tirer du génie méconnu de tous. Le hasard ayant mis Camaret à sa merci, il avait fait miroiter aux yeux du savant la réalisation de ses rêves, il l'avait entraîné jusqu'à ce point du désert où s'élevait maintenant Blackland, et avait dit : « Qu'ici tombe la pluie promise ! » Et la pluie, docilement, s'était mise à tomber.

Camaret, depuis lors, vivait dans une fièvre

perpétuelle. Toutes ses chimères, il les avait matérialisées successivement. Après la machine à provoquer la pluie, son cerveau avait produit cent autres inventions dont Harry Killer avait bénéficié, sans que leur auteur s'inquiétât jamais de l'usage qui en était fait.

Certes, un inventeur ne saurait être tenu pour responsable du mal dont il fut, pourtant, la cause indirecte. Il ne viendra à l'esprit de personne d'accuser, par exemple, celui qui a imaginé le revolver, de tous les crimes commis à l'aide de cette arme qui n'aurait pas existé sans lui. Mais enfin, le créateur de cet agent de meurtre n'ignorait pas qu'un pareil instrument pouvait et devait tuer, et c'est évidemment dans ce but qu'il l'a conçu.

Rien de pareil chez Marcel Camaret. S'il avait eu jamais la fantaisie d'étudier un canon dont la portée fût plus grande et le projectile plus lourd qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, il aurait calculé avec plaisir la forme de la pièce, le poids et le profil de l'obus et la charge de poudre, sans voir dans cette étude autre chose qu'une curiosité

balistique. On l'aurait grandement étonné en lui apprenant que son enfant pouvait, le cas échéant, faire preuve de quelque brutalité.

Harry Killer avait désiré la pluie, et Camaret avait fait pleuvoir ; Harry Killer avait désiré des instruments agricoles, et Camaret avait créé des bineuses, semeuses, sarcleuses, faucheuses et batteuses mécaniques perfectionnées qui binaient, semaient, sarclaient, fauchaient et battaient sans moteur autonome ; Harry Killer avait désiré des machines volantes, et Camaret lui avait donné ces planeurs capables de franchir cinq mille kilomètres à la vitesse d'un bolide.

Quant à l'usage que son compagnon pouvait faire de ces diverses inventions, l'idée n'était pas venue à Marcel Camaret de se le demander. Être de pure abstraction, il n'avait vu que les problèmes en eux-mêmes, sans s'occuper, ni de leur application pratique ni de l'origine des moyens matériels mis à sa disposition pour les résoudre. Ainsi qu'il avait assisté sans s'en apercevoir à la naissance de Blackland et à la substitution progressive d'une campagne fertile

au désert, ainsi il n'avait jamais eu la moindre velléité de savoir par quels procédés Harry Killer lui avait fourni les premiers instruments et les premières machines avec lesquels l'Usine avait ensuite fabriqué les autres.

Tout d'abord, Marcel Camaret avait demandé, comme une chose toute simple, qu'une usine fût construite, et, aussitôt, des nègres, par centaines, l'avaient bâtie. Il avait ensuite demandé telle et telle machine-outil, des dynamos et un moteur à vapeur, et, sinon aussitôt, du moins quelques mois plus tard, les machines-outils, les dynamos et le moteur étaient arrivés miraculeusement dans le désert. Il avait demandé enfin des ouvriers, et, l'un suivant l'autre, les ouvriers étaient venus jusqu'au nombre fixé par lui-même. Comment ces étonnantes merveilles s'étaient-elles accomplies ? Marcel Camaret n'en avait cure. Il avait demandé, il était servi. Rien ne lui paraissait plus simple.

Et, pas davantage, il n'avait songé à évaluer l'importance des capitaux absorbés par la réalisation de ses rêves, et jamais il ne s'était

jamais posé cette question si naturelle : « D'où vient l'argent ? »

Les principaux traits de Blackland et de ses habitants ayant été ainsi indiqués, il est possible d'en récapituler en peu de mots les caractéristiques essentielles.

Sur la rive gauche de la Red River, le Palais, avec Harry Killer, ses neuf acolytes et les douze domestiques noirs. À proximité, les cinquante hommes de la Garde noire et les quarante conducteurs de planeurs dans leurs casernes respectives.

Sur la même rive, en face du Palais, l'autre tête de la cité, l'Usine, son directeur, Marcel Camaret, « marchant, vivant dans un rêve étoilé », le domestique Joko, les neuf autres serviteurs noirs et les cent ouvriers, dont vingt-sept mariés, tous prisonniers dans cette cité autonome et sans aucune communication avec le reste de Blackland.

Sur la rive droite, les Merry Fellows, au nombre de cinq cent soixante-six, officiers compris, tous gens de sac et de corde, les deux

cent quarante et un Blancs et les quarante-cinq femmes blanches de même acabit formant le Civil Body, et enfin le vaste quartier central des Noirs, où vivent, peinent et souffrent le surplus des esclaves, soit cinq mille sept cent six nègres des deux sexes.

Tels sont les lieux où vont se dérouler les événements que la seconde partie de ce récit se propose de raconter.

Au moment où elle commence, tout était comme à l'ordinaire à Blackland. Le personnel de l'Usine travaillait, un certain nombre des Merry Fellows surveillaient les nègres employés aux travaux agricoles que nécessitait l'approche de la saison des pluies, tandis que les autres se livraient, de même que chaque jour, aux plus grossiers plaisirs, et le Civil Body s'occupait un peu vaguement de son négoce des plus restreints et des plus irréguliers.

Vers onze heures du matin environ, Harry Killer était seul dans son appartement personnel. Il réfléchissait profondément, et ses pensées ne devaient pas être plaisantes, à en juger par

l’expression de son visage.

La sonnerie du téléphone retentit.

– J’écoute ! dit Harry Killer en s’emparant du récepteur.

– Ouest, dix-sept degrés sud, dix planeurs en vue, lui annonça le téléphone.

– Je monte, répondit Harry Killer, qui raccrocha l’appareil. En quelques minutes, il atteignit le faîte du Palais, au-dessus duquel s’élevait une tour d’une dizaine de mètres de hauteur, où il monta également. Sur la plate-forme se trouvait le Merry Fellow qui l’avait averti :

– Là, fit celui-ci, en montrant un point de l’espace.

De nouveau, il fouilla l’horizon de l’ouest. Puis, abaissant la longue-vue :

– Appelle les conseillers, Roderik, dit-il. Je descends.

Tandis que le Merry Fellow exécutait l’ordre reçu en téléphonant aux divers membres du Conseil, Harry Killer descendit rapidement

jusqu'à l'esplanade ménagée entre l'Usine et le Palais. Successivement les neuf conseillers vinrent l'y rejoindre. Les yeux levés vers le ciel, ils attendirent.

Leur attente fut brève. Les planeurs signalés grossissaient à vue d'œil. Quelques minutes plus tard, ils atterrissaient doucement sur l'esplanade.

Les yeux d'Harry Killer brillèrent de plaisir. Si quatre des planeurs ne contenaient que leurs conducteurs respectifs, les six autres transportaient chacun deux passagers supplémentaires : un homme de la Garde noire et un prisonnier étroitement garrotté, et dont une étoffe disposée en forme de sac emprisonnait le buste.

Les six prisonniers furent délivrés de leurs entraves. Quand leurs yeux éblouis eurent repris l'habitude du grand jour, ils regardèrent autour d'eux avec surprise. Ils se trouvaient sur une vaste place entourée de tous côtés par d'infranchissables murailles. À quelques pas, les appareils étranges qui les avaient transportés dans les airs. Devant eux, la masse énorme du Palais

surmonté de sa tour, et trente nègres de la Garde noire massés en un groupe compact. Plus près, un autre groupe de dix hommes d'aspect peu rassurant. Derrière eux, à plus de cent mètres, un mur long de deux cent cinquante mètres sans porte ni fenêtre, au-dessus duquel apparaissait une haute cheminée d'usine et un frêle pylône métallique plus élevé encore, dont l'usage leur était inconnu. Où étaient-ils ? Quelle était cette forteresse que n'indiquait aucune des cartes de l'Afrique, dont, tous, ils avaient fait une étude attentive et patiente ?

Tandis qu'ils se posaient ces questions, Harry Killer fit un signe, et, sur l'épaule de chaque prisonnier, une main brutale s'abattit. Bon gré, mal gré, il leur fallut marcher vers le Palais, dont la porte s'ouvrit devant eux et se referma derrière eux.

Jane Buxton, Saint-Bérain, Barsac, Amédée Florence, le docteur Châtonnay et M. Poncin étaient définitivement au pouvoir d'Harry Killer, autocrate de Blackland, capitale inconnue d'un empire inconnu.

2

À tire-d'aile

(Carnet de notes d'Amédée Florence.)

25 mars. – Voilà près de vingt-quatre heures que nous sommes à... Au fait, où sommes-nous ? On me dirait que c'est dans la lune, je n'en serais pas autrement surpris, étant donné le mode de locomotion dont nous venons de goûter les charmes. La vérité est que je n'en ai aucune idée. Quoi qu'il en soit, je peux, sans crainte de me tromper, m'exprimer ainsi qu'il suit : Voilà près de vingt-quatre heures que nous sommes prisonniers, et c'est ce matin seulement, après une nuit d'ailleurs excellente, que je me sens la force d'ajouter ces notes à mon carnet, qui commence à en contenir de raides, j'ose le dire.

En dépit d'une leçon de voltige équestre qu'il nous a fallu prendre bon gré, mal gré, la santé générale serait satisfaisante, et nous serions tous à peu près en forme, si Saint-Bérain n'était cloué au lit par un féroce lumbago, mieux que par la meilleure chaîne d'acier. Le pauvre homme, aussi raide qu'un pieu, est incapable du moindre mouvement, et nous devons le faire manger comme un enfant. À cela, rien d'étonnant. L'étonnant, au contraire, c'est que nous puissions remuer encore, après la petite chevauchée d'hier matin.

En ce qui me concerne, j'ai été, toute la journée d'hier, brisé, moulu, hors d'état de rassembler deux idées. Aujourd'hui, ça va mieux, bien que pas très fort encore. Essayons, cependant, de retrouver nos esprits, comme dit le camarade, qui, à en juger par ce pluriel, en avait sans doute plusieurs, le veinard, et de récapituler les événements extraordinaires dont mes compagnons et moi avons été les déplorables héros.

Donc, avant-hier, nous nous étions couchés,

rompus de fatigue, et nous dormions du sommeil du juste, quand, un peu avant l'aube, nous sommes réveillés par un bruit infernal. C'est ce même ronflement qui m'a déjà intrigué trois fois, mais aujourd'hui il est beaucoup plus intense. Nous n'ouvrons les yeux que pour les refermer aussitôt, car nous sommes éblouis par des lumières fulgurantes qui semblent projetées sur nous d'une certaine hauteur.

Nous ne sommes pas revenus de ce vacarme et de cette illumination également inexplicables, quand des hommes tombent sur nous à l'improviste. Nous sommes bousculés, renversés, ligotés, bâillonnés et aveuglés par une espèce de sac, dans lequel on nous introduit jusqu'à la taille. Tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Il n'y a pas à dire, c'est de *l'ouvrage bien faite.*

En un tour de main, je suis ficelé comme un saucisson. À mes chevilles, à mes genoux, à mes poignets, qu'on a soigneusement croisés derrière le dos, des liens qui m'entrent dans la chair. C'est délicieux !

Tandis que je commence à apprécier cette agréable sensation, j'entends une voix, dans laquelle je reconnais immédiatement l'organe enchanteur du lieutenant Lacour, prononcer ces mots d'un ton rude :

– Y êtes-vous, les garçons ?

Puis, presque aussitôt, sans laisser auxdits garçons – de charmants garçons, sans aucun doute – le temps de répondre, la même voix reprend, d'un ton plus rude encore :

– Le premier qui bouge, une balle dans la tête... Allons, en route, nous autres !

Nul besoin d'être licencié es lettres pour comprendre que la seconde phrase est pour nous. Il en a de bonnes, l'ex-commandant de notre escorte ! Bouger ?... Il en parle à son aise. Non, je ne bougerai pas, et pour cause. Mais j'écoute.

Précisément, quelqu'un répond au sémillant lieutenant :

– *Wir können nicht hier heruntersteigen. Es sind zu viel Baume.*

Bien que je n'entende goutte à ce jargon, je

parie tout de suite avec moi-même que c'est de l'allemand. M. Barsac, très ferré sur cet idiome rocailleux, m'a dit depuis que j'avais gagné, et que cela signifie : « Nous ne pouvons pas descendre ici, il y a trop d'arbres. » C'est bien possible.

En tout cas, sur le moment, je n'y ai rien compris. Mais, ce qui m'a frappé, c'est que la phrase tudesque était criée de loin, je dirai même « d'en haut », au milieu du vacarme qui continuait à sévir. À peine était-elle terminée qu'une troisième voix ajoute de la même manière, c'est-à-dire en hurlant :

– *It's necessary to take away your prisoners until the end of the trees.*

Bon ! de l'anglais, maintenant. Versé dans la langue de Shakespeare, je traduis sur-le-champ : « Il faut emmener vos prisonniers jusqu'à la fin des arbres », tandis que le présumé lieutenant Lacour interroge :

– Dans quelle direction ?

– *Towards Kourkoussou* (vers Kourkoussou),

crie le fils de la perfide Albion.

– À quelle distance ? demande encore le lieutenant.

– *Circa venti chilometri,* vocifère une quatrième voix.

Un latiniste de ma force n'a pas grand mal à deviner que ces trois mots sont italiens et signifient : « Environ vingt kilomètres ». Suis-je donc au pays des polyglottes ? Dans la Tour, ou, du moins, dans la brousse de Babel ?

Quoi qu'il en soit, le lieutenant Lacour a répondu : « C'est bon, je partirai au jour », et on ne s'est plus occupé de moi. Je reste où je suis, à plat sur le dos, ficelé, ne voyant rien, respirant à peine, dans la cagoule très peu confortable dont on m'a affublé.

Sur la réponse du lieutenant, le bourdonnement a d'abord redoublé d'intensité, pour diminuer ensuite et s'éteindre graduellement. En quelques minutes, il a cessé d'être perceptible.

Quelle peut être la cause de ce bruit étrange ?

Bien entendu, mon bâillon m'interdisant toute communication avec le reste du monde, c'est à moi seul que je pose cette question, et, naturellement, je n'y réponds pas.

Le temps s'écoule. Une heure passe, davantage peut-être, puis deux hommes me saisissent, l'un par les pieds, l'autre par les épaules, m'enlèvent, me balancent un instant, et me jettent comme un sac de son en travers d'une selle dont le troussequin me meurtrit le dos, sur un cheval qui s'élance dans un galop furieux.

Je n'avais jamais pensé, au sein de mes rêves les plus fantasques, que je jouerais un jour les Mazeppa dans le centre de l'Afrique, et je vous prie de croire que la gloire de ce Cosaque ne m'avait jamais empêché de dormir.

Je me demandais si j'arriverais à m'en tirer comme lui, et si ma destinée était de devenir hetman des Bambaras, quand une voix avinée, sortant d'une gorge qu'on devait rincer au pétrole, me dit d'un ton à faire frémir :

– *Take care, old bloody toad ! If you budge, this revolver shall hinder you to begin again.*

Traduction :

– Prenez garde, vieux sanglant crapaud ! Si vous bougez, ce revolver vous empêchera de recommencer.

Voilà deux fois qu'on me fait la même recommandation, toujours, d'ailleurs, avec une aussi exquise politesse. C'est du luxe.

Autour de moi, c'est un bruit de galops furieux, et j'entends parfois de sourds gémissements : mes compagnons, sans doute, qui doivent être aussi mal en point que je le suis moi-même. Car je suis fort mal, en vérité ! J'étouffe, et je suis terriblement congestionné. C'est à croire que ma tête va éclater, ma pauvre tête qui pend lamentablement sur le flanc droit du cheval, tandis que mes pieds battent la mesure sur son flanc gauche à chaque foulée.

Après une heure environ de course folle, la cavalcade s'arrête brusquement. On me descend de cheval, ou plutôt on me jette à terre comme un paquet de linge. Quelques instants se passent, puis assez vaguement, car je suis mort aux trois quarts, je perçois des exclamations qui se

croisent :

– *She is dead !* (Elle est morte).

– *No. Ell'è solamente svenuta.* (Non. Elle est seulement évanouie.)

– Détachez-la, commande en français la voix que j'attribue au lieutenant Lacour, et détachez aussi le médecin.

Ce féminin... Miss Buxton serait-elle en danger ?

Je sens qu'on me débarrasse du sac et du bâillon qui m'empêche de voir et de respirer. Mes bourreaux s'imagineraient-ils, par hasard, que, sous ces peu recommandables articles de toilette, ils vont trouver le brave docteur Châtonnay ? Oui, c'est bien pour cette raison qu'on s'occupe de ma modeste personne, car, dès que l'erreur est reconnue :

– Ce n'est pas celui-ci. À un autre, dit le chef, qui est bien le lieutenant Lacour, comme je le supposais.

Je le regarde, et je m'octroie intérieurement les plus virulentes injures. Quand je pense que

j’ai pu prendre ça pour un officier français !... Certes, j’ai le droit de le dire à mon honneur, j’ai tout de suite soupçonné le subterfuge, mais soupçonné seulement, et je n’ai pas, sous son déguisement d’emprunt, démasqué le bandit, qui s’est ainsi payé, comme on dit, notre tête, ce dont j’enrage. Ah ! la canaille !... Si je le tenais !...

À ce moment, un homme s’approche de lui et l’interpelle. J’entends son véritable nom : capitaine Edward Rufus. Va pour capitaine. Il pourrait bien être général qu’il n’en vaudrait pas plus cher.

Pendant qu’on lui parle, le capitaine Rufus a cessé de faire attention à moi. J’en profite pour respirer à pleins poumons. Il était temps. Encore un peu et j’allais périr asphyxié. Cela doit se voir et il est probable que je suis violet, car le capitaine, ayant jeté un coup d’œil de mon côté, a donné un ordre que je n’ai pas entendu. Aussitôt, on me fouille. On me prend mes armes, mon argent, mais on me laisse ce carnet. Les brutes ne se rendent pas compte de la valeur d’une copie signée Amédée Florence. À quels stupides

voleurs ai-je affaire, juste ciel !

Ces ânes bâtés me délient cependant bras et jambes, et je peux remuer. J’en profite sans tarder, tout en examinant les alentours.

Ce qui attire tout d’abord mes regards, ce sont dix... quoi ?... dix... machines, dix... hum ! choses... systèmes... dix objets, enfin, car le diable m’emporte si je me doute de leur usage, qui ne ressemblent à rien que j’aie jamais vu. Figurez-vous une assez vaste plate-forme reposant sur deux larges patins recourbés à l’une de leurs extrémités. De la plate-forme s’élève un pylône en treillis métallique haut de quatre à cinq mètres, qui porte, en son milieu, une grande hélice à deux branches, et, à son sommet, deux... (Allons ! voilà que ça recommence. Impossible de trouver les mots convenables) deux... bras, deux... plans... non, je tiens le mot, car l’objet en question ressemble beaucoup à un héron colossal perché sur une patte, deux ailes, c’est bien cela, deux ailes en métal brillant, d’une envergure totale de six mètres environ. Vérification faite, il y a dix mécaniques conformes à cette description

rangées en bataille l'une à côté de l'autre. À quoi cela peut-il bien servir ?

Quand je suis rassasié de ce spectacle incompréhensible, je m'aperçois que la société qui m'entoure est assez nombreuse.

Il y a, d'abord, l'ex-lieutenant Lacour, récemment promu au grade de capitaine Rufus, les deux anciens sergents de notre seconde escorte, dont j'ignore la véritable dignité, leurs vingt tirailleurs noirs, dont je reconnais parfaitement la plupart, et enfin dix Blancs que je n'ai jamais vus, à figures plutôt patibulaires. Si la société est nombreuse, elle ne me paraît pas très choisie.

Au milieu de ces gens-là sont mes compagnons. Je les compte des yeux. Ils y sont tous. Miss Buxton est étendue sur le sol. Elle est livide. Le docteur Châtonnay et Malik, qui pleure à chaudes larmes, lui prodiguent leurs soins. Près d'elle, j'aperçois Saint-Bérain, assis par terre, qui reprend péniblement sa respiration. Il est dans un état pitoyable. Son crâne dénudé est d'un rouge brique, et ses gros yeux semblent près de jaillir de

leurs orbites. Pauvre Saint-Bérain !

M. Barsac et M. Poncin me paraissent en meilleure condition. Ils sont debout et font jouer leurs articulations. Pourquoi ne ferais-je pas comme eux ?

Mais je ne vois nulle part Tongané. Où peut-il être ? Aurait-il été tué au cours de l'attaque que nous avons subie ? Ce n'est que trop probable, et c'est peut-être pour cela que Malik sanglote si fort. J'éprouve un chagrin réel à cette pensée, et je donne un souvenir attendri au brave et fidèle Tongané.

Je me lève, et me dirige vers miss Buxton, sans que personne me dise rien. Mes jambes sont raides et je n'avance pas vite. Le capitaine Rufus me devance.

– Comment va M^lle^ Mornas ? demande-t-il au docteur Châtonnay.

Au fait ! c'est vrai, l'ex-lieutenant Lacour ne connaît notre compagne que sous son nom d'emprunt.

– Mieux, dit le docteur. La voici qui rouvre les

yeux.

– Pouvons-nous partir ? interroge le soi-disant capitaine.

– Pas avant une heure, déclare d'un ton ferme le docteur Châtonnay, et encore, si vous ne voulez pas nous tuer tous, je vous conseille d'adopter des moyens moins barbares que ceux employés jusqu'ici.

Le capitaine Rufus ne répond pas et s'éloigne. Je m'approche à mon tour, et constate que miss Buxton revient à elle, en effet. Bientôt, elle peut se redresser, et le docteur Châtonnay, qui était agenouillé auprès d'elle, se relève. À ce moment, M. Barsac et M. Poncin viennent nous rejoindre. Nous sommes au complet.

– Mes amis, pardonnez-moi ! nous dit tout à coup miss Buxton, tandis que de grosses larmes s'échappent de ses yeux. C'est moi qui vous ai entraînés dans cette effroyable aventure. Sans moi, vous seriez en sûreté maintenant...

Nous protestons, comme bien on pense, mais miss Buxton continue à s'accuser et à nous

demander pardon. Moi, qui n'ai pas la fibre de l'attendrissement très développée, j'estime que ce sont là des paroles inutiles, et je crois opportun de faire dévier la conversation.

Puisque miss Buxton n'est connue que sous le nom de Mornas, je suggère qu'il serait meilleur de lui laisser son pseudonyme. Est-il impossible, en effet, qu'il y ait des anciens subordonnés de son frère parmi les gredins qui nous entourent ? À quoi bon, dans ce cas, risquer de courir un danger supplémentaire, quel qu'il soit ? On approuve à l'unanimité. Il est convenu que miss Buxton redevient M^lle^ Mornas, comme devant.

Il était temps d'arriver à cette conclusion, car notre conversation est brusquement interrompue. Sur un ordre bref du capitaine Rufus, on s'empare brutalement de nous. Trois hommes s'occupent spécialement de ma modeste personne. Je suis ficelé de neuf et l'abominable sac me sépare de nouveau du monde extérieur. Avant d'être tout à fait aveugle, je constate que mes compagnons, y compris miss Buxton – pardon ! M^lle^ Mornas – subissent le même

traitement. Puis, comme tout à l'heure, on m'emporte... Vais-je donc recommencer la petite partie d'équitation à la manière de Mazeppa ?

Non. On me dépose à plat ventre sur une surface dure, mais plane, qui ne rappelle en rien l'échine d'un cheval. Quelques minutes s'écoulent, et j'entends comme un violent battement d'ailes, tandis que la surface qui me porte se met à osciller faiblement dans tous les sens. Cela dure un instant, puis, tout à coup, c'est assourdissant, le fameux bourdonnement, mais quintuplé, décuplé, centuplé, et voici que le vent me frappe avec une violence extraordinaire qui s'accroît de seconde en seconde. En même temps, j'éprouve une impression... comment dirai-je ?... une impression d'ascenseur, ou, plus exactement, de montagnes russes, quand le chariot monte et descend leurs collines artificielles, quand on a la respiration coupée, le cœur étreint d'une angoisse invincible... Oui, c'est bien cela, c'est quelque chose de ce genre que j'éprouve.

Cette sensation persiste cinq minutes peut-être, puis mon organisme retrouve peu à peu son

équilibre habituel. Alors, l'avouerai-je, la tête enfouie dans ce maudit sac, privé d'air et de lumière, bercé par ce ronronnement devenu régulier, je crois que je glisse sur la pente du sommeil...

Une surprise me réveille brusquement. Une de mes mains a bougé. Oui, mes liens mal rattachés se sont desserrés, et, dans un effort inconscient, mes mains ont pu s'écarter l'une de l'autre.

D'abord, je me contrains à l'immobilité, car je ne suis pas seul, ainsi que me l'apprennent des voix qui hurlent dans le bruit auprès de moi. Il y a deux personnes qui parlent. L'une s'exprime en anglais, d'une voix éraillée telle qu'en peut émettre un gosier brûlé par l'alcool. L'autre répond dans la même langue, mais avec une grammaire de haute fantaisie, et mélangée de mots incompréhensibles pour moi, que je devine appartenir au bambara, pour en avoir souvent entendu les consonances depuis quatre mois que je suis dans ce joyeux pays. L'un des deux interlocuteurs est un véritable Anglais, l'autre un nègre. Je comprends de moins en moins. Peu

importe, d'ailleurs. Que mes gardiens soient noirs ou blancs, il ne faut pas que le moindre mouvement du sac indique que j'ai reconquis partiellement ma liberté.

Lentement, prudemment, je tire sur mes liens qui glissent peu à peu autour de mes poignets. Lentement, prudemment, je parviens à ramener le long de mon corps mes deux mains enfin libérées.

Voilà qui est fait. Maintenant, il s'agit de voir.

Le moyen de voir, je le possède. Dans ma poche, j'ai un couteau... non, pas un couteau, un canif, qui a échappé à mes voleurs, tellement il est petit, un minuscule canif, que je ne saurais transformer en arme défensive, mais très suffisant pour ouvrir une petite fenêtre dans ce sac qui m'aveugle, qui m'étouffe. Reste à m'emparer de ce canif sans attirer l'attention.

J'y réussis, au prix d'un quart d'heure de patients efforts.

Ainsi armée, ma dextre remonte jusqu'à la hauteur de mon visage, et transperce le sac...

Juste ciel !... Qu'ai-je vu ?... C'est tout juste si j'ai pu arrêter à temps un cri de surprise. Mes yeux, dirigés vers le sol, aperçoivent celui-ci à une distance énorme, plus de cinq cents mètres à mon estime. La vérité se révèle à moi. Je suis sur une machine volante, qui m'emporte à travers les airs avec la vitesse d'un express, plus vite encore peut-être.

À peine ouverts, mes yeux se sont refermés. Un frisson m'a parcouru des pieds à la tête. Sous le coup de la surprise, j'ai eu peur, je l'avoue.

Quand mon cœur a repris son rythme régulier, je regarde avec plus de calme. Sous mes yeux, le sol continue à fuir d'une manière vertigineuse. À quelle vitesse allons-nous ? Cent, deux cents kilomètres à l'heure ?... Davantage ?... Quoi qu'il en soit, ce sol est celui du désert, c'est du sable, mêlé de cailloux, et parsemé de touffes assez nombreuses de palmiers nains. Triste pays.

Et pourtant je me l'imaginais plus triste encore. Ces palmiers nains sont d'un vert intense, et, entre les cailloux, l'herbe est abondante. Contrairement à la légende, pleuvrait-il donc

parfois dans le désert ?

Par moments, je distingue, quand leur altitude est moindre que la mienne, des appareils semblables à celui qui me porte. Mon oreille me dit que d'autres sont à une hauteur plus grande. C'est une escadrille d'oiseaux mécaniques qui vogue à travers l'espace. Quelque grave que soit ma situation personnelle, je suis enthousiasmé. Après tout, le spectacle est admirable, et nos ennemis, quels qu'ils soient, ne sont pas des gens ordinaires, eux qui ont réalisé l'antique légende d'Icare avec une pareille maestria.

Mon champ visuel n'est pas très grand, car ainsi que j'arrive à le constater, grâce à un petit mouvement qui reste inaperçu de mes gardiens, mon regard passe entre les lames d'une plateforme métallique, qui l'arrêtent de tous les côtés. En raison de la hauteur d'où il tombe, il embrasse cependant une certaine étendue.

Or, voici que le pays change. Après une heure de vol environ, voici que j'aperçois tout à coup des palmiers, des prairies, quelques jardins. C'est une oasis, mais une oasis de proportions

restreintes, car son diamètre atteint au maximum cent cinquante mètres, elle disparaît aussitôt apparue. Mais, à peine l'avons-nous laissée en arrière, qu'une autre surgit de l'horizon devant nous, puis, après cette deuxième, c'en est une troisième, au-dessus de laquelle nous passons en trombe.

Chacune de ces oasis ne contient qu'une maisonnette. Un homme en sort, attiré par le bruit de notre appareil aérien. Je n'en aperçois pas d'autre. Ces îlots n'auraient-ils donc qu'un seul habitant ?

Mais un nouveau problème se pose, encore plus insoluble. Depuis la première oasis, notre machine volante domine une ligne de poteaux si régulièrement espacés que je les imagine reliés par un fil métallique. Je crois rêver. Le télégraphe – à moins que ce ne soit le téléphone – en plein désert ?

Après que nous avons dépassé la troisième oasis, une quatrième, beaucoup plus importante, surgit devant nous. J'aperçois des arbres, non seulement des palmiers, mais des essences

variées, qui semblent être des karités, des bombax, des baobabs, des acacias. Je vois aussi des champs cultivés, merveilleusement cultivés même, où de nombreux nègres travaillent. Puis des murailles se lèvent à l'horizon, vers lesquelles nous nous précipitons.

C'est à cette cité inconnue que nous allons, car voici que notre oiseau féerique commence à descendre. Nous sommes bientôt au-dessus d'elle. C'est une ville de médiocre grandeur, mais combien singulière ! Je distingue nettement ses rues demi-circulaires et concentriques, tracées suivant un plan rigoureux. La partie centrale est à peu près déserte, et ne contient à cette heure de la journée qu'un petit nombre de nègres qui se cachent dans leurs cases en entendant le ronronnement des machines volantes. Par contre, dans la périphérie, les habitants ne manquent pas. Ce sont des Blancs, qui nous regardent, et, Dieu me pardonne, paraissent nous montrer le poing. Je me demande en vain ce que nous leur avons fait.

Mais la machine qui me porte accentue sa

descente. Nous franchissons une rivière étroite, puis, aussitôt, j'ai l'impression que nous tombons comme une pierre. En réalité, nous décrivons une spirale qui me donne la nausée. Le cœur me monte aux lèvres. Vais-je donc... ?

Non, le bourdonnement de l'hélice a cessé et notre machine a touché terre. Elle glisse sur le sol pendant quelques mètres avec une vitesse décroissante, et s'arrête.

Une main tire le sac qui entoure ma tête et l'enlève. Je n'ai que le temps de rouler mes liens autour de mes mains, que je replace dans leur position primitive.

Le sac enlevé, on libère mes membres. Mais celui qui me délivre s'aperçoit de la fraude.

– *Who is the damned dog's son that has made this knot ?* (Quel est le damné fils de chien qui a fait ce nœud ?) interroge une voix avinée.

Comme bien on pense, je n'ai garde de répondre. Après mes mains, on délie mes jambes. Je les agite avec un certain plaisir.

– *Get up !* (Debout !) commande avec autorité

quelqu’un que je ne vois pas.

Je ne demande pas mieux, mais obéir n’est pas très aisé. Depuis le temps que la circulation du sang est arrêtée dans mes membres, ceux-ci me refusent leur service. Après quelques tentatives infructueuses, je parviens cependant à me lever et à jeter un premier coup d’œil sur ce qui m’entoure.

Pas gai, le paysage. Devant moi, c’est une haute muraille sans la moindre ouverture, et, dans la direction opposée, le spectacle est rigoureusement identique. À ma gauche, c’est encore la même chose. La perspective n’est pas variée, décidément ! Toutefois, au-dessus de ce troisième mur, qui règne à ma gauche, j’aperçois une espèce de tour et une haute cheminée. Serait-ce une usine ? C’est possible, tout me paraît possible, excepté de concevoir l’usage de cet interminable pylône qui s’élève, s’élève, à cent mètres peut-être au-dessus de la tour.

À ma droite, le point de vue est différent, sans être pour cela plus enchanteur. Je compte deux vastes bâtiments et, en avant, une construction

énorme, une espèce de forteresse avec redans et mâchicoulis.

Mes compagnons de captivité sont au complet, sauf Tongané, malheureusement, et sauf aussi Malik qui était cependant présente à l'étape de ce matin. Qu'en a-t-on fait ?

N'ayant pas eu, comme moi, l'avantage de jouir d'une fenêtre ouvrant sur la campagne, mes amis semblent très incommodés par la lumière du jour. Ils ne doivent pas voir grand-chose, car leurs yeux papillotent, et ils les frottent énergiquement.

Ils les frottent encore, quand une main s'abat sur l'épaule de chacun de nous. On nous entraîne, on nous pousse, ahuris, désemparés...

Que nous veut-on enfin, et où diable pouvons-nous être ?...

Hélas ! Une minute plus tard, nous étions en prison.

3

Un despote

(Carnet de notes d'Amédée Florence.)

26 mars. – Me voici donc en prison. Après avoir joué les Mazeppa, je joue les Silvio Pellico.

Comme je viens de le coucher sur ces tablettes, c'est avant-hier, un peu avant midi, que nous avons été incarcérés. En ce qui me concerne, j'ai été empoigné par trois moricauds qui m'ont fait monter, non sans brutalité, un escalier, puis suivre un corridor sombre, aboutissant à une longue galerie, sur laquelle donnent nos cellules. Aux deux bouts de cette galerie, facile à surveiller, sont placées des sentinelles. Il est douteux que nous puissions nous échapper par là.

On m'introduit dans une pièce éclairée par un vitrail doublé d'une grille de fer, placé à quatre mètres au-dessus de ma tête, et on referme la porte sur moi à triple verrou. Je reste seul en compagnie de mes pensées, qui ne sont pas couleur de rose.

La cellule est vaste et bien aérée. Elle contient une table avec ce qu'il faut pour écrire, une chaise, un lit qui paraît propre et des ustensiles de toilette. Une ampoule électrique est fixée au plafond. En somme, la paille humide des cachots est assez confortable, et j'estimerais cette chambre d'étudiant fort suffisante, si j'étais libre.

Je m'assieds, j'allume une cigarette et j'attends – quoi ? les événements, tout en réfléchissant aux charmes de voyages.

Deux heures plus tard, je suis tiré de ma méditation par le bruit de ma porte qu'on ouvre. Les verrous grincent, la serrure craque, l'huis s'entrebâille, et j'aperçois... Je vous le donne en mille. J'aperçois Tchoumouki, qui a disparu depuis le jour où, pour la troisième fois, j'ai entendu le mystérieux ronflement dont je connais

maintenant la cause. Il ne manque pas d'un certain toupet. Oser se présenter devant moi, après la manière dont il a traité mes articles !

Tchoumouki s'attend, d'ailleurs, à un accueil plutôt frais. Avant de pénétrer dans ma cellule, il y jette d'abord un regard et examine prudemment le terrain. Bien lui en prend.

– Ah ! te voilà, triple fripon ! dis-je, en m'élançant à sa rencontre, dans l'intention de lui infliger la correction qu'il mérite.

Mais je me heurte à la porte, que le traître a vivement refermée. Tant mieux, après tout. Quand je m'offrirais le plaisir de lui allonger les oreilles, à quoi cela m'avancerait-il, sinon à compliquer encore ma situation, qui n'est déjà pas si drôle ?

Tchoumouki devine-t-il cette réflexion pacifique ? C'est à croire, car la porte s'entrebâille une seconde fois, et donne de nouveau passage à la tignasse crépue du coquin. Oh ! il peut entrer, maintenant. J'ai repris ma place... et mon calme.

Je répète, mais d'un ton où ne gronde plus aucune menace :

– Ah ! te voilà, triple fripon ! Que viens-tu faire ici ?

– Moi y en a domestique, répond, avec un regard en dessous, Tchoumouki, qui ouvre la porte toute grande.

Dans le couloir, il y a deux autres nègres portant des victuailles que Tchoumouki dépose sur ma table. À cette vue, l'eau me vient à la bouche, et je m'aperçois que je meurs de faim. Cela n'a rien d'étonnant ; je suis à jeun, et il est au moins deux heures de l'après-midi.

Rejetant tout autre souci, je fais honneur au repas, respectueusement servi par Tchoumouki, que j'interroge, et qui ne se fait nullement prier pour répondre à mes questions. D'après lui, je suis l'hôte – très involontaire ! – d'un puissant roi, S. M. Harry Killer – un bien vilain nom, entre nous – et on m'a conduit dans une ville extraordinaire, où « y en a beaucoup maisons grandes » et « beaucoup manières toubab », c'est-à-dire remplie d'inventions européennes. Je n'ai

pas de peine à l'en croire, après l'expérience des prodigieuses machines volantes dont je suis encore tout ébaubi.

Je continue mon enquête. Ce serait donc le roi en question qui l'aurait placé, lui, Tchoumouki, sur le chemin de M^lle^ Mornas, afin que celle-ci le prît pour guide, de même qu'on choisit malgré soi la « carte forcée » d'un prestidigitateur ?

Tchoumouki m'affirme que non, et qu'il s'est engagé sans arrière-pensée. Il soutient même que son engagement n'est nullement rompu et qu'il se considère comme étant au service de M^lle^ Mornas et de Saint-Bérain pendant tout le temps que ses patrons resteront en Afrique. Tchoumouki se moquerait-il de moi ? Je le regarde. Non, il parle sérieusement, ce qui est, d'ailleurs, beaucoup plus comique.

Il prétend avoir été entraîné par Moriliré, lequel était bien, lui, à la solde du monarque qui nous retient prisonniers. Non content de le couvrir d'or, Moriliré lui aurait décrit, paraît-il, dans les termes les plus dithyrambiques, la puissance et la générosité de cet Harry Killer, que

Tchoumouki n'a jamais vu, du reste, et il aurait promis à celui-ci une vie large et facile. Telles sont les raisons pour lesquelles Tchoumouki aurait tourné casaque.

Quand je lui demande s'il sait ce qu'est devenu son ancien camarade Tongané, sa vilaine figure prend une expression féroce, il se passe la main sur le cou, et fait :

– Couic !...

Mes conjectures étaient donc exactes. Le pauvre Tongané est bien mort.

Tchoumouki achève ses confidences. Le ronflement que j'ai entendu le jour de sa disparition provenait d'une machine volante qui amenait le lieutenant Lacour, ou plutôt le capitaine Edward Rufus, dont les hommes étaient venus à notre rencontre, par la voie terrestre, sous le commandement de deux sous-officiers, en mettant à sac, pour se distraire, les villages qui se trouvaient sur leur passage. Ce sont les patins de cette machine volante qui ont creusé dans la brousse, au moment de l'atterrissage, les ornières que j'ai remarquées le lendemain, au cours de ma

promenade avec Tongané. Ainsi s'expliquent le délabrement des soldats et l'impeccable élégance de l'officier, ainsi s'expliquent la terreur du nègre blessé par une balle explosible, en reconnaissant l'un des assaillants de son village, et son indifférence pour le soi-disant lieutenant qu'il n'avait jamais vu. Quant à lui, Tchoumouki, il a été emmené par la même machine revenant à son port d'attache, ici, c'est-à-dire...

Tchoumouki prononce un nom qu'il écorche terriblement. Au prix d'une longue attention, je discerne enfin qu'il a l'intention de dire « Blackland », mot composé anglais dont la traduction littérale est Terre noire. Le nom est plausible. Nous serions donc à Blackland, ville merveilleuse, au dire de Tchoumouki, bien qu'absolument inconnue des plus avisés géographes.

Tandis que le nègre me donne ces renseignements, je réfléchis. Puisqu'il a trahi par intérêt, pourquoi l'intérêt ne le ferait-il pas trahir ses nouveaux maîtres ? Je fais aussitôt à Tchoumouki des ouvertures dans ce sens, et je

parle d'une grosse somme, qui lui suffirait à passer sa vie entière dans une position toute naturelle, mais il hoche la tête, en homme qui ne voit pas la possibilité de gagner la timbale.

– Y en a pas moyen partir, me dit-il. Ici, y en a beaucoup soldats, beaucoup « manières toubab », beaucoup grands murs.

Il ajoute que la ville est entourée par le désert, qu'il nous serait impossible de franchir. C'est exact, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte pendant la traversée aérienne. Sommes-nous donc condamnés à rester ici jusqu'à la fin de nos jours ?

Le repas terminé, Tchoumouki se retire et ma journée s'achève dans la solitude.

Le soir venu, il me sert à dîner (cuisine très suffisante, en somme), puis, au moment où ma montre marque neuf heures et quelques minutes, extinction subite de l'ampoule électrique. Je me couche à tâtons.

Après une nuit excellente, comme je l'ai dit, je me lève, le 25 mars, et rédige les notes portant

cette date où sont relatées les péripéties de notre enlèvement. Je ne vois personne, à l'exception de Tchoumouki, qui me sert régulièrement mes repas. Le soir, instruit par l'expérience, je me couche plus tôt. J'ai lieu de m'en applaudir. À la même heure que la veille, l'électricité s'éteint. C'est évidemment la règle de la maison.

Deuxième nuit excellente, et me voici de nouveau, ce matin, 26 mars, frais et dispos, mais hélas ! toujours prisonnier. Cette situation est absurde, car, enfin, que nous veut-on ? Quand verrai-je seulement quelqu'un à qui je puisse le demander ?

Même jour, dans la soirée. – Mes vœux ont été exaucés. Nous avons vu S. M. Harry Killer, et notre situation a subi des changements importants depuis cette entrevue, dont je suis encore tout ému, tout tremblant.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi, quand ma porte s'est ouverte. Cette fois, ce n'était pas Tchoumouki qui se trouvait derrière, mais une autre de nos anciennes connaissances, Moriliré, pour ne pas le nommer. Moriliré est

accompagné d'une vingtaine de nègres qu'il paraît commander. Au milieu de cette troupe, j'aperçois mes compagnons, y compris miss Buxton-Mornas, mais non compris Saint-Bérain, toujours dans l'impossibilité de remuer, à ce que me dit sa jeune tante. Je me joins à eux, pensant que notre dernière heure est venue et qu'on nous conduit au poteau d'exécution.

Il n'en est rien. Nous suivons une série de couloirs, et nous arrivons enfin à une pièce assez vaste, dans laquelle nous entrons, tandis que notre escorte s'arrête sur le seuil.

La pièce est exclusivement meublée d'un fauteuil en fibres de palmier et d'une table, sur laquelle reposent un verre et une bouteille à demi pleine, d'où nous parvient une odeur d'alcool. Le fauteuil est derrière la table, et, dans le fauteuil, un homme est assis. Nos yeux convergent vers cet homme. Il en vaut la peine.

S. M. Harry Killer doit avoir de quarante à quarante-cinq ans, bien que, par certains côtés, il puisse paraître plus âgé. Autant qu'on en peut juger, il est de haute taille, et sa carrure, ses

mains énormes, ses membres épais et musclés, indiquent une vigueur peu commune, pour ne pas dire herculéenne.

Mais c'est la tête surtout qui retient l'attention. Le visage est glabre, d'un caractère complexe, puissant et vil à la fois. Une chevelure inculte et grisonnante la couronne, une véritable crinière qui semble brouillée avec le peigne depuis un temps immémorial. Le front dénudé est vaste et exprime l'intelligence, mais les maxillaires accusés, le menton lourd et carré indiquent des passions grossières et violentes. Les joues, fortement bronzées, aux pommettes saillantes, se creusent, puis s'affaissent en deux lobes alourdis. Elles sont parsemées de boutons presque sanglants à force d'être rouges. La bouche est lippue, la lèvre inférieure, un peu pendante, découvrant de fortes dents saines, mais jaunes et mal entretenues. Les yeux, profondément enfoncés dans les orbites, que surmontent des sourcils en broussailles, sont d'un éclat extraordinaire, et même, par instants, insoutenable. Le personnage n'est certes point banal. Tous les appétits, tous les vices, toutes les

audaces, il les a sûrement. Hideux, oui, mais redoutable.

Sa Majesté est vêtue d'une sorte de complet de chasse en toile grise, culotte courte, leggings et vareuse, le tout crasseux et couvert de taches. Sur la table, elle a déposé un large chapeau de feutre, auprès duquel repose sa main droite qu'agite un perpétuel tremblement.

Du coin de l'œil, le docteur Châtonnay me désigne cette main trémulante. J'entends ce que le docteur veut dire : c'est un alcoolique, sinon même un ivrogne, que nous avons devant nous.

Longtemps, cet individu nous considère en silence. Ses yeux vont de l'un à l'autre et nous passent en revue successivement. Nous attendons avec patience son bon plaisir.

– Vous êtes six, à ce qu'on m'a dit, prononce-t-il enfin, en français, avec un fort accent anglais, d'une voix au timbre grave, mais éraillée. Je n'en vois que cinq. Pourquoi ?

– L'un de nous est malade, à la suite des souffrances que vos hommes lui ont fait endurer,

répond M. Barsac.

Nouvel instant de silence, puis notre interlocuteur se redresse brusquement et demande *ex abrupto :*

– Qu'êtes-vous venus faire chez moi ?

La question est si inattendue que nous avons tous envie de rire, malgré la gravité de la situation. Parbleu ! si nous sommes chez lui, c'est bien malgré nous !

Il reprend, avec une expression menaçante :

– Espionner, sans doute !

– Pardon, monsieur... commence M. Barsac.

Mais l'autre l'interrompt. En proie à une subite fureur, il frappe du poing sur la table et dit d'une voix tonnante :

– On m'appelle maître.

Alors, M. Barsac est superbe. Orateur toujours et quand même, il se redresse, met la main gauche sur son cœur, et, balayant l'espace d'un large mouvement de sa dextre :

– Depuis l'an 1789, les Français n'ont plus de

maître, monsieur, déclare-t-il avec emphase.

Partout ailleurs, elle prêterait à rire, je vous l'accorde, l'apostrophe un peu « pompier » de M. Barsac, mais dans les circonstances présentes, en face de cette espèce de bête fauve, elle a sa noblesse, je vous en donne mon billet. Elle signifie que nous ne consentirons jamais à nous humilier devant cet aventurier alcoolique. Nous approuvons tous l'orateur, jusqu'à M. Poncin, qui s'écrie, au comble de l'enthousiasme :

– Privez l'homme de son indépendance, vous lui ôtez sa liberté !

Brave M. Poncin ! Toutefois, l'intention est bonne.

À l'énoncé de cette proposition par trop indiscutable, Harry Killer a haussé les épaules, puis il a recommencé à nous examiner successivement, comme s'il ne nous avait pas encore vus. Ses yeux passent de l'un à l'autre avec une rapidité extraordinaire. Ils s'arrêtent enfin à M. Barsac, sur lequel ils dardent leur regard le plus terrible. M. Barsac ne bronche pas. Mes compliments. Cet enfant du Midi n'a pas

que de la faconde. Il a aussi du courage et de la dignité. Notre chef de mission monte à pas de géant dans mon estime.

Harry Killer réussit à se dominer, ce qui ne doit pas lui arriver tous les jours, et demande brusquement, avec un calme aussi subit que sa colère a été soudaine :

– Parlez-vous anglais ?

– Oui, répond M. Barsac.

– Et vos compagnons ?

– Également.

– Bien, approuve Harry Killer, qui, du même ton rogomme, répète aussitôt en anglais :

– Qu'êtes-vous venus faire chez moi ?

La réponse est trop facile.

– C'est à nous de vous poser la question, réplique M. Barsac, et de vous demander de quel droit vous nous y retenez par la force.

– De celui que je prends, tranche Harry Killer, remonté d'un seul bond aux extrêmes limites de la violence. Moi vivant, personne n'approchera

de mon empire.

Son empire ?... Comprends pas.

Harry Killer s'est levé. S'adressant plus spécialement à M. Barsac, dont l'attitude continue à être très crâne, il poursuit d'une voix furieuse, en martelant la table de son énorme poing :

– Oui, oui, je sais que vos compatriotes sont à Tombouctou et gagnent sans cesse vers l'aval du Niger, mais qu'ils s'arrêtent, ou sinon !... Et voilà maintenant qu'ils osent envoyer des espions par terre jusqu'au fleuve !... Je les briserai, vos espions, comme je brise ce verre !...

Et, joignant le geste à la parole, Harry Killer brise effectivement le verre, qui se fracasse sur le sol en mille morceaux.

– Un verre !... hurle-t-il, en se tournant vers la porte.

Soulevé par une incroyable fureur, littéralement enragé, car un peu d'écume suinte aux commissures de ses lèvres crispées, il fait mal à voir en ce moment. Sa mâchoire inférieure,

projetée en avant, lui donne l'air d'une bête féroce, son visage est cramoisi, ses yeux sont injectés de sang.

Un des gardes noirs s'est empressé d'obéir. Sans s'occuper de lui, l'énergumène, s'appuyant sur la table que ses mains pétrissent violemment, se penche de nouveau vers M. Barsac toujours impassible, et lui crie, les yeux dans les yeux :

– Ne vous ai-je pas assez prévenus, cependant ?... L'histoire du *doung-kono*, inventée par mon ordre, vous a donné un premier avertissement. C'est moi qui ai placé sur votre route ce diseur de bonne aventure, dont, par votre faute, les prédictions se sont réalisées. C'est moi qui vous ai fourni votre guide, mon esclave Moriliré, qui, à Sikasso, a essayé, une dernière fois, de vous arrêter. Tout a été inutile. En vain, je vous ai privés de votre escorte, en vain je vous ai affamés, vous vous êtes obstinés à marcher vers le Niger... Eh bien ! vous l'avez atteint, le Niger, vous l'avez même franchi, et vous savez ce que vous vouliez savoir... Vous voilà bien avancés !... Comment ferez-vous pour raconter ce

que vous avez vu à ceux qui vous paient ?...

En proie à une agitation désordonnée, Harry Killer se promène maintenant à grands pas. Pour moi, aucun doute, c'est un fou. Soudain, il s'arrête, l'esprit traversé d'une idée subite.

– Mais, au fait, demande-t-il à M. Barsac, avec un calme surprenant, votre destination régulière n'était-elle pas Saye ?

– Oui, répondit M. Barsac.

– Pour quelles raisons, dans ce cas, avez-vous suivi une direction tout autre ? Qu'alliez-vous faire à Koubo ?

Harry Killer accompagne cette dernière question d'un coup d'œil perçant, tandis que nous échangeons des regards embarrassés. La question est gênante, en effet, puisque nous sommes convenus de ne pas prononcer le nom de miss Buxton. Heureusement, M. Barsac trouve une réponse plausible.

– Abandonnés par notre escorte, nous nous dirigions sur Tombouctou, dit-il.

– Pourquoi pas sur Sikasso ? C'était beaucoup

moins loin.

– Nous avons cru mieux faire en allant à Tombouctou.

– Hum !... fait d'un air indécis Harry Killer, qui reprend après un court silence : Votre intention n'était donc pas d'aller dans l'Est, jusqu'au Niger ?

– Non, affirme M. Barsac.

– Si j'avais pu le deviner, nous apprend Harry Killer, vous ne seriez pas ici aujourd'hui.

La bonne farce !... Comme s'il avait pris la peine de nous le demander !...

Je profite d'un nouveau silence, qui succède à la réflexion saugrenue d'Harry Killer, pour prendre la parole à mon tour. Je suis un garçon extrêmement logique, moi qui vous parle. Tout ce qui n'est pas logique me choque. Cela me fait l'effet d'une armoire en désordre. Or, dans cette histoire, il y a un point qui me tarabuste. J'interviens donc, et :

– Pardon, mon cher monsieur, dis-je avec une exquise politesse, je serais curieux de savoir

pourquoi vous avez pris la peine de nous y amener, au lieu de nous occire tout simplement. Votre capitaine Edward Rufus et ses hommes avaient la partie belle, puisque nous étions sans méfiance, et c'était encore le meilleur moyen de vous débarrasser de nous.

Harry Killer a froncé les sourcils et me regarde avec mépris. Quel est ce pygmée qui ose lui adresser la parole ? Il daigne cependant me répondre :

– Pour éviter l'enquête des autorités françaises, que le massacre d'une mission n'eût pas manqué de provoquer.

Je suis en partie satisfait. Pas tout à fait cependant. J'objecte :

– Il me semble que notre disparition aura le même résultat.

– Évidemment, reconnaît Harry Killer, qui, pour l'instant, fait preuve d'un grand bon sens. Aussi aurais-je préféré vous voir renoncer à votre voyage. C'est votre entêtement seul qui m'a forcé à vous amener ici.

L’adversaire me tend la perche. Il faut se hâter de la saisir.

– Tout peut encore s’arranger, dis-je. Puisque vous savez maintenant que nous ne voulions nullement aller jusqu’au Niger, vous n’avez qu’à nous faire déposer où vous nous avez pris, et ainsi il ne sera plus question...

– Pour que vous alliez raconter partout ce que vous avez appris ? Pour que vous révéliez l’existence de cette ville ignorée du monde entier ? interrompit violemment Harry Killer. Non, il est trop tard. Qui entre à Blackland n’en sort jamais plus.

Qu’il s’époumone tant qu’il voudra. Moi, je commence à être habitué à ses bourrasques. Je ne me trouble donc pas, et j’insiste :

– Alors l’enquête aura lieu ?

– Probablement, répond Harry Killer, dont l’aiguille barométrique est déjà revenue au beau fixe, mais ma position sera meilleure. Si je suis découvert, et s’il faut enfin combattre, j’aurai du moins quelque chose de plus que si vous étiez

morts.

– Quoi donc ?

– Des otages.

Très fort, ce potentat. Il a tout à fait raison. Mais j'ai eu raison, moi aussi, de l'interviewer, puisqu'il résulte de ses réponses qu'il n'a pas l'intention de nous faire passer de vie à trépas. C'est toujours agréable à apprendre.

Harry Killer a repris place derrière la table, dans son fauteuil. C'est un individu déconcertant. Le voici, maintenant, parfaitement calme et maître de soi.

– Précisons la situation, dit-il d'un ton glacial qui est pour nous une nouveauté. Vous êtes à Blackland, et vous n'en sortirez plus, ni les uns, ni les autres. Quant à votre existence, elle sera ce que vous la ferez vous-mêmes. Je n'ai de compte à rendre à personne. Je peux vous maintenir en prison ou vous supprimer, si cela me plaît, comme je peux vous laisser la liberté dont je jouis moi-même dans les limites de l'empire.

Encore ce mot. C'est à se tordre.

– Cela dépend de vous, continue Harry Killer, en s'adressant plus particulièrement à M. Barsac qu'il considère décidément comme notre chef de file. Vous serez pour moi des otages ou...

Harry Killer fait une pose. M. Barsac le regarde avec un étonnement que je conçois. Que pourrions-nous bien être ?

– Ou des collaborateurs, achève froidement Harry Killer.

Dire que la proposition d'Harry Killer nous étonne serait faible. Nous en sommes positivement « épatés ».

Cependant, il poursuit avec la même froideur :

– Il ne faudrait pas croire que je m'illusionne sur la marche progressive des troupes françaises. Si l'on ignore encore mon existence, on la connaîtra forcément un jour ou l'autre. Ce jour-là, il faudra se battre ou négocier. Ne pensez pas que je redoute la bataille. Je suis en état de me défendre, mais la guerre n'est pas la seule solution possible. La colonisation de la boucle du Niger suffira à occuper la France pendant de

longues années. Quel intérêt aurait-elle à courir le risque d'une défaite pour progresser malgré moi dans l'Est, à travers un océan de sable que je suis en train de transformer en plaines fertiles ? Des négociations bien conduites pourraient donc aboutir à une alliance...

Il ne doute de rien, le particulier ! Il sue la vanité par tous les pores. Non mais, voit-on la République française s'alliant à ce tyranneau pustuleux ?

– Avec vous !... s'exclame avec ahurissement M. Barsac traduisant la pensée de tous.

Il n'en faut pas plus pour déchaîner la tempête. Au fait, le calme durait depuis trop longtemps. Ça commençait à devenir monotone.

– Vous ne m'en trouvez peut-être pas digne ? rugit Harry Killer, les yeux étincelants, en martelant de nouveau sa table qui n'en peut mais. Ou bien vous espérez m'échapper ?... C'est que vous ignorez ma puissance.

Il se lève, et achève d'une voix où gronde la menace :

– Vous allez la connaître !

À son appel, les gardes sont entrés. On s'empare de nous, on nous entraîne. Nous montons d'interminables escaliers, puis on nous fait traverser au pas de course une vaste terrasse, à laquelle succèdent d'autres escaliers. Nous débouchons enfin sur la plate-forme d'une tour, où Harry Killer ne tarde pas à nous rejoindre.

Cet homme est variable comme l'onde. Avec lui, pas de demi-mesure. Il passe sans transition d'une fureur folle à un calme glacial, et réciproquement. Pour l'instant, il ne reste aucune trace de sa dernière colère.

– Vous êtes ici à quarante mètres de hauteur, nous dit-il du ton d'un cicérone expliquant un point de vue. L'horizon est donc distant de vingt-trois kilomètres environ. Vous pouvez constater, cependant, que, si loin que portent vos regards, le désert qui nous entoure a fait place à une campagne fertile. L'empire dont je suis le chef aurait donc, au minimum, plus de seize cents kilomètres carrés. Il en a trois mille, en réalité. Telle est l'œuvre accomplie en dix ans.

Harry Killer s'interrompt un instant. Quand il a suffisamment joui dans son orgueil, légitime cette fois après tout, il reprend :

– Si quelqu'un tentait de pénétrer sur cette étendue de trois mille kilomètres carrés ou essayait d'en sortir, je serais immédiatement prévenu par un triple rang de postes établis en plein désert, et que le téléphone relie à ce palais...

Voilà donc l'explication des oasis et des poteaux télégraphiques que j'ai vus avant-hier matin. Mais écoutons Harry Killer, qui, nous montrant une sorte de lanterneau de verre, comparable à celui d'un phare, bien que de dimensions plus importantes, élevé au milieu de la plate-forme, continue sur le même ton :

– N'en serait-il pas ainsi, que personne ne pourrait encore franchir malgré moi une zone de protection large d'un kilomètre, située à cinq kilomètres des murailles de Blackland, que les rayons de puissants projecteurs parcourent pendant la nuit. Grâce à sa disposition optique, cet instrument, qui a reçu le nom de cycloscope, redresse suivant la verticale cette bande de terrain

circulaire, dont le veilleur, qui se trouve au centre de l'appareil, a constamment sous les yeux tous les points énormément grossis. Entrez dans le cycloscope, je vous y autorise, et rendez-vous compte par vous-mêmes.

Notre curiosité vivement excitée, nous profitons de la permission, et nous pénétrons dans le lanterneau par une porte faite d'une énorme lentille jouant sur des charnières. À peine y sommes-nous enfermés, que le monde extérieur change d'aspect à nos yeux. De quelque côté qu'ils se portent, nous n'apercevons d'abord qu'une muraille verticale, qu'un réseau de traits noirs divisé en une multitude de petits carrés distincts. Cette muraille, dont la base est séparée de nous par un abîme de ténèbres, et dont le sommet nous paraît s'élever à une hauteur prodigieuse, semble faite d'une sorte de lumière laiteuse. Toutefois, nous ne tardons pas à constater que sa couleur est loin d'être uniforme, mais qu'elle est, au contraire, la résultante d'une infinité de taches de tonalités différentes, aux contours assez indécis. Un instant d'attention nous montre que ces taches sont, les unes, des

arbres, les autres, des champs ou des chemins, d'autres encore, des hommes en train de travailler la terre, le tout suffisamment grossi pour être reconnu sans effort.

– Vous voyez ces nègres, dit Harry Killer, en nous désignant deux des taches en question, que sépare un grand intervalle. Admettons qu'ils aient l'idée de s'enfuir. Ce ne serait pas long.

Tout en parlant, il a saisi un transmetteur téléphonique.

– Cent onzième cercle ; rayon quinze cent vingt-huit, dit-il. Puis, s'emparant d'un autre transmetteur, il ajoute :

– Quatorzième cercle. Rayon six mille quatre cent deux. Enfin, se tournant vers nous :

– Regardez bien, nous recommande-t-il.

Après quelques instants d'attente, pendant lesquels il ne survient rien de particulier, l'une des taches est masquée tout à coup par un nuage de fumée. Quand la fumée s'est dissipée, la tache a disparu.

– Qu'est devenu l'homme qui travaillait là ?

demande M^lle^ Mornas d'une voix étranglée par l'émotion.

– Il est mort, répondit froidement Harry Killer.

– Mort !... nous écrions-nous. Vous avez tué sans raison ce malheureux !...

– Rassurez-vous, ce n'est qu'un nègre, explique Harry Killer avec une parfaite simplicité. Marchandise sans valeur. Quand il n'y en a plus, il y en a encore. Celui-ci a été démoli par une torpille aérienne. C'est une sorte de fusée qui porte jusqu'à vingt-cinq kilomètres, et dont vous avez pu apprécier la rapidité et la précision.

Pendant que nous écoutons ces explications, autant du moins que nous le permet le trouble que nous cause une aussi abominable cruauté, quelque chose est entré dans notre champ visuel, s'est élevé rapidement le long de la muraille laiteuse, et la seconde tache a disparu à son tour.

– Et cet homme ? interroge M^lle^ Mornas, haletante. Est-il mort, lui aussi ?

– Non, répond Harry Killer, celui-là est vivant. Vous allez le voir dans un instant.

Il sort, entouré de sa garde qui nous pousse au-dehors. Nous voici de nouveau sur la plate-forme de la tour. Nous regardons autour de nous, et, à quelque distance, nous voyons accourir, avec la vitesse d'un météore, un appareil semblable à celui qui nous a transportés ici. Suspendu au-dessous du plateau inférieur, nous distinguons un objet qui se balance.

– Voici le planeur, dit Harry Killer, qui nous apprend ainsi le nom de la machine volante. Dans moins d'une minute, vous saurez s'il est possible d'entrer ici ou d'en sortir malgré moi.

Le planeur s'approche rapidement, en effet. Il grossit à vue d'œil... Nous frissonnons soudain : l'objet qui oscille au-dessous de lui, c'est un nègre, qu'une espèce de tenaille géante a saisi par le milieu du corps.

Le planeur s'approche encore... Il passe au-dessus de la tour... Horreur ! la tenaille s'est ouverte, et le malheureux nègre est venu s'écraser à nos pieds. Hors de sa tête broyée, la cervelle a jailli de toutes parts, et nous sommes éclaboussés de sang.

Un cri d'indignation est sorti de nos poitrines. Mais M^lle^ Mornas ne se contente pas de crier, elle agit. Les yeux étincelants, pâle, les lèvres exsangues, elle bouscule ses gardiens surpris et se précipite sur Harry Killer.

– Lâche !... Misérable assassin !... lui crie-t-elle en plein visage, tandis que ses petites mains se nouent à la gorge du bandit.

Celui-ci s'est dégagé sans effort, et nous tremblons pour l'audacieuse. Hélas ! nous ne pourrions lui porter secours. Les gardes se sont emparés de nous et nous maintiennent à demi renversés.

Heureusement, il ne semble pas que le despote ait, pour le moment du moins, l'intention de punir notre courageuse compagne, que deux hommes ont entraînée en arrière. Si sa bouche a un rictus cruel, quelque chose comme une expression de plaisir passe dans ses yeux, qu'il tient fixés sur la jeune fille encore toute frémissante.

– Eh ! eh !... fait-il, d'un ton assez bonhomme, elle a du sang, la pouliche.

Puis, repoussant du pied les restes du misérable nègre :

– Ça !... dit-il. Il ne faut pas vous émouvoir pour si peu, ma petite.

Il descend, on nous entraîne à sa suite, et on nous ramène dans cette salle, si richement meublée d'une table et d'un unique siège, que j'appellerai désormais pour cette raison la salle du Trône. Harry Killer prend place sur ledit trône et nous regarde.

Quand je dis qu'il nous regarde !... À la vérité, il ne fait attention qu'à M^lle^ Mornas. Il tient, fixés sur elle, ses yeux effrayants, dans lesquels s'allume peu à peu une lueur mauvaise.

– Vous connaissez maintenant mon pouvoir, dit-il enfin, et je vous ai prouvé que mes offres ne sont pas à dédaigner. Je les renouvelle pour la dernière fois. On m'a dit qu'il y avait parmi vous un député, un médecin, un journaliste et deux imbéciles...

Pour M. Poncin, soit ! Mais pour le pauvre Saint-Bérain, quelle injustice !

– Le député négociera, le cas échéant, avec la France, je construirai un hôpital pour le médecin, le journaliste entrera au *Blackland's Thunder*, et je verrai à utiliser les deux autres. Reste la petite. Elle me plaît... Je l'épouse.

On pense si nous tombons des nues, en entendant cette conclusion inattendue. Mais, avec un fou !...

– Rien de tout cela ne se réalisera, répond M. Barsac avec fermeté. Les crimes abominables dont vous nous avez rendu témoins ne nous ont pas ébranlés, au contraire. Nous subirons la force autant qu'il le faudra, mais nous ne serons jamais, quoi qu'il arrive, que vos prisonniers ou vos victimes. Quant à M^lle^ Mornas...

– Ah ! c'est Mornas, qu'elle s'appelle, ma future femme ? interrompit Harry Killer.

– Que je m'appelle Mornas ou autrement, s'écrie notre compagne absolument folle de colère, sachez que je vous considère comme une bête féroce, comme un être abject et repoussant, et que je tiens votre proposition pour l'injure la plus vile, la plus honteuse, la plus...

La voix s’étrangle dans la gorge de M^lle^ Mornas, qui éclate en sanglots convulsifs. Quant à Harry Killer, il se contente de rire. Le vent est à la clémence, décidément.

– C’est bon... c’est bon !... dit-il. Rien ne presse. Je vous donne à tous un mois de réflexion.

Mais le baromètre a baissé soudain, et c’est la fin du beau temps. Il se redresse, et, s’adressant aux gardes :

– Qu’on les emmène ! crie-t-il d’une voix tonnante.

M. Barsac résiste un instant aux gardes qui l’entraînent. Il interpelle Harry Killer.

– Et, dans un mois, que ferez-vous de nous ? lui demande-t-il.

Déjà, le vent a tourné. Le despote ne s’occupe plus de nous, et sa main tremblante élève vers sa bouche une rasade d’alcool qu’il vient de se verser. À la question de M. Barsac, il éloigne le verre de ses lèvres, puis, sans donner aucune marque de colère :

– Je ne sais trop... dit-il d’un ton indécis, en levant les yeux au plafond. Peut-être bien que je vous ferai pendre...

4

Du 26 mars au 8 avril

Ainsi que le dit Amédée Florence dans ses notes, les six prisonniers sortirent bouleversés de leur entrevue avec Harry Killer. La mort des deux malheureux nègres, et surtout l'effroyable fin du second, les avait profondément émus. Se pouvait-il qu'il existât des êtres assez féroces pour causer de pareilles souffrances, sans raison, par caprice, dans le seul but de prouver un détestable pouvoir ?

Une surprise, d'ailleurs agréable, les attendait au sortir de cette entrevue mouvementée. Sans doute, Harry Killer, qui venait de leur accorder un mois de réflexion, voulait-il essayer de les gagner par de bons procédés. Quoi qu'il en fût, les portes de leurs cellules respectives ne furent plus verrouillées comme elles l'avaient été

jusqu'alors, et ils purent, à partir de cet instant, circuler librement dans la galerie, qui devint une pièce commune, où il leur fut loisible de se réunir autant qu'il leur plaisait.

À l'une des extrémités de cette galerie s'amorçait un escalier débouchant, à l'étage immédiatement supérieur, sur le sommet du bastion d'angle dans lequel leurs cellules étaient situées. La jouissance de cette plate-forme leur fut également laissée. Si, pendant les heures de soleil, ils ne pouvaient guère profiter de cet avantage, ils apprécièrent au contraire très vivement le plaisir de passer en plein air leurs soirées, qu'ils prolongeaient à leur gré, sans que personne leur fît la moindre observation.

Dans ces conditions, la vie n'avait, en somme, rien de très pénible, et ils se trouvaient aussi heureux que le permettaient la privation de leur liberté et l'inquiétude légitime qu'ils concevaient de l'avenir. L'ensemble des cellules, de la galerie et de la terrasse constituait un véritable appartement autonome, où rien ne rappelait la prison, si ce n'est la porte fermée à l'autre

extrémité de la galerie faisant face à l'escalier dont l'accès leur était permis. C'est derrière cette porte close que se tenaient leurs gardiens. Les voix de ceux-ci, le cliquetis de leurs armes rappelaient constamment aux prisonniers que cette limite était infranchissable.

Le service domestique était assuré par Tchoumouki, qui faisait preuve d'un grand zèle. On ne le voyait, d'ailleurs, que pendant le temps du service. Hors les heures consacrées au nettoyage des cellules et aux repas, il n'était jamais là, et l'on n'avait pas à subir la présence de ce coquin, auquel, pour une part tout au moins, les prisonniers devaient leurs malheurs présents.

Pendant le jour, ceux-ci voisinaient ou faisaient les cent pas dans la galerie, puis, au coucher du soleil, ils montaient sur la plate-forme, où, parfois, Tchoumouki servait même le dîner.

Le bastion, de forme carrée, dans lequel ils étaient incarcérés, occupait l'angle occidental du Palais, et dominait de deux côtés la grande terrasse, dont une série de cours intérieures le

séparait, qu'ils avaient traversée pour gagner la tour centrale où ils avaient vu le cycloscope. De ses deux autres façades, l'une s'élevait de l'esplanade ménagée entre le Palais et l'Usine, esplanade qu'une énorme muraille limitait du côté de la Red River, l'autre prolongerait cette dernière muraille et tombait à pic dans la rivière d'une hauteur de trente mètres environ.

Toute évasion devait donc être considérée comme impossible. Sans parler de la difficulté d'échapper à la surveillance, dont Harry Killer avait si cruellement prouvé l'efficacité, on ne pouvait même pas songer à sortir du Palais. Passer du bastion sur la terrasse, que sillonnaient incessamment les conseillers, les Merry Fellows de service et des nègres appartenant à la domesticité ou à la Garde noire, n'eût servi de rien, en admettant que ce tour de force fût réalisable. On n'eût pas gagné davantage en s'échappant sur l'esplanade, ceinturée de tous les côtés par des murailles infranchissables. Seule la Red River eût peut-être offert une issue, mais les prisonniers ne possédaient ni bateau, ni même aucun moyen de descendre les trente mètres qui

les en séparaient verticalement.

Du haut de la plate-forme, ils pouvaient suivre du regard le cours de cette rivière, qui, vers l'amont et vers l'aval, disparaissait entre deux rangées d'arbres dont la taille commençait à être respectable, bien qu'ils ne fussent plantés que depuis dix ans. À l'exception du jardin public, que leur masquait le reste du Palais, la ville de Blackland se déployait également sous leurs yeux. Ils en voyaient les trois sections séparées par de hautes murailles, les rues semi-circulaires et concentriques, les quartiers de l'Ouest et de l'Est, avec leur population blanche assez clairsemée, et le centre où grouillait, à l'aube, une nombreuse foule de Noirs, avant qu'elle ne s'éparpillât dans la campagne environnante.

Leurs regards plongeaient aussi partiellement dans l'Usine, mais ce qu'ils en apercevaient ne leur donnait que peu d'éclaircissements sur cette seconde ville incluse dans la première, avec laquelle elle semblait n'avoir aucune communication. Quel était l'usage de ces constructions diverses, que surmontait une

cheminée d'où ne s'échappait jamais aucun panache de fumée, et une tour identique à celle du Palais, mais surélevée, jusqu'à plus de cent mètres de hauteur par ce pylône inexplicable qu'Amédée Florence avait remarqué au moment de son arrivée ? Que signifiaient ces vastes bâtiments, élevés dans la partie de l'enclos en bordure de la Red River, dont plusieurs étaient recouverts d'une épaisse couche de terre gazonnée ? À quels besoins répondait cette autre partie, la plus grande, qui contenait des jardins maraîchers et fruitiers ? Pourquoi ce revêtement métallique au faîte de la haute muraille formant l'enceinte particulière de cet enclos ? Pourquoi, à sa base, ce large et profond fossé ? Pourquoi même cette muraille, puisque sur les deux côtés que ne bordaient ni la rivière, ni l'esplanade, il en existait une seconde, après laquelle commençait la campagne ? Il semblait qu'on avait voulu à la fois, et doter cette petite cité particulière d'une défense supplémentaire, et la mettre dans l'impossibilité de communiquer directement avec l'extérieur. Tout cela était inexplicable.

Questionné à ce sujet, Tchoumouki n'avait pu

qu'indiquer le nom de cette ville intérieure. *Work House*, avait-il dit seulement, avec une espèce de crainte superstitieuse, en écorchant terriblement ce nom, qu'on a traduit dans ce récit par le mot français d'usine. D'ailleurs, Tchoumouki, nouvelle recrue d'Harry Killer, ne devait pas en savoir davantage, et lui-même sans doute aurait été bien incapable de donner les raisons de la crainte qu'il manifestait, et qui n'était vraisemblablement que le reflet du sentiment général de la ville. Une force était donc cachée derrière cette muraille sans ouverture qui faisait face au Palais. Quelle était la nature de cette force ? Parviendrait-on jamais à la connaître, et serait-il possible de se la rendre favorable ?

Si la liberté de tous avait été notablement accrue, ainsi qu'il vient d'être dit, celle de Jane Buxton l'avait été beaucoup plus encore. Sur l'ordre d'Harry Killer, Tchoumouki lui avait notifié qu'elle pouvait aller et venir sans restriction et sans avoir rien à craindre pour sa personne, tant dans le Palais que sur la surface de l'esplanade. Il lui était simplement interdit de franchir la Red River, ce qu'elle n'aurait pu faire,

au surplus, un poste de Merry Fellows étant perpétuellement de garde sur le Castle's Bridge.

Il est inutile de dire que la jeune fille n'avait aucunement profité de la permission ainsi donnée. Quoi qu'il arrivât, son sort serait pareil à celui de ses compagnons d'infortune. Elle restait donc, comme eux, prisonnière, au grand étonnement de Tchoumouki, qui estimait, pour sa part, tout à fait magnifiques les propositions dont son ex-maîtresse était l'objet.

– Toi y a pas bon rester prison, lui disait-il. Quand toi mariée maître, y en a bon. Toi y en a délivrer toubabs.

Mais Jane Buxton ne prêtait qu'une oreille indifférente à ce plaidoyer en style nègre, et Tchoumouki en était pour ses frais d'éloquence.

Quand ils n'étaient pas réunis dans la galerie ou sur la plateforme du bastion, les prisonniers occupaient leurs loisirs, chacun suivant ses goûts particuliers.

Barsac avait la faiblesse de s'enorgueillir outre mesure de sa ferme attitude au cours de

l’entrevue avec Harry Killer. Les compliments mérités qu’elle lui avait valus le gonflaient de vanité, et il eût marché sans sourciller au supplice pour en récolter de nouveaux. Tous les sentiments prenant chez lui une forme oratoire, il ne cessait de travailler, depuis lors, le discours qu’il servirait au tyran à la première occasion, et il polissait et repolissait l’apostrophe vengeresse qu’il « improviserait » et qu’il lui jetterait à la face, si celui-ci osait rééditer ses propositions déshonorantes.

Le docteur Châtonnay et Saint-Bérain, complètement guéri de son lumbago, tous deux un peu désœuvrés, l’un faute de malades, l’autre, en raison des circonstances qui rendaient impossible l’exercice de son sport favori, tenaient le plus généralement compagnie à Jane Buxton et s’efforçaient de la consoler. Le souvenir de son père abandonné dans la solitude du château de Glenor accablait d’autant plus la jeune fille, qu’elle se croyait capable maintenant d’adoucir l’incurable désespoir du vieillard. Pourrait-elle jamais lui apporter les preuves, incomplètes encore, mais déjà troublante, de l’innocence de

George Buxton ?

Amédée Florence occupait une bonne partie de son temps à la rédaction de ses notes quotidiennes. Pas un seul jour, il ne manqua à ce devoir professionnel. Si on avait la chance de revoir l'Europe, les aventures de la mission Barsac seraient du moins connues dans leurs plus infimes détails.

Quant à M. Poncin, il ne disait et ne faisait rien, si ce n'est de porter de temps en temps sur son volumineux carnet une de ces annotations cabalistiques par lesquelles Amédée Florence continuait à être fort intrigué.

– Serait-il indiscret, monsieur Poncin, osa-t-il, un beau jour, dire à son silencieux compagnon, de vous demander ce que vous notez avec tant de soin ?

Le visage de M. Poncin s'illumina. Oh ! non, ce n'était pas indiscret. M. Poncin était, au contraire, infiniment flatté que quelqu'un fît attention à ses travaux et en appréciât l'intérêt.

– Pour l'instant, je fais des problèmes, dit-il

d’un air important.

– Bah ! fit le reporter.

– Oui, monsieur. Ainsi je viens de résoudre celui-ci : « A a deux fois l’âge que B avait quand A avait l’âge que B a. Quand B aura l’âge que A a, la somme de leurs âges fera N années. Quel est l’âge de A et de B ? » En représentant par *x* l’âge de A...

– Mais ce n’est pas un problème, votre petite machine, monsieur Poncin ! s’écria Florence. C’est un simple casse-tête de fabrication chinoise ! Et ça vous amuse, cet exercice ?

– Dites que c’est passionnant ! Ce problème-là est même tout particulièrement élégant. Je le résous depuis mon enfance, sans m’en lasser.

– Depuis votre enfance ?... répéta Florence abasourdi.

– Oui, monsieur ! affirma M. Poncin non sans vanité. J’en suis aujourd’hui à ma onze cent quatre-vingt-dix-septième solution, qui me donne, pour A, quatre mille sept cent quatre-vingt-huit ans, et trois mille cinq cent quatre-

vingt-onze ans pour B.

– Ce ne sont pas des jeunes gens, fit observer Amédée Florence sans broncher. Mais les onze cent quatre-vingt-seize autres solutions...

– N'étaient pas moins justes. Tous les multiples de 9 satisfaisant à l'équation, le nombre des solutions exactes est infini. Quand je vivrais dix mille ans, je n'en verrai pas le bout. Si, en effet, nous représentons l'âge de A par *x*, et l'âge de B par *y*...

– Ah ! non, monsieur Poncin, interrompit Florence épouvanté. Mieux vaut que je vous propose un autre problème qui aura, du moins, pour vous, le mérite de la nouveauté.

– Avec plaisir, répondit M. Poncin, qui, la main armée du crayon, se tint prêt à écrire l'énoncé.

– Trois personnes, dicta Amédée Florence, grandes, l'une de un mètre quatre-vingt-dix, la deuxième, de un mètre soixante-huit, la dernière de vingt-sept centimètres, ont parcouru trois cent trente-deux kilomètres en vingt-huit jours.

Combien de kilomètres parcourront en une seconde huit personnes, dont deux culs-de-jatte, sachant que leur âge moyen est de quarante-cinq ans !

– C’est une règle de trois, dit M. Poncin, dont le front profondément plissé indiquait la réflexion.

– Vous étudierez ça à tête reposée, se hâta de conseiller Amédée Florence. Alors, tout le long du voyage, ce sont des calculs de ce genre que vous avez notés sur ce calepin ?

– Que non pas, monsieur Florence ! protesta M. Poncin d’un air important. Les problèmes ne sont, pour moi, qu’une distraction, un délassement, un jeu de l’esprit. D’ordinaire, je m’occupe de questions plus hautes et plus sérieuses, je vous prie de le croire.

– Oserais-je... ?

– Je suis statisticien, confessa M. Poncin avec une feinte modestie.

– C’est donc de la statistique que contient ceci, demanda Florence en montrant le fameux carnet.

– Oui, monsieur, répondit M. Poncin, positivement ivre d'enthousiasme. Ces notes sont une mine de renseignements inépuisable ! J'ai trouvé des choses étonnantes, monsieur !

M. Poncin avait ouvert le carnet, dont il feuilletait rapidement les pages.

– Tenez, monsieur, ceci, s'écria-t-il en montrant une des mentions datée du 16 février. En soixante-dix jours, nous avons vu neuf troupeaux d'antilopes comptant en tout trois mille neuf cent sept têtes, je les ai comptées, ce qui fait une moyenne de quatre cent trente-quatre antilopes et onze centièmes par troupeau. En un an, nous aurions donc rencontré, c'est mathématique, quarante-six troupeaux et quatre-vingt-treize centièmes de troupeau, soit vingt mille trois cent soixante-douze antilopes et soixante-dix-huit centièmes. Il en résulte ma-thé-ma-ti-que-ment que les cinquante-quatre mille six cents kilomètres carrés auxquels j'évalue la superficie de la boucle du Niger contiennent cinq cent cinquante-six mille cent soixante-treize antilopes et huit cent quatre-vingt-quatorze

millièmes d'antilope. Voilà un renseignement qui a son prix au point de vue zoologique, j'imagine !

– En effet... en effet, balbutia Amédée Florence ahuri.

– Des choses étonnantes, je vous dis ! continuait cependant M. Poncin avec volubilité. Je sais, par exemple, que dans la boucle du Niger il y a une moyenne de neuf millièmes de caïman et de vingt-sept dix millièmes d'hippopotame par mètre courant de rivière ! Qu'elle a produit, cette année, six cent quatre-vingt-deux trilliards trois cent vingt et un billiards deux cent trente-trois milliards cent sept millions quatre cent quatre-vingt-cinq mille un grains de mil ! Qu'il y naît chaque jour, en moyenne, vingt-huit millièmes d'enfant par village et que ces vingt-huit millièmes contiennent deux cent soixante dix-sept millièmes de fille et cent quatre-vingt-dix-neuf dix-sept millièmes de garçon ! Que les tatouages des nègres de cette région, mis bout à bout, feraient les cent trois mille cinq cent vingt-huitièmes du tour de la terre ! Que...

– Assez !... assez !... monsieur Poncin,

interrompit Florence, en se bouchant les oreilles. C'est admirable, en effet, mais trop fort pour moi, je l'avoue. Une dernière question. Ces hiéroglyphes, que j'ai pris la liberté de relever un jour, auraient donc un sens analogue.

– Parfaitement, déclara M. Poncin. 5 D et 16 F représentant la date et signifient tout bonnement 5 décembre et 16 février. V. t. veut dire villages traversés, H. hommes, M. moyenne, F. femmes, P. v. par village, K. c. kilomètres carrés, etc., etc. Tout cela est très simple. Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la conclusion, c'est-à-dire la population totale de la boucle du Niger. Vous voyez, au 5 décembre, P. t., c'est-à-dire population totale : 1 479 114.

– Oui, je vois, dit Florence, mais je vois aussi, à la date du 16 février : P. t. 470 652. Lequel de ces nombres est le bon ?

– Tous les deux, affirma M. Poncin. Le premier était vrai le 5 décembre, et le second le 16 février.

– Il y avait donc eu, sans que je m'en doute, une effroyable épidémie dans l'intervalle ?

– Je l’ignore et veux l’ignorer, déclara superbement M. Poncin. Un statisticien digne de ce nom doit s’interdire de raisonner, monsieur. Il regarde, il observe, il compte surtout, il compte, tout est là, et, de son examen, de ses observations, de ses dénombrements, les résultats découlent d’eux-mêmes. Qu’importe qu’ils changent ! Cela est ma-thé-ma-ti-que-ment inévitable, si leurs facteurs ont changé. Ce détail ne saurait empêcher une addition d’être une addition, une soustraction d’être une soustraction, une multiplication...

– D’être une multiplication, et cætera.

– Et cætera, répéta machinalement M. Poncin. La statistique est une science immuable, mais elle évolue sans cesse, monsieur.

Sa curiosité satisfaite mieux qu’il ne l’espérait, Amédée Florence, se hâte de clore l’entretien sur cette admirable maxime.

Quand les prisonniers étaient réunis, le sujet de leurs conversations était plus sérieux. Ainsi qu’on peut le penser, ils parlaient, le plus ordinairement, de leur situation et de celui dont

elle dépendait, c'est-à-dire d'Harry Killer, qui leur avait fait une impression que le temps n'atténuait pas.

– Qui peut bien être cet individu ? demandait un jour Barsac.

– Un Anglais, répondit Jane Buxton. Son accent ne permet pas l'hésitation.

– Anglais, soit, répliqua Barsac, mais cela ne nous apprend pas grand-chose. En tout cas, ce n'est pas un homme ordinaire. Avoir, en dix ans, créé cette ville, transformé le désert comme il l'a fait, amené l'eau là où elle était inconnue depuis des siècles, une pareille œuvre suppose un véritable génie servi par des connaissances scientifiques étendues. Il est inconcevable que cet aventurier possède des dons aussi merveilleux.

– C'est d'autant plus incompréhensible pour moi, dit Amédée Florence, que je tiens Harry Killer pour un fou.

– Un demi-fou, tout au moins, rectifia le docteur Châtonnay, mais un demi-fou alcoolique, ce qui est terrible.

– La réunion de ces deux qualités, dit Amédée Florence, fait de lui le type classique du despote, c'est-à-dire d'un impulsif que la fatalité a doué du pouvoir, et qui en dispose à la manière d'un enfant gâté. Incapable de supporter la moindre résistance, il passe sans transition de la fureur au calme, et réciproquement, et professe un profond mépris pour la vie humaine, celle des autres s'entend.

– Un pareil type n'est pas rare en Afrique, expliqua le docteur Châtonnay. L'habitude de vivre perpétuellement en compagnie d'hommes, en somme inférieurs, qu'ils commandent sans contrôle, transforme trop souvent en satrapes cruels les Européens qu'un caractère ferme et une âme élevée ne défendent pas contre cet entraînement. Le despotisme est une maladie endémique aux colonies. Harry Killer le pousse un peu loin, voilà tout.

– Pour moi, il est fou, je le répète, conclut Amédée Florence, et on ne peut pas compter sur un fou. Je suis sûr qu'il nous a oubliés, et rien ne dit que, dans cinq minutes, il ne va pas

commander notre exécution sans phrases.

Pendant une huitaine, les conjectures pessimistes d'Amédée Florence ne se réalisèrent pas, et la vie se déroula jusqu'au 3 avril sans qu'il survînt rien de nouveau. Ce jour-là fut, en revanche, marqué par deux événements de nature différente. Vers trois heures de l'après-midi, les prisonniers furent agréablement surpris en voyant arriver Malik. Dès qu'elle aperçut Jane Buxton, Malik se précipita à ses pieds, et baisa, avec une ardeur touchante, les mains de sa bonne maîtresse également fort émue.

On apprit de la petite négresse qu'au lieu d'être transportée par les planeurs comme les autres prisonniers, elle était revenue avec quatorze hommes et les deux sergents de l'ancienne escorte, par étapes, aux cours desquelles les mauvais traitements ne lui avaient pas été épargnés. On évita d'interroger la jeune fille au sujet de Tongané, dont, à en juger par sa tristesse, elle était certainement sans nouvelles.

Deux heures après l'arrivée de Malik surgit un second incident d'une tout autre nature. Il était

environ cinq heures, quand Tchoumouki accourut dans la galerie. En donnant les signes d'une vive agitation, il informa les prisonniers qu'il était dépêché par Harry Killer, avec ordre d'amener au maître M^lle^ Mornas, que celui-ci s'entêtait à considérer comme sa future femme.

Les prisonniers furent unanimes à répondre par un refus formel à la communication de Tchoumouki, qui dut se retirer, malgré son insistance. Dès qu'il fut parti, on commenta avec vivacité l'étrange invitation d'Harry Killer. Tous étaient d'accord sur ce point, que leur compagne ne devait sous aucun prétexte se séparer d'eux.

– Je vous remercie, mes amis, leur dit Jane Buxton, de la protection courageuse dont vous m'entourez, mais ne croyez pas que je serais sans défense, quand bien même je me trouverais seule en présence de cette brute, qui n'est pas invulnérable, après tout. Si l'on vous a fouillés, on n'a pas jugé utile de prendre une pareille précaution avec une femme, et on m'a laissé cette arme.

Jane Buxton, tout en parlant, montra le

poignard trouvé dans la tombe de son frère, et qu'elle portait depuis à la ceinture.

– Soyez sûrs, conclut-elle, que je saurais m'en servir, le cas échéant.

À peine avait-elle remis à sa place le poignard que dissimulaient les basques de son corsage, que Tchoumouki revenait tout à fait affolé. Harry Killer était entré dans une colère furieuse en entendant la réponse de M^lle^ Mornas, et il mettait celle-ci en demeure de se rendre auprès de lui sur l'heure. Si elle persistait à s'y refuser, les six prisonniers seraient immédiatement pendus.

L'hésitation n'était plus de mise, et Jane Buxton, dans l'impossibilité de faire courir un pareil danger à ceux qu'elle avait entraînés dans cette aventure, se résolut à céder, malgré les objurgations de ses compagnons. Ceux-ci essayèrent vainement de s'opposer par la force à son départ. À l'appel de Tchoumouki, une douzaine de nègres firent irruption dans la galerie et réduisirent les cinq hommes à l'impuissance, jusqu'au moment où Jane Buxton eut disparu.

Elle ne revint que vers huit heures du soir,

après une absence de trois longues heures, pendant lesquelles ses compagnons, et surtout le malheureux Saint-Bérain, qui pleurait à chaudes larmes, éprouvèrent à son sujet les pires inquiétudes.

– Eh bien ?... demandèrent-ils d'une seule voix, en l'apercevant.

– Eh bien ! ça c'est très bien passé, répondit la jeune fille encore toute frémissante.

– Que vous voulait-il enfin ?

– Rien du tout, ou plutôt, il voulait me voir, pas davantage. Quand je suis arrivée, il avait déjà commencé à boire, comme il en a l'habitude, paraît-il, et il était à moitié ivre. Il m'a fait asseoir et s'est mis à m'adresser des compliments à sa manière. Il m'a dit que j'étais à son goût, qu'il lui serait agréable d'avoir une petite ménagère dans mon genre, et il a vanté sa puissance et ses richesses, qui sont immenses à l'entendre, et dont je jouirai comme lui quand je serai sa femme. Je l'ai écouté tranquillement, et me suis bornée à lui répondre qu'il nous avait accordé un mois de réflexion, dont une semaine seulement était

écoulée. Si étrange que cela vous paraisse, il ne s'est pas révolté. Il m'a confirmé qu'il laisserait s'écouler un mois avant de prendre une décision, mais à la condition que je lui consacre toutes mes après-midi...

– Il faudra donc que tu y retournes, ma pauvre petite ! s'écria Saint-Bérain désolé.

– C'est indispensable, répondit Jane Buxton, mais je n'imagine pas que je courrai grand risque, à en juger par cette première journée. Avant sept heures, son ivresse était complète, et mon rôle n'a plus consisté qu'à bourrer ses pipes et à remplir son verre, jusqu'au moment où cette brute s'est mise à ronfler, ce dont j'ai profité pour venir vous rejoindre.

À partir de ce jour, Jane Buxton dut, en effet, aller retrouver quotidiennement, vers trois heures, Harry Killer, auprès duquel elle demeurait jusqu'à huit heures. D'après le récit qu'elle faisait chaque soir, le traité continuait à recevoir une exécution pacifique. Toutes les après-midi se passaient de la même manière. Quand elle arrivait, elle trouvait le despote en compagnie de

ses conseillers, auxquels il distribuait ses ordres, qui témoignaient, d'ailleurs, d'une intelligence lumineuse. Rien de particulier dans ces instructions, qui avaient trait à l'administration de la ville ou aux travaux agricoles, et le gouvernement de Blackland n'aurait été nullement mystérieux, si Harry Killer ne s'était, de temps à autre, penché à l'oreille de l'un de ses conseillers, pour lui faire une confidence secrète, dont Jane ignorait la nature.

Le Conseil durait régulièrement jusqu'à quatre heures, puis tout le monde se retirait, tandis que Jane Buxton demeurait avec Harry Killer. Mais celui-ci ne tardait pas à la laisser seule. Tous les jours, en effet, à quatre heures et demie précises, il disparaissait par une petite porte dont la clé ne le quittait pas. Où allait-il ainsi ? Jane n'en savait absolument rien.

Les trois premiers jours, elle avait attendu le retour d'Harry Killer, et, quelques instants après le départ de celui-ci, son oreille avait été frappée par des bruits singuliers ressemblant à des plaintes lointaines, telles qu'en pousserait un

homme soumis à la torture. Ces gémissements duraient un quart d'heure environ, puis ils cessaient, et, au bout d'une demi-heure d'absence, Harry Killer, ouvrant la petite porte par laquelle il était parti, revenait d'excellente humeur. Jane lui bourrant ses pipes et lui remplissant son verre, il se mettait alors à boire jusqu'à complète ivresse.

Pendant trois jours, Jane Buxton avait donc attendu le retour d'Harry Killer dans la pièce où celui-ci la laissait, mais bientôt ces plaintes lointaines, qui recelaient une souffrance qu'il n'était pas en son pouvoir de soulager, lui étaient devenues intolérables, et elle avait pris l'habitude de circuler, pendant sa demi-heure de solitude, dans le Palais, dont le personnel, conseillers, domestiques noirs et Merry Fellows de service, commençait à la connaître et lui témoigner même une certaine déférence.

Chaque soir, un moment arrivait où l'ivresse laissait Harry Killer à sa merci. Il eût été alors bien facile à la jeune fille de supprimer ce tyran alcoolique, en le frappant avec le poignard qui

constituait tout l'héritage de son malheureux frère. Elle n'en avait rien fait, cependant. Outre la répugnance naturelle qu'elle éprouvait à frapper un homme sans défense, si abominable fût-il, à quoi ce meurtre eût-il servi ? Harry Killer mort, il n'en serait pas moins resté cette bande de brigands qu'il appelait ses conseillers, les nègres aux mufles de fauves de sa Garde noire, et toute cette tourbe interlope qui formait la population de Blackland. La situation des prisonniers eût été, non pas améliorée, mais, au contraire, rendue pire par la mort du seul homme, peut-être, de cette ville, qui, dans ses heures de lucidité, fit preuve d'une réelle intelligence et fût capable de comprendre les avantages d'une clémence relative. Consultés à ce sujet, les compagnons de Jane Buxton étaient tombés d'accord avec elle. Non, il ne fallait, à aucun prix, frapper Harry Killer.

Mais un autre projet était meilleur peut-être. Puisque Jane jouissait de la confiance du despote, était-il impossible d'en profiter pour s'emparer de sa personne ? Dès lors, les otages en auraient un, à leur tour, et ils pourraient traiter de puissance à

puissance.

Malheureusement, ce projet se heurtait à de grandes difficultés. Comment s'emparer d'Harry Killer, malgré le personnel qui circulait dans le Palais et malgré les hommes qui montaient la garde à la porte des prisonniers ? Cette première difficulté vaincue, ne pourrait-il pas arriver que la population de Blackland fût, en fait, heureuse d'être débarrassée de lui, et ne se prêtât à aucune négociation dont la liberté du despote fût l'enjeu ? Enfin, quand bien même cette hypothèse ne se réaliserait pas, et si un traité de paix était finalement conclu, par quel moyen en assurerait-on l'exécution, autant de problèmes dont la solution était malaisée.

Outre ce projet d'enlèvement, Jane Buxton en caressait personnellement un autre, dont elle n'avait pas fait confidence à ses compagnons. Sa curiosité et sa pitié étaient fort éveillées, celle-là par les absences régulières d'Harry Killer, celle-ci par les plaintes lointaines qui ne manquaient jamais de se faire entendre à cet instant de la journée. Quand, le soir, Harry Killer,

complètement ivre, s'abandonnait, elle avait eu, plus d'une fois, le désir de lui dérober la clé de la porte par laquelle il disparaissait chaque après-midi, et d'aller voir ce qu'il y avait derrière cette porte. Jusque-là, cependant, le courage lui avait manqué, et elle avait résisté à ce désir, dont la satisfaction pouvait avoir de graves conséquences.

Cinq jours se passèrent de cette façon, et on parvint au 8 avril.

Ce jour-là, un peu après neuf heures du soir, les prisonniers, y compris Malik, réunis sur la plate-forme du bastion, s'enquéraient auprès de Jane Buxton des péripéties de la journée, qui s'était, d'ailleurs, déroulée comme les précédentes. À l'étage en dessous, Tchoumouki achevait son service, avant de s'en aller jusqu'au lendemain.

De lourds nuages, qui ne tarderaient pas, selon toute vraisemblance, à se résoudre en pluie, rendaient la nuit fort obscure, bien que la lune ne fût pas encore dans son dernier quartier. Sur la plate-forme, où n'atteignaient pas les lumières de

l’autre rive de la Red River, régnaient de profondes ténèbres.

Tout à coup, quelque chose tomba sur les dalles et fit un bruit sec en les heurtant. Les prisonniers surpris interrompirent aussitôt leur conversation. D’où leur arrivait et quel pouvait être cet objet que leurs yeux ne distinguaient même pas ?

Amédée Florence fut le premier à reprendre son sang-froid. En quelques instants, il découvrit le mystérieux projectile. C’était un caillou de forte taille, auquel était attachée une ficelle, dont l’autre extrémité, passant par-dessus le parapet, devait plonger dans la Red River.

Que signifiait cet incident ? Ne cachait-il pas quelque piège, ou bien les prisonniers auraient-ils, dans Blackland, un ami inconnu qui leur faisait tenir un message ? Pour le savoir, il n’y avait qu’à remonter la ficelle, à l’extrémité de laquelle un billet serait, dans ce cas, attaché. Amédée Florence se mit sans plus attendre en devoir de haler cette ficelle, mais il dut se faire aider par le docteur Châtonnay. Trop fine, elle lui

glissait entre les doigts, en raison du poids qu'elle supportait. Il ne pouvait donc être question d'un simple billet.

On en eut bientôt le bout, auquel était attachée une corde beaucoup plus grosse. Ainsi qu'on l'avait fait pour la ficelle, on hala sur cette corde. Quand on en eut remonté trente ou trente-cinq mètres sans difficulté, on éprouva une résistance, non pas ferme, comme cela se fût produit si la corde eût été amarrée à un objet fixe, mais élastique, telle qu'en aurait pu produire un homme tirant sur son extrémité inférieure. Pendant quelques instants, on se trouva fort embarrassé. Que fallait-il faire ?

– Attachons la corde, proposa Amédée Florence. Nous verrons bien si c'est cela que désire celui qui nous l'envoie.

Ainsi fut-il fait.

Aussitôt la corde se tendit. Quelqu'un y grimpait certainement, que les prisonniers, penchés sur le parapet, s'efforçaient d'apercevoir. Bientôt, ils distinguèrent en effet une forme humaine qui s'élevait rapidement le long de la

muraille.

Le visiteur inconnu acheva son ascension. Un instant plus tard, il escaladait le parapet et retombait au milieu des prisonniers stupéfaits.

– Tongané !... s’exclamèrent-ils en étouffant leurs voix.

5

Nouvelle prison

Non seulement Tongané n'était pas mort, mais, ainsi qu'il l'expliqua plus tard, il n'avait même pas été blessé, lors de la surprise de Koubo. Les rayons des projecteurs ne l'ayant pas atteint, il avait pu se glisser inaperçu sous le couvert des arbres, et les assaillants ne s'étaient pas occupés de lui.

En agissant ainsi, Tongané n'avait jamais eu l'intention d'abandonner ses maîtres, et cela d'autant moins que Malik était avec eux. Il n'avait en vue que de leur venir en aide, au contraire, mais il avait justement pensé qu'il serait mieux à même de le faire, s'il conservait sa liberté.

Loin de prendre la fuite, il s'était attaché aux ravisseurs. Il les avait rejoints à la piste, puis, au

prix de privations sans nombre pendant la traversée du désert, il avait suivi pas à pas ceux d'entre eux qui emmenaient Malik à Blackland, ne vivant guère que des miettes qu'il ramassait aux endroits où ils avaient fait halte avant lui. À pied, il avait marché aussi vite que leurs chevaux, et quotidiennement abattu une cinquantaine de kilomètres.

Il ne s'était laissé volontairement distancer qu'aux approches immédiats de Blackland. Dès qu'on avait pénétré dans une campagne cultivée, il s'était arrêté, et avait attendu la nuit pour se risquer sur ce territoire inconnu. Jusqu'au matin, il s'était caché dans un buisson touffu. Se mêlant alors à la foule des nègres, comme eux il avait travaillé la terre, comme eux il avait reçu les coups de trique dont les gardiens n'étaient pas avares, et, le soir, il était rentré avec eux dans le quartier central, sans que personne fît attention à lui.

Quelques jours s'étaient passés ainsi, pendant lesquels il avait dérobé cette corde dans une case déserte. Muni de son butin, il avait réussi, en

suivant le Civil Body, à gagner la rivière, où, pendant deux longues journées, il s'était dissimulé sous la voûte d'un égout, en guettant l'occasion favorable.

Pendant ces deux jours, il avait vu, chaque soir, les prisonniers aller et venir sur la plate-forme du bastion, mais il s'était vainement efforcé d'attirer leur attention. L'occasion attendue ne s'était présentée que le troisième jour, le 8 avril. De gros nuages rendant la nuit très obscure, il en avait profité pour sortir de sa cachette et pour lancer à ses maîtres la corde dont il s'était ensuite servi pour arriver jusqu'à eux.

Comme on peut le penser, ces explications ne furent données que plus tard. Sur le moment, Tongané se contenta de suggérer que tout le monde pourrait sans doute s'enfuir par le même chemin que lui-même avait suivi pour venir. En bas, on trouverait un bateau dont il était parvenu à s'emparer, et on n'aurait plus ensuite qu'à descendre la Red River.

Ce projet fut adopté sans discussion, il est inutile de le dire. Avec quatre hommes aux

avirons, on ferait bien, le courant aidant, six miles à l'heure. Si donc on partait avant onze heures, on aurait franchi à l'aube plus de soixante-quinze kilomètres, c'est-à-dire qu'on aurait dépassé depuis longtemps, non seulement la zone de protection située dans le champ du cycloscope, à la surveillance duquel on réussirait sans doute à échapper, en se tenant à l'abri des rives, mais aussi la limite des terres cultivées et même le dernier des postes élevés en plein désert. Il suffirait ensuite, pour ne pas être aperçus par les planeurs, de se cacher, le jour durant, dans une anfractuosité quelconque, et de reprendre la navigation les nuits suivantes, jusqu'au moment où l'on aurait atteint le Niger. La Red River devant s'y jeter dans les environs de Bikini, village en aval de Saye, puisqu'elle épousait l'ancien lit de l'oued Tafasasset, il s'agissait donc d'un voyage de quatre cent cinquante kilomètres au total, qui exigerait de quatre à cinq nuits de navigation.

Ce plan, rapidement discuté, fut rapidement adopté. Avant de le mettre en exécution, toutefois, il convenait de se débarrasser de

Tchoumouki. Il arrivait parfois que le nègre s'éternisât, le soir, dans la galerie ou sur la plate-forme. On ne pouvait attendre son bon plaisir. Il fallait agir, et agir vite.

Laissant Jane Buxton, l'inutile M. Poncin et Tongané sur le sommet du bastion, les autres prisonniers s'engagèrent dans l'escalier. Dès les premières marches, ils virent, à l'étage inférieur, Tchoumouki en train de finir avec une sage lenteur son travail de la journée. Il ne s'occupa nullement de la présence des quatre hommes, dont il n'avait, d'ailleurs, aucune raison de se méfier. Ceux-ci purent donc s'approcher de lui sans éveiller son attention.

Conformément au plan préalablement arrêté, ce fut Saint-Bérain qui dessina l'attaque. Ses mains robustes se nouèrent tout à coup à la gorge du nègre, qui n'eut pas le temps de pousser un cri. Les trois autres saisirent alors par les bras et les jambes le coquin, qui fut ligoté et bâillonné soigneusement. On le déposa enfin dans une cellule, qu'on verrouilla, et dont la clé fut jetée dans la Red River. Ainsi serait retardée, autant

qu’il était possible, la découverte de l’évasion.

En remontant sur la plate-forme, cette première opération terminée, les quatre Européens y furent assaillis par une pluie diluvienne. Comme on l’avait prévu, les gros nuages se résolvaient en eau, et il tombait du ciel de véritables cataractes que chassaient de violentes rafales. La chance se déclarait décidément pour les fugitifs. La vue était arrêtée à vingt mètres par cet écran liquide, et c’est à peine si on distinguait, confuses et vagues, les lumières du quartier des Merry Fellows allumées sur l’autre rive.

La descente commença aussitôt et s’effectua sans incident. L’un après l’autre, Amédée Florence le premier, Tongané le dernier, les fugitifs se laissèrent glisser le long de la corde, dont l’extrémité inférieure était fixée à une embarcation de taille suffisante pour les contenir tous. On proposa en vain à Jane Buxton de l’attacher. Elle s’y refusa énergiquement et tint à prouver que son habileté sportive était égale à celle de ses compagnons.

Avant de quitter la plate-forme, Tongané eut le soin de délier la corde du créneau où elle était fixée et autour duquel il ne laissa subsister qu'un demi-tour. En réunissant ensuite les deux parties dans ses mains, il descendit, rejoignit ses compagnons, et ramena toute la corde à lui en tirant sur l'un des brins. Il ne restait ainsi aucune trace de l'évasion.

Un peu après dix heures, l'amarre fut larguée, et l'embarcation, entraînée par le courant, commença à dériver. Les fugitifs se tenaient tapis derrière les bordages, la tête au ras du plat-bord. Quand ils seraient hors de la ville, dont la muraille extérieure était distante de six cents mètres à peine, ils se mettraient aux avirons, et la vitesse serait augmentée. Jusque-là, bien que la pluie torrentielle formât un impénétrable rideau, mieux valait éviter de se montrer.

Quelques minutes s'écoulèrent, et déjà on s'estimait au-delà de l'enceinte, quand l'embarcation heurta un obstacle et fut subitement immobilisée. À tâtons les fugitifs constatèrent avec désespoir qu'elle s'était arrêtée

contre une grille de fer très élevée, garnie de panneaux de tôle dans sa partie supérieure, et dont la base disparaissait sous l'eau. Vainement ils se déhalèrent le long de cette grille. Ses extrémités allaient se souder à la muraille extérieure, limitant, d'un côté, les quartiers du Civil Body et des Merry Fellows, de l'autre, le chemin de ronde ménagé autour de l'enceinte particulière de l'Usine. Force leur fut de reconnaître que l'impasse était sans issue.

Harry Killer avait raison. Ses précautions étaient bien prises. Libre pendant le jour, le cours de la Red River était barré pendant la nuit.

Un long moment s'écoula avant que les fugitifs consternés eussent repris courage. Profondément abattus, ils ne sentaient pas la pluie qui les inondait et se laissaient tremper jusqu'aux os sans en avoir conscience. Revenir en arrière, se présenter l'oreille basse à la porte du Palais, et tendre eux-mêmes leurs mains aux entraves ? Ils n'arrivaient pas à s'y résoudre. Et cependant, que pouvaient-ils faire ? Franchir ces panneaux de tôle qui n'offraient aucune saillie était, de toute

évidence, impossible. *A fortiori* ne fallait-il pas songer à transporter l'embarcation par-dessus l'obstacle. Or, sans embarcation, fuir devenait irréalisable. Quant à prendre pied sur l'une des rives, à gauche c'était l'Usine, et les Merry Fellows à droite. De tous côtés, la route était fermée.

– Nous n'allons pas coucher ici, j'imagine, dit enfin Amédée Florence.

– Où voulez-vous que nous allions ? demanda Barsac fort embarrassé.

– N'importe où, excepté chez S. M. Harry Killer, répliqua le reporter. Puisque nous n'avons pas l'embarras du choix, pourquoi n'essaierions-nous pas de louer un nouvel appartement dans ce bâtiment qu'on désigne, paraît-il, sous le nom d'Usine ?

C'était à tenter, en effet. Peut-être, dans ce microcosme si différent du reste de la ville, trouverait-on du secours. La situation ne pouvant, en aucun cas, être rendue pire, on ne risquait rien à l'essayer.

On se déhala donc vers la rive gauche, où l'on accosta au coin de l'enceinte, dans la partie aval, par conséquent, du chemin de ronde, large de cinquante mètres environ, existant autour de l'Usine. Si opaque était le rideau de pluie, qu'à cette faible distance de cinquante mètres on n'apercevait même pas celle-ci.

Bien que le vacarme des éléments déchaînés dût dominer tous les bruits aussi sûrement que le tourbillon des gouttes d'eau arrêtait la vue, on s'engagea avec circonspection sur ce chemin de ronde, qu'on était dans l'obligation de traverser.

À mi-route, on fit halte.

On commençait alors à distinguer, à une vingtaine de mètres tout au plus, l'angle où se soudaient les murailles ouest et nord de l'Usine, celle-ci arrivant de la droite, parallèlement à l'enceinte de la ville, celle-là se prolongeant vers l'amont, en bordure de la Red River. Contrairement à la façade du Palais orientée de la même manière, cette dernière partie de la muraille ne tombait pas directement dans l'eau, dont un assez large quai la séparait.

Les lieux reconnus, les fugitifs ne se décidaient pas encore à se remettre en marche. C'est qu'ils avaient aperçu, à l'angle même du mur de l'Usine, un objet des plus inquiétants : une guérite, dont les lignes classiques se dessinaient confusément à travers la pluie. Or, toute guérite implique un factionnaire, et, si on ne voyait pas celui-ci, c'est, on devait du moins le supposer, qu'il avait cherché refuge dans la sienne.

Cependant, on ne pouvait s'éterniser dans cet endroit. C'eût été le meilleur moyen d'être surpris, dans le cas où la sentinelle présumée fût sortie de son abri, comme dans le cas où la pluie eût cessé à l'improviste.

Faisant signe à ses compagnons de le suivre, Amédée Florence remonta pendant quelques mètres le chemin de ronde, en s'éloignant de la Red River, puis il acheva de le traverser, et revint sur ses pas en longeant le mur de l'Usine. De cette manière, on prendrait à revers la guérite, dont l'ouverture était vraisemblablement du côté de la rivière.

Arrivés à l'angle du mur, on s'arrêta de nouveau pour tenir conseil, puis, tout étant bien convenu, Amédée Florence, Saint-Bérain et Tongané tournèrent le coin, s'engagèrent sur le quai, et coururent jusqu'à la guérite, dans laquelle ils se jetèrent impétueusement.

Un homme, un Merry Fellow, s'y trouvait en effet. Surpris par cette attaque soudaine, que rien ne lui permettait de soupçonner, il n'eut pas le temps de faire usage de ses armes, et le cri qu'il poussa se perdit dans la rafale. Déjà Saint-Bérain, le prenait à la gorge et le terrassait, comme il avait terrassé Tchoumouki. Le Blanc s'écroula comme s'était écroulé le nègre.

Tongané courut alors au bateau, d'où il rapporta la corde, avec laquelle le Merry Fellow fut congrûment ficelé, puis, sans plus attendre, les fugitifs remontèrent la rivière dans la direction du Palais, en longeant, l'un derrière l'autre, le mur de l'Usine.

L'une des singularités de cette usine, c'était une absence jusqu'ici complète d'ouvertures donnant sur l'extérieur. Du côté de l'esplanade, il

n’en existait pas, ainsi qu’on avait pu le constater du sommet du bastion. Du côté opposé, on n’en avait pas aperçu davantage, aussi loin que les regards avaient réussi à percer l’épais rideau de pluie. Et il semblait bien qu’il en fût de même pour cette façade nord qui donnait sur la rivière.

Pourtant, puisqu’on avait fait un quai, ce quai devait servir à quelque chose. Or, à quoi pouvait-il servir, sinon à décharger des marchandises apportées par des bateaux ? Il existait donc nécessairement un moyen quelconque de les introduire dans l’Usine. Ce raisonnement était juste. Après avoir parcouru cent cinquante mètres, les fugitifs découvrirent, en effet, une porte à double battant, paraissant faite de lames de fer aussi rigides et aussi épaisses que des plaques de cuirasse. Comment ouvrir cette porte qui ne possédait aucune serrure extérieure ? Comment l’ébranler ? Comment même attirer l’attention des habitants, sans attirer en même temps celle des autres sentinelles qui, selon toute vraisemblance, montaient la garde aux environs ?

À côté de cette porte cochère, à quelques pas

en aval, il en existait une autre, de construction identique, mais beaucoup plus petite et ne comportant qu'un seul battant, que traversait le canon d'une serrure. En l'absence de clé, voire de tout instrument pouvant servir à la crocheter, cette particularité n'avançait pas à grand-chose.

Après de longues hésitations, les fugitifs allaient se résoudre à heurter cette porte avec leurs poings, et, au besoin, avec leurs pieds, quand une ombre, venant de l'esplanade, apparut en amont. Indécise au milieu de ces torrents de pluie, l'ombre se dirigeait de leur côté. Or, le quai n'ayant d'autre issue que le chemin de ronde, qui, après avoir fait le tour de l'Usine, revenait à l'esplanade d'où arrivait le promeneur nocturne, il y avait chance que la destination de celui-ci fût l'une des deux portes ouvrant sur ce quai.

Les fugitifs, à qui le temps manquait pour reculer, s'effacèrent de leur mieux dans l'embrasure de la porte cochère, se tenant prêts à bondir sur l'intrus au moment opportun.

Mais celui-ci s'avançait avec tant d'insouciance, il passa devant eux, à les toucher,

en faisant montre d'une si parfaite ignorance de leur présence, qu'ils renoncèrent à un acte de violence dont la nécessité n'était rien moins que démontrée. Enhardis par l'extraordinaire aveuglement du promeneur, ils lui emboîtèrent le pas à tour de rôle, au fur et à mesure qu'il dépassait chacun d'eux, si bien que lorsque celui-ci s'arrêta, comme on l'avait prévu, devant la plus petite des deux portes, et qu'il introduisit la clé dans la serrure, il avait derrière lui, rangés en demi-cercle, huit spectateurs attentifs, dont il ne soupçonnait pas l'existence.

La porte s'ouvrit. Bousculant sans scrupule celui qui l'avait ouverte, les fugitifs se ruèrent à sa suite, et le dernier d'entre eux repoussa le battant, qui se referma en faisant un bruit sourd.

Ils se trouvèrent alors dans une obscurité profonde, d'où s'élevait une voix douce, qui prononçait, sur un ton exprimant quelque surprise, des exclamations dont la modération ne laissait pas d'être assez surprenante.

– Eh bien ! disait cette voix. Qu'est-ce que cela signifie ?... Que me veut-on ?... Qu'y a-t-

il ?...

Tout à coup brilla une faible lumière, qui parut éclatante dans ces épaisses ténèbres. Jane Buxton avait eu l'idée de faire jouer la lampe électrique de poche qui lui avait déjà rendu un service signalé à Kokoro. Dans le cône de lumière, apparurent à la fois Tongané et, en face de lui, un homme fluet, aux cheveux d'un blond pâle, aux vêtements ruisselants d'eau, qui, un peu essoufflé, s'appuyait à la muraille.

En s'apercevant mutuellement, Tongané et l'homme blanc poussèrent simultanément, mais sur un mode fort différent, une exclamation analogue.

– Le sergent Tongané ! dit le second, avec la même voix douce et le même accent de surprise modérée.

– Mossié Camaret ! s'écria le nègre en roulant des yeux effarés.

Camaret !... Jane Buxton tressaillit, en entendant ce nom, qu'elle connaissait bien, ce nom d'un ancien compagnon de son frère.

Cependant, Amédée Florence jugea opportun d'intervenir. Puisqu'on se trouvait en pays de connaissance, on pouvait brusquer les présentations. Il fit un pas en avant et entra dans le cône de lumière.

– Monsieur Camaret, dit-il, mes compagnons et moi serions désireux de vous parler.

– Rien n'est plus facile, répondit Camaret sans s'émouvoir. Il toucha un bouton, et des ampoules électriques brillèrent au plafond. Les fugitifs reconnurent qu'ils étaient dans une pièce voûtée que ne garnissait aucun objet d'ameublement. Quelque vestibule, selon toute vraisemblance.

Marcel Camaret ouvrit une porte, derrière laquelle s'amorçait un escalier, et, s'effaçant :

– Si vous voulez prendre la peine d'entrer, dit-il, avec une parfaite simplicité.

6

Marcel Camaret

Stupéfiés par cet accueil, dont la banale courtoisie devenait extraordinaire en de telles circonstances, les six Européens, suivis des deux nègres, s’engagèrent dans l’escalier, que de nombreuses ampoules électriques éclairaient largement. Après avoir gravi une vingtaine de marches, ils pénétrèrent dans un second vestibule, où ils firent halte. Monté le dernier, Marcel Camaret traversa ce vestibule, et, ouvrant une nouvelle porte, s’effaça comme précédemment pour livrer passage à ses hôtes inattendus.

Ceux-ci entrèrent dans une immense pièce où régnait un grand désordre. Une table à dessin en occupait l’un des côtés, et une grande bibliothèque les trois autres. Une dizaine de sièges y erraient au hasard, tous encombrés par

des piles de livres et de papiers. Marcel Camaret enleva une de ces piles, la déposa tranquillement par terre et prit possession du siège ainsi rendu libre. Encouragés par cet exemple, ses hôtes l'imitèrent, et bientôt tout le monde fut assis, à l'exception de Malik et de Tongané, restés respectueusement debout.

– Que puis-je pour votre service ? demanda alors Marcel Camaret qui paraissait vraiment trouver des plus naturelles cette visite insolite.

Pendant les quelques minutes employées à leur installation, les fugitifs avaient eu le temps d'examiner le personnage dont ils violaient si audacieusement le domicile, et cet examen ne laissait pas de les avoir rassurés. Qu'il fût étrange, cet inconnu salué par Tongané du nom de Camaret, que sa distraction, si grande qu'il les avait frôlés sur le quai sans les voir, que son air « absent » et détaché de toutes les contingences, que le calme et la simplicité avec lesquels il accueillait des gens qui avaient fait irruption chez lui d'une manière aussi brutale, fussent extraordinaires, cela n'était pas contestable. Mais

ces particularités assurément anormales n'étaient pas contradictoires avec l'honnêteté, plus exactement avec « l'innocence » évidente de cet homme, dont le corps à peine formé ressemblait à celui d'un adolescent. Non, le propriétaire de ce front largement modelé et du limpide regard de ces yeux admirables ne pouvait appartenir à la même famille morale qu'un Harry Killer, bien que tout démontrât qu'il en partageait la vie.

– Monsieur Camaret, répondit Barsac, mis en confiance, nous venons solliciter votre protection.

– Ma protection ?... répéta Camaret avec un accent de légère surprise. Contre qui, mon Dieu ?

– Comme le maître ou plutôt le despote de cette ville, contre Harry Killer.

– Harry Killer !... Un despote !... répéta encore Camaret qui semblait n'y rien comprendre.

– Ne le saviez-vous pas ? demanda Barsac surpris à son tour.

– Ma foi non.

– Vous ne pouvez ignorer, cependant, qu'il existe une ville dans votre voisinage ? insista

Barsac un peu impatienté.

– Certes ! reconnut Marcel Camaret.

– Ni que cette ville s'appelle Blackland ?

– Ah ! c'est Blackland qu'on l'a nommée ?... fit Camaret. Le nom n'est pas mauvais, en effet... Non, je ne le connaissais pas, mais je le connais maintenant, puisque vous me l'avez appris. Cela m'est, d'ailleurs, fort indifférent.

– Si vous ne saviez pas le nom de cette ville, reprit Barsac, non sans une certaine ironie, vous saviez, du moins, je suppose, qu'elle est habitée, qu'elle possède même une population assez nombreuse ?

– Évidemment, répondit Camaret avec sérénité.

– Or, à toute ville, il faut une administration, un gouvernement.

– En effet...

– À Blackland, le gouvernement tient tout entier dans la personne d'Harry Killer, lequel n'est qu'un bandit, un despote cruel et sanguinaire, une brute alcoolique, pour ne pas

dire un fou.

Marcel Camaret avait relevé vers Barsac ses yeux qu'il avait tenus baissés jusqu'alors. Il semblait éperdu, stupéfait surtout, et avait positivement l'air de tomber de la lune.

– Oh ! oh !... murmura-t-il avec un peu d'égarement. Vous employez des expressions...

– Très insuffisantes encore au regard des faits qui les motivent, continua Barsac qui s'échauffait, mais, tout d'abord, permettez-moi de vous dire qui nous sommes.

Camaret ayant acquiescé d'un geste d'indifférence polie qui n'était pas des plus encourageants, il procéda aux présentations. Laissant à Jane Buxton le pseudonyme qu'elle avait choisi, il désigna successivement ses compagnons et soi-même, en indiquant après chaque nom, la qualité de la personne présentée.

– Et enfin, conclut-il, voici Tongané, sur lequel je n'ai pas à insister, puisque vous le connaissez, paraît-il.

– Oui... oui... dit doucement Camaret, dont les

regards étaient de nouveau tournés vers le sol.

– Chargé par le Gouvernement français... Mais, au fait, vous devez être Français, monsieur Camaret ?

– Oui... oui... murmura encore l'ingénieur d'un ton sans chaleur.

– Chargé, comme je vous le disais, par le Gouvernement français de diriger, dans la boucle du Niger, une mission dont mes compagnons ici présents faisaient partie, reprit Barsac, nous avons eu à lutter sans cesse contre les obstacles qu'Harry Killer accumulait à plaisir devant nous.

– Dans quel but aurait-il agi ainsi ? objecta Camaret, faisant preuve d'un commencement d'attention.

– Dans le but de nous barrer la route du Niger, car Harry Killer veut que son repaire reste ignoré de tous. C'est pourquoi il s'est efforcé de nous écarter de cette région, de peur que nous n'entendions parler de Blackland, dont personne, en Europe, ne soupçonne même l'existence.

– Que me dites-vous là ?... s'écria Camaret

avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Il est impossible qu'on ignore cette ville en Europe, où de nombreux ouvriers sont retournés, après avoir séjourné ici un temps plus ou moins long.

– Il en est cependant ainsi, répliqua Barsac.

– Vous m'affirmez, insista Camaret de plus en plus troublé, que personne, je dis : personne, ne nous connaît ?

– Absolument personne.

– Et qu'on considère toujours cette partie du désert comme tout à fait inhabitée ?

– Oui, monsieur, je l'affirme.

Camaret s'était levé. En proie à une émotion violente, il marchait de long en large à travers la pièce.

– Inconcevable !... Inconcevable !... murmurait-il.

Son agitation ne dura que quelques instants. Bientôt, ayant retrouvé le calme par un effort de volonté, il reprit son siège.

– Continuez, monsieur, je vous en prie, dit-il,

un peu plus pâle seulement que de coutume.

– Je ne vous ennuierai pas, reprit Barsac, déférant à cette invitation, avec le récit de toutes les vexations que nous avons eu à subir. Il me suffira de vous dire, qu'après avoir réussi à nous séparer de notre escorte, Harry Killer, furieux de voir que nous persistions dans la direction qu'il nous interdisait, nous a fait enlever en pleine nuit par ses hommes et nous a transportés ici, où, depuis quinze jours, il nous retient prisonniers, en nous menaçant de la corde à tout propos.

Un peu de sang était monté au visage de Marcel Camaret, dont le regard commençait à prendre une expression menaçante.

– Ce que vous me dites là est inimaginable !... s'écria-t-il, quand Barsac eut fini de parler. Comment !... Harry Killer se serait conduit de la sorte !...

– Et ce n'est pas tout, dit Barsac, qui raconta l'odieuse violence dont Jane Buxton était victime et le massacre des deux nègres, l'un frappé par une torpille aérienne, l'autre saisi par un planeur et précipité sur la plate-forme de la tour, où il

s’était affreusement broyé.

Marcel Camaret était bouleversé. Pour la première fois peut-être, il quittait le domaine de la pure abstraction et prenait contact avec la réalité. Son honnêteté latente avait fort à souffrir de cette rencontre. Eh quoi ! lui qui n’eût pas écrasé un insecte, il avait, sans se douter de rien, vécu de longues années auprès d’un être capable de pareilles atrocités !

– C’est abominable... affreux !... disait-il.

L’horreur que lui inspirait le récit de Barsac était, à n’en pas douter, aussi sincère que profonde. Comment concilier cette sensibilité, cette droiture morale certaine avec sa présence dans une ville que la qualité du chef rendait aussi suspecte ?

– Mais enfin, monsieur, fit observer Barsac, traduisant la pensée de tous, un homme qui commet froidement de tels actes n’en est pas à son coup d’essai. Harry Killer a sûrement d’autres crimes sur la conscience. Vous les ignorez donc ?

– Et vous, vous osez me poser cette question ! protesta Camaret révolté. Certes, oui, je les ignore, comme j'ignorais ceux que vous venez de me révéler et ceux, plus terribles encore, que je soupçonne maintenant. Ne sortant guère de cette usine qui repose tout entière sur moi, occupé à enfanter des choses, dont plusieurs sont étonnantes, je peux le dire, je n'ai rien vu, rien su, jamais rien.

– Si nous vous comprenons bien, dit Barsac, vous répondriez indirectement, au moins en partie, à une question que nous nous posons depuis que nous sommes ici. C'est pour nous un grand étonnement que cette ville et la campagne environnante puissent être l'œuvre d'un Harry Killer. Quand on songe qu'il y a dix ans c'était ici un océan de sable ! Dans quel but qu'elle ait été accomplie, la transformation est prodigieuse. Or, quand bien même Harry Killer aurait été doué, dans le principe, d'une véritable intelligence, il y a longtemps que cette intelligence serait noyée dans l'alcool, et nous ne nous expliquons pas comment ce dégénéré peut être l'auteur de telles merveilles.

– Lui !... s'écria Marcel Camaret, emporté par une soudaine indignation. Lui !... Ce néant, ce zéro !... Y pensez-vous !... L'œuvre est belle, en effet, mais, pour la réaliser, il fallait autre chose qu'un Harry Killer.

– Quel en serait donc l'auteur ? demanda Barsac.

– Moi !... prononça superbement Marcel Camaret, le visage étincelant d'orgueil. C'est moi qui ai créé tout ce qui existe ici. C'est moi qui ai répandu la pluie bienfaisante sur le sol aride et brûlé du désert. C'est moi qui l'ai transformé en campagne verdoyante et fertile. C'est moi qui, de rien, ai fait cette ville, ainsi que Dieu, du néant, a fait l'univers !

Barsac et ses compagnons échangèrent un regard inquiet. Tandis que, tout frémissant d'un maladif enthousiasme, il chantait cet hymne à sa propre gloire, Marcel Camaret levait vers le ciel des yeux égarés, comme s'il y eût cherché celui auquel il osait se comparer. N'avait-on donc fait que passer d'un fou à un fou ?

– Puisque, dit le docteur Châtonnay après un

instant de silence, vous êtes l'auteur de ce que nous avons vu ici, comment avez-vous pu abandonner votre œuvre à Harry Killer, sans vous inquiéter de l'usage qu'il en ferait ?

– Quand elle a lancé les astres dans l'infini, répliqua superbement Camaret, la puissance éternelle s'est-elle inquiétée du mal qui en résulterait ?

– Elle punit quelquefois, murmura le docteur.

– Et je punirai comme elle, s'il y a lieu, affirma Camaret, dont les yeux eurent de nouveau une inquiétante lueur.

Les fugitifs étaient démoralisés. Quel fond pouvaient-ils faire sur cet homme, génial peut-être, mais assurément déséquilibré, capable, à la fois, d'un aussi complet aveuglement et de cet orgueil démesuré ?

– Serait-il indiscret, monsieur Camaret, dit Amédée Florence, désireux de ramener la conversation vers des sujets plus concrets, de vous demander comment vous avez connu Harry Killer et comment le projet de fonder Blackland a

pu naître dans votre cerveau ?

– En aucune façon, répondit avec douceur Marcel Camaret, qui revenait graduellement à son calme habituel. Le projet est d'Harry Killer. L'exécution seule est de moi. J'ai connu Harry Killer lorsque je faisais partie d'une expédition organisée par une compagnie anglaise, et que commandait un capitaine en disponibilité, du nom de George Buxton...

À ce nom, tous les regards convergèrent vers Jane. Mais celle-ci demeura impassible.

– Tongané faisait partie de cette expédition en qualité de sergent, continuait cependant Camaret, et c'est pourquoi je l'ai reconnu tout à l'heure, bien qu'il se soit écoulé, depuis lors, pas mal d'années. En ce qui me concerne, j'avais été engagé à titre d'ingénieur, avec mission d'étudier l'orographie, l'hydrographie et surtout la minéralogie des régions traversées. Partis d'Acera, dans la colonie des Achantis, nous nous dirigions vers le nord depuis déjà deux mois, quand, un beau jour, Harry Killer arriva parmi nous. Bien accueilli par notre chef, il fut

incorporé à notre colonne et ne la quitta plus.

– N'est-il pas exact, même, demande Jane, qu'il se substitua peu à peu au capitaine Buxton qu'on cessa bientôt d'apercevoir ?

Camaret se tourna du côté de la jeune fille.

– Je ne pourrais vous dire... lui répondit-il avec hésitation, sans manifester, d'ailleurs, aucun étonnement de la question. Fort occupé par mes études, je n'ai pu, vous le comprendrez, remarquer ces détails, et je ne voyais guère plus Harry Killer que George Buxton. Quoi qu'il en soit, en revenant, un jour, d'une excursion personnelle de quarante-huit heures, je n'ai plus trouvé la colonne au campement où je l'avais laissée. Il n'y avait plus rien, ni hommes, ni matériel. Fort ennuyé, cela se conçoit, je me demandais dans quelle direction je devais aller, quand je fus abordé par Harry Killer. Il me dit que le capitaine Buxton était retourné à la côte, en emmenant la majeure partie du personnel, et qu'il était chargé de terminer, avec une quinzaine d'hommes et moi, l'itinéraire de l'expédition. Que m'importait, à moi, Harry Killer ou le

capitaine Buxton, que d'ailleurs, je n'aurais su où rejoindre ? Je suivis donc Harry Killer sans difficulté. Celui-ci avait eu vent de quelques inventions assez intéressantes que je portais en moi, à ce moment. Il me conduisit ici et me proposa de les réaliser. J'acceptai. Telle est l'origine de mes rapports avec Harry Killer.

– Vous me permettrez, monsieur Camaret, de compléter vos renseignements et de vous apprendre ce que vous paraissez ignorer, dit Jane Buxton d'une voix grave. Du jour où Harry Killer fit partie de l'expédition du capitaine Buxton, la colonne que celui-ci commandait devint une troupe de bandits. Des villages furent incendiés par elle, des hommes massacrés en grand nombre, des femmes éventrées, des enfants coupés en morceaux.

– Impossible !... protesta Camaret. J'étais là, que diable ! et je n'ai rien vu de tout cela.

– Comme vous ne nous avez pas vus tout à l'heure en passant devant nous, comme vous avez ignoré, pendant dix ans, les actes d'Harry Killer. Hélas ! les événements que je vous révèle ne sont

pas contestables. Ce sont malheureusement des faits historiques connus du monde entier.

– Et je n'en aurais rien su !... balbutia Marcel Camaret atterré.

– Quoi qu'il en soit, reprit Jane Buxton, le bruit de ces atrocités parvint en Europe. Des soldats furent envoyés contre la colonne révoltée de George Buxton, qui fut anéantie. Le jour où vous n'avez plus trouvé personne en revenant au campement que vous aviez quitté, George Buxton n'était pas parti. Il était mort.

– Mort !... répéta Camaret stupéfait.

– Oui, mais non pas frappé, comme on l'avait cru jusqu'ici, par les balles des soldats envoyés à sa poursuite. George Buxton était mort assassiné.

– Assassiné !...

– On vous a trompé tout à l'heure. Je ne m'appelle pas Mornas. Je m'appelle Jane Buxton, et suis la sœur de votre ancien chef. C'est pourquoi j'ai reconnu votre nom quand Tongané l'a prononcé devant moi. Si je suis venue en Afrique, c'est pour y chercher les preuves de

l'innocence de mon malheureux frère, accusé de crimes certainement commis par un autre.

– Assassiné !... répétait Camaret, accablé sous le poids de ces révélations successives.

– Et assassiné par-derrière, précisa Jane, qui retira de sa ceinture l'arme qui avait tué George Buxton. En compagnie de ces messieurs, je suis allée à la tombe de mon frère, et, en leur présence, j'ai exhumé ses ossements. Nous en avons rapporté ce poignard, qui, traversant l'omoplate dans laquelle il était encore fixé, l'avait frappé en plein cœur. Le nom du meurtrier était jadis gravé sur le manche. Le temps malheureusement l'a effacé. Deux lettres en subsistent cependant, un *i* et un *l*, et, après ce que vous nous avez appris, je ne crois pas me tromper en disant que ce nom doit être lu : Harry Killer.

En entendant cette tragique histoire, Marcel Camaret manifestait une agitation croissante. Il croisait et désunissait fébrilement ses doigts, passait fiévreusement les mains sur son visage, où perlaient des gouttes de sueur.

– C'est horrible !... horrible !... Moi, j'aurais

fait ça !... Moi !... répétait-il à satiété, tandis qu'une lueur trouble s'allumait de nouveau dans ses yeux dilatés.

– Nous accordez-vous asile ? demanda Barsac sous forme de conclusion.

– Si je vous l'accorde !... répondit Camaret avec une chaleur qui ne lui était pas habituelle. Est-il utile de me le demander ? Pouvez-vous me croire complice de ces crimes abominables, que je punirai, au contraire, soyez-en sûr !

– Avant de parler de punir, il faut songer à nous défendre, fit observer Amédée Florence toujours pratique. N'y a-t-il pas à craindre, en effet, qu'Harry Killer ne cherche à nous reprendre ?

Marcel Camaret sourit.

– Il ne sait pas que vous êtes ici, dit-il, et, quand bien même il le saurait...

Un geste, montrant qu'il se souciait peu de cette éventualité, acheva sa pensée.

– Pour le moment, reprit-il, reposez-vous paisiblement. Vous êtes en sûreté, n'en doutez

pas.

Il appuya sur un bouton de sonnerie. Un domestique noir parut.

– Joko, dit Camaret comme une chose toute simple, au nègre qui roulait des yeux effarés, tu vas conduire ces messieurs et cette dame dans leurs chambres.

Il se leva et se dirigea vers une porte qu'il ouvrit.

– Bonsoir, messieurs, dit-il poliment.

Et il disparut, laissant ses hôtes aussi étonnés que le nègre, auquel était dévolue la difficile mission de leur indiquer un lit.

Car, des lits, où en aurait-il trouvé, le malheureux Joko ? Aucun n'était libre dans l'Usine, où rien n'avait été prévu pour d'impossibles étrangers. Serait-il donc obligé d'aller de porte en porte et de réveiller tous les ouvriers les uns après les autres ?

Voyant son embarras, Barsac l'assura que ses compagnons et lui se passeraient fort bien d'un lit. Ils resteraient où ils étaient et priaient

simplement Joko de réunir tout ce qu'il pourrait, en fait de fauteuils et de couvertures. On s'en accommoderait d'autant mieux que la nuit était fort avancée.

On atteignit ainsi l'aube. À six heures précises, Marcel Camaret rouvrit la porte par laquelle il s'était retiré la veille. Il ne parut nullement surpris de voir son cabinet transformé en dortoir.

– Bonjour, messieurs, dit-il à ses hôtes, aussi tranquillement que, la veille, il leur avait souhaité le bonsoir.

– Bonjour, monsieur Camaret, lui répondit-on d'une seule voix.

– Messieurs, reprit Camaret, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez raconté cette nuit. Cette situation ne peut se prolonger. Nous allons agir immédiatement.

Il appuya sur un bouton. Une violente sonnerie retentit aussitôt de tous côtés.

– Veuillez me suivre, messieurs, dit-il.

Après avoir parcouru plusieurs couloirs, on

arriva dans un vaste atelier que garnissaient de nombreuses machines-outils, immobiles pour l'instant. Autour d'elles se pressait une foule d'hommes et de femmes.

– Tout le monde est-il là ? demanda Marcel Camaret. Rigaud, fais l'appel, je te prie.

L'appel ayant permis de constater que le personnel de l'Usine était au complet, Camaret prit la parole. Il présenta d'abord les étrangers qui étaient venus réclamer sa protection. Puis il exposa ce qu'il avait appris au cours de la nuit précédente. Atrocités commises par la troupe de George Buxton tombée pour un motif ou un autre sous la direction d'Harry Killer, assassinat, vraisemblablement imputable à celui-ci, du commandant de cette expédition, enlèvement puis internement de la mission Barsac, violence faite par Killer à Jane Buxton, et enfin meurtre aussi cruel qu'injustifié de deux Noirs, il n'oublia rien de ce qui pouvait frapper l'esprit de ses auditeurs. De tous ces faits, il résulta qu'ils étaient tous, à leur insu, au service d'un véritable bandit, et il y avait lieu de craindre, par conséquent, que le

travail de l'Usine ne servît à l'accomplissement de nouveaux crimes. Une telle situation ne pouvant se prolonger, et l'honneur interdisant, au surplus, de rendre à Harry Killer les prisonniers qu'il détenait sans droit, il y avait lieu, d'après lui, de rompre toute relation avec le Palais et d'exiger un rapatriement général.

Écouté au milieu d'un profond silence, le récit de Camaret provoqua d'abord un étonnement bien naturel parmi ces honnêtes travailleurs. Quand leur agitation fut un peu calmée, sa conclusion obtint leur complète approbation. Auquel des ouvriers, d'ailleurs, la pensée aurait-elle pu venir d'exprimer un avis contraire à celui de leur directeur unanimement admiré et respecté ?

Celui-ci acheva de frapper l'imagination de ses auditeurs, en leur faisant part de la très juste réflexion suivante :

– Ce qui m'a le plus surpris, leur dit-il, parmi les choses incroyables que j'ai apprises cette nuit, c'est qu'on ignore en Europe l'existence de cette ville, que Killer aurait nommée Blackland, paraît-

il. Je ne suis pas sans savoir qu'elle a été fondée, hors de toute route suivie par les caravanes, au cœur d'un désert où personne ne vient jamais, et pour cause. Mais il n'en est pas moins certain que plusieurs de vos camarades, après avoir passé ici un temps plus ou moins long, ont été pris du mal du pays et ont désiré y retourner. J'en ai fait le compte cette nuit. Depuis l'origine, il y a eu exactement cent trente-sept départs. Or, si quelques-uns seulement de ces cent trente-sept ouvriers étaient arrivés en Europe, l'existence de cette ville ne pourrait plus être ignorée. Puisque personne ne l'y connaît, il faut nécessairement qu'aucun des cent trente-sept ouvriers partis ne soit jamais arrivé à destination.

Pas un cri ne s'éleva de la foule des ouvriers, que ce raisonnement rigoureux semblait avoir frappé de stupeur.

– Il résulte par conséquent du passé, conclut Camaret, qu'aucun de vous ne peut espérer revoir son pays, tant que subsistera le pouvoir d'Harry Killer, et que nous ne devons nous attendre à aucune pitié, si nous tombons entre ses mains.

Dans notre intérêt, comme dans celui de la justice, il convient donc d'engager la lutte.

– Oui !... Oui !... Comptez sur nous !... s'écria-t-on de toutes parts.

Telle était leur confiance en Marcel Camaret, que les ouvriers, d'abord accablés d'être ainsi séparés du reste du monde, avaient déjà repris courage, à la pensée qu'il était avec eux. Tous les bras se tendirent vers lui en signe d'inébranlable fidélité.

– Que le travail reprenne comme de coutume, et comptez sur moi, mes amis, dit Camaret, dont une formidable ovation accompagna la sortie.

Dès qu'il eut quitté l'atelier de mécanique, il s'entretint quelques instants avec le contremaître à qui il avait donné le nom de Rigaud. Puis, pendant que celui-ci allait exécuter les ordres qu'il venait de recevoir, Camaret, suivi de ses protégés, revint dans son cabinet de travail.

À peine y avait-on pris place que la sonnerie du téléphone retentit. Il saisit le récepteur et on l'entendit répondre d'une voix douce par des

« oui », des « non », des « bon ! », des « comme vous voudrez », à la communication qui lui était faite. Enfin, il se mit à rire et raccrocha l'appareil, qu'il isola, en manœuvrant un interrupteur intercalé dans le circuit.

– C'est Harry Killer qui me téléphone, dit-il avec cette voix singulière dont aucune émotion n'altérait d'ordinaire la tranquille douceur. Il sait que vous êtes ici.

– Déjà ! s'écria Barsac.

– Oui. Il paraît qu'on a trouvé un certain Tchoumouki. On aurait aussi découvert une barque abandonnée dans la rivière et, au coin de l'Usine, un factionnaire ligoté comme ce Tchoumouki. Sortir de la ville pendant la nuit étant impossible au dire de Killer, il en a conclu nécessairement que vous étiez ici. Je ne l'ai pas détrompé. Il m'a demandé alors de vous remettre entre ses mains. J'ai refusé. Il a insisté, et j'ai persisté dans mon refus. De là, grande colère. Harry Killer m'a menacé de venir vous prendre de force. Cela m'a fait rire, et j'ai interrompu la communication.

Les protégés de Camaret s'étaient levés d'un même mouvement.

– Inutile de vous dire que vous pouvez compter sur nous, affirma Barsac au nom de tous. Mais il nous faudrait des armes...

– Des armes ?... répéta Camaret en souriant. Pour quoi faire ?... Je ne pense pas qu'il y en ait une seule ici. Néanmoins, ne vous inquiétez pas, messieurs. Nous disposons d'autres moyens.

– Des moyens capables de lutter contre les canons du Palais ?

– De cela et de bien autre chose encore. S'il me prenait fantaisie de détruire toute la ville, ce serait fait en un instant. Mais je ne pense pas que nous en soyons réduits à cette extrémité. Les canons du Palais resteront muets, soyez-en certains. Outre que Killer connaît mon pouvoir, et que l'Usine est en grande partie construite à l'épreuve du canon, il n'aura garde de la détruire, attendu que toute sa puissance repose sur elle. Il va essayer plutôt d'entrer de vive force. Seulement, il n'y réussira pas.

Comme une réponse à l'affirmation de Camaret, on entendit des coups sourds, qui provenaient de l'étage inférieur.

– Qu'est-ce que je vous disais ? fit l'ingénieur en souriant doucement. Le voilà qui s'attaque à la porte. Mais la mâtine est solide, je vous le garantis.

– S'il braque un canon contre elle, cependant ? interrogea Saint-Bérain que la tranquillité de Camaret ne rassurait qu'à demi.

– Même dans ce cas, il ne serait pas très facile de la forcer, répondit celui-ci. Mais amener sur le quai un canon du palais, cela demande du temps, et nous n'en sommes encore qu'au bélier manœuvré à bras d'hommes. Avec ça, ils frapperaient pendant un siècle sans être plus avancés. D'ailleurs, si vous voulez m'accompagner, vous pourrez assister aux péripéties du siège. Je crois que le spectacle vous intéressera.

On revint à l'atelier de mécanique, qu'on traversa sans s'y arrêter. Les machines tournaient maintenant, mais les ouvriers ne s'occupaient pas

de leur travail avec leur zèle habituel. Réunis par groupes, ils commentaient les nouvelles qu'ils avaient apprises, et il régnait dans l'atelier un certain désordre que les événements actuels expliquaient trop aisément et sur lequel Camaret ferma les yeux.

L'atelier traversé, on gravit un escalier tournant et on arriva sur la plate-forme d'une tour, qui n'offrait d'autre différence avec celle du Palais que d'être surmontée de cet inexplicable pylône métallique dont l'extrémité s'élevait à plus de cent mètres dans les airs. Comme la tour du Palais, celle-ci était armée d'un cycloscope logé entre les arêtiers du pylône, et dans lequel Camaret invita ses compagnons à entrer.

– Ce cycloscope, leur expliqua-t-il, n'est pas orienté à cinq kilomètres comme celui que j'ai construit pour Harry Killer. Grâce à une série de miroirs obliques disposés au faîte de la muraille de l'Usine, il nous permet de surveiller ce qui se passe à nos abords immédiats. Vous voyez d'ici la face extérieure de notre mur d'enceinte jusqu'à sa base.

L’esplanade, le quai et le chemin de ronde apparaissaient, en effet, dans ce cycloscope, dont les images, plus petites que celles données par l’instrument du Palais, étaient en revanche beaucoup plus nettes. Dans ses lentilles, on aperçut un grand nombre d’hommes, dont plusieurs portaient des échelles, courant sur toute la périphérie de l’Usine, tandis qu’une trentaine d’autres continuaient à s’épuiser en vains efforts contre la porte.

– Comme je le prévoyais, dit Camaret, ils vont donner l’assaut. C’est maintenant que cela va devenir intéressant.

L’assaut commençait, en effet. Déjà étaient dressées contre le mur plusieurs échelles, auxquelles montaient un grand nombre de Merry Fellows. Parvenus au sommet, quelques-uns y posèrent leurs mains sans défiance. Aussitôt, chargement à vue. À peine ces hommes avaient-ils touché la crête du mur, qu’ils se livrèrent à de surprenantes contorsions. Suspendus au faîte, comme si leurs mains eussent été collées à la muraille, ils dansaient une gigue endiablée, à la

manière de ces pantins qui s'agitent quand on en tire la ficelle.

– C'est bête comme tout, expliqua Camaret. La crête du mur est tout bonnement recouverte d'un métal de ma composition, dont la conductibilité électrique est à celle du cuivre comme cent est à un. Je fais passer dans ce revêtement un courant alternatif de voltage convenable, et vous en voyez les résultats.

Pendant que Camaret donnait cette explication, des assaillants restés sur les échelons inférieurs, avaient saisi par les jambes ceux qui les avaient précédés et dont ils ne pouvaient comprendre les mouvements désordonnés. Aussitôt, ces imprudents exécutèrent les mêmes contorsions, au grand ébahissement de ceux de leurs compagnons qui ne les avaient pas imités.

– Mais pourquoi ces imbéciles ne se laissent-ils pas tomber tout simplement ? s'écria Saint-Bérain.

– Ils ne le peuvent pas, les pauvres diables, dit Marcel Camaret. Ils resteront fixés à la muraille aussi longtemps que cela me plaira... Mais je

peux faire mieux encore.

Il manœuvra une manette. À l'instant, les échelles furent renversées, comme repoussées par une main invisible, et ceux qu'elles supportaient encore retombèrent pêle-mêle, ne laissant contre la muraille que les grappes humaines qui y étaient attachées et qui continuaient à s'agiter désespérément.

– Je ne garantis pas la casse, fit observer doucement Camaret. Quant à ce qui vient de se produire sous vos yeux, seriez-vous désireux d'en connaître la cause ?

Tous ayant répondu affirmativement, il reprit :

– C'est fort simple. Selon moi, toutes les roches, quelles qu'elles soient, ne sont que des vibrations éthériques d'une nature ou d'une autre. On est généralement d'accord pour attribuer la lumière à une série de vibrations comprises entre un certain minimum et un certain maximum de fréquence, et les phénomènes électriques à une autre série de vibrations séparée de la première par un intervalle qu'on suppose appartenir à d'autres vibrations dont la nature est inconnue.

Sans me prononcer formellement, j'incline à croire que ces dernières ont quelque rapport avec la chaleur. Quoi qu'il en soit, je sais les provoquer, les manier et leur faire produire des effets assez curieux, ainsi que je viens de vous en donner la preuve.

Pendant cette explication succincte, les grappes humaines continuaient leur danse échevelée.

– Le petit jeu a assez duré, dit Marcel Camaret en manœuvrant une autre manette.

Immédiatement, les pantins humains se détachèrent de la muraille, et, d'une hauteur de dix mètres, tombèrent, à sa base, où ils restèrent inanimés. Après un instant d'hésitation assez compréhensible, leurs compagnons se décidèrent à venir les prendre et à les emporter.

– Fin du premier acte, annonça Camaret de sa voix ordinaire. Je pense qu'il ne se termine pas à l'avantage d'Harry Killer, qui a déjà une trentaine d'hommes hors de combat. Si nous nous occupions maintenant de ces imbéciles qui s'acharnent bêtement contre la porte ?

Marcel Camaret s’empara d’un transmetteur de téléphone.

– Es-tu prêt, Rigaud ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, répondit une voix qui fut entendue dans toutes les parties du cycloscope.

– Envoie ! commanda Camaret.

Comme s’il eût obéi de lui-même à cet ordre, un instrument bizarre sortit aussitôt et s’éloigna de la base de la tour. C’était une sorte de cylindre vertical dont l’extrémité dirigée vers le sol s’évasait en un large cône. À l’autre extrémité, quatre hélices, dont une horizontale et trois verticales, tournaient avec une rapidité vertigineuse. Le singulier engin s’élevait dans l’air, tout en s’éloignant dans la direction du mur de clôture. Quand il l’eut atteint, voire dépassé de quelques mètres, sa course devint horizontale, et il se met à suivre rigoureusement la périphérie de l’Usine.

Mais déjà, à la suite de ce premier engin, un deuxième était parti, puis un troisième, puis d’autres encore. Les hôtes de Camaret en

comptèrent vingt, qui, à intervalles réguliers, s'échappèrent de la tour, comme les oiseaux d'un nid, et accomplirent successivement la même manœuvre.

– Ce sont mes « guêpes », dit Marcel Camaret, en appuyant un peu sur le possessif. Je vous expliquerai plus tard comment on les dirige. Pour le moment, contentons-nous de les voir à l'œuvre.

Il prit de nouveau le transmetteur téléphonique.

– Un avertissement, Rigaud, dit-il.

Puis, s'adressant à ses nouveaux amis :

– À quoi bon tuer ces pauvres diables qui ne m'ont rien fait, après tout ? Un avertissement suffira, s'ils veulent le comprendre.

Depuis l'échec de leur tentative, ceux des assaillants qui avaient essayé d'escalader l'enceinte demeuraient inactifs. Emportant leurs camarades hors de combat, dont plusieurs étaient sans doute tués ou, tout au moins, grièvement blessés, ils avaient évacué le chemin de ronde, et

se tenaient massés sur l'esplanade, à respectueuse distance de l'Usine, dont ils contemplaient la muraille d'un air hébété.

Par contre, ceux qui s'attaquaient à la porte n'avaient pas interrompu leur travail. Ils s'entêtaient à lancer sur cette porte, qui ne semblait pas, d'ailleurs, en souffrir, une lourde poutre que balançaient une quarantaine de bras robustes. Dans leur promenade autour de l'enceinte, les guêpes, puisque tel est le nom dont Marcel Camaret les avait baptisées, passaient l'une après l'autre, au-dessus de ce groupe, qui n'y prêtait nulle attention.

Tout à coup, une détonation partit de l'une d'elles, et une grêle de mitraille couvrit le sol, sur un espace circulaire d'une cinquantaine de mètres de rayon.

Au bruit, ceux qui manœuvraient le bélier avaient relevé la tête. Ils ne s'étaient pas encore rendu compte de la nature du phénomène, quand une seconde détonation partit d'un second engin arrivé à son tour dans le voisinage, détonation suivie, comme la première, d'une seconde grêle

de mitraille.

Cette fois, le champ meurtrier s'était rapproché d'eux. Quelques hommes furent même atteints par les projectiles. Les autres n'attendirent pas plus longtemps. Abandonnant le bélier, ils ramassèrent leurs blessés et s'enfuirent à toutes jambes.

Les spectateurs de cette scène ne pouvaient en croire leurs yeux. Chaque guêpe, après s'être déchargée, était docilement revenue dans son alvéole au pied de la tour, puis, une minute plus tard, ayant reçu une nouvelle charge, elle s'était envolée pour reprendre son rang dans la ronde générale.

– Je ne crois pas qu'il faille nous occuper de ces gens-là, dit Marcel Camaret. Si donc il vous plaisait, par hasard, de visiter l'Usine...

7

L’usine de Blackland

Ses hôtes s’étant empressés d’accepter :

– Avant de descendre de cette tour, où nous reviendrons, d’ailleurs, en terminant notre visite, dit Camaret, rendez-vous compte, d’abord, de la disposition générale de l’Usine. Dans son ensemble, elle couvre, ainsi que vous le voyez, une surface rectangulaire, mesurant en largeur deux cent cinquante mètres, et trois cent soixante mètres parallèlement à la rivière. Sa superficie totale est donc de neuf hectares exactement, la partie occidentale, qui représente les trois cinquièmes de ce quadrilatère, étant consacrée à des jardins.

– Pourquoi des jardins ? interrompit Amédée Florence.

– Ils assurent en partie notre subsistance, le surplus nous venant du dehors. C’est donc seulement l’autre partie, large de cent mètres et desservie par le quai, c’est-à-dire celle où nous sommes, qui constitue l’Usine proprement dite. Au milieu, sur une longueur de deux cent cinquante mètres, les ateliers et mon domicile particulier sont groupés au pied de cette tour, qui en occupe le centre. À chaque extrémité, où restait libre, par conséquent, un espace de cinquante-cinq mètres, on a élevé, perpendiculairement à la rivière, deux rangées de maisons ouvrières séparées par une large rue. Chaque rangée ayant sept maisons, et chaque maison ayant quatre étages, rez-de-chaussée compris, nous disposons, en tout, de cent douze logements.

– Quelle est donc l’importance de votre personnel ? demanda Barsac.

– Cent hommes, exactement, mais quelques-uns sont mariés et plusieurs ont des enfants. Comme vous pouvez le constater, les ateliers ne comportent qu’un seul étage et sont recouverts

d’une épaisse couche de terre gazonnée. Des obus seraient donc à peu près impuissants contre eux. Maintenant que vous connaissez les grandes lignes, nous pouvons descendre, si vous le voulez, et procéder à une visite détaillée.

Avant d’obéir à cette invitation, les auditeurs de Camaret jetèrent un dernier regard autour d’eux. La situation n’avait pas changé. Les guêpes continuaient leur promenade circulaire, et les assaillants, instruits par l’expérience, ne se hasardaient plus à pénétrer dans la zone dangereuse. Cette double constatation les ayant rassurés, ils quittèrent la plate-forme à la suite de l’ingénieur.

Guidés par lui, ils visitèrent tout d’abord cet étage de la tour qu’il appelait la « ruche », d’où les vingt guêpes s’étaient envolées d’un même nombre d’alvéoles, entre lesquelles était située la réserve de mitraille. On traversa ensuite une série d’ateliers : ajustage, menuiserie, forge, fonderie, etc., et on déboucha dans les jardins, du côté le plus rapproché du Palais.

En cet endroit, la haute muraille ceinturant

l'Usine masquait la vue de celui-ci. Mais, quand on se fut éloigné d'une cinquantaine de mètres de cette muraille, la tour d'Harry Killer commença à poindre au-dessus de la crête. Aussitôt, une explosion retentit au sommet de cette tour et fut suivie du bruit caractéristique d'une balle qui passa au-dessus du groupe des promeneurs. Ceux-ci reculèrent avec précipitation.

– L'imbécile !... murmura tranquillement Camaret, qui se contenta de lever le bras sans interrompre sa marche.

À ce signal, un violent sifflement se fit entendre. Les hôtes de Camaret se tournèrent instinctivement du côté de l'Usine. Mais celui-ci leur montra le Palais. Le cycloscope qui en couronnait la tour avait disparu.

– Ça lui apprendra, dit Camaret. Moi aussi, j'ai des torpilles aériennes, j'en ai même plus que lui, puisque c'est moi qui les fabrique. Quant au cycloscope, j'en ferai un autre, voilà tout.

– Mais, monsieur, fit observer Amédée Florence, puisque vous possédez de ces projectiles que vous appelez des torpilles

aériennes, pourquoi ne s'en servirait-on pas contre Harry Killer ?

Un instant, Marcel Camaret regarda fixement celui qui lui posait cette question, et, une fois encore, une expression d'égarement passa dans ses yeux.

– Moi !... dit-il enfin d'une voix sourde. Moi, m'attaquer à mon œuvre !...

Sans insister, Amédée Florence échangea un regard avec ses compagnons. Décidément, cet homme surprenant à beaucoup d'égards avait une fêlure, et cette fêlure s'appelait l'orgueil.

On se remit en marche en silence. La leçon avait été comprise par le Palais. Aucune autre attaque ne fut tentée contre le groupe des promeneurs, tandis que ceux-ci continuaient à s'éloigner dans le jardin, qu'ils quittèrent du côté opposé à celui par lequel ils étaient entrés.

– Nous arrivons dans la partie intéressante, dit Camaret en ouvrant une porte. Ici, c'est l'ancienne machinerie, moteur et générateur à vapeur, que nous chauffions au bois, faute d'autre

combustible. C'était toute une affaire, car le bois venait de loin, et nous en consommions de grandes quantités. Heureusement, cela n'a pas duré longtemps. Dès que la rivière eut de l'eau, après les premières pluies provoquées par moi, la station hydroélectrique que j'avais installée, pendant ce temps, à une dizaine de kilomètres en aval de la ville, commença à fonctionner. Depuis, nous n'utilisons plus ce matériel archaïque, et aucune fumée ne sort plus de cette cheminée devenue inutile. Nous nous contentons de transformer selon nos besoins l'énergie que la station génératrice nous envoie.

À la suite de Camaret, on passa dans une autre salle.

– Ici, dit-il, et dans les salles suivantes, remplies comme celle-ci de dynamos réceptrices, d'alternateurs, de transformateurs et de bobines, parfois assez imposantes, c'est le pays de la foudre. C'est ici que nous recevons et transformons le courant primaire qui nous parvient de la station.

– Comment ! s'écria Florence abasourdi. On a

pu transporter toutes ces machines ici !

– Un petit nombre d'entre elles seulement, répondit Camaret. Nous en avons fabriqué nous-mêmes le plus grand nombre.

– Il vous a fallu tout au moins la matière première, objecta Amédée Florence. Comment diable vous l'êtes-vous procurée en plein désert ?

– Au fait !... dit Camaret, qui s'arrêta, pensif, comme si cette difficulté eût été pour lui toute nouvelle, vous avez raison, monsieur Florence. Comment ont pu être amenées jusqu'ici les premières machines et la matière première avec laquelle nous avons créé les autres ? Je n'avais jamais réfléchi, je l'avoue, à ce côté de la question. Je demandais, j'étais servi. Je ne cherchais pas plus loin. Mais, maintenant que vous attirez mon attention...

– Et quelle hécatombe d'hommes pour transporter tout cela à travers le désert, avant que vous n'ayez les planeurs !

– C'est vrai... reconnut Camaret qui pâlit un peu.

– Et l’argent ?... Ça en a mangé, tout ça, de la galette ! s’écria encore Florence dans son langage audacieusement familier.

– L’argent ?... balbutia Camaret.

– Oui, l’argent. Vous êtes donc bien riche ?

– Moi !... protesta Camaret. Je crois que je n’ai jamais eu cinq centimes en poche depuis que je suis ici.

– Alors ?

– C’est Harry Killer... commença timidement Camaret.

– Bien sûr ! Mais où le prenait-il ? C’est donc un milliardaire, votre Harry Killer ?

Camaret ouvrit les bras en signe d’ignorance. Il semblait démoralisé par la question d’Amédée Florence, et ses yeux avaient, de nouveau, cette expression égarée qui faisait vaciller son regard à toute émotion un peu vive. Pressant les solutions possibles du problème, si différent de ceux qu’il résolvait d’ordinaire, qui lui était brusquement posé, il éprouvait une sorte de vertige devant les horizons insoupçonnés qu’il découvrait. Il avait

l’air si réellement éperdu, que le docteur Châtonnay eut pitié de lui.

– C’est un point qu’on élucidera avec les autres, dit-il. Pour le moment, ne nous éternisons pas là-dessus et continuons notre visite.

Comme pour chasser une pensée importune, Camaret se passa la main sur le front et entra silencieusement dans la salle suivante.

– Ici, dit-il, d’une voix que l’émotion altérait encore, sont les compresseurs. Nous employons beaucoup, en effet, l’air et d’autres gaz à l’état liquide. Ainsi que vous le savez, tous les gaz sont liquéfiables, pourvu qu’on les comprime et qu’on abaisse leur température d’une manière suffisante, mais, dès qu’on abandonne à eux-mêmes les liquides obtenus, ils se réchauffent et retournent plus ou moins vite à l’état gazeux. S’ils étaient alors contenus dans un récipient clos, les parois de celui-ci auraient bientôt à subir une pression telle qu’il volerait en éclats. Une de mes inventions a changé cela. J’ai, en effet, découvert une substance absolument anti-diathermane, c’est-à-dire, absolument imperméable aux rayons

calorifiques. Il en résulte qu'un gaz liquéfié, l'air, par exemple, introduit dans les récipients fabriqués avec cette substance, conserve toujours la même température et reste, par conséquent, à l'état liquide, sans aucune tendance à l'éclatement. Cette invention m'a permis d'en réaliser plusieurs autres, et notamment celle des planeurs à grand rayon d'action que vous connaissez.

– Si nous les connaissons !... s'exclama Amédée Florence. Dites que nous les connaissons trop ! Ils sont donc aussi de vous, ces planeurs ?

– Et de qui voudriez-vous qu'ils fussent ? répliqua Camaret, soudainement atteint d'un nouvel accès de son maladif orgueil.

À mesure qu'il parlait, son émotion s'était dissipée peu à peu. Il n'en restait plus trace maintenant, et c'est tout entier à son sujet qu'il reprit :

– Mes planeurs ont trois particularités principales, relatives à la stabilité, au départ et à la force motrice, dont je vous donnerai une idée en peu de mots. Commençons par la stabilité.

Quand un oiseau subit la poussée d'une brusque rafale, il n'a pas besoin de calculer pour retrouver son équilibre. Son système nerveux, ou plutôt la partie de ce système nerveux qui constitue ce qu'on appelle les réflexes en physiologie, travaille et le redresse d'une manière tout instinctive. Afin que la stabilité de mes oiseaux mécaniques fût automatique, j'ai voulu les doter d'un pareil système de réflexes. Puisque vous les avez vus, vous savez qu'ils sont constitués par deux ailes placées au sommet d'un pylône haut de cinq mètres, à la base duquel est la plateforme qui supporte le moteur, le conducteur et les passagers. Il résulte déjà de cette disposition un notable abaissement du centre de gravité. Mais le pylône n'est nullement fixe relativement aux ailes. À moins qu'on ne l'immobilise, en totalité ou en partie, par la manœuvre de l'un des gouvernails de direction et de profondeur, il peut, au contraire, décrire de petits arcs dans tous les sens autour de la verticale. Si donc les ailes, hors de l'action d'un gouvernail, s'inclinent latéralement et longitudinalement, le pylône, entraîné par son poids, tend à faire avec elles un

nouvel angle. Par ce mouvement, il actionne aussitôt des masses d'une pesanteur déterminée coulissant parallèlement et perpendiculairement aux ailes, lesquelles sont en même temps déformées de la manière convenable. Ainsi sont immédiatement – automatiquement, ai-je dit – corrigées les inclinaisons accidentelles du planeur.

Marcel Camaret, les yeux baissés vers le sol, donnait ces explications avec la sérénité d'un professeur faisant un cours. Il n'hésitait pas, ne cherchait pas ses mots, qui lui arrivaient d'eux-mêmes. Sans s'interrompre, il poursuivit de la même manière :

– Passons au deuxième point. Au moment du départ, les ailes du planeur s'abaissent et se replient contre le pylône. En même temps, l'axe de l'hélice, rendu mobile dans un plan vertical perpendiculaire à ces ailes, se relève, et celle-ci devient horizontale. L'appareil est alors un hélicoptère, et son hélice est uniquement suspensive. Mais, quand on a atteint une hauteur suffisante, les ailes s'ouvrent, tandis que,

simultanément, l'axe de l'hélice s'incline vers l'avant jusqu'à ce qu'il soit horizontal. Graduellement, celle-ci devient ainsi propulsive, et l'hélicoptère se transforme en planeur.

Quant à l'énergie motrice, elle m'est fournie par l'air liquide. D'un réservoir fabriqué avec la substance anti-diathermane dont je vous ai parlé, l'air liquide, dont l'écoulement est réglé par un jeu de soupapes, arrive dans un tube très fin perpétuellement chauffé. L'air retourne aussitôt à l'état gazeux, sous une pression formidable, et actionne le moteur.

– Quelle vitesse obtenez-vous avec ces planeurs ? demanda Amédée Florence.

– Quatre cents kilomètres à l'heure pendant cinq mille kilomètres, sans ravitaillement, répondit Camaret.

Nil mirari, a dit Horace : il ne faut s'étonner de rien. Les auditeurs de Camaret ne purent cependant retenir l'expression de leur admiration. On ne trouvait pas de termes assez enthousiastes pour célébrer son génie, tandis qu'on retournait à la tour. Mais cet homme étrange, qui, parfois,

pourtant, faisait montre d'une si excessive vanité, demeura indifférent à ces éloges, comme s'il n'eût été sensible qu'à ceux qu'il se décernait lui-même.

– Nous arrivons maintenant au cœur même de l'Usine, dit Camaret, quand on fut à la tour. Cette tour comporte dix étages semblables à celui-ci et contenant des appareils analogues. Vous avez certainement remarqué que son sommet est surmonté d'un pylône métallique très élevé. Ce pylône est un « projecteur d'ondes ». La tour est, en outre, hérissée sur toute sa surface d'une multitude de pointes, qui sont autant d'autres projecteurs de taille réduite.

– Projecteurs d'ondes, dites-vous ?... demanda le docteur Châtonnay.

– Je ne voudrais pas vous faire un cours de physique, répondit Marcel Camaret en souriant. Quelques explications de principe sont cependant nécessaires. Je vous rappellerai donc, si vous le savez, je vous apprendrai, si vous l'ignorez, qu'un célèbre physicien allemand du nom de Hertz, a remarqué, il y a de cela déjà longtemps,

que, lorsqu'on fait éclater l'étincelle d'une bobine d'induction dans le petit intervalle séparant les deux branches d'un condensateur, résonateur ou oscillateur, selon le mot qui vous conviendra le mieux, cette étincelle provoque, entre les deux pôles de cet instrument, une décharge oscillante, ce qui revient à dire qu'il est parcouru par un courant alternatif, ou, en d'autres termes, que ses deux pôles sont, à tour de rôle, positifs ou négatifs au cours d'une même décharge, jusqu'au moment où il est revenu à un état d'équilibre. La rapidité de ces oscillations, autrement dit, leur fréquence, peut être très grande et atteindre jusqu'à cent milliards par seconde. Or, celles-ci ne sont pas limitées aux points où elles se produisent. Elles ébranlent, au contraire, le milieu ambiant, c'est-à-dire l'air, ou, plus exactement, le fluide impondérable, qui remplit à la fois les espaces célestes et les vides intermoléculaires des corps matériels, auquel on a donné le nom d'éther. À chaque oscillation correspond donc une vibration éthérique qui se transmet, de proche en proche, toujours plus loin. Ce sont ces vibrations qu'on appelle avec juste

raison des ondes hertziennes. Me suis-je fait comprendre ?

– Admirablement, proclama Barsac, qui en sa qualité d'homme politique, était peut-être, de tous les auditeurs de Camaret, le moins préparé aux questions scientifiques.

– Jusqu'à moi, reprit celui-ci, ces ondes n'étaient qu'une curiosité de laboratoire. On s'en servait pour électriser, sans contact matériel, des corps métalliques situés plus ou moins loin de leur point d'émission. Elles avaient, en effet, le défaut capital de se répandre dans tous les sens autour de ce point, absolument comme les ronds concentriques qui se forment dans une mare quand on y jette une pierre. Il en résultait que l'énergie initiale se diluait, s'émiettait, se vaporisait, pour ainsi dire, en se divisant sur une étendue de plus en plus grande, et, qu'à quelques mètres seulement de la source on ne pouvait plus en obtenir que des manifestations insignifiantes. Vous comprenez toujours ? Je suis clair ?

– Lumineux, affirma Amédée Florence.

– Bien avant moi, on avait remarqué que ces

ondes sont comme la lumière, susceptibles d'être réfléchies, mais on n'avait tiré aucune conclusion de cette propriété. Or, grâce au métal extra-conducteur que j'ai découvert – celui-là même dont j'ai garni la crête de notre muraille – j'ai pu établir des réflecteurs tels que la presque totalité des ondes émises est dirigée dans le sens qui me convient. La force initiale est ainsi intégralement envoyée dans cette direction, et s'y transmet de proche en proche tant qu'elle n'a pas été consommée dans un travail quelconque. Le moyen de faire varier la fréquence de ces oscillations étant, d'une part, bien connu, j'ai pu imaginer des récepteurs d'ondes qui ne sont sensibles qu'à une fréquence déterminée. C'est ce qu'on appelle en physique la « syntonisation ». Un récepteur donné réagira donc à toutes les ondes ayant la fréquence pour laquelle il a été construit, et à celles-ci seulement. Le nombre des fréquences possibles étant infini, je peux établir, par suite, une infinité de moteurs parmi lesquels il n'en existera pas deux qui soient sensibles à des ondes identiques. On me comprend toujours ?

– C'est plus dur, reconnut Barsac. On suit tout

de même.

– J’ai fini, d’ailleurs, dit Camaret. C’est par ce moyen que nous actionnons une quantité considérable de machines agricoles qui, toutes, reçoivent leur énergie à distance de l’un ou de l’autre des projecteurs qui hérissent cette tour. C’est également par ce moyen que nous dirigeons les guêpes. Chacune d’elles a quatre hélices et contient quatre petits moteurs de syntonisation différente, dont nous excitons, à notre choix, un ou plusieurs. C’est, enfin, par ce moyen que je pourrais détruire la ville entière, si la fantaisie m’en prenait.

– Vous pourriez d’ici détruire la ville !... s’écria Barsac.

– Très aisément. Harry Killer m’a demandé de la rendre imprenable, et je l’ai rendue imprenable. Sous toutes les rues, sous toutes les maisons, sous le Palais et sous cette usine même, sont déposées de fortes charges d’explosif accompagnées d’un détonateur en syntonisation avec des ondes de fréquences connues de moi seul. Pour faire sauter la ville, il me suffirait donc

d’envoyer dans la direction de chaque mine des ondes de la fréquence correspondant à son détonateur.

Amédée Florence, qui prenait fiévreusement des notes, eut la velléité d’insinuer qu’on ferait peut-être bien d’user de ce procédé pour venir à bout d’Harry Killer, mais il se souvint à temps du peu de succès qu’avait rencontré sa suggestion d’employer les torpilles aériennes dans le même but, et il s’abstint prudemment.

– Et le grand pylône qui surmonte la tour ? demanda le docteur Châtonnay.

– J’y arrive, et ce sera ma conclusion, répondit Camaret. Pour ces ondes dites hertziennes, tout se passe, c’est même assez curieux, comme si elles étaient soumises à l’attraction, et, parties de leur point d’émission, elles retombaient lentement vers la terre, où elles iraient finalement se perdre. Si, donc, on veut qu’elles aillent loin, il faut les produire à une certaine hauteur. Pour moi, c’était d’autant plus nécessaire que je désirais les envoyer, non pas très loin, mais très haut, ce qui est encore moins facile. J’y ai réussi, cependant,

tant grâce à un pylône d'une centaine de mètres relié à l'oscillateur, que grâce au réflecteur de mon invention dont l'extrémité du pylône est armée.

– Pourquoi envoyer des ondes en hauteur ? demanda Florence, qui ne comprenait plus.

– Pour faire pleuvoir. Tel est, en effet, le principe de l'invention que je projetais, quand j'ai connu Harry Killer, et que celui-ci m'a aidé à réaliser. Par le pylône et le miroir, j'envoie des ondes aux nuages, et j'électrise ainsi jusqu'à saturation l'eau qu'ils contiennent à l'état globulaire. Quand la différence de potentiel de ce nuage avec la terre ou avec un nuage voisin est devenue suffisant, ce qui n'est jamais très long, un orage éclate, et la pluie tombe. La transformation de ce désert en campagne fertile prouve, au surplus, l'efficacité du procédé.

– Encore faut-il avoir des nuages, fit observer le docteur Châtonnay.

– Bien entendu, ou tout au moins une atmosphère suffisamment humide. Mais, des nuages, il en vient nécessairement, un jour ou

l’autre. Le problème était de les faire crever ici et non ailleurs. Maintenant que la campagne est cultivée, que les arbres commencent à pousser, un régime de pluies régulières a une tendance à s’établir, et les nuages deviennent de plus en plus fréquents. Dès qu’il en arrive un, je n’ai que ceci à faire, expliqua Camaret, en déplaçant une manette, et aussitôt, des ondes, issues d’une force électromotrice de mille chevaux, vont le bombarder de leurs milliards de vibrations.

– Merveilleux ! s’extasièrent les auditeurs de l’ingénieur.

– En ce moment, sans que vous en ayez la moindre conscience, poursuivit Camaret, que cette revue de ses inventions exaltait progressivement, les ondes s’écoulent par le sommet du pylône et vont se perdre dans l’infini. Mais je leur rêve un autre avenir. Je sens, je sais, je suis certain qu’elles pourraient s’adapter à cent usages divers, qu’il serait possible, par exemple, de correspondre sur toute la surface de la terre, par téléphone ou par télégraphe, sans qu’il soit besoin de fil pour réunir les postes

correspondants.

– Sans fil !... s'écrient ses auditeurs.

– Sans fil. Que faudrait-il pour cela ? Peu de chose. Simplement que l'on imaginât un appareil récepteur convenable. Je le cherche, je suis même près du but, mais je ne l'ai pas encore atteint.

– Nous commençons à ne plus comprendre, avoua Barsac.

– Rien n'est plus simple, cependant, affirma Camaret, qui s'excitait de plus en plus. Tenez, voici un appareil Morse, couramment employé dans la télégraphie ordinaire, que j'ai intercalé pour mes expériences dans un circuit particulier. Je n'ai qu'à manœuvrer ces leviers – et, tout en parlant, il les manœuvrait en effet – pour que le courant traducteur des ondes soit sous la dépendance de ce circuit. Tant que le manipulateur du Morse sera relevé, les ondes hertziennes ne passeront pas. Quand il sera baissé, au contraire, et seulement pendant qu'il le sera, les ondes s'échapperont par le pylône. Toutefois, ce n'est plus vers le ciel qu'il s'agirait de les projeter, mais dans la direction du

récepteur supposé, en orientant convenablement le miroir qui les concentre et les réfléchit, si la direction de ce récepteur n'était pas connue, il suffirait de supprimer purement et simplement le miroir, comme je le fais en actionnant cet autre levier. Maintenant, les ondes que j'émettrais se répandraient dans l'espace de tous côtés autour de nous, et je pourrais télégraphier, sûr d'atteindre le récepteur où qu'il soit, s'il existait. Malheureusement, il n'existe pas.

– Télégraphier, dites-vous ?... demanda Jane Buxton. Qu'entendez-vous par là ?

– Ce qu'on entend d'ordinaire. Je n'aurais qu'à manœuvrer le manipulateur à la manière habituelle, en me conformant à l'alphabet Morse bien connu de tous les télégraphistes. Mais un exemple vous fera mieux comprendre. Si le récepteur hypothétique existait, vous vous empresseriez d'en profiter pour sortir de votre situation actuelle, j'imagine ?

– Sans aucun doute, dit Jane.

– Eh bien ! Agissons comme s'il en était ainsi, proposa Camaret en s'asseyant devant l'appareil

Morse. À qui télégraphieriez-vous, dans ce cas ?

– Dans ce pays où nous ne connaissons personne... dit Jane en souriant, je me demande à qui... Je ne vois guère que le capitaine Marcenay, ajouta-t-elle en rougissant légèrement.

– Va pour le capitaine Marcenay, fit Camaret, qui manœuvra, tout en parlant, le manipulateur du Morse suivant les longues et les brèves de cet alphabet. Où est-il, ce capitaine ?

– À Tombouctou, pour le moment, je crois, dit Jane, hésitante.

– Tombouctou, répéta Camaret en continuant à faire jouer le manipulateur. Maintenant, que lui diriez-vous, au capitaine Marcenay ? Quelque chose dans ce genre, je suppose : Jane Buxton...

– Pardon, interrompit Jane, le capitaine Marcenay ne me connaît que sous le nom de Mornas.

– Cela n’a aucune importance, puisque la dépêche n’arrivera pas, mais enfin, mettons Mornas. Je télégraphierais donc : Venez au secours de Jane Mornas, prisonnière à

Blackland...

Marcel Camaret s'interrompit.

– Et, comme Blackland est inconnue du monde entier, paraît-il, j'en préciserais la situation, et j'ajouterais : latitude 15° 50' nord, longitude...

Marcel Camaret quitta brusquement son siège.

– Bon ! s'écria-t-il, Harry Killer a coupé le courant.

Ses hôtes se pressaient autour de lui, ne comprenant pas.

– Comme je vous l'ai dit, expliqua-t-il, l'énergie nous arrive d'une station hydroélectrique installée à une dizaine de kilomètres en aval. Harry Killer nous a isolés de cette station, voilà tout.

– Mais alors, dit le docteur Châtonnay, les machines vont s'arrêter.

– Elles le sont déjà, répondit Camaret.

– Et les guêpes ?

– Elles sont tombées, cela n'est pas douteux.

– Harry Killer va donc pouvoir s'en emparer, s'écria Jane Buxton.

– C'est moins sûr, répliqua l'ingénieur. Montons au sommet, et vous verrez qu'il n'en sera rien.

On gravit rapidement les étages supérieurs, et on entra dans le cycloscope. Comme précédemment, on aperçut aussitôt la face extérieure de la muraille, y compris le fossé qui la bordait et au fond duquel gisaient les guêpes immobiles.

Sur l'Esplanade, les Merry Fellows poussaient des clameurs de triomphe. Déjà ils revenaient à la charge. Plusieurs d'entre eux sautèrent dans le fossé et portèrent la main sur ces guêpes mortes, qui les terrifiaient si fort quand la vie les animait.

Mais, à peine les avaient-ils touchées, qu'ils donnèrent des signes de malaise. S'en écartant avec effroi, ils s'efforcèrent de sortir du fossé. Aucun d'eux n'eut la force d'y parvenir, et, l'un après l'autre, ils retombèrent inanimés.

– Je ne donnerais pas deux sous de leur peau,

dit froidement Marcel Camaret. Vous devez bien penser que j'avais prévu ce qui arrive, et que j'avais pris mes mesures en conséquence. En coupant le courant de la station, Harry Killer a déclenché *ipso facto* un dispositif grâce auquel des bonbonnes d'acide carbonique liquide ont déversé dans le fossé leur contenu qui est retourné immédiatement à l'état gazeux. Ce gaz, plus lourd que l'air, est resté dans le fossé, et ceux qui s'y trouvent maintenant vont inévitablement périr asphyxiés.

– Pauvres gens ! fit Jane Buxton.

– Tant pis pour eux, déclara Camaret, je ne peux rien pour les sauver. Quant à nos machines, j'avais également pris mes précautions. Depuis ce matin, on se tient prêt à substituer l'air liquide, dont j'ai fait une provision inépuisable, au courant de la station, comme agent moteur des appareils électriques. C'est fait maintenant, et voici les machines qui tournent. Les guêpes vont s'envoler de nouveau.

Les hélices des guêpes étaient, en effet, reparties dans leur giration vertigineuse, et ces

engins avaient recommencé leur ronde protectrice, tandis que reculait jusqu'au Palais la foule des Merry Fellows abandonnant ceux des leurs qui gisaient dans le fossé.

Marcel Camaret se retourna vers ses hôtes. Il paraissait nerveux, agité même, d'une manière anormale, et la lueur inquiétante qu'on avait remarquée à plusieurs reprises troublait une fois de plus son regard.

– Nous pouvons dormir tranquilles, ce me semble, dit-il, tout gonflé d'une vanité un peu ingénue.

8

Un appel dans l’espace

C’est fort tristement que le capitaine Pierre Marcenay avait quitté la mission Barsac, et plus particulièrement celle qu’il ne connaissait que sous le nom de Jane Mornas. Il s’était mis en route, pourtant, sans l’ombre d’une hésitation, et jusqu’à Ségou-Sikoro il avait doublé les étapes, comme il lui était prescrit. Avant tout, le capitaine Marcenay était un soldat, en effet, et c’est peut-être la plus grande beauté du métier militaire que cette abnégation complète de soi et cette obéissance passive qu’il impose, en vue d’un but dont, parfois, on n’a pas une claire conscience, mais au-dessus duquel on sait que plane toujours l’idée de patrie.

Quelle que fût sa hâte, cependant, il lui fallut neuf jours pour abattre les quatre cent cinquante

kilomètres qui le séparaient de Ségou-Sikoro, où il n'arriva que le 22 février, à une heure fort avancée de la soirée. Ce fut donc seulement le lendemain matin qu'il put se présenter devant le colonel Sergines, commandant la place, et lui remettre l'ordre du colonel Saint-Auban.

Le colonel Sergines lut cet ordre trois fois de suite avec un étonnement croissant. Il paraissait n'y rien comprendre.

– Quelle drôle de combinaison !... dit-il enfin. Aller chercher des hommes à Sikasso pour les envoyer à Tombouctou !... C'est inimaginable !...

– Vous n'étiez donc pas avisé de notre passage, mon colonel ? demanda le capitaine Marcenay.

– Nullement.

– Le lieutenant qui m'a remis cet ordre, expliqua le capitaine, m'a dit que des troubles avaient éclaté à Tombouctou, et que les Touaregs Aouelimmiden s'agitaient d'une manière menaçante.

– C'est la première nouvelle, déclara le

colonel. Hier encore, le capitaine Peyrolles... Vous le connaissez peut-être ?

– Oui, mon colonel. Nous avons servi dans le même régiment, il y a deux ans.

– Eh bien ! il est passé ici, Peyrolles, en allant de Tombouctou à Dakar. Il n'est parti qu'hier, et ne nous a rien dit de tout cela.

Le capitaine Marcenay ne put que décliner, du geste, toute responsabilité.

– Vous avez raison, capitaine, dit le colonel Sergines. Nous n'avons pas à discuter. L'ordre est là, il n'y a qu'à s'y conformer. Mais, du diable si je sais quand vous pourrez partir, par exemple !

On eut beaucoup de peine, en effet à préparer cette expédition imprévue. Plus de huit jours furent employés à loger les chevaux, qu'on avait ordre de laisser à Ségou-Sikoro, et à réunir le matériel nécessaire au transport, et des vivres en quantité suffisante. Ce fut seulement le 2 mars que le capitaine Marcenay put s'embarquer et commencer à descendre le Niger.

Le voyage, souvent contrarié par les basses eaux dans ces derniers mois de la saison sèche, exigea à son tour deux longues semaines, et l'ancienne escorte de la mission Barsac ne débarqua finalement que le 17 mars à Kabara, port de Tombouctou, dont le séparent une quinzaine de kilomètres.

Lorsque le capitaine Marcenay se présenta au colonel Allègre qui commandait la place, cet officier supérieur fit montre de la même surprise que son collègue de Ségou-Sikoro. Il lui affirma qu'aucun trouble n'avait été constaté dans la région, qu'il n'avait jamais demandé de renfort, et il déclara ne pas s'expliquer pourquoi le colonel Saint-Auban lui envoyait, sans le prévenir, cent hommes dont il n'avait aucun besoin.

Cela commençait à devenir singulier, et le capitaine Marcenay en arrivait à se demander s'il n'avait pas été joué par un habile faussaire. Mais pourquoi ? Dans quel but ? La réponse s'imposait. Si inexplicable que parût un tel projet, le faussaire, s'il existait, ne pouvait en avoir eu

d’autre que la destruction de la mission Barsac désarmée. Logiquement amené à cette conclusion, le capitaine Marcenay éprouvait de cruelles angoisses, en pensant à la grave responsabilité qu’il encourrait dans ce cas, et aux dangers qui eussent alors menacé M^lle^ Mornas, dont le souvenir emplissait son esprit et son cœur.

Ses craintes étaient d’autant plus vives que, pas plus à Tombouctou qu’à Ségou-Sikoro, il n’avait pu recueillir le moindre renseignement sur le lieutenant Lacour. Personne ne le connaissait. Bien plus ! personne n’avait jamais entendu parler d’un corps de volontaires soudanais, bien que cette expression fût employée par le colonel Saint-Auban lui-même.

Toutefois, l’ordre du colonel ayant, après vérification minutieuse, tous les caractères matériels de l’authenticité, cet ordre devait être tenu pour bon et valable, jusqu’à preuve du contraire. Un logement fut donc assuré au capitaine Marcenay et à ses hommes, et, dès que l’occasion s’en présenta, l’ordre du colonel Saint-Auban fut envoyé à son auteur, qui, seul, pouvait

dire s’il était ou non apocryphe.

Mais, de Tombouctou à Bamako, il faut compter mille kilomètres, tant à la montée qu’à la descente. Il s’écoulerait donc beaucoup de temps avant qu’on reçût la réponse du colonel.

Ce temps, le capitaine Marcenay, désœuvré, sans fonctions précises, et surtout dévoré d’inquiétudes, allait le trouver bien long. Fort heureusement, dans les derniers jours de mars, une distraction lui arriva dans la personne du capitaine Perrigny, un de ses camarades de Saint-Cyr, avec lequel il n’avait jamais cessé d’entretenir d’intimes relations. Les deux amis furent très heureux de se revoir, et le temps, depuis ce moment, passa plus rapidement pour le capitaine Marcenay.

Mis au courant des soucis de son camarade, Perrigny rassura celui-ci. La fabrication d’un ordre faux, assez bien imité pour que tout le monde s’y fût trompé, lui parut tenir du roman. À son avis, il était plus raisonnable d’admettre que le lieutenant Lacour, mal renseigné sur les véritables mobiles de la décision du colonel, en

avait donné une raison inexacte. Quant à la surprise du colonel Allègre, elle pouvait s'expliquer très simplement. Dans cette région à peine organisée, il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'ordre le concernant se fût égaré.

Le capitaine Perrigny, qui devait séjourner deux ans à Tombouctou, amenait avec lui d'assez nombreux colis, que son ami l'aida à déballer. Plusieurs d'entre eux étaient plutôt des instruments de laboratoire que des bagages proprement dits. S'il n'eût porté l'uniforme, Perrigny eût été classé, en effet, parmi les savants. Passionné de science, il se tenait au courant de toutes les questions à l'ordre du jour, et particulièrement de celles se rattachant, de près ou de loin, à l'électricité. Dans leur association, Perrigny représentait l'étude, et Marcenay l'action. Cette différence de leurs penchants était même pour eux le fréquent prétexte de disputes amicales. Couramment, ils se traitaient en riant, l'un, de « vieux rat de bibliothèque », l'autre, de « vil traîneur de sabre », bien certains, au fond, que l'activité de Marcenay ne l'empêchait pas d'être un homme cultivé et instruit, et que la

science de Perrigny n'empêchait pas davantage ce dernier d'être un excellent et brave officier.

Quelques jours après l'arrivée de son ami, le capitaine Marcenay trouva celui-ci en train d'achever de monter, à la suite de plusieurs autres, un nouvel appareil dans la cour de la maison où il avait fixé ses pénates.

– Tu tombes à pic, lui cria Perrigny, dès qu'il l'aperçut. Je vais te montrer quelque chose d'intéressant.

– Cela ? demanda Marcenay, en indiquant l'appareil, composé de deux piles électriques, d'électroaimants, d'un petit tube de verre contenant de la grenaille métallique, et surmonté d'une tige de cuivre haute de plusieurs mètres.

– Cela même, répondit Perrigny. Ce bibelot, tel que tu le vois, est une vraie trouvaille de sorcellerie. C'est tout simplement un poste récepteur de télégraphie, mais, tu m'entends bien, de télégraphie sans fil.

– Il y a quelques années qu'on en parle, dit Marcenay intéressé. Le problème serait-il donc

résolu ?

– Et comment ! s'écria Perrigny. Oui, deux hommes se sont rencontrés sur notre boule terraquée, au même instant de son histoire. L'un, un Italien, du nom de Marconi, a trouvé le moyen d'émettre dans l'espace les ondes dites *hertziennes*... Connaîtrais-tu ça, par hasard, soldateste effrénée ?

– Oui, oui, fit Marcenay. Je l'ai appris au collège. D'ailleurs, on parlait déjà de Marconi quand j'étais en France. Mais l'autre inventeur à qui tu faisais allusion ?

– C'est un Français, le physicien Branly. Lui, il a trouvé le récepteur, une petite merveille d'ingénieuse simplicité.

– Et l'appareil que je vois là ?

– Est précisément le récepteur, dont tu vas comprendre le principe en un clin d'œil. M. Branly a observé que, si la limaille de fer était naturellement mauvaise conductrice de l'électricité, elle devenait bonne conductrice quand elle était influencée par une onde

hertzienne, l'effet de cette onde étant de douer les grains de la limaille d'une attraction réciproque et d'augmenter leur cohésion. Ceci posé, tu vois ce petit tube ?

– Je le vois.

– C'est un cohéreur, ou détecteur d'ondes, comme tu voudras. Ce tube contenant de la limaille de fer est intercalé dans le circuit d'une pile ordinaire que j'ai l'honneur de te présenter. Le tube, étant mauvais conducteur, interrompt, par conséquent, le circuit, et le courant de la pile ne passe pas. C'est compris ?

– Oui, après.

– Or, vienne une onde hertzienne, elle sera captée par cette tige de cuivre, qui s'appelle une antenne. Aussitôt, le tube, qui est en connexion avec elle, deviendra conducteur, le circuit de la pile sera fermé et le courant passera. Tu comprends toujours, buveur de sang ?

– Oui, vieux savant à lunettes. Continue.

– Alors intervient le narrateur ici présent. Grâce à un dispositif de mon invention

personnelle, combiné avec la découverte de Branly, ce courant mettra en action un récepteur Morse, dont la bande en papier se déroulera imprimée à la manière ordinaire. Mais, simultanément, ce petit marteau que tu vois heurtera le cohéreur, dont les grains seront séparés par le choc, et qui reprendra, par conséquent, sa résistance habituelle. Le courant de la pile ne passera plus, et le récepteur Morse cessera d'imprimer. On aura donc ainsi obtenu un unique point sur la bande de papier, me diras-tu ? En effet, mais la même succession de phénomènes se reproduira immédiatement, tant que l'antenne continuera à recueillir des ondes. Quand celles-ci viendront à cesser, rien ne s'imprimera plus sur la bande de papier du Morse, jusqu'au passage des ondes suivantes. On obtiendra finalement, par ce procédé, une série de points réunis par groupes inégaux, représentant les longues et les brèves de l'alphabet Morse, qu'un télégraphiste lit aussi aisément que l'écriture ordinaire.

– Toi, par exemple ?

– Moi, par exemple.

– Et pourquoi as-tu apporté cet instrument, extraordinaire je le reconnais, dans ces contrées barbares ?

– Lui et son frère, le producteur d'ondes, c'est-à-dire le transmetteur, dont je commencerai dès demain le montage. Parce que cette question de la télégraphie sans fil me passionne. Je veux être le premier à l'installer au Soudan. C'est pourquoi j'ai apporté ici ces deux appareils, dont les semblables, encore fort rares, du reste, de par le monde, n'existent pas en Afrique, je te le garantis. Songe donc ! Si l'on pouvait communiquer directement avec Bamako !... Avec Saint-Louis, peut-être !...

– Oh ! avec Saint-Louis !... C'est un peu loin.

– Pas du tout, protesta Perrigny. On a déjà correspondu à de très grandes distances.

– Pas possible !

– Très possible, soudard, et, moi, je compte faire mieux encore. Incessamment, je commencerai, le long du Niger, une série

d’expériences...

Le capitaine Perrigny s’arrêta tout à coup. Ses yeux écarquillés, sa bouche entrouverte exprimaient une stupéfaction profonde. Du côté de l’appareil Branly, un petit bruit sec venait de se faire entendre, que son oreille exercée avait bien reconnu.

– Qu’est-ce que tu as ? demanda Marcenay étonné.

Son ami dut faire un effort pour lui répondre. La surprise l’étranglait littéralement.

– Il marche ! balbutia-t-il enfin en désignant l’appareil.

– Comment ! il marche, se récria ironiquement le capitaine Marcenay. Tu rêves, futur membre de l’Institut. Puisque ton appareil est le seul qui existe en Afrique, il ne peut pas marcher, ainsi que tu t’exprimes avec tant d’élégance. Il se sera détraqué, voilà tout.

Sans répondre, le capitaine Perrigny courut au récepteur.

– Détraqué !... protesta-t-il en proie à une

violente surexcitation. Il est si peu détraqué que je lis clairement sur la bande : capi... taine... capitaine Mar... capitaine Marcenay !

– Mon nom ! railla celui-ci. Je crains fort, mon vieux, que tu ne te paies ma tête, comme on dit.

– Ton nom ! affirma Perrigny, avec une émotion si évidemment sincère que son camarade en fut frappé.

L'appareil s'était arrêté, et demeurait maintenant muet sous les yeux des deux officiers qui ne le quittaient pas du regard. Mais bientôt le tic-tac significatif se fit de nouveau entendre.

– Le voilà qui repart !... s'exclama Perrigny, en se penchant sur la bande. Bon ! ton adresse, maintenant : Tombouctou.

– Tombouctou !... répéta machinalement Marcenay, tremblant à son tour d'une sorte d'émotion mystérieuse.

L'appareil s'était arrêté une seconde fois, puis, après une courte interruption, la bande imprimée recommença à se dérouler, pour s'immobiliser encore au bout de quelques instants.

– Jane Buxton, lut Perrigny.

– Connais pas, déclara Marcenay, qui poussa, sans trop savoir pourquoi, un soupir de soulagement. C'est une farce que quelqu'un nous fait.

– Une farce ? répéta Perrigny, songeur. Comment cela se pourrait-il ?... Ah ! voilà que ça recommence !...

Et, penché sur la bande, il lut, épelant les mots, à mesure qu'ils se révélaient à lui :

– Venez... au... se... cours... de... Jane... Mor... nas...

– Jane Mornas ! s'écria le capitaine Marcenay, qui, suffoquant tout à coup, dut dégrafer le col de sa vareuse.

– Tais-toi, commanda Perrigny. Pri... son... nière... à Black... land...

Pour la quatrième fois, le tic-tac s'interrompit. Perrigny se redressa et regarda son camarade. Celui-ci était livide.

– Qu'as-tu ? demanda-t-il affectueusement.

– Je t’expliquerai... répondit péniblement Marcenay. Mais Blackland, où prends-tu Blackland ?

Perrigny n’eut pas le temps de répondre. L’appareil fonctionnait de nouveau. Il lut :

– La... ti... tude... Quinze... de... grés... Cin... quante... mi... nutes... nord... Lon... gi... tude...

Penchés sur l’instrument devenu soudain silencieux, les deux officiers attendirent en vain pendant quelques minutes. Cette fois, l’arrêt était définitif, et le récepteur Morse demeura muet.

Le capitaine Perrigny murmura, tout songeur :

– Voilà qui est un peu fort de café, comme dit l’autre !... Il y aurait donc un second amateur de télégraphie sans fil dans ce pays perdu ?... Et quelqu’un qui te connaît, mon cher, ajouta-t-il, en se tournant vers son ami.

Il remarqua aussitôt l’altération de son visage.

– Qu’est-ce que tu as ? lui demanda-t-il. Tu es tout pâle.

En quelques mots rapides, le capitaine Marcenay expliqua à son camarade la cause de

son trouble. S'il avait été surpris, quand il avait su que son propre nom figurait sur la bande télégraphique, sa surprise était devenue de l'émotion, et une émotion profonde, quand Perrigny avait prononcé celui de Jane Mornas. Il connaissait Jane Mornas, il l'aimait, et, bien qu'aucune parole n'eût été prononcée entre eux, il espérait fermement qu'elle serait un jour sa femme.

Marcenay rappela les craintes qui le tenaillaient depuis qu'il avait tant de raisons de croire faux l'ordre du colonel Saint-Auban. Le mystérieux message qui lui arrivait aujourd'hui de l'espace ne les confirmait que trop. Jane Mornas était en danger.

– Et c'est à moi qu'elle demande du secours ! conclut-il, avec une angoisse où se mêlait quand même un peu de joie.

– Eh bien ! c'est très simple, répondit Perrigny. Il faut le lui donner, ce secours qu'elle te demande.

– Cela va de soi ! s'écria Marcenay, que la perspective de l'action faisait renaître, mais

comment ?

– Nous allons examiner cela, dit Perrigny. Tirons d'abord des faits que nous connaissons leurs conclusions logiques. Elles sont, d'après moi, rassurantes.

– Tu trouves ?... répliqua amèrement Marcenay.

– Je trouve. *Primo,* M^lle^ Mornas n'est pas toute seule, car elle ne possède pas, que tu saches, d'appareil de télégraphie sans fil. Sans parler des compagnons avec lesquels tu l'as laissée, elle a donc au moins un protecteur, celui qui possède cet appareil. Et celui-là est un lapin, tu peux m'en croire.

Marcenay ayant approuvé de la tête, Perrigny continua :

– *Secundo,* M^lle^ Mornas n'est pas exposée à un péril pressant. Elle te télégraphie à Tombouctou. C'est qu'elle présume que tu y es, c'est-à-dire qu'elle sait très bien que tu n'es pas de l'autre côté de la porte et qu'il te faudra un certain temps pour te rendre à son appel. Puisque, cependant,

elle te télégraphie quand même, c'est qu'elle estime que ce n'est pas inutile. Donc, si un danger la menace, ce danger n'a rien d'imminent.

– Où veux-tu en venir ? demanda nerveusement Marcenay.

– À ceci, qu'il y a lieu de te calmer, d'avoir bon espoir dans la fin de cette aventure... et d'aller de ce pas trouver le colonel, pour lui demander d'organiser une expédition qui délivrera M. le député Barsac et M^lle^ Mornas par-dessus le marché.

Les deux capitaines se rendirent sur-le-champ près du colonel Allègre, auquel ils exposèrent l'événement prodigieux dont ils venaient d'être les témoins. Ils mirent sous ses yeux la bande imprimée par le récepteur Morse, que Perrigny traduisit en langage clair.

– Il n'est pas question de M. Barsac là-dedans, fit observer le colonel.

– Non, répondit Perrigny, mais comme M^lle^ Mornas était avec lui...

– Qui vous dit qu'elle ne l'a pas quitté ?

objecta le colonel. Je connais parfaitement l'itinéraire de la mission Barsac, et je peux vous garantir qu'il ne s'élève pas si haut, en latitude. Cette mission doit passer par Ouagadougou, qui est sensiblement sur le douzième degré, et aboutir à Saye, qui est au treizième. Cette dépêche mystérieuse parle de quinze degrés cinquante, de seize degrés, autant dire.

Cette remarque réveilla les souvenirs de Marcenay.

– Vous avez raison, mon colonel, dit-il. Il peut se faire, en effet, que M^lle^ Mornas ait quitté la mission Barsac. Je me souviens qu'elle devait s'en séparer, deux ou trois cents kilomètres après Sikasso, pour remonter seule dans le Nord, avec l'intention d'atteindre le Niger à Gao.

– Ceci change la face des choses, dit le colonel, soucieux. Pour dégager M. Barsac, député, délégué officiel de la France, une expédition se comprendrait, tandis que pour M^lle^ Mornas, simple particulière...

– Cependant, fit observer vivement Marcenay, si l'ordre dont j'étais porteur est faux, comme

tout nous incite à le croire, M. Barsac a nécessairement été victime du gredin qui s'est substitué à moi.

– Peut-être... peut-être, concéda dubitativement le colonel. En tout cas, pour avoir une opinion sur ce point, il faut attendre la réponse de Bamako.

– C'est désespérant, s'écria Marcenay accablé. Nous ne pouvons cependant laisser périr cette pauvre enfant, qui m'appelle à son secours.

– Il n'est pas question de périr, objecta le colonel qui, lui du moins, avait tout son calme. Cette demoiselle dit seulement qu'elle est prisonnière, rien de plus... Et, d'ailleurs, où iriez-vous à son secours ? Quel est ce Blackland dont elle parle ?

– Elle en donne la latitude.

– Mais pas la longitude. Or vous avez quitté M^lle^ Mornas après Sikasso. Elle n'est pas revenue dans l'Ouest, je suppose. Le seizième degré traverse d'abord le Macina, puis franchit le Niger, et s'enfonce dans une région désertique

absolument inconnue. Blackland ne pouvait être dans le Macina, sans quoi nous connaîtrions cette ville, c'est donc en plein désert qu'il conviendrait de la chercher.

– Eh bien ! mon colonel ?... balbutia Marcenay.

– Eh bien ! capitaine, je ne vois guère la possibilité d'envoyer une colonne dans cette direction, ce qui reviendrait à risquer la vie de cent ou deux cents hommes pour sauver la vie d'une seule personne.

– Pourquoi deux cents hommes ? demanda Marcenay, qui sentait s'évanouir son espoir. Peut-être suffirait-il de beaucoup moins.

– Je ne le pense pas, capitaine. Vous n'ignorez pas plus que moi les bruits qui courent le long du Niger. Les Noirs prétendent qu'il s'est fondé quelque part, sans que personne puisse dire exactement où, un empire indigène dont la réputation ne serait pas des meilleures. Ce nom de Blackland étant tout à fait inconnu, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'il fût celui de la capitale ou d'une des villes de l'empire en

question, et la latitude donnée rend encore l'hypothèse plus plausible, puisqu'elle correspond à la seule région où une puissance aurait pu se fonder sans être aussitôt connue de tout le monde. Enfin, n'êtes-vous pas frappé par la consonance anglaise de ce mot : Blackland ?... Le Sokoto, colonie anglaise, n'est pas si éloigné de son emplacement supposé... Il peut y avoir là une autre difficulté, non des moins épineuses... Bref ! dans ces conditions, je pense qu'il serait imprudent de s'aventurer dans une région totalement inexplorée, sans disposer de forces suffisantes pour faire face à toutes les éventualités.

– Alors, mon colonel, vous refusez ? insista Marcenay.

– Avec regret, mais je refuse, répondit le colonel Allègre.

Le capitaine Marcenay insista encore. Il raconta à son chef, comme il l'avait raconté à son camarade, quels liens l'unissaient à M^lle^ Mornas. Ce fut en vain. Il fit aussi vainement valoir qu'il avait amené avec lui cent hommes dont on

pouvait se priver, puisqu'on ne comptait pas sur eux. Le colonel Allègre ne se laissa pas ébranler.

– Je suis désolé, profondément désolé, capitaine, mais j'ai le devoir de vous répondre négativement. Que vos hommes ne me soient pas nécessaires, c'est possible, mais ce sont des hommes, et je n'ai pas le droit de risquer leur existence à la légère. Au surplus, rien ne presse. Attendons une nouvelle communication de M^lle^ Mornas. Puisqu'elle a télégraphié une première fois, il est probable qu'elle télégraphiera encore.

– Et si elle ne le peut pas, s'écria Marcenay avec désespoir, comme tendrait à le faire croire la brusque interruption de sa dépêche ?

Le colonel fit comprendre du geste que cette éventualité serait infiniment regrettable, mais qu'elle ne saurait modifier sa décision.

– Alors, j'irai seul, déclara fermement Marcenay.

– Seul ?... répéta le colonel.

– Oui, mon colonel. Je vous demanderai un

congé que vous ne me refuserez pas...

– Que je vous refuserai, au contraire, répliqua le colonel. Croyez-vous que je vous donnerai les moyens d'aller vous jeter dans une aventure d'où vous ne reviendriez pas ?

– Dans ce cas, mon colonel, je vous prierai d'avoir la bonté d'accepter ma démission.

– Votre démission !...

– Oui, mon colonel, dit Marcenay avec calme.

Le colonel Allègre ne répondit pas tout de suite. Il regarda son subordonné, et comprit que celui-ci n'était pas dans son état normal.

– Vous savez bien, capitaine, lui dit-il paternellement, que votre démission devrait suivre la voie hiérarchique, et je n'ai pas qualité pour l'accepter. En tout cas, c'est une chose qui demande réflexion. Laissez passer la nuit là-dessus, et revenez me trouver demain. Nous en causerons.

Exécutant correctement le salut militaire, les deux officiers se retirèrent. Perrigny accompagna son camarade en lui prodiguant tous les

réconforts qu'il put imaginer. Mais le malheureux ne l'entendait même pas.

Quand le capitaine Marcenay fut arrivé devant sa porte, il prit congé de son ami et se verrouilla chez lui. Seul enfin, il se jeta sur son lit et, à bout de courage, n'en pouvant plus, il éclata en sanglots.

9

Un désastre

L’interruption du courant de la station hydroélectrique ne dura pas longtemps. Supprimé le 9 avril, vers midi, le courant était rendu dès le lendemain matin.

C’est qu’en effet Harry Killer était la première victime de cette manœuvre, qu’il avait d’abord crue fort habile. S’il ne fournissait plus à l’Usine l’énergie dont elle avait besoin, celle-ci ne lui rendait plus, en revanche, aucun des services qu’il en recevait d’ordinaire.

Les machines agricoles, privées des ondes qui leur donnaient la vie, s’étaient arrêtées subitement.

Les pompes électriques qui puisaient l’eau dans la rivière pour la refouler dans deux

réservoirs, l'un situé dans l'Usine même, d'où elle se rendait dans un autre placé au-dessus de la caserne de la Garde noire, avaient également cessé de fonctionner. En deux jours, ce second réservoir, d'où l'eau était distribuée partout, serait épuisé, et Blackland manquerait d'eau.

Enfin, quand la nuit fut venue, on avait été privé de lumière électrique, et, comme on ne possédait aucun autre moyen d'éclairage, toute la ville fut plongée dans l'obscurité, ce dont Harry Killer enrageait d'autant plus qu'il voyait, pendant ce temps, l'Usine illuminée et défendue par les feux de ses puissants projecteurs.

Comprenant que la partie n'était pas égale, le despote s'était résigné à rendre, dès l'aube du 10 avril, le courant qu'il avait supprimé le jour précédent. En même temps, il appela au téléphone Marcel Camaret, qui se trouvait précisément alors dans son cabinet de travail avec ceux qu'il avait accepté de protéger. On entendit l'ingénieur répondre, comme la veille, les « oui », les « non », les « bon ! », qui sont monnaie courante de ces sortes de conversation dont une

moitié reste forcément inconnue des auditeurs, et, comme la veille, celui-ci se mit à rire, en interrompant brusquement le dialogue.

D'après le résumé qu'il en donna, Harry Killer et lui avaient conclu un accord. Il était convenu que le premier rétablirait le courant de la station hydroélectrique, et que l'Usine assurerait, de son côté, comme d'habitude, les services généraux de Blackland. Cet accord, d'ailleurs, ne modifiait en rien le surplus de la situation, qui ne laissait pas d'être fort singulière. La paix était limitée au contrat intervenu. Pour le reste, c'était toujours la guerre. Harry Killer persistait notamment à réclamer les prisonniers, et Marcel Camaret à refuser de les livrer.

À la fin de la conversation, Harry Killer avait demandé à l'ingénieur de lui fournir l'air liquide nécessaire à la marche des planeurs. Chaque fois que ceux-ci revenaient de voyage, leurs réservoirs étaient, en effet, déposés à l'Usine, qui les remplissait à nouveau. Harry Killer n'en possédait donc pas une goutte, ce qui rendait inutilisables ses quarante machines volantes.

Sur ce point, Marcel Camaret, soucieux, et de ménager sa réserve de force motrice, et de ne pas fournir à l'ennemi des armes aussi puissantes, avait refusé net. De là, violente colère du despote, qui avait juré de le réduire par la famine. C'est alors que l'ingénieur avait raccroché le téléphone, en riant de cette menace aussi vaine à ses yeux que les précédentes.

Ses auditeurs la prirent, au contraire, fort au sérieux. Si l'Usine paraissait réellement inexpugnable, en raison des armes défensives imaginées par Camaret, celui-ci semblait beaucoup moins riche en armes offensives, et encore ne voulait-il à aucun prix se servir de celles qu'il possédait. Dans ces conditions, la situation pouvait se prolonger indéfiniment, et, dès lors, un jour viendrait où la faim obligerait l'Usine à capituler.

Camaret, à qui Barsac soumit cette réflexion, haussa les épaules.

– Nous avons des vivres pour longtemps, assura-t-il.

– Pour combien de temps ? insista Barsac.

Camaret eut un geste évasif.

– Je ne sais pas exactement. Quinze jours, peut-être trois semaines. Cela n'a aucune importance, puisque, dans quarante-huit heures, nous aurons terminé un planeur que nous avons en construction. Dès à présent, je vous invite aux essais, que nous ferons de nuit, afin de ne pas être aperçus du Palais, et qui auront lieu après-demain, 12 avril, à quatre heures du matin.

C'était là une heureuse nouvelle, à laquelle les prisonniers étaient loin de s'attendre. La possession de ce planeur améliorait certainement leur situation dans une large mesure. Apporterait-il, cependant, le salut ?

– Il y a plus de cent personnes dans l'Usine, fit remarquer Barsac. Si puissant soit-il, votre planeur ne pourra emmener tout le monde.

– Il portera seulement dix personnes, répondit Camaret, non compris le conducteur, ce qui n'est déjà pas mal.

– Certes ! approuva Barsac, et pourtant c'est encore insuffisant pour nous tirer d'affaire.

– Nullement, répliqua Camaret. D'ici Saye, il y a environ trois cent cinquante kilomètres à vol d'oiseau, et sept cents d'ici Tombouctou, qui serait peut-être préférable. Comme on ne voyagerait que pendant la nuit, afin d'éviter les torpilles, le planeur pourrait faire, en vingt-quatre heures, trois voyages à Saye ou deux à Tombouctou. Les cent cinquante personnes auxquelles j'évalue approximativement la population de l'Usine, femmes et enfants compris, seraient donc délivrées en cinq jours dans le premier cas, et en moins de huit, dans le second.

L'énoncé de ce plan, très réalisable, en effet, atténua les craintes que les menaces d'Harry Killer avaient fait naître, et l'on attendit impatiemment de pouvoir le mettre à exécution.

Les deux jours qu'il leur fallait attendre parurent interminables aux assiégés. Ils occupèrent le temps de leur mieux, et, le plus souvent, en promenades dans le jardin, à l'abri du mur qui les dissimulait à la vue du Palais. M. Poncin, en particulier, y restait du matin au

soir. Constamment penché sur les diverses plantes qui le garnissaient, il procédait à des mesures qu'il lisait à la loupe, à de minutieuses pesées à l'aide d'une petite balance de précision.

– Que diable faites-vous là ? lui demanda Florence, qui le surprit livré à cette occupation.

– Mon métier, monsieur Florence, répondit M. Poncin, non sans importance.

– De la statistique ? interrogea Florence étonné.

– Pas autre chose. Je suis en train d'établir, tout simplement, le nombre d'habitants que pourrait nourrir la boucle du Niger.

– Ah ! ah ! toujours la boucle, dit Amédée Florence, qui ne paraissait pas apprécier bien vivement les travaux de son interlocuteur. Ici, pourtant, nous n'y sommes plus, dans cette fameuse boucle, ce me semble.

– Il n'est pas défendu de procéder par analogie, professa doctoralement M. Poncin.

– « Courtisans ! attablés dans la splendide orgie ! » prononça une voix derrière eux.

À ce vers des *Châtiments* amenés par la rime, Amédée Florence reconnut le docteur Châtonnay. C'était bien lui, en effet.

– Que faites-vous là ? demanda l'excellent homme, achevant ainsi son apostrophe.

– M. Poncin m'expose ses méthodes de statistique, répondit Florence d'un ton sérieux. Continuez donc, M. Poncin, je vous prie.

– C'est fort simple, expliqua celui-ci. Voici un pied d'épinard, il occupe un décimètre carré. Un peu plus loin, voici un chou-fleur ; il occupe quatre décimètres carrés. J'ai mesuré cent plantes choisies au hasard, et j'ai fait la moyenne des surfaces occupées par elles. J'ai également mesuré leur pousse quotidienne. Cette salade, par exemple, elle a augmenté exactement de quatre grammes neuf cent vingt-sept milligrammes depuis hier. Bref ! j'ai reconnu, ma-thé-ma-ti-que-ment reconnu, que l'accroissement journalier moyen s'élevait à vingt-deux milligrammes par centimètre carré.

– Très curieux, déclara sans broncher le docteur Châtonnay.

– N’est-ce pas ? Ces questions scientifiques sont toujours très intéressantes, dit M. Poncin qui se rengorgea. La boucle du Niger comptant cinq cent quarante-six trillions de centimètres carrés, sa production sera donc, quotidiennement, de douze millions douze mille tonnes et annuellement de un milliard cent quarante-quatre millions trois cent quatre-vingt mille tonnes.

– « Je ne puis vous celer que ce calcul m’étonne », chantonna le docteur, en parodiant un vers de Corneille que l’assonance lui remettait en mémoire.

– Sachant la quantité de nourriture nécessaire pour assurer la vie d’un seul homme, il sera facile d’en déduire la population qui peut subsister dans la boucle du Niger, conclut M. Poncin avec aplomb. Tels sont les services que la science est capable de rendre, et ainsi notre temps de détention ne sera pas entièrement perdu.

– Grâce à vous, monsieur Poncin, déclarèrent à l’unisson Amédée Florence et le docteur, qui laissèrent le statisticien à ses savantes déductions.

Heure par heure, la journée du 10, puis celle

du 11, s'écoulèrent.

Un incident, d'ailleurs sans gravité, interrompit la monotonie de cette dernière. Vers cinq heures de l'après-midi, on informa Camaret que la pompe refoulant l'eau de la rivière dans le réservoir ne fonctionnait plus.

Vérification faite, l'ingénieur reconnut que la nouvelle était exacte. La pompe était affolée, comme si elle eût tourné à vide, sans avoir à vaincre aucune résistance. Sur son ordre, on procéda au démontage du piston, dont les garnitures, probablement endommagées, ne devaient plus s'appliquer exactement sur la paroi du cylindre. Il ne s'agissait, en somme, que d'une réparation insignifiante, qui serait achevée en moins de quarante-huit heures.

Avant l'aube du lendemain, se termina enfin cette attente énervante. Ainsi qu'on peut le croire, personne ne manqua au rendez-vous, malgré l'heure matinale fixée par Marcel Camaret. De son côté, celui-ci avait tenu sa promesse. Quand on arriva dans le jardin, où l'essai devait avoir lieu, le planeur y était déjà transporté par les

ouvriers qui l'avaient construit.

L'ingénieur monta sur la plate-forme, et mit le moteur en marche. Quelques minutes s'écoulèrent, trop lentement au gré des spectateurs, qui redoutaient une déception toujours possible. Ils furent bientôt rassurés. L'appareil s'enleva tout à coup sans effort, puis, déployant ses ailes, il glissa sur les couches d'air et revint se poser juste à l'endroit d'où il était parti. Marcel Camaret, emmenant cette fois dix hommes avec lui, s'éleva de nouveau, et, à trois reprises, accomplit le tour entier du jardin. L'expérience était concluante.

– Ce soir, à neuf heures, le premier départ, annonça-t-il en descendant de la plate-forme.

Alors, tout fut oublié, le siège, la captivité, ces jours d'inquiétude et d'ennui. Dans quelques heures, ce cauchemar serait fini. On serait libre. On se congratulait, on se félicitait réciproquement, pendant que les mécaniciens rentraient le planeur dans sa remise, d'où il sortirait, la nuit venue, pour s'envoler vers Tombouctou.

L’évacuation de l’Usine devant exiger plusieurs jours, les travaux habituels ne furent pas interrompus. On acheva donc, notamment, pendant cette journée du 12 avril, le démontage de la pompe. Quand il fut terminé, force fut de constater qu’elle n’avait aucune avarie. Il fallait donc chercher ailleurs la cause du trouble, et, pour l’instant, il n’y avait qu’à la remonter, travail qui fut entrepris sur-le-champ.

À huit heures et demie du soir, l’obscurité étant complète, Marcel Camaret donna enfin le signal du départ. Depuis longtemps déjà, les huit prisonniers échappés aux griffes d’Harry Killer et deux femmes d’ouvriers, qui devaient former le premier convoi, attendaient dans le jardin, d’où, sous la direction d’un conducteur éprouvé, le planeur allait s’envoler. Obéissant à l’ordre de leur chef, une dizaine de mécaniciens se dirigèrent vers la remise. Ils en ouvrirent la porte...

Ce fut à cet instant précis qu’arriva le désastre.

Au moment où la porte s’ouvrait, une formidable explosion retentit tout à coup. La

remise s’effondra comme un château de cartes. À sa place, il n’y avait plus qu’un monceau de décombres.

Après un instant de stupeur bien naturelle, on se précipita au secours des dix ouvriers. Fort heureusement, sauf l’un d’eux légèrement blessé, ils étaient indemnes, l’explosion s’étant produite avant qu’ils fussent entrés dans la remise.

Mais, bien qu’ils n’eussent pas de mort à déplorer, ce n’en était pas moins un grand malheur, un irréparable désastre même, qui atteignait les assiégés. Il n’en subsistait que des débris inutilisables.

– Rigaud, dit Camaret avec le calme qui ne le quittait jamais dans les circonstances vraiment graves, fais commencer le déblaiement. Il faut connaître la cause de cette explosion.

On attaqua l’amoncellement de ruines au point même qu’occupait le planeur. Les bras étaient nombreux, et le travail avança rapidement. Vers onze heures, cette partie du sol de la remise était à nu, et l’on y constatait l’existence d’une profonde excavation.

– De la dynamite, dit froidement Camaret. Elle n’est pas venue toute seule, je suppose.

Les taches de sang qui constellaient les décombres prouvant que l’explosion avait fait des victimes, le déblaiement fut continué avec la même ardeur. On commença bientôt, en effet, à faire de macabres trouvailles. Un peu avant minuit, ce fut la jambe déchiquetée d’un nègre. Puis, ce fut un bras violemment arraché, et enfin on découvrit la tête de ce corps mutilé.

Amédée Florence, qui, en bon reporter, suivait attentivement les travaux, reconnut sur-le-champ le lugubre trophée.

– Tchoumouki ! s’écria-t-il sans hésiter.

Il expliqua à Camaret qui était ce Tchoumouki, un traître passé du service de miss Buxton à celui d’Harry Killer. Dès lors, tout s’expliquait. Tchoumouki était évidemment, à la fois, l’auteur et la première victime de l’explosion. Restait à savoir comment il avait pénétré dans l’Usine.

Dans tous les cas, puisqu’il était entré,

d’autres pouvaient le suivre par la même voie. Il importait donc d’en ôter la velléité aux adversaires, en les frappant d’une salutaire terreur.

Dans ce but, les misérables restes de Tchoumouki furent, par ordre de Camaret, jetés par-dessus le mur, sur l’esplanade, où les gens d’Harry Killer ne pourraient manquer de les trouver. Ils apprendraient ainsi d’indubitable manière que s’introduire dans l’Usine n’était pas sans danger.

Cependant, le déblaiement continuait. Les ouvriers faisant la chaîne, les décombres s’amoncelaient dans le jardin, et une plus grande surface du sol de la remise se découvrait peu à peu.

– En voici un autre ! s’écria tout à coup l’un des travailleurs.

Marcel Camaret s’approcha. Un pied humain apparaissait, en effet, entre les pierres. En quelques instants, le corps tout entier fut mis à découvert. C’était un Blanc dans la force de l’âge, dont l’épaule avait été affreusement broyée

par la chute de la toiture.

Le docteur Châtonnay se pencha sur le blessé.

– Il vit, dit-il.

L'homme fut retiré des décombres et transporté chez Camaret, où le docteur appliquerait un premier pansement. Le lendemain, on procéderait à son interrogatoire, s'il avait la force de parler.

– Et s'il y consent, fit observer Amédée Florence.

– Je me charge de l'y faire consentir, dit Marcel Camaret entre ses dents.

Le déblaiement pouvait être considéré comme terminé. Du moins était-il assez avancé pour qu'on fût certain que personne ne se trouvait plus sous les ruines. Marcel Camaret interrompit donc le travail et envoya ses ouvriers prendre un repos bien gagné.

À leur exemple, l'ingénieur et ses hôtes s'éloignèrent du lieu du désastre et se dirigèrent, en passant par le jardin, vers leurs chambres respectives.

Mais, au bout de quelques pas, Amédée Florence s'arrêta, et s'adressant à Camaret :

– Qu'allons-nous faire, monsieur, maintenant que nous voici sans planeur ? lui demanda-t-il.

– Nous en fabriquerons un autre, répondit Camaret.

– Vous en avez les éléments ? interrogea Barsac.

– Certes.

– Combien de temps vous faudra-t-il ?

– Deux mois.

– Hum !... fit simplement Florence, qui, sans insister, se remit en marche, tout pensif.

Deux mois !... Et l'on avait quinze jours de vivres ! Pour sortir de ce dilemme, le reporter était déjà à la recherche d'une idée.

10

Une idée d'Amédée Florence

Combien différente de celle de la veille fut la matinée du 13 avril ! Hier, se croyant sûrs de toucher à la fin de leurs épreuves, les assiégés exultaient. Aujourd'hui, tout espoir envolé, ils étaient tristes et découragés.

Peu d'entre eux avaient trouvé le sommeil pendant les dernières heures de la nuit qui venait de s'écouler. Pour la plupart, ils les avaient employées à examiner sous toutes ses faces leur situation présente, sans découvrir aucun moyen d'en surmonter les difficultés.

Marcel Camaret lui-même était en défaut. Hors la construction d'un nouveau planeur, il n'imaginait rien pour sortir des embarras actuels. Mais placer son espoir dans un appareil dont la fabrication devait exiger deux longs mois, quand

on avait à peine pour quinze jours de vivres, c'était se leurrer sciemment.

Vérification faite, on reconnut que ce moyen de salut était moins réalisable encore qu'on ne le supposait. Un méticuleux inventaire des réserves et un examen attentif des produits horticoles en voie de maturité démontrèrent, en effet, qu'on disposait seulement, non pas de quinze, mais de neuf à dix jours de vivres tout au plus. Non pas même avant deux mois, mais avant le dernier jour de ce présent mois d'avril, on souffrirait donc nécessairement de la faim.

Afin de retarder autant qu'il était possible cette inévitable échéance, on résolut de se rationner immédiatement. S'ils ne pouvaient se flatter d'échapper à leur destin, ainsi, du moins, les assiégés prolongeraient-ils leur agonie.

La matinée du 13 ayant été consacrée à cet inventaire et à la mise en train du planeur que Marcel Camaret s'entêtait à construire, bien que, selon toute apparence, on ne dût en espérer aucun secours, ce fut seulement au cours de l'après-midi qu'on put s'occuper du prisonnier.

Après le déjeuner, qui fut, pour la première fois, d'une excessive frugalité, Marcel Camaret, accompagné de ses hôtes dont la subite intrusion dans sa vie menaçait de lui coûter si cher, se rendit auprès du blessé, que le docteur Châtonnay affirmait être en état de supporter un interrogatoire.

– Qui êtes-vous ? lui demande Camaret, qui, en posant cette question, sans intérêt apparent, obéissait à un plan mûrement médité.

Le blessé ayant gardé le silence, Camaret renouvela sa question sans plus de succès.

– Je dois vous prévenir, dit doucement l'ingénieur, que je vais vous contraindre à parler.

À cette menace, l'homme n'ouvrit pas davantage la bouche, et ses lèvres esquissèrent furtivement un sourire ironique. Le contraindre à parler ? Cela lui paraissait évidemment peu croyable. Et, de fait, à en juger par son aspect, on était en présence d'un individu d'une rare énergie.

Marcel Camaret haussa les épaules, puis, sans

insister, il appliqua contre les pouces et sous les pieds du récalcitrant quatre petites plaques métalliques qu'il relia aux bornes d'un tableau. Cela fait, il manœuvra un interrupteur d'un coup sec.

Aussitôt, l'homme se tordit en d'affreuses convulsions, les veines de son cou se gonflèrent à éclater, et sa figure violacée exprima une intolérable souffrance.

L'épreuve fut brève. Après quelques secondes, Camaret interrompait le courant.

– Parlerez-vous ? demanda-t-il.

Puis, l'homme demeurant muet :

– Fort bien ! dit-il. Recommençons.

Il rétablit le contact, et les mêmes phénomènes se reproduisirent avec plus de violence encore. La sueur inondait le visage du patient, dont les yeux étaient révulsés et dont la poitrine haletait comme un soufflet de forge.

– Parlerez-vous ? répéta Camaret, en coupant de nouveau le courant.

– Oui... oui... balbutia l'homme à bout de

forces.

– Parbleu !... fit Camaret, votre nom ?

– Fergus David, lui fut-il répondu.

– Ce n'est pas un nom, objecta Camaret. Ce sont deux prénoms.

– On m'appelle comme ça, à Blackland. Personne n'y connaît mon vrai nom.

– Peu importe. Quel est-il ?

– Daniel Frasne.

– Anglais.

Daniel Frasne, puisque tel était son nom, résolu maintenant à parler aussi nettement qu'il était auparavant résolu à se taire, répondait du tac au tac aux questions qui lui étaient posées.

– Mon garçon, dit d'abord Camaret, j'ai besoin d'avoir quelques renseignements. Si vous me les refusez, je recommence le petit jeu de tout à l'heure. Êtes-vous disposé à me les donner ?

– Oui, répondit le blessé.

– Tout d'abord, quelle est votre situation à Blackland ? Quel rôle y jouez-vous ?

– Conseiller.

– Conseiller ?... répéta interrogativement Camaret.

Frasne parut surpris que l'ingénieur ne comprît pas ce mot. Il expliqua néanmoins :

– On appelle comme ça ceux qui gouvernent avec Killer.

– Si je vous entends bien, vous faites donc partie du gouvernement de Blackland ?

– Oui.

Marcel Camaret parut très satisfait de la réponse. Il reprit :

– Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ?

– Depuis le commencement.

– Vous connaissiez donc Harry Killer auparavant ?

– Oui.

– Où l'aviez-vous connu ?

– À la colonne Buxton.

Jane tressaillit en entendant ces mots. Le sort

lui fournissait un nouveau témoin.

– À la colonne Buxton !... répétait cependant Camaret. Comment se fait-il que je ne vous reconnaisse pas ?

– Faut croire que j'ai changé, dit philosophiquement Frasne. J'y étais pourtant avec vous, monsieur Camaret.

Incapable d'attendre plus longtemps, Jane Buxton intervint.

– Pardon, monsieur Camaret, dit-elle, voudriez-vous me permettre de dire quelques mots à cet homme ?

Marcel Camaret ayant acquiescé, elle demanda au blessé :

– Puisque vous étiez à la colonne Buxton, vous y avez donc vu arriver Harry Killer ?

– Oui.

– Pourquoi le capitaine Buxton l'a-t-il aussi facilement accueilli ?

– Je n'en sais rien.

– Est-il exact, poursuivit Jane, que du jour où

Harry Killer fit partie de la colonne, il en fut le véritable chef ?

– Très exact, répondit Frasne, qui manifesta quelque surprise d'être interrogé sur des faits aussi anciens.

– C'est donc par les ordres d'Harry Killer seul que la colonne Buxton se livra aux actes de pillage qui motivèrent sa destruction ?

– Oui, affirma Frasne.

– Le capitaine Buxton n'y était pour rien ?

– Non.

– Vous entendez, messieurs ? dit Jane, en se retournant vers ses compagnons.

Puis, continuant la série de ses questions :

– Pour quelle raison, dit-elle, le capitaine Buxton avait-il abdiqué son autorité au profit d'Harry Killer ?

– Comment voulez-vous que je sache ça ? dit Frasne impatienté.

Il paraissait sincère. Jane estima inutile d'insister.

– Savez-vous, du moins, comment est mort le capitaine Buxton, demanda-t-elle, passant à un autre sujet.

– Mais... dans la bataille, répondit Frasne, comme si la chose allait de soi. Bien d'autres sont tombés avec lui.

Jane Buxton soupira. Ce n'était pas encore cette fois qu'elle éluciderait les quelques points restés dans l'ombre.

– Je vous remercie, monsieur, dit-elle à Camaret. J'ai terminé.

L'ingénieur reprit aussitôt son interrogatoire au point où il avait été interrompu.

– Comment s'est-on, au début, procuré les nègres qui ont bâti la ville ? demanda-t-il.

Frasne ouvrit de grands yeux. Pouvait-on lui poser une question aussi bête ! Eh quoi ! c'était pour ça qu'on l'avait, tout à l'heure, soumis à la torture !

– Pardi ! fit-il, dans les villages. Pas besoin d'être fort pour savoir ça.

– Par quel moyen ?

Frasne haussa son épaule valide.

– Cette malice !... dit-il. Comme si vous ne le saviez pas. On les prenait, quoi !

– Ah !... fit Camaret, qui baissa la tête d'un air accablé.

Il continua :

– Au début, il a fallu des machines. D'où venaient-elles ?

– Pas de la lune, bien sûr, ricana Frasne.

– Elles venaient d'Europe ?

– C'est à croire.

– Par quel moyen en arrivaient-elles ?

– Probablement que c'était pas en volant... Voyons, monsieur Camaret, en voilà des drôles de questions ! Comment vouliez-vous qu'elles viennent, ces machines ? Elles venaient dans des bateaux, ça va de soi.

– Où les débarquait-on ? continua Camaret tranquillement.

– À Cotonou.

– Mais, de Cotonou à Blackland, il y a loin. Comment les transportait-on jusqu'ici ?

– Chameaux, chevaux, bœufs, nègres, répondit laconiquement Frasne, dont la patience semblait à bout.

– Au cours de ce long voyage, il mourait un grand nombre de ces nègres, je pense ?

– Plus qu'il n'en naissait, bougonna Frasne. Je ne me suis pas amusé à les compter.

Camaret passa à un autre sujet :

– Ces machines, il fallait les payer ?

– Dame !... fit Frasne, qui trouvait les questions de plus en plus saugrenues.

– Il y a donc de l'argent à Blackland ?

– Pour sûr que ce n'est pas ça qui manque.

– D'où vient-il ?

Cette fois, Frasne perdit patience.

– Quand vous aurez fini de me faire marcher, monsieur Camaret, dit-il avec une mauvaise humeur qui n'était pas feinte, en me demandant un tas de choses que vous savez mieux que moi ?

Ce n’est pas pour des prunes que vous avez fait les planeurs. Vous savez bien que, de temps en temps, ils transportent Harry Killer et d’autres, jusqu’aux îles Bissagos où un vapeur vient les prendre et les ramène, après un petit tour en Europe, en Angleterre, le plus souvent. Ce n’est pas à vous que j’apprendrai qu’en Europe il y a des banques, des vieilles richissimes, etc., etc., enfin, un tas de gens à qui il est profitable de rendre visite... sans être invité. La visite faite, on revient, et ni vu, ni connu.

– Ces voyages-là sont fréquents ? demanda Camaret, dont la honte empourprait le visage.

Frasne eut un geste résigné.

– Enfin ! puisque ça vous amuse !... murmura-t-il. Ça dépend. Trois, quatre fois par an.

– Le dernier voyage, quand a-t-il eu lieu ?

– Le dernier ?... répondit Frasne, qui cherchait consciencieusement dans ses souvenirs. Attendez !... Dans les quatre mois, quatre mois et demi.

– Qui a-t-on visité, cette fois ?

– Je ne sais pas très bien, dit Frasne. Je n'en étais pas, de celui-là. Une banque, je crois. Mais, ce que je sais, c'est qu'on n'a jamais fait un coup pareil.

Marcel Camaret garda un instant le silence. Il était livide, maintenant, et semblait vieilli de dix ans.

– Un dernier mot, Frasne, dit-il. Combien avez-vous de nègres pour travailler dans la campagne ?

– Dans les quatre mille. Peut-être plus.

– Et les femmes ?

– Dans les quinze cents.

– On se les procure sans doute de la même manière que les premiers ?

– Non, répondit Frasne du ton le plus naturel. Maintenant qu'on a des planeurs, on les enlève avec.

– Ah !... fit Camaret.

Après une nouvelle pause, il reprit :

– Comment vous êtes-vous introduit ici ?

Avant de répondre, Frasne hésita pour la première fois. Cette question était enfin sérieuse. Autant il avait donné aisément les autres renseignements, autant il était furieux d'avoir à donner celui-ci. Il fallait bien, pourtant, s'exécuter.

– Par le réservoir, dit-il de mauvaise grâce.

– Par le réservoir ? répéta Camaret surpris.

– Oui. Avant-hier, on a fermé les vannes de la rivière, afin que vous ne puissiez plus monter l'eau, et l'on a vidé le réservoir du Palais. Celui de l'Usine s'est vidé par la même occasion, puisqu'ils communiquent par une conduite sous l'esplanade. Tchoumouki et moi, nous sommes venus par cette conduite.

Quelques heures plus tôt, l'ingénieur avait appris avec indifférence que la pompe était remontée et fonctionnait à merveille. Il comprenait pourquoi maintenant Harry Killer, impressionné par l'affreuse mort de Tchoumouki, qu'il attribuait aux défenseurs de l'Usine, avait rouvert les vannes, et l'eau arrivait comme de coutume.

– C’est bon. Je vous remercie, dit Camaret, qui, fixé sur tous les points qui l’intéressaient, se retira sans poser d’autres questions.

La journée du 13 s’acheva, celle du 14 s’écoula sans nouvel incident. L’investissement était toujours aussi rigoureux. Sur le quai d’aval et sur l’esplanade, des postes de Merry Fellows, dont les regards enfilaient de ces points les deux branches du chemin de ronde, continuaient à surveiller les abords de l’Usine, dont personne n’aurait pu sortir. Il n’y avait aucune raison pour que cette situation changeât, jusqu’au jour où la faim obligerait les assiégés à se rendre.

Telle était la très juste réflexion que ne cessait de se faire Amédée Florence. Depuis la destruction du planeur, il était à la poursuite d’un moyen de sortir d’affaire, et il enrageait de ne pas en trouver. Cependant, une idée lui vint enfin, le soir du 14 avril. Cette idée, examinée sous toutes ses faces, lui ayant paru bonne, il eut, dans la matinée du 15, de longs conciliabules avec Tongané, puis il demanda à ses amis de l’accompagner chez Camaret, à qui il désirait

faire une communication très urgente.

Depuis l'interrogatoire de Frasne, on n'avait plus revu l'ingénieur, qui s'était aussitôt retiré dans son domicile particulier et s'y était claustré. Là, dans la solitude, il s'assimilait douloureusement les notions nouvellement acquises, pris de vertige devant l'abîme que Frasne lui avait révélé.

Il connaissait la vérité tout entière. Il savait que Blackland n'avait été fondée et ne s'était maintenue que par la violence, le vol et le meurtre. Il savait que l'Europe et l'Afrique avaient été, chacune à sa manière, le théâtre des exploits d'Harry Killer et de sa bande. Il n'ignorait plus la honteuse origine de l'or si abondant dans la ville et grâce auquel son œuvre avait été réalisée. Excès et cruautés de la colonne Buxton, assassinat de son chef, hécatombe permanente des malheureux nègres enlevés à leurs villages, pillages, rapines, assassinats en Afrique et en Europe, et, pour finir, cet abominable attentat contre la pacifique mission Barsac, il connaissait tout cela.

De ces innombrables crimes, il se sentait complice. Ne l'était-il pas, en effet, malgré son innocence, lui qui avait fourni les moyens de les accomplir ? En pensant à ce qu'avait été sa vie depuis dix ans, il était envahi par une véritable terreur, et sa raison déjà chancelante fléchissait sous le choc. Par moments, il en arrivait à détester cette ville de Blackland, son œuvre pourtant, cette chair de sa chair, cet entassement de merveilles élevé par lui-même à sa propre gloire. Mais vraiment, les atrocités dont ses habitants s'étaient rendus coupables pouvaient-elles rester impunies ? Et n'était-elle pas maudite, la ville même où étaient éclos de tels crimes ?

Amédée Florence et ses compagnons trouvèrent Camaret absorbé dans ces lugubres pensées. À demi étendu dans un fauteuil, immobile, l'œil atone, il semblait accablé et sans force. Depuis deux jours qu'on ne l'avait vu, peut-être, au surplus, n'avait-il pris aucune nourriture.

Un tel interlocuteur ne pouvait convenir à Florence, qui désirait avoir en face de lui l'habile

inventeur d'autrefois. Sur son ordre, Tongané alla chercher quelques aliments qui furent servis à Camaret. Celui-ci mangea docilement, mais sans manifester l'avidité qu'eût justifiée sa longue abstinence. Après ce repas, cependant, un peu de sang revint à ses joues décolorées.

– Si je vous ai tous réunis ici, dit alors Florence, c'est qu'il m'est venu à l'idée un moyen de sortir de cette situation actuellement sans issue. À force d'y réfléchir, il m'est apparu, en effet, que nous pouvions nous assurer le concours de nombreux alliés que nous avons pour ainsi dire sous la main.

– Quels alliés ? demandèrent à la fois Barsac et le docteur Châtonnay.

– Les nègres du quartier des esclaves, répondit Amédée Florence. D'après ce que nous avons appris avant-hier, ils seraient au moins quatre mille, sans compter les femmes, qui valent bien deux hommes quand elles sont déchaînées. C'est une force qui n'est pas à dédaigner, il me semble.

– Évidemment, reconnut Barsac, mais ces nègres n'ont pas d'armes, et ils ignorent

probablement jusqu'à notre existence.

– C'est pourquoi, dit Florence, il faudrait entrer en communication avec eux et les armer.

– C'est facile à dire ! s'écria Barsac.

– Et peut-être à faire, répliqua Florence.

– Vraiment ?... fit Barsac. Sans parler de la question des armes, qui donc irait trouver ces nègres ?

– Un nègre comme eux : Tongané.

– Comment passera-t-il ? Vous savez bien que l'Usine est investie. Qu'il se montre, et il sera accueilli par une grêle de balles.

– Aussi ne s'en irait-il pas par la porte, répondit Florence. Cela d'ailleurs ne l'avancerait à rien, puisque, en face de l'Usine, ce sont les quartiers des Blancs. Or, c'est celui des Noirs qu'il lui faut atteindre. Pour cela, le seul moyen est d'agir comme il l'a déjà fait, c'est-à-dire de gagner la campagne pendant la nuit, de se mêler à la foule des Noirs, et d'entrer dans la ville confondu avec eux.

– Il passerait donc, alors, par-dessus le chemin

de ronde et par-dessus l'enceinte ? objecta Barsac.

– Ou par-dessous, répliqua Florence, qui se tourna du côté de Marcel Camaret.

Celui-ci, absorbé dans ses pensées, était resté étranger à la discussion, qu'il semblait même n'avoir pas entendue.

– Monsieur Camaret, lui demanda Florence, serait-il possible de percer, sous les murailles de l'Usine et de la ville, un tunnel qui traversait le chemin de ronde et aboutirait dans la campagne ?

– Sans aucun doute, affirma Camaret en relevant la tête.

– Combien de temps ? demanderait ce travail.

Camaret réfléchit un instant.

– Par les procédés ordinaires, il faudrait boiser, et ce serait assez long, dit-il enfin. Mais le temps serait fort abrégé par une machine que je viens d'imaginer et qui donnerait de bons résultats dans ce sol sablonneux. Pour tracer cette machine, la construire et exécuter le tunnel, quinze jours seraient nécessaires et suffisant.

– Vous pourriez donc avoir terminé pour la fin du mois ?

– Assurément, affirma Camaret.

Du moment qu'on lui proposait des problèmes à résoudre, il se retrouvait dans son élément. Son cerveau s'excitait peu à peu. Il renaissait à vue d'œil.

– Second point, monsieur Camaret, reprit Florence : ce tunnel exigerait-il le concours de tout votre personnel ?

– Il s'en faudrait de beaucoup, répondit Camaret.

– Ceux qui ne seraient pas occupés par ce travail arriveraient-ils à fabriquer trois ou quatre mille armes dans le même délai ?

– Quelles armes ? Pas des armes à feu, en tout cas.

– Des piques, des couteaux, des haches, des massues, tous les instruments perçants, coupants et contondants qui vous plairaient.

– Dans ce cas, oui, dit Camaret.

– Et ces armes, pourriez-vous les faire parvenir à jour fixe, et sans être aperçu, ni entendu des gens d'Harry Killer, aux Noirs du quartier des esclaves ?

– C'est plus difficile, dit paisiblement Camaret.

Il garda le silence quelques instants, puis il répondit de sa voix douce :

– Oui, je le pourrais, à la condition que la nuit soit obscure.

Amédée Florence poussa un soupir de soulagement.

– Alors, nous sommes sauvés ! s'écria-t-il. Vous comprenez, monsieur Camaret, Tongané filera par le tunnel, attendra dans la campagne l'arrivée des travailleurs noirs auxquels il se mêlera, et, le soir, il rentrera avec eux. Pendant la nuit, il préparera la révolte. Tous ces gens-là sont horriblement malheureux et ne demanderaient qu'à secouer le joug, s'ils avaient des armes. Du moment que nous leur en fournirons, ils n'hésiteront plus. Il faudrait vous mettre au

travail tout de suite, monsieur Camaret.

– J'y suis déjà, répondit simplement l'ingénieur, qui, pendant qu'Amédée Florence parlait, s'était installé à sa table à dessin.

Les assiégés se retirèrent très surexcités par l'heureuse perspective qu'Amédée Florence avait fait miroiter à leurs yeux. Oui, certes, son idée était bonne, et il eût été stupide de ne pas s'assurer le concours de ces milliers d'alliés naturels qui peinaient de l'autre côté de la rivière. Quant à entrer en rapport avec eux, on ne doutait plus que ce fût possible, après les affirmations de Camaret. À cet égard, celui-ci avait fait ses preuves.

Dès le lendemain, la construction du planeur fut abandonnée, et tous les ouvriers furent occupés, les uns à forger, aiguiser des armes pointues ou tranchantes, d'autres à établir la machine nouvelle imaginée par Camaret, d'autres encore à forer un tronc de rônier dans un but que personne ne connaissait, tandis que les derniers creusaient, hors de la vue du Palais, au pied de la muraille de l'Usine, un puits de grande section

qui s’approfondissait rapidement.

Le 21 avril, ce puits ayant atteint une profondeur de dix mètres, Camaret l’estimât suffisante, et le percement de la galerie horizontale fut aussitôt commencé. Pour le réaliser, l’ingénieur avait imaginé un cône d’acier long de cinq mètres, et d’un mètre trente centimètres de diamètre, sur la surface duquel alternaient des fentes et des aspérités, les unes et les autres disposées suivant un même pas hélicoïdal régulier. Un moteur électrique faisait tourner cet engin qui, pénétrant par sa pointe dans le sol friable, s’y vissait littéralement, tandis que, par les orifices ménagés à cet effet, le sable coulait à l’intérieur du cône, d’où il était constamment évacué par le puits.

Quand cette vis gigantesque aurait entièrement pénétré dans le sol, qu’elle soutiendrait en même temps, et qu’elle défendrait contre tout affaissement, il lui serait ajouté un cylindre de même diamètre, que de puissants vérins pousseraient à sa suite. Le tunnel horizontal, une fois terminé, consisterait donc en un tube

métallique long de quatre-vingts mètres environ.

Quand on en serait là, le cône perforant serait tourné de telle sorte qu'une ouverture plus grande que les autres, maintenue fermée jusqu'alors, se trouvât à sa partie supérieure, et l'on ferait passer par cette ouverture un autre cône plus petit que le premier, qu'on visserait de bas en haut, jusqu'à la surface du sol.

Pendant que ces divers travaux s'accomplissaient, c'est à peine si l'on aperçut Camaret. Il n'apparaissait, l'air sombre et absorbé, que lorsque la solution d'une difficulté quelconque rendait sa présence indispensable, et, cette difficulté résolue, il se claustrait à nouveau dans son domicile particulier, où son domestique Joko lui servait solitairement ses repas.

Le tunnel fut toutefois achevé conformément à ses prévisions.

Dès l'aube du 30 avril, les quatre-vingts mètres de tubage horizontal étaient terminés. On procéda sans tarder à l'installation du petit cône destiné à forer le puits de sortie, cette dernière opération devant nécessairement être achevée

avant le lever du jour.

Il était temps. Depuis le 27 avril, c'est-à-dire depuis trois jours, les vivres commençaient à manquer, et les rations, déjà insuffisantes, étaient réduites à presque rien.

La bonne humeur, ou seulement le calme devant les difficultés de la vie, s'accommode mal d'ordinaire d'estomacs affamés. Aussi, l'esprit du personnel de l'Usine se modifiait-il progressivement. Si l'on travaillait toujours avec acharnement, la vie de tous en dépendant, les visages étaient sombres et les ouvriers échangeaient souvent des paroles pleines d'amertume. Visiblement, ils avaient perdu, au moins en partie, leur aveugle confiance dans leur chef, auquel ils n'étaient pas loin, jusqu'alors, d'attribuer un pouvoir quasi surnaturel. Or, ce magicien n'avait pas été capable, malgré tout son génie, de les empêcher de mourir de faim, et son prestige en souffrait.

D'autre part, une légende avait pris corps peu à peu, dont il fallait chercher l'origine dans les quelques mots relatifs à Jane Buxton prononcés

par Camaret dans son discours initial, avant l'ouverture des hostilités avec le Palais. Tout d'abord, on avait accordé au caprice d'Harry Killer pour sa prisonnière sa véritable importance, qui n'était pas très grande. Cette preuve particulière de despotisme avait été mise à son rang, parmi les autres, ni plus, ni moins.

Mais, à mesure que la situation s'aggravait, que les souffrances augmentaient, à mesure surtout que l'inanition rendait les intelligences moins lucides, on avait une tendance générale à porter au premier plan cette fantaisie d'Harry Killer, alors que celui-ci n'y pensait peut-être déjà plus. Cette idée, une fois ancrée dans les cerveaux n'en était plus sortie, et, par un phénomène de cristallisation bien connu, elle avait absorbé toutes les autres.

À présent, c'était un fait acquis. On ne mettait plus en discussion, parmi les ouvriers, que, si l'on avait faim, c'était uniquement pour les beaux yeux de miss Buxton. Que celle-ci se rendît, et la paix serait aussitôt conclue. De là à se dire que le sacrifice était hors de proportion avec son objet,

et qu'il était exagéré de faire périr cent cinquante personnes pour en sauver une seule, il n'y avait qu'un pas, qui fut vite franchi.

Jane Buxton n'était pas sans avoir conscience de cette évolution de la pensée des ouvriers. À quelques mots entendus, à quelques regards malveillants surpris pendant qu'elle traversait l'un ou l'autre des ateliers, elle avait deviné leur hostilité, et compris qu'ils la rendaient responsable des dangers qu'ils couraient.

Bien que très loin de s'accorder à soi-même l'importance que cette opinion impliquait, elle fut nécessairement influencée par l'unanimité de celle-ci, et, peu à peu, elle finit par admettre que, si elle se rendait à Harry Killer, ce sacrifice pourrait avoir, en effet, pour résultat de libérer les autres assiégés.

Sans doute, dans ce cas, il serait affreux de vivre auprès de celui qu'elle soupçonnait véhémentement d'avoir assassiné son frère. Mais, outre que cette accusation n'était rien moins que démontrée, elle aurait toujours la mort pour refuge, si l'effort excédait son courage. Au

surplus, quelque cruel que ce fût, là sans doute était son devoir.

Cette idée acquit progressivement tant de force, qu'elle ne put s'empêcher de s'en ouvrir à ses amis. Elle s'accusa de lâcheté, et parla de se livrer à Harry Killer, à la condition que le salut de tous fût assuré. En l'écoutant, le pauvre Saint-Bérain pleurait à fendre l'âme.

– Vous voulez donc nous déshonorer, Mademoiselle ! s'écria Amédée Florence indigné, et nous déshonorer inutilement, par-dessus le marché ! Harry Killer est trop certain de vous avoir un jour ou l'autre à ses ordres pour payer cette satisfaction du moindre prix. Du reste vous pouvez être sûre qu'il ne tiendrait pas ses promesses, s'il en faisait.

Barsac, le docteur Châtonnay, et jusqu'à M. Poncin firent chorus, et Jane dut renoncer à son projet aussi généreux qu'insensé.

Maintenant que le tunnel était terminé, ce projet, d'ailleurs, n'avait plus de raison d'être. Dans quelques heures, Tongané allait s'échapper, et, dès le lendemain sans doute, il donnerait le

signal de la révolte et de la délivrance des assiégés.

Dans l'après-midi du 30 avril, le petit cône fut mis en place par l'ouverture ménagée à cet effet dans la paroi du premier, et, au coucher du soleil, on commença le forage du puits vertical. Aucun incident ne retarda cette dernière partie du travail. Avant minuit, le tube débouchait à l'air libre, et le fidèle Tongané disparaissait dans l'obscurité.

Le tube vertical fut alors retiré, et le sable, en s'éboulant de lui-même, combla aussitôt le trou qu'il laissait derrière lui. À la surface du sol, il subsistait sans doute une dépression en entonnoir plus ou moins accusée, mais, en l'absence de toute autre indication, il était impossible que les assiégeants établissent aucune relation entre cet affaissement et l'Usine, qui en était distante de plus de quatre-vingts mètres.

Si le plan de la ville de Blackland a été décrit avec assez de clarté, on sait que la partie le plus en aval de l'Usine proprement dite avait en face d'elle un angle de la muraille séparant les quartiers des Blancs de celui des esclaves.

C’est de cet angle que Tongané devait donner, dès qu’il en trouverait l’occasion favorable, le signal d’envoyer les armes. C’est donc vers lui que, dès le soir du 1er mai, se tendirent les regards des assiégés réunis sur un échafaudage, élevé par ordre de Camaret au-dessus des maisons ouvrières les plus proches de la Red River.

Ainsi qu’on le supposait, d’ailleurs, cette première attente fut vaine. En admettant que Tongané eût réussi dans son entreprise, il arrivait à peine, en effet, dans le quartier des Noirs. Il lui fallait le temps de s’expliquer et de fomenter la révolte.

Le lendemain, non plus, on n’aperçut aucun signal, et l’on commença à être inquiet. On se rassura, cependant, en se disant que cette nuit de pleine lune était vraiment trop claire, quel que fût le moyen imaginé par Camaret, pour permettre l’envoi des armes qu’on avait amoncelées au sommet de l’échafaudage.

Par exemple, l’inquiétude des assiégés devint sérieuse le 3 mai. Ce soir-là, grâce à d’épais nuages, la nuit était sombre malgré la lune.

L’inaction de Tongané était d’autant plus grave, qu’au cours de cette journée du 3 mai, on avait dévoré les dernières miettes que contînt l’Usine. Avant deux jours, trois au plus, il fallait triompher, se rendre, ou se résigner à mourir de faim.

La journée du 4 mai parut interminable aux assiégés qui attendaient l’obscurité avec une impatience fiévreuse. Mais, ce soir-là encore, aucun signal n’apparut au-dessus de la muraille du quartier noir.

La journée du 5 mai débuta sous de tristes auspices. On était à jeun depuis l’avant-veille, et les estomacs criaient famine. Les ateliers étaient désertés. Les ouvriers, leurs femmes et leurs enfants erraient d’un air farouche à travers l’Usine. Avant quarante-huit heures, si rien ne survenait, il faudrait bien enfin se livrer, pieds et poings liés, au vainqueur.

Des groupes se formaient, où s’échangeaient des paroles amères. On ne se gênait pas pour accuser Tongané d’avoir oublié ceux qu’il avait prétendu délivrer. Parbleu ! le nègre eût été bien

bête de se soucier d'eux.

En passant auprès de l'un de ces groupes, Jane Buxton entendit son nom. Entourés de quelques-uns de leurs camarades, un ouvrier et une femme se disputaient avec autant de violence que le permettait leur faiblesse, si animés que Jane put s'arrêter et prêter l'oreille sans qu'ils y fissent attention.

– On dira ce qu'on voudra, cria l'homme sans souci d'être ou non entendu, c'est raide tout de même d'être obligé d'en passer par là pour cette pimbêche. Si ça ne tenait qu'à moi !...

– Vous n'êtes pas honteux de parler comme ça ? répondit la femme.

– Honteux !... Vous voulez rire, la mère !... J'ai un gosse à la niche, moi, et il réclame sa pâtée.

– Et moi, est-ce que je n'en ai pas ? protesta la femme.

– Si ça vous convient qu'il meure de faim, vous êtes libre. N'empêche que, si demain nous sommes encore ici, c'est moi qui irai trouver le

patron, et nous nous expliquerons tous les deux. On ne peut pas y rester tous pour l'agrément de cette demoiselle, quand le diable y serait !

– Vous n'êtes qu'un lâche ! dit la femme indignée. Moi aussi, j'en ai, des gosses, mais j'aimerais mieux les voir en terre que de faire cette saleté-là.

– Chacun son goût, conclut l'ouvrier. Nous verrons ça demain.

Jane Buxton avait chancelé, frappée en plein cœur. Voici maintenant qu'on parlait d'elle sans se gêner, et que, dans l'opinion de tous ces malheureux, elle était décidément l'unique cause de leurs souffrances ! Cette idée lui était intolérable. Que faire, pourtant, pour leur démontrer qu'ils se trompaient ?

Heure par heure, minute par minute, cette journée du 5 mai s'écoula à son tour. Le soleil se coucha. La nuit vint. Pour la troisième fois depuis le départ de Tongané, de gros nuages masquaient la lune et l'obscurité était profonde. Le nègre profiterait-il de cette circonstance favorable et donnerait-il enfin le signal attendu ?

Bien qu'on ne l'espérât guère, tous les yeux étaient fixés, comme chaque soir, sur cet angle de la muraille, d'où ce signal devait venir. Sept heures, huit heures, huit heures et demie sonnèrent à l'horloge de l'Usine. On attendait toujours en vain.

Quelques minutes après la demie de huit heures, un frémissement parcourut la foule anxieuse des assiégés. Non, Tongané ne les avait pas abandonnés. Au-dessus de la muraille du quartier noir, le signal venait d'apparaître enfin !

Sans perdre un instant, on agit. Sur l'ordre de Camaret, un bizarre engin fut transporté au sommet de l'échafaudage. C'était un canon, un véritable canon, sans roues ni affût, mais c'était un canon en bois. Dans l'âme de cette bombarde étrange, faite avec le tronc évidé d'un rônier, on introduisit un projectile, qu'un puissant jet d'air comprimé lança silencieusement dans l'espace.

Avec lui, il entraînait une double cordelette d'acier munie d'un crampon, qui, si tout allait bien, s'accrocherait à la crête de la muraille du quartier des esclaves.

Poids du projectile, pression de l'air propulseur, pointage du canon, forme et position du crampon, tout avait été méticuleusement calculé par Camaret, qui ne laissa à personne le soin de manœuvrer sa singulière artillerie.

Silencieusement, le projectile traversa le quai, la rivière, le quartier des Merry Fellows et retomba dans celui des Noirs. Avait-on réussi, et le crampon était-il fixé à la muraille ?

Camaret fit mouvoir prudemment le tambour sur lequel la cordelette d'acier était enroulée. Bientôt, celle-ci se tendit et résista à ses efforts. Oui, la tentative était couronnée de succès. Désormais, un chemin aérien unissait les assiégés aux esclaves.

Par ce chemin, le transport des armes commença aussitôt. Un paquet d'explosifs, d'abord, puis quatre mille couteaux, haches ou piques, furent successivement envoyés. Avant onze heures, l'opération était terminée. Tous quittèrent alors l'échafaudage, et, s'armant au hasard de ce qui leur tombait sous la main, se massèrent derrière la grande porte. Réunis en un

groupe compact, les femmes au centre, on se tint prêt à intervenir au moment opportun.

Quelqu'un manquait, pourtant, à ce groupe : une femme, Jane Buxton.

Saint-Bérain, Amédée Florence, Barsac et le docteur Châtonnay crièrent inutilement son nom à tous les échos et la cherchèrent vainement de tous côtés. Ils ne purent la découvrir.

Aidés de plusieurs ouvriers de bonne volonté, ils recommencèrent encore leurs recherches sans plus de succès. L'Usine fut, sans résultat, fouillée de fond en comble.

Il leur fallut enfin se rendre à l'évidence. Jane Buxton avait disparu.

11

Ce qu'il y avait derrière la porte

Jane Buxton était partie, en effet, et de la manière la plus simple. Elle était sortie tout bonnement par la porte, que l'on trouva fermée au pêne, et non plus verrouillée comme auparavant. Renseignements pris, l'homme qui veillait au cycloscope avait vu la jeune fille quitter l'Usine, sans la reconnaître néanmoins. Ses instructions lui prescrivant d'éviter les meurtres qui ne seraient pas absolument nécessaires, il n'avait pas voulu employer l'une des guêpes contre cette unique personne, qui, d'ailleurs, loin de chercher à s'introduire dans l'Usine, en sortait au contraire.

Le rapport du veilleur permit d'établir que Jane, en quittant l'Usine, avait suivi le quai dans la direction de l'amont. Il n'y avait donc aucune

illusion à se faire ; Jane Buxton avait mis, sans nul doute possible, à exécution le projet contre lequel on s'était précédemment élevé, et elle était allée follement se rendre à Harry Killer, juste au moment où ce sacrifice devenait inutile.

Le quai, qui, vers l'aval, aboutissait au chemin de ronde, était barré, en amont, par la muraille de l'esplanade, qui, de ce côté, le transformait en impasse. Une porte blindée perçait, toutefois, la muraille en ce point. Cette porte, constamment fermée, et dont seuls Marcel Camaret et Harry Killer avaient la clé, en temps ordinaire, demeurait ouverte depuis le commencement des hostilités. Jane Buxton avait donc pu gagner l'esplanade, la traverser, et arriver jusqu'au Palais, à moins que les Merry Fellows ne l'eussent arrêtée au passage.

C'est dans un véritable accès de folie qu'elle avait pris la fuite. Que tout le monde crût se sacrifier pour elle seule et qu'on l'accusât d'être la cause du malheur général, cette pensée lui était odieuse, de même qu'il lui était odieux de se sentir haïe par tous les pauvres gens qu'elle

voyait souffrir autour d'elle. S'ils avaient raison, cependant ? Si vraiment elle était l'unique butin qu'Harry Killer espérât de la lutte ? Il suffisait que cela fût possible pour que tout retard devînt un crime, et elle se reprochait de tant hésiter à courir cette chance de sauver un si grand nombre de ses semblables. Et quand bien même les assiégés se fussent trompés, comme ce n'était que trop probable, en faisant dépendre leur salut d'elle seule, son honneur n'exigeait-il pas encore qu'elle leur démontrât leur erreur, fût-ce au prix de sa vie ?

Le retard mis par Tongané à donner le signal si fiévreusement attendu avait laissé aux réflexions de Jane Buxton le temps de s'imposer à son jugement que les privations rendaient moins lucide, et enfin, dans cette soirée du 5 mai, elle avait tout à coup perdu la tête et s'était enfuie vers ce qu'elle considérait être son devoir.

Sans s'en rendre compte, sachant à peine ce qu'elle faisait, elle avait entrebâillé la porte, s'était glissée au-dehors, puis, la porte refermée silencieusement, elle s'était élancée vers le

Palais, en s’efforçant de se confondre avec la muraille qu’éclairaient violemment les projecteurs électriques de l’Usine.

De même que le veilleur du cycloscope, les Merry Fellows, postés sur le mur d’enceinte de la ville, au croisement du quai et du chemin de ronde, l’avaient aisément aperçue. Mais ceux-ci n’avaient pas cru devoir faire usage de leurs armes contre une ombre isolée, qui pouvait, en somme, appartenir à leur parti.

Jane Buxton était donc parvenue sans encombre jusqu’à l’esplanade, dont elle avait franchi la porte ouverte. En longeant la muraille qui la limitait du côté de la Red River, elle s’était alors engagée hardiment sur cette vaste place, sans s’occuper des groupes de Merry Fellows entre lesquels il lui fallait passer. En raison même de son audace, elle fit, sans être inquiétée, la plus grande partie du parcours. Elle n’était plus à vingt pas du Palais, quand deux hommes se détachèrent de l’un des groupes et se décidèrent à venir à sa rencontre.

Il se trouva que ces deux hommes l’avaient

vue, avant l'évasion des prisonniers, circuler librement de tous côtés. En la reconnaissant, ils poussèrent une exclamation d'étonnement, et incertains de ses intentions, troublés par la faveur que le chef lui avait témoignée, ne sachant que faire, non seulement ils la laissèrent passer sans difficulté, mais encore ils l'escortèrent jusqu'au Palais, dont ils firent ouvrir la porte devant elle.

Cette porte se referma dès qu'elle en eut franchi le seuil. Qu'elle le voulût ou non, désormais, elle était de nouveau au pouvoir d'Harry Killer et sans aucun secours à espérer de personne.

Son arrivée provoqua, dans le Palais, la même surprise que sur l'esplanade. Le serviteur noir qui lui avait ouvert s'empressa de la conduire auprès du maître. À sa suite, elle gravit des escaliers, traversa des galeries et des corridors obscurs, et entra enfin dans une pièce violemment éclairée, qu'elle reconnut sur-le-champ. C'était la salle du Trône, ainsi que le nommait plaisamment Amédée Florence, où les prisonniers avaient été introduits lors de leur unique entrevue avec le

despote de Blackland, et dont l'ameublement se composait exclusivement alors d'une table et d'un fauteuil.

Le fauteuil y était toujours, et, comme ce jour-là, Harry Killer s'y vautrait, derrière la table chargée de bouteilles et de verres. Mais ce fauteuil et cette table ne constituaient plus tout l'ameublement. Neuf sièges supplémentaires avaient été apportés. L'un d'eux était inoccupé. Sur les autres, huit hommes d'aspect brutal se prélassaient en buvant, Harry Killer se distrayait avec ses conseillers.

En apercevant la jeune fille dans le cadre de la porte, ces neuf hommes à demi ivres eurent une exclamation de stupeur. Rien n'aurait pu les étonner autant que cette entrée subite de l'un des assiégés de l'Usine.

Ils se levèrent en tumulte.

– Miss Mornas !... s'écrièrent-ils tous à l'unisson.

– Seule !... demanda Harry Killer, qui, le buste perché au-dessus de la table, jeta un regard

inquiet dans la direction du couloir sur lequel la porte découpait un rectangle obscur.

– Seule, répondit d'une voix tremblante mais ferme Jane Buxton, dont les jambes fléchissaient, et qui dut s'appuyer au chambranle.

Un long moment, les neuf hommes stupéfaits regardèrent la jeune fille en silence. Qu'elle fût là, toute seule, l'aventure était extraordinaire. Celle-ci, point de mire de tous les regards, perdait de plus en plus contenance et commençait à regretter amèrement sa démarche audacieuse.

– Vous venez de là-bas ?... articula enfin d'une voix pâteuse Harry Killer, en montrant du doigt la direction de l'Usine.

– Oui, murmura Jane Buxton.

– Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

L'intonation n'était rien moins qu'aimable. Oui, certes, ils se trompaient, selon toute apparence, les pauvres affamés de l'Usine, quand ils faisaient retomber sur elle seule la responsabilité de leurs malheurs, et, plus que jamais, elle craignait que son renoncement ne fût

incapable d'améliorer leur sort.

– Je viens me rendre, murmura-t-elle cependant, malgré la profonde humiliation que lui causait le peu de prix qu'on semblait attribuer à son sacrifice.

– Tiens ! tiens !... fit Harry Killer d'un air sardonique.

Il se tourna vers ses compagnons.

– Laissez-nous, camarades, dit-il.

Les huit conseillers se levèrent. Ils titubaient tous plus ou moins.

– C'est bon, on te laisse, répondit l'un d'eux, en riant grossièrement.

Ils atteignaient déjà la porte. Harry Killer les arrêta du geste, et, se tournant vers Jane Buxton :

– Je ne vous demande pas des nouvelles de Tchoumouki, lui dit-il. J'en ai trouvé les morceaux. Mais, l'autre, qu'est-il devenu ?

– Ce n'est pas nous qui avons tué Tchoumouki, répondit Jane. Il est mort dans l'explosion, en voulant faire sauter le planeur.

Son compagnon a été blessé en même temps. On le soigne à l'Usine.

– Ah ! ah !... fit Harry Killer. Et le planeur ?...

– Il est détruit, répondit Jane.

Harry Killer, très satisfait, se frotta les mains, pendant que disparaissaient ses huit conseillers.

– Alors, comme ça, vous vous rendez ? demanda-t-il à sa prisonnière, quand il fut seul avec elle. Pourquoi vous rendez-vous ?

– Pour sauver les autres, dit Jane bravement.

– Pas possible !... s'écria Harry Killer en ricanant. Ils sont donc au bout du rouleau, les autres ?

– Oui, avoua Jane, qui baissa les yeux.

De joie, Harry Killer se versa une large rasade d'alcool, qu'il avala d'un trait.

– Et alors ?... demanda-t-il quand il eut fini de boire.

– Il y a quelque temps, murmura Jane dont la honte empourprait le visage, vous vouliez faire de moi votre femme. J'accepterai, à la condition que

vous laissiez la liberté à tous les autres.

– Des conditions !... s'exclama Harry Killer stupéfait. Vous croyez-vous donc en situation d'en faire, ma petite ? Puisque les gens de l'Usine sont à bout, je les aurai demain ou après-demain, et vous avec eux. Ce n'était pas la peine de venir ce soir, je ne suis pas à un jour près.

Il se leva et s'avança vers elle en chancelant.

– Vous en avez un aplomb, de poser des conditions !... s'écria-t-il. Des conditions pour être ma femme !... Ah ! ah ! mais vous serez ma femme quand il me plaira. Non, mais, que feriez-vous pour m'en empêcher ? Je serais curieux de le savoir.

Il marchait sur Jane Buxton, qui reculait, terrifiée, en étendant vers elle ses mains tremblantes. Il la touchait presque. Bientôt la jeune fille acculée à la muraille, reçut en plein visage son haleine brûlante empuantie d'alcool.

– On peut toujours mourir, dit-elle.

– Mourir !... répéta Harry Killer qui restait immobile sur ses jambes flageolantes, arrêté net

par ce mot prononcé avec une froide énergie.

– Mourir !... répéta-t-il en se grattant le menton d'un air indécis.

Puis, après un nouveau silence, il s'écria, sautant à une autre idée :

– Bah !... On verra ça demain. On s'entendra, tous les deux, ma fille... En attendant, soyons gais et confortables.

Il reprit place dans son fauteuil, et, tendant son verre :

– À boire !... dit-il.

Les verres succédèrent aux verres. Un quart d'heure plus tard, Harry Killer, déjà à peu près ivre lors de l'arrivée de Jane Buxton, ronflait comme un orgue.

Une fois de plus, la jeune fille avait à sa merci cette brute qui était peut-être le meurtrier de son frère. Elle aurait pu le frapper en plein cœur, avec l'arme même qui avait frappé George Buxton. Mais à quoi bon ? N'eût-elle pas, au contraire, détruit ainsi le faible espoir qui lui restait de venir en aide à ceux qu'elle souhaitait secourir ?

Longtemps, elle resta pensive, les yeux fixés sur le despote endormi. Mais une souffrance soudaine la fit pâlir tout à coup. La faim, une faim impérieuse et cruelle lui tenaillait les entrailles.

Pour un instant, elle oublia sa situation, les lieux où elle se trouvait, Harry Killer lui-même, elle oublia tout ce qui n'était pas la faim. Manger, il lui fallait manger sur-le-champ, à tout prix.

Prudemment, elle ouvrit la porte par où les huit conseillers venaient de sortir, et, dans la pièce attenante, elle aperçut une table couverte de reliefs. On y avait fait ripaille, ce soir-là, avant de terminer la fête dans la salle du trône.

Jane Buxton se précipita vers cette table et s'empara au hasard de quelques aliments qu'elle dévora en hâte. À mesure qu'elle mangeait, la vie revenait à son organisme épuisé, elle se réchauffait, son cœur chassait à plus larges ondes le sang dans les artères, elle retrouvait sa force physique et morale.

Réconfortée, elle revint dans la salle où elle avait laissé Harry Killer. Celui-ci dormait

toujours et continuait à ronfler bruyamment. Elle s'assit en face de lui, décidée à attendre son réveil.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis Harry Killer fit un mouvement et quelque chose roula sur le sol. Jane, se baissant, ramassa l'objet tombé de la poche du dormeur. C'était une clé de petite taille.

À la vue de cette clé, les souvenirs affluèrent dans son esprit. Elle se rappela les absences régulières d'Harry Killer, et combien elle avait désiré savoir ce qu'il y avait derrière la porte, dont cette clé, qui ne le quittait jamais, ouvrait la serrure. Et voici que le hasard lui donnait le moyen de satisfaire sa curiosité ! La tentation était trop forte. Il fallait profiter d'une occasion, qui, sans doute, ne se renouvellerait pas.

À pas légers, elle atteignit la porte par laquelle jadis Harry Killer disparaissait chaque jour, et introduisit la clé dans la serrure. Le ventail tourna sans bruit sur ses gonds. Derrière, elle trouva un palier où s'amorçait un escalier desservant les étages inférieurs. Ayant doucement repoussé la

porte sans la fermer, et marchant sur la pointe des pieds, Jane Buxton descendit cet escalier à peine éclairé par une lumière qui arrivait d'en bas.

La pièce qu'elle quittait était située au deuxième étage du Palais, mais, quand elle eut franchi ces deux étages, elle n'aboutit qu'à un nouveau palier, au-delà duquel continuait l'escalier, qui, par conséquent, devait aller jusqu'aux sous-sols. Après un instant d'hésitation, elle descendit encore.

Elle déboucha enfin dans une sorte de vestibule rectangulaire, au seuil duquel elle s'arrêta, interdite. Un nègre, qui veillait, assis dans une encoignure, près d'une porte fermée, s'était brusquement levé à son approche.

Mais elle se rassura bientôt. Le gardien ne paraissait pas avoir d'intention hostile. Bien au contraire, il s'effaçait respectueusement contre la muraille pour laisser à la visiteuse nocturne un plus large passage. Celle-ci comprit la raison de cette déférence inattendue, en reconnaissant dans ce gardien un homme de la Garde noire. Comme les Merry Fellows qui l'avaient escortée sur

l’esplanade, le nègre l’avait trop souvent vue circuler librement dans le Palais pour ne pas être convaincu de son pouvoir sur le maître.

D’un pas ferme, elle passa devant lui, sans qu’il y fît aucune opposition. Tout n’était pas dit encore, cependant. Après l’homme, il y avait la porte.

Simulant une assurance qui était loin de son esprit, Jane Buxton introduisit la clé d’Harry Killer dans la serrure, qui s’ouvrit comme s’était ouverte la première. Elle se vit alors dans un assez long couloir, simple prolongement du vestibule qu’elle venait de traverser, dont, à droite et à gauche, une dizaine de portes trouaient les murs.

Toutes, sauf une, étaient grandes ouvertes. Jane Buxton jeta un coup d’œil dans les pièces auxquelles elles donnaient accès, et vit que ces pièces étaient des cellules, des cachots plutôt, sans air ni lumière, meublés d’une table et d’un misérable grabat. Les cachots, d’ailleurs, étaient vides, et rien n’indiquait qu’ils eussent été occupés depuis longtemps.

Restait l’unique porte fermée. Jane Buxton essaya, pour la troisième fois, le pouvoir de sa clé, et, comme les deux précédentes, cette porte s’ouvrit sans difficulté.

D’abord, elle ne distingua rien dans ce cachot, plongé dans une nuit profonde. Puis, ses yeux s’habituant peu à peu à l’obscurité, elle finit par deviner, dans l’ombre, une personne endormie.

Comme si une puissance surnaturelle l’eût avertie, sans qu’elle en eût conscience, qu’elle allait faire une découverte prodigieuse, Jane se sentait défaillir. Tremblante, le cœur battant, éperdue, sans force, elle restait immobile au seuil de ce cachot, dont son oreille et son regard s’efforçaient en vain de fouiller l’ombre impénétrable.

Elle se souvint, enfin, d’avoir vu, près de l’entrée, dans le couloir, un interrupteur électrique qu’elle manœuvra à tâtons, sans détacher ses yeux de l’ombre.

Quel saisissement éprouva Jane Buxton ! De quelle épouvante, plutôt, ne fut-elle pas frappée !

Elle eût trouvé, dans cet *in pace* du Palais de Blackland, l'un de ceux qu'elle venait de quitter à l'Usine quelques instants plus tôt, ou même elle y eût trouvé son frère, George Buxton, qu'elle savait mort, pourtant, depuis six ans, qu'elle eût été moins stupéfaite.

Réveillé en sursaut par l'éclat soudain de la lumière, un homme s'était soulevé sur le grabat qui occupait un des angles du cachot. Vêtu de haillons, par les trous desquels apparaissait un corps couvert d'innombrables plaies, d'une maigreur de squelette, il essayait péniblement de se redresser, en tournant vers la lumière ses yeux agrandis par la terreur.

Mais, malgré ces effroyables stigmates d'une longue torture, malgré ce visage émacié, malgré la barbe et les cheveux incultes, Jane Buxton ne pouvait s'y tromper, et reconnut sans hésiter le misérable prisonnier.

Si incroyable, si merveilleux que fût le prodige qui lui faisait reconnaître au fond d'un cachot de Blackland celui qu'elle avait six mois plus tôt laissé en Angleterre occupé à de paisibles

travaux, cette épave humaine, cet être martyrisé, c'était Lewis Robert Buxton, c'était son frère.

Haletante, les yeux exorbités, en proie à une sorte de mystérieuse épouvante, Jane demeura un instant sans mouvement et sans voix.

– Lewis !... s'écria-t-elle enfin, en se précipitant vers son malheureux frère, qui balbutiait d'un air égaré :

– Jane !... Vous ici !... Ici !...

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et longtemps, agités tous deux de sanglots convulsifs, ils mêlèrent leurs larmes, sans trouver une parole à dire.

– Jane, murmura enfin Lewis, comment peut-il se faire que vous soyez venue à mon secours ?

– Je vous le dirai, répondit Jane. Parlons de vous, plutôt. Expliquez-moi...

– Que voulez-vous que je vous dise ? s'écria Lewis avec un geste de désespoir. Je n'y comprends rien moi-même. Il y a cinq mois, le 30 novembre dernier, dans mon bureau, j'ai reçu sur la nuque un coup violent qui m'a assommé.

Quand j’ai repris connaissance, j’étais bâillonné, ligoté et enfermé dans une caisse. Comme un colis, j’ai été transporté de vingt façons différentes. Dans quel pays suis-je ? Je l’ignore. Depuis plus de quatre mois, je n’ai pas quitté ce cachot, où, chaque jour, on me déchire la chair avec des tenailles, ou bien ce sont des coups de fouet...

– Oh !... Lewis !... Lewis !... gémit Jane, qui sanglotait. Mais quel est donc le bourreau ?...

– C’est bien là le pire, répondit tristement Lewis. Vous ne le devineriez jamais, celui qui se livre à ces atrocités, c’est...

Lewis s’interrompit brusquement. Son bras étendu désignait quelque chose dans le couloir, et ses yeux, tout son visage, exprimaient une affreuse épouvante.

Jane regarda dans la direction que lui montrait son frère. Elle pâlit, et sa main, glissée sous les basques de son corsage, alla saisir l’arme trouvée dans la tombe de Koubo. L’œil sanglant, sa bouche, d’où coulait un filet de bave, crispée en

un rictus de fauve féroce, terrifiant, hideux, Harry Killer était là.

12

Harry Killer

– Harry Killer ! s’écria Jane.

– Harry Killer ?... répéta sur un ton interrogatif Lewis Buxton, qui regarda sa sœur avec étonnement.

– Lui-même, gronda Killer d’une voix rauque.

Il fit un pas en avant, et, s’arrêtant dans l’embrasure de la porte, que sa stature athlétique obstruait tout entière, il s’appuya contre le chambranle, en vue d’affermir son équilibre fortement compromis par les libations de la soirée.

– C’est ça que vous appelez vous rendre ?... bégaya-t-il avec une colère concentrée. Eh ! eh ! Mademoiselle a des rendez-vous à l’insu de son futur mari !...

– Son mari ?... répéta Lewis, qui parut surpris plus encore.

– Pensez-vous donc que je sois si commode ?... ajouta Harry Killer, qui entra dans le cachot en tendant vers Jane ses énormes mains velues.

Mais celle-ci brandit l'arme retirée de sa ceinture.

– N'approchez pas !... s'écria-t-elle.

– Oh ! oh !... fit ironiquement Harry Killer. La guêpe a son aiguillon.

En dépit de son ironie, il ne s'en était pas moins prudemment arrêté, et il demeurait immobile, au milieu du cachot, surveillant de l'œil le poignard dont Jane Buxton le menaçait.

Profitant de ce moment d'indécision, celle-ci, entraînant son frère avec elle, se rapprocha de la porte, coupant ainsi la retraite à l'adversaire qu'elle tenait en respect.

– Oui, j'ai trouvé ce poignard dans une tombe... à Koubo !

– À Koubo !... répéta Lewis. N'est-ce pas là

que George...

– Oui, dit Jane, c'est à Koubo que George est tombé, c'est là qu'il est mort, non pas frappé par des balles, mais par cette arme sur laquelle un nom : Killer, celui de l'assassin, est encore écrit.

Harry Killer avait fait un pas en arrière à cette évocation du drame de Koubo. Pâle, défait, il s'appuyait maintenant à la muraille de cachot, en regardant Jane avec une sorte de crainte.

– Killer, dites-vous ? s'écria Lewis à son tour. Vous vous trompez, Jane. Tel n'est pas le nom de cet homme. Il en a un autre, pire encore que celui de Killer, un autre qui ne sera pas nouveau pour vous.

– Un autre ?...

– Oui... Vous étiez trop petite, quand il nous a quittés, pour le reconnaître aujourd'hui, mais, bien des fois, vous avez entendu parler de lui. Votre mère avait un fils quand elle a épousé notre père. Ce fils, c'est l'homme que vous voyez là, c'est William Ferney, votre frère.

La révélation faite par Lewis Buxton avait des

effets opposés sur les deux autres acteurs de cette scène. Tandis que Jane, anéantie, laissait retomber sa main sans force, William Ferney – on lui laissera désormais son nom véritable – semblait avoir reconquis toute son assurance. Son ivresse même paraissait dissipée. Il s'était redressé, et se tenait droit maintenant en face du groupe formé par Jane et Lewis, qu'il couvrait d'un regard étincelant de haine et pleine d'une implacable cruauté.

– Ah ! vous êtes Jane Buxton !... prononça-t-il d'une voix sifflante.

Il répéta encore, en grinçant des dents :

– Ah ! vous êtes Jane Buxton !...

Et, soudain, tous les mauvais sentiments qui l'étouffaient faisant explosion, il parla, parla, si vite qu'il n'avait pas le temps d'articuler les mots, en phrases coupées, hachées, la poitrine haletante, la voix sourde, les yeux fous.

– J'en suis ravi !... Oui, en vérité, j'en suis ravi !... Ah ! vous êtes allée à Koubo !... Oui, certes, c'est moi qui l'ai tué... votre frère

George... le beau George... dont la famille Buxton était si fière !... Je l'ai même tué deux fois... dans son âme d'abord... dans son corps ensuite... Et maintenant, je vous tiens là, tous les deux... en mon pouvoir, sous ma botte ! Vous êtes ma chose !... Je peux faire de vous ce qui me plaît !...

À peine si les mots qui sortaient de sa gorge contractée étaient compréhensibles. Il bégayait, ivre de joie, exultant, triomphant !

– Quand je pense que j'ai pris l'un... et que l'autre est venue toute seule chez moi !... C'est trop drôle !...

Il avança d'un pas, sans que Jane, ni Lewis, enlacés, fissent un mouvement, et, se penchant vers eux :

– Vous croyez, peut-être, savoir beaucoup de choses ? Vous ne savez rien... Mais je vais tout vous dire... Tout !... Et avec quel plaisir ! Ah ! il m'a chassé, votre père !... Il doit s'en applaudir !... Une chose manque à ma joie... cependant... Je veux qu'il sache... avant de mourir... quelle main lui a porté les coups... Cette

main... la voici... c’est la mienne !...

Il avança encore. Il touchait presque maintenant le frère et la sœur, épouvantés par cet accès de sauvage démence.

– Ah ! on m’a chassé !... Qu’aurais-je fait des sommes misérables qu’on m’offrait ? À moi, il faut de l’or, beaucoup d’or, des montagnes d’or !... J’en ai eu... de l’or... à remuer à la pelle... en monceaux... sans vous... sans le secours de personne... à moi seul !... Ce que j’ai fait pour m’en procurer ?... Ah ! ah !... Ce que les gens de votre espèce appellent des crimes... J’ai volé... tué... assassiné... tous... tous les crimes !... Ah ! ah !...

« Mais l’or n’était pas tout pour moi... Quelque chose de plus fort encore, c’était la haine que je vous porte... à tous... exécrable famille des Glenor !... C’est pourquoi je suis venu en Afrique. J’ai rôdé autour de la colonne de George Buxton... et je me suis présenté à lui... J’ai joué la comédie... regrets... repentir... remords... J’ai été menteur... fourbe, hypocrite... C’est de bonne guerre, pas vrai ?... L’imbécile s’y

est laissé prendre... Il m'a ouvert les bras... J'ai partagé sa tente... sa table... Ah ! ah ! j'en ai profité, de sa stupide confiance !... Chaque jour un peu plus de poudre dans ses aliments... Quelle poudre ?... Que vous importe ? Opium... hachisch... ou autre de ce genre... c'est mon affaire... Cherchez George Buxton... Un enfant, un petit enfant sans force...

« Le chef ?... Moi !... Alors, quels exploits !... Les journaux en étaient pleins... George Buxton le fou... George Buxton l'assassin... George Buxton le traître... ils ne parlaient que de ça... Qui a ri, plus tard, en lisant ces tirades ?... Moi, je pense... Mais passons... Un jour, des soldats sont arrivés... George Buxton mort, c'était bien... déshonoré, c'était mieux... Je l'ai donc tué pour qu'il se taise...

« Alors, je suis venu ici, et j'ai fondé cette ville... Pas mal, n'est-ce pas, pour celui qu'on avait honteusement chassé ? Ici, je suis le chef... le maître, le roi... l'empereur... Je commande, on obéit... Pourtant, ma joie n'était pas complète... À votre père, il restait encore un fils et une fille.

Cela ne pouvait pas durer... Le fils, d'abord... Un jour où j'avais besoin d'argent j'ai pris le sien... et lui par-dessus le marché... Ah ! ah ! assommé, le fils... ficelé comme un jambon, le fils... au fond d'une malle, le fils... Et en route !... Trains, bateaux, planeurs, en route ! jusqu'ici... chez moi... dans mon empire !... Et je le tuerai... comme l'autre... mais moins vite... lentement... jour par jour !... Pendant ce temps... là-bas... en Angleterre... le père... Oh ! un lord... et riche !... le père sait que son fils est parti... en emportant la caisse... Pas mal charpenté, tout ça, Dieu me damne !...

« Restait la fille... ma sœur... Ah ! ah ! ma sœur !... C'était son tour... Que lui faire, à celle-là ?... J'y pensais, je cherchais... Parbleu ! la voilà qui arrive !... C'est ma chance !... Un peu plus, j'en faisais ma femme !... C'est à se tordre !... Ma femme ?... Allons donc !... Celle du dernier de mes esclaves !... du plus hideux de mes nègres !...

« Que lui restera-t-il après... au vieux lord... en dépit de son titre et de ses richesses ?... Ses deux fils ?... un traître... un voleur... Sa fille ?...

Disparue... traînant on ne sait où... Et lui... tout seul... avec ses idées de l'autre monde... Elle finit bien, la race des Glenor !... Et comme vengeance, c'est assez réussi, je pense !... »

Ces affreuses imprécations proférées d'une voix haletante s'achevèrent en un véritable hurlement.

William Ferney s'arrêta hors d'haleine, étranglant de rage. Ses yeux sortaient de leurs orbites. Il tendait vers ses victimes des mains crispées, avides de torturer une chair détestée. Ce n'était plus une créature humaine. C'était un fou furieux en pleine crise, une bête féroce acharnée à détruire.

Épouvantés plus encore pour lui que pour eux-mêmes, Jane et Lewis Buxton contemplaient le dément avec horreur. Comment une âme d'homme pouvait-elle recéler une aussi effroyable haine ?

– Pour ce soir, conclut le monstre, quand il eut repris haleine, je vais vous laisser ensemble, puisque ça vous amuse. Mais demain...

Le bruit d’une explosion, qui devait être formidable pour arriver jusqu’à ce cachot, couvrit tout à coup la voix de William Ferney. Il s’arrêta brusquement, étonné, inquiet, prêtant l’oreille...

À l’explosion succédèrent quelques minutes d’un profond silence, puis on entendit une rumeur... C’était des cris, des hurlements lointains, tout un bruit de foule en délire, auquel se mêlaient de rares coups de revolvers ou de fusils...

William Ferney ne pensait plus à Jane ni à Lewis Buxton. Il écoutait, cherchant à deviner ce que signifiaient ces clameurs.

L’homme de la Garde noire posté à l’entrée des cachots accourut tout à coup.

– Maître ! cria-t-il, affolé, la ville est en feu !

William Ferney proféra un horrible juron, puis, rejetant d’une poussée Jane et Lewis Buxton qui lui barraient le passage, il s’élança dans le couloir et disparut.

Ce dénouement était intervenu si rapidement que le frère et la sœur n’avaient eu le temps d’y

rien comprendre. À peine si, dans leur égarement, ils avaient entendu l'explosion et les clameurs qui les avaient débarrassés de leur bourreau. Ils étaient seuls depuis un instant qu'ils ne s'en étaient pas encore aperçus. Ils se tenaient toujours étroitement enlacés, et, accablés par la scène atroce dont ils venaient d'être les témoins, affaiblis par leurs récentes souffrances, pensant au vieillard qui se mourait dans le désespoir et la honte, ils sanglotaient éperdument.

13

La nuit de sang

Bouleversés par l'effroyable scène qu'ils venaient de subir, oubliant tout ce qui n'était pas leur douleur, Jane et Lewis Buxton demeurèrent longtemps ainsi enlacés. Puis, peu à peu, leurs larmes tarirent, et enfin, poussant un profond soupir, ils s'écartèrent l'un de l'autre et reprirent conscience du monde extérieur.

Ce qui les frappa tout d'abord, ce fut, malgré les bruits confus qui grondaient autour d'eux, une troublante sensation de silence. Dans le couloir vivement éclairé par les ampoules électriques, une paix de tombe. Le Palais semblait mort. Au dehors, au contraire, des clameurs confuses, des détonations d'armes à feu, tout un tumulte qui grandissait de minute en minute.

Un instant, ils prêtèrent l'oreille à ces rumeurs

inexplicables, dont Jane comprit le sens tout à coup. Elle se tourna vers son frère.

– Pouvez-vous marcher ? demanda-t-elle.

– J'essaierai, répondit Lewis.

– Venez ! dit-elle.

Tous deux, groupe lamentable, la jeune fille soutenant l'homme épuisé par quatre mois de souffrances, ils sortirent du cachot, suivirent le couloir, arrivèrent dans le vestibule, où le gardien veillait tout à l'heure.

Le gardien avait disparu. Le vestibule était désert maintenant.

Péniblement, ils gravirent l'escalier jusqu'au troisième et dernier palier. Avec la clé dérobée à William Ferney, Jane ouvrit la porte que le palier desservait, et, suivie de Lewis, elle se retrouva dans la même pièce, où, peu auparavant, elle avait laissé, cuvant son ivresse, le monstrueux dément qu'elle ignorait alors être son frère.

Comme le vestibule, cette pièce était vide. Rien n'y était changé depuis qu'elle l'avait quittée. Le fauteuil de William Ferney était

toujours derrière la table chargée de bouteilles et de verres, et les neuf autres sièges étaient toujours disposés en une demi-circonférence en face d'elle.

Jane, ayant fait asseoir son frère dont les jambes fléchissaient, eut enfin conscience de l'étrangeté de leur situation. Pourquoi cette solitude et ce silence ? Qu'était devenu leur bourreau ?

Obéissant à une impulsion soudaine, elle osa se séparer de Lewis et s'aventura hardiment dans le Palais, qu'elle sillonna en tous sens.

Elle commença par le rez-de-chaussée, sans en laisser un coin inexploré. En passant devant la porte extérieure, elle put remarquer d'un coup d'œil que celle-ci était soigneusement fermée. Elle ne vit personne dans ce rez-de-chaussée, dont toutes les portes intérieures étaient grandes ouvertes, ainsi que les aurait laissées la fuite éperdue de ses habitants. Avec un étonnement grandissant, elle parcourut les trois autres étages, et les trouva pareillement déserts. Si incroyable que cela fût, le Palais semblait abandonné.

Les trois étages visités, il ne restait plus que la tour centrale et la terrasse qui la commandait. Au bas de l'escalier conduisant à celle-ci, Jane s'arrêta un instant puis elle s'y engagea et le gravit.

Non, le Palais n'était pas déserté, comme elle aurait pu le croire. Quand elle fut arrivée près du sommet de l'escalier, un bruit de voix lui parvint du dehors. Avec prudence, elle franchit les dernières marches, et, protégée par l'ombre, inspecta des yeux la terrasse, où venait mourir la lumière des projecteurs de l'Usine.

La population entière du Palais y était réunie. Avec un frisson d'horreur, Jane reconnut William Ferney. Elle reconnut aussi les huit conseillers qu'elle avait trouvés en compagnie de celui-ci deux heures auparavant. Plus loin, en deux groupes, quelques hommes de la Garde noire et les neuf domestiques nègres.

Tous penchés sur le parapet, ils semblaient se montrer réciproquement quelque chose dans le lointain, en échangeant des cris, plutôt que des paroles, accompagnés de grands gestes. Que se

passait-il donc enfin qui pût les passionner à ce point ?

Tout à coup, William Ferney se redressa, donna un ordre d'une voix tonnante, et, suivi de ceux qui étaient avec lui sur la terrasse, se précipita vers l'escalier dont Jane occupait les dernières marches. Celle-ci vit alors qu'ils étaient armés, chacun de deux revolvers passés à la ceinture et d'un fusil, qu'ils brandissaient au-dessus de leur tête avec colère.

Une seconde encore, et sa cachette serait découverte. Que feraient d'elle, alors, ces hommes qui semblaient en proie à une violente surexcitation ? Elle était perdue.

Tandis qu'elle regardait autour d'elle, cherchant inconsciemment un impossible secours, ses yeux tombèrent soudain sur une porte placée en haut de l'escalier, qu'elle séparait de la terrasse. Voir et pousser cette porte qui se ferma bruyamment, ce fut pour Jane Buxton une seule et même chose. Sa situation était déjà profondément changée par son geste tout instinctif, qu'elle ignorait encore l'avoir

accompli.

À ce geste, des cris de fureur, de terribles imprécations répondirent au-dehors. Elle n'avait pas eu le temps de faire jouer les derniers verrous, que les gens de la terrasse heurtaient violemment à coups de crosse l'obstacle inattendu qu'elle venait de leur opposer.

Épouvantée par ces hurlements, par ces chocs répétés, par tout ce vacarme, Jane restait, immobile, tremblante, à la même place. Pour sauver sa vie, elle n'eût pas eu la force de faire un mouvement. Elle tenait ses yeux fixés sur cette porte, qu'elle s'attendait à voir tomber d'une minute à l'autre, sous l'effort de ses redoutables ennemis.

Mais la barrière qui la séparait d'eux ne tomba pas. Elle ne paraissait même pas être ébranlée par les coups furieux dont on la martelait. Jane reprit peu à peu son calme, et s'aperçut alors que cette porte était faite, comme celle de l'Usine et comme celle de l'entrée du Palais, d'une épaisse plaque de blindage capable de défier tous les assauts. Il n'y avait donc pas à craindre que

William Ferney pût la forcer avec les faibles moyens dont il disposait.

Rassurée, elle descendait retrouver son frère, quand elle remarqua, au passage, que l'escalier, entre le dernier étage du Palais et la terrasse, pouvait être successivement barré par cinq autres portes semblables. Tout avait été prévu par William Ferney pour se mettre à l'abri d'une surprise. Son palais était divisé en de nombreuses sections séparées par des barrages, qu'il eût fallu emporter l'un après l'autre. Aujourd'hui, ces précautions se retournaient contre lui.

Jane verrouilla les cinq autres portes comme elle avait verrouillé la première, et redescendit au rez-de-chaussée.

Les ouvertures du Palais étaient défendues par de solides grilles et, en dedans de ces grilles, par de forts volets de fer. Sans perdre un instant, elle ferma, aux divers étages, tous ces volets jusqu'au dernier.

Où trouvait-elle la force de mouvoir ces lourdes plaques de métal ? Elle agissait dans la fièvre, sans même s'en rendre compte, comme si

elle eût été en état de somnambulisme, avec adresse et rapidité. En une heure, le travail était accompli. Elle était maintenant au centre d'un véritable bloc de pierre et d'acier absolument inexpugnable.

Alors seulement, elle sentit sa fatigue. Ses jambes flageolaient. Les mains en sang, épuisée, elle eut peine à descendre auprès de son frère.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda anxieusement celui-ci, effrayé de la voir dans un pareil état.

Quand elle eut repris haleine, Jane lui raconta ce qu'elle avait fait.

– Nous sommes les maîtres du Palais, conclut-elle.

– N'ont-ils pas d'autre issue que cet escalier ? interrogea son frère, qui ne pouvait croire à un pareil coup de théâtre.

– Pas d'autre, affirma Jane, j'en suis certaine. William est bloqué sur la terrasse, et je le défie d'en sortir.

– Mais pourquoi y étaient-ils tous réunis ? interrogea Lewis. Que se passe-t-il donc ?

Cela, Jane l'ignorait. Tout entière à ses préparatifs de défense, elle n'avait rien vu. Mais, ce qu'elle ne savait pas, il était aisé de l'apprendre. Il suffisait de jeter un coup d'œil au-dehors. Tous deux montèrent à l'étage supérieur, au-dessus duquel il n'y avait plus que la terrasse, et entrebâillèrent l'un des volets de fer que Jane venait de fermer.

Ils comprirent alors l'agitation de William Ferney et de ses compagnons. Si, à leurs pieds, l'esplanade était noire et silencieuse, de vives lueurs et de violentes clameurs leur arrivaient de la rive droite de la Red River. Toutes les cases des nègres brûlaient. Le centre de la ville, c'est-à-dire le quartier des esclaves, n'était plus qu'un immense brasier.

L'incendie faisait également rage dans la Civil Body, et même, vers l'amont et vers l'aval, les deux extrémités du quartier des Merry Fellows commençaient aussi à flamber.

De la partie de ce dernier quartier non encore atteinte par le feu, un vacarme effroyable s'élevait. On entendait des cris, des jurons, des

plaintes, des hurlements confus, mêlés au bruit incessant de la fusillade.

– C'est Tongané, dit Jane. Les esclaves se sont révoltés.

– Les esclaves ?... Tongané ?... répéta Lewis pour qui ces mots n'avaient aucun sens.

Sa sœur lui expliqua l'organisation de Blackland, ce qu'elle en savait, tout au moins, d'après les renseignements donnés par Marcel Camaret, par Tongané et par le blessé soigné à l'Usine. Elle lui raconta ensuite en quelques mots comment elle-même se trouvait dans cette ville et par quel concours de circonstances elle y était prisonnière. Elle lui dit pourquoi elle avait entrepris ce voyage, comment elle était parvenue à établir l'innocence désormais certaine de leur frère George Buxton, et comment, après s'être jointe à la mission commandée par le député Barsac, elle avait été enlevée avec les débris de cette mission. Elle lui montra, au-delà de l'esplanade, l'Usine étincelante du feu de ses projecteurs, elle lui en exposa le rôle, et lui nomma ses compagnons, qui tous, sauf un nègre

nommé Tongané, y étaient encore réfugiés. Quant à Tongané, c'est lui qui avait entrepris de soulever la population noire de Blackland, et le spectacle qu'on avait sous les yeux prouvait qu'il y avait réussi. Mais elle n'avait pas eu la patience d'attendre, et elle s'était enfuie seule, ce soir même, dans l'espoir de sauver les autres assiégés. C'est ainsi qu'elle était arrivée jusqu'à son malheureux frère. Pendant ce temps, Tongané donnait évidemment le signal attendu, on lui envoyait des armes, et maintenant la révolte était déchaînée. C'est vers la bataille, à laquelle ils assistaient du haut de la terrasse, que voulaient sans doute s'élancer William Ferney et ses compagnons, quand elle leur avait brusquement barré le passage.

– Et maintenant, qu'allons-nous faire ? demanda Lewis.

– Attendre, répondit Jane. Les esclaves ne nous connaissent pas, et ils ne feraient, dans la bagarre, aucune différence entre nous et les autres. Au surplus, nous leur serions d'un bien faible secours, puisque nous n'avons pas d'armes.

Lewis ayant fait justement remarquer qu'il pourrait être utile d'en posséder, Jane procéda à une nouvelle visite du Palais. Sa récolte ne fut pas abondante. Toutes les armes, sauf celles que leurs propriétaires avaient sur eux, étant centralisées dans la tour élevée au-dessus de la terrasse, elle ne trouva qu'un seul fusil et deux revolvers avec un petit nombre de cartouches.

Quand elle revint, munie de son butin, la situation avait bien changé. Les nègres s'étaient ouvert un passage et avaient envahi l'Esplanade, sur laquelle ils grouillaient au nombre de plus de trois mille. En un instant, ils eurent pris d'assaut, tant la caserne de la Garde noire, dont tous les hommes furent massacrés séance tenante, que la remise des quarante planeurs, d'où des gerbes de flammes ne tardèrent pas à jaillir. Ivres de saccage et de sang, en démence, ils se vengeaient en une fois de leurs longues souffrances, et, de toute évidence, leur fureur ne serait satisfaite que par la destruction totale de la ville et par le massacre du dernier de ses habitants.

William Ferney devait, en contemplant ce

spectacle, écumer de rage impuissante. On l'entendait hurler, vociférer, sans comprendre les mots qu'il prononçait. Sur la terrasse, crépitait une incessante fusillade, et les balles, frappant dans la foule grouillante des nègres, y faisaient de nombreuses victimes.

Mais les autres ne semblaient pas s'en apercevoir. Après la caserne de la Garde noire et la remise des planeurs, dont les flammes éclairaient l'Esplanade comme une torche gigantesque, ils s'étaient attaqués au Palais lui-même, et, avec tout ce qui leur tombait sous la main, ils s'efforçaient, d'ailleurs inutilement, d'en ébranler la porte.

Ils étaient tout à cette occupation, quand de violents feux de salve partirent du côté de la Red River. Ayant enfin réussi à se reformer, les Merry Fellows avaient franchi le pont, et, se déployant sur l'Esplanade, ils tiraient au hasard, dans le tas. Bientôt des cadavres jonchèrent le sol par centaines.

Les Noirs, poussant une clameur féroce, s'étaient jetés sur leurs adversaires. Pendant

quelques instants, ce fut une lutte atroce, une indescriptible tuerie. Ne disposant pas d'armes à feu, les nègres cherchaient les corps à corps, combattant avec leurs dents. Les Merry Fellows répliquaient par des coups de baïonnettes et par des balles tirées à bout portant.

L'issue du combat ne pouvait être douteuse. La supériorité des armes devait triompher du nombre. Un certain flottement ne tarda pas, en effet, à se manifester dans la masse décimée des nègres, ils reculèrent, et enfin s'enfuirent sur la rive droite, abandonnant l'Esplanade aux vainqueurs.

Ceux-ci s'élancèrent à leur poursuite, afin de sauver ce qui pouvait l'être, c'est-à-dire le centre du quartier des Merry Fellows, que l'incendie n'avait pas encore atteint.

Au moment où ils franchissaient le pont sur les talons des fuyards, une formidable explosion retentit. Du haut du Palais, Jane et Lewis purent reconnaître qu'elle avait eu lieu à une grande distance, dans la partie la plus éloignée du Civil Body. À la lueur des incendies qui brûlaient de

toutes parts, ils virent qu'une fraction de ce quartier et une notable partie de la muraille d'enceinte venaient de s'écrouler dans cette direction.

Quelle que fût la cause de cette explosion, son résultat le plus certain était d'ouvrir aux nègres en déroute une large issue vers la campagne. Par la brèche ainsi faite, les esclaves vaincus purent donc se réfugier dans les champs et les taillis environnants, et échapper à leurs ennemis. Au surplus, la poursuite de ceux-ci s'était ralentie. Un quart d'heure plus tard, ils quittaient même la rive droite de la Red River et revenaient sur l'Esplanade. Outre qu'ils ne trouvaient plus d'adversaires devant eux, ils étaient, à leur tour, frappés de terreur par de nouvelles explosions, qui succédaient incessamment à la première.

Quelle était l'origine de ces explosions ? Nul n'aurait pu le dire. Il était clair, en tout cas, qu'elles ne se produisaient pas au hasard, mais qu'une volonté les dirigeait. La première avait eu lieu, on le sait, à la périphérie de la ville, au point de la demi-circonférence décrite par le quartier

du Civil Body le plus éloigné du Palais.

Cinq minutes plus tard, on en entendit deux autres à droite et à gauche de ce point. Puis, après une seconde interruption de cinq minutes, deux autres éclatèrent encore en se rapprochant de la rivière, suivant la courbe du Civil Body.

C'est alors que les Merry Fellows lancés aux trousses des esclaves avaient cherché refuge sur l'Esplanade.

À partir de ce moment, les explosions inexplicables continuèrent à intervalles réguliers. Une demi-heure désormais séparait chacune de la suivante. Toutes les trente minutes, on entendait un nouveau fracas, et une nouvelle portion du Civil Body était transformée en décombres.

Massée sur l'Esplanade, la population blanche de Blackland, ce qui en subsistait tout au moins, assistait avec stupeur à cet inexplicable phénomène. Il eût semblé vraiment qu'une puissance supérieure et formidable avait entrepris la destruction méthodique de la ville. Tous ces bandits, si hardis jadis contre les faibles, tremblaient de peur maintenant. S'écrasant contre

le Palais, ils essayaient en vain d'en ébranler la porte, et interpellaient avec fureur William Ferney, qu'ils apercevaient sur la terrasse, et dont ils ne pouvaient s'expliquer l'abandon. Celui-ci s'épuisait inutilement en gestes qu'on ne comprenait pas, en paroles qui se perdaient dans l'assourdissant vacarme.

La nuit s'acheva ainsi. L'aube, en se levant, éclaira un spectacle terrible. Le sol de l'Esplanade était littéralement jonché de morts, noirs et blancs confondus, au nombre de plusieurs centaines. Si ces derniers avaient remporté la victoire, ils l'avaient chèrement payée. À peine s'il restait quatre cents hommes valides sur plus de huit cents que contenaient hier encore les deux quartiers du Civil Body et des Merry Fellows. Les autres avaient péri, tant au début de la révolte, au moment de la première surprise, que sur l'Esplanade même, lorsque cette révolte avait été réprimée.

Quant aux esclaves, Jane et Lewis, du point élevé qu'ils occupaient, les apercevaient dans la campagne environnante. Beaucoup d'entre eux

étaient partis. Les uns s'éloignaient dans l'Ouest, se dirigeant droit vers le Niger, dont un océan de sable les séparait. Combien de ceux-ci parviendraient à faire le voyage, sans eau, sans vivres, sans armes ? D'autres, préférant une route plus longue, mais plus sûre, suivaient le cours de la Red River et commençaient à disparaître dans le Sud-Ouest.

Mais le plus grand nombre n'avait pu se décider à s'éloigner de Blackland. On les voyait, au milieu des champs, réunis par groupes, contemplant d'un air stupide la ville, d'où s'échappaient d'épaisses volutes de fumée et que les explosions successives transformaient en un monceau de ruines.

Pendant toute la nuit, elles n'avaient pas cessé. Chaque demi-heure avait eu la sienne. Quand le soleil se leva, tout le Civil Body et la moitié du quartier des esclaves n'étaient plus qu'un amas de décombres sans nom.

À ce moment, une violente détonation retentit sur la terrasse du Palais. Puis, coup sur coup, d'autres lui succédèrent, dont la dernière fut

suivie d'un fracas de tonnerre.

Sans s'éloigner de la fenêtre, d'où, par l'entrebâillement des volets, ils avaient assisté à une série de drames, Lewis Buxton saisit la main de sa sœur, en interrogeant celle-ci d'un regard inquiet.

– William, dit Jane, qui connaissait trop la disposition du Palais pour ne pas deviner la raison de ces détonations, vient de forcer à coups de canon la porte de la terrasse.

Jane Buxton parlait d'une voix calme. Elle examinait la situation et l'appréciait avec un parfait sang-froid.

– Mais alors, s'écria Lewis, ils vont descendre ?...

Il saisit l'un des revolvers que sa sœur avait découverts.

– Mieux vaut mourir que de retomber entre leurs mains !

Jane l'arrêta du geste.

– Ils ne sont pas encore là, dit-elle tranquillement. Il y a cinq autres portes pareilles,

et placées de telle sorte, les trois dernières surtout, qu'il sera impossible de braquer le canon contre elles.

Comme pour lui donner raison, les détonations avaient fait trêve, en effet. Un sourd grognement qui arrivait de la terrasse, accompagné de vociférations furieuses, montrait que William Ferney et ses compagnons s'efforçaient de pointer leur canon sur la deuxième porte, et que l'opération ne s'accomplissait pas sans difficultés.

Au surplus, ce travail fut bientôt interrompu. Un nouvel incident venait de survenir, qui, sans doute, attirait leur attention, comme il attirait celle de Jane et de Lewis Buxton.

Les explosions extérieures, qui n'avaient pas cessé d'éclater à intervalles réguliers d'une demi-heure, venaient d'aboutir à une dernière plus violente et surtout plus proche que les précédentes. Le pouvoir destructeur qui les provoquait s'attaquait maintenant à la rive gauche. C'est du jardin de l'Usine même qu'une gerbe de terre et de pierres avait jailli vers le ciel.

Quand la fumée se fut dissipée, il fut possible de constater que ce jardin était ravagé sur une assez grande étendue et qu'une faible partie de l'Usine proprement dite s'était effondrée.

La poussière de cette explosion flottait encore dans l'air, quand Lewis et Jane virent une véritable foule s'élancer sur le quai par la porte largement ouverte de l'Usine. Cette foule, Jane la reconnut. C'étaient ses compagnons de captivité, c'étaient les ouvriers de Camaret, réunis en un groupe compact au centre duquel étaient placés les femmes et les enfants. Pourquoi ces malheureux quittaient-ils leur abri et se dirigeaient-ils vers l'Esplanade, où ils allaient se heurter aux Merry Fellows, qui s'acharnaient toujours aussi vainement contre la porte du Palais ?

Ceux-ci ne pouvaient voir ces nouveaux adversaires, dont la muraille de l'Esplanade les séparait. Mais, de la terrasse, William Ferney, dont le regard passait par-dessus cette muraille, les avait vus et les montrait de la main.

Ses gestes ne furent pas compris. La foule

sortie de l'Usine atteignit sans encombre la porte faisant communiquer le quai avec l'Esplanade, et pénétra sur celle-ci.

Quand les Merry Fellows l'aperçurent, ce fut parmi eux une tempête de cris. Délaissant leur inutile travail, ils saisirent leurs armes, et se ruèrent contre les envahisseurs.

Mais ce n'est plus à des nègres qu'ils avaient affaire. Armés de ce qu'ils avaient trouvé sous la main, celui-ci d'un marteau de forge, cet autre d'une pince, cet autre encore d'une simple barre de fer, les gens de l'Usine se ruèrent en avant, eux aussi. La lutte fut terrible. D'assourdissantes clameurs déchiraient l'air. Des ruisseaux de sang rougissaient le sol de l'Esplanade, déjà pleine des morts de la nuit.

Se voilant les yeux des deux mains, Jane Buxton s'efforçait de ne pas voir cet affreux spectacle. Parmi les combattants, que d'amis elle comptait ! Elle tremblait pour Barsac, pour Amédée Florence, pour l'excellent docteur Châtonnay, pour Saint-Bérain surtout, qu'elle chérissait tendrement.

Mais des hurlements plus violents éclatèrent tout à coup.

Le nombre et l'armement supérieur triomphaient. La colonne sortie de l'Usine était coupée en deux. Une de ses moitiés reculait vers le quai, défendant le terrain pied à pied, tandis que l'autre était refoulée dans la direction du Palais.

Celle-ci, tout au moins, ne devait conserver aucun espoir de salut. Arrêtée par la muraille, non seulement elle avait les Merry Fellows en face d'elle, mais encore, du haut de la terrasse, William Ferney et ses compagnons fusillaient sans risque ces malheureux auxquels la fuite même était interdite.

Un cri de joie jaillit soudain de leurs poitrines. La porte à laquelle ils étaient acculés venait de s'ouvrir toute grande derrière eux, et, sur le seuil, Jane Buxton leur était apparue. Serrés de près par leurs ennemis, ils se réfugièrent dans le Palais, tandis que Jane et Lewis déchargeaient fusils et revolvers afin de protéger leur retraite.

Stupéfaits de cette intervention à laquelle ils

ne pouvaient rien comprendre, les Merry Fellows avaient hésité un instant. Quand, revenus de leur surprise, ils s’élancèrent à l’assaut, il était trop tard. La porte était refermée et bravait de nouveau leurs efforts.

14

La fin de Blackland

Lorsque la porte eut été solidement refermée, il fallut tout d'abord s'occuper des blessés, qui étaient assez nombreux. Aidée d'Amédée Florence atteint lui-même d'une blessure, d'ailleurs très légère, et entraîné, avec Barsac, parmi ceux qu'un sort ironique obligeait à chercher refuge précisément chez leur plus implacable ennemi, Jane Buxton leur prodigua ses soins.

Les pansements terminés, un autre souci s'imposa à la jeune fille, celui de nourrir ces malheureux qui, depuis plusieurs jours déjà, souffraient cruellement de la faim. Mais pourrait-elle y réussir, et le Palais contiendrait-il assez de provisions pour tant de bouches ?

La quantité de vivres qu'elle y découvrit,

après en avoir soigneusement visité tous les étages, assura tout au plus un médiocre repas. La situation restait donc des plus graves, et il semblait bien qu'on eût simplement reculé de quelques heures l'inévitable solution.

Il était onze heures du matin, quand on en eut terminé avec ces diverses occupations. Pendant ce temps, les explosions se succédaient toujours au-dehors, on continuait à entendre, sur l'Esplanade, la rumeur des Merry Fellows qui, à intervalles irréguliers, faisaient contre la porte une nouvelle tentative aussi vaine que les précédentes, et, sur la terrasse, les vociférations de William Ferney et de ses compagnons. L'accoutumance aidant, on finissait par ne plus faire attention à ce vacarme, et, sachant la forteresse à peu près inexpugnable, on s'inquiétait de moins en moins de la colère des assiégeants.

Dès qu'elle en eut le loisir, Jane Buxton demanda à Amédée Florence pourquoi on avait quitté l'abri de l'Usine pour s'aventurer sur l'Esplanade dans de telles conditions

d’infériorité. Le reporter lui fit alors connaître les événements qui s’étaient déroulés depuis qu’elle-même était partie.

Il lui dit comment Tongané ayant donné, un peu après huit heures et demie, le signal qu’on attendait, Marcel Camaret avait envoyé jusqu’au quartier central quelques cartouches de dynamite et une grande quantité d’armes, à l’insu des autres habitants de Blackland. Cette première opération terminée vers onze heures du soir, les assiégés s’étaient réunis, prêts à intervenir dans la bataille qui allait s’engager. C’est alors qu’on s’était aperçu de l’absence de Jane Buxton.

Amédée Florence dépeignit à la jeune fille le désespoir de Saint-Bérain, qui devait être encore dévoré d’inquiétude à l’heure actuelle, s’il avait survécu au dernier combat.

Quoi qu’il en soit, une demi-heure après l’envoi des armes, une forte explosion avait retenti. Tongané venait de faire sauter une des portes du quartier noir, dont toutes les cases commençaient à brûler à la fois, tandis que les esclaves se répandaient dans le Civil Body et y

faisaient un terrible massacre, à en juger par les cris qu'on avait alors entendus.

Le reste, Jane le connaissait. Elle savait que les nègres, après avoir envahi l'Esplanade, avaient été refoulés si rapidement qu'on n'avait pas eu le temps de courir à leur aide. On était sorti de l'Usine, toutefois, mais on avait dû battre précipitamment en retraite, la plupart des Noirs ayant déjà évacué l'Esplanade quand on y était arrivé.

Obligés de réintégrer l'Usine, les assiégés y avaient passé une nuit d'angoisse. L'échec de la révolte des esclaves ne leur permettait plus, en effet, d'espérer qu'ils viendraient jamais à bout d'Harry Killer. En outre, ils assistaient, comme Jane elle-même, à la destruction méthodique de la ville par ces explosions successives que celle-ci ne pouvait s'expliquer.

Amédée Florence lui apprit qu'elles étaient l'œuvre de Marcel Camaret devenu complètement fou.

De tout temps, Camaret, inventeur assurément génial, n'en avait pas moins côtoyé les limites de

la folie, ainsi le prouvaient nombre de ses anomalies incompatibles avec une intelligence saine et bien équilibrée. Les incidents qui s'étaient multipliés depuis près d'un mois avaient achevé de lui troubler la cervelle.

Les révélations faites par les prisonniers d'Harry Killer, lorsqu'ils s'étaient réfugiés à l'Usine après leur évasion, avaient donné le premier choc. Le second, infiniment plus violent, lui avait été porté par ce Daniel Frasne, recueilli blessé après la destruction du planeur. Depuis qu'il connaissait la vérité tout entière, Marcel Camaret avait glissé de jour en jour à la démence. Jane Buxton devait se rappeler combien fréquemment depuis lors il s'était cloîtré dans son domicile personnel et de quel air triste et sombre il parcourait les ateliers, quand il s'y montrait par hasard.

L'envoi des armes à Tongané avait été son dernier acte lucide. Lorsque la détonation avait éclaté, quand, surtout, les premières flammes avaient jailli du quartier des esclaves et du Civil Body, ceux qui se trouvaient près de lui à ce

moment l'avaient vu pâlir tout à coup, en portant la main à sa gorge à la manière de quelqu'un qui étouffe. En même temps, il murmurait très vite des mots à peine articulés et, par suite, difficiles à saisir. On avait cru comprendre, cependant, cette exclamation : « La mort de mon œuvre !... La mort de mon œuvre !... » répétée sans relâche à voix basse.

Pendant longtemps, un quart d'heure peut-être, Marcel Camaret, affectueusement surveillé par ceux qui l'entouraient, avait prononcé ces mots en agitant la tête sans arrêt, puis, tout à coup, il s'était redressé et s'était frappé la poitrine, en criant :

– Dieu a condamné Blackland !...

Dans son esprit, Dieu, c'était lui-même, évidemment, à en juger par le geste dont il accompagnait la sentence de condamnation.

Sans qu'on eût le temps de le retenir, il avait alors pris la fuite, en répétant, toujours d'une voix forte qu'on ne lui connaissait pas.

– Dieu a condamné Blackland !... Dieu a

condamné Blackland !...

Il s'était réfugié dans la tour, dont il avait gravi les étages, en fermant toutes les portes derrière lui. Le système défensif de la tour étant identique à celui du Palais, on s'était heurté, pour le rejoindre, à la même impossibilité qui empêchait Harry Killer de quitter la terrasse sur laquelle il était bloqué. Tandis que Camaret s'élevait vers le sommet, on entendait sa voix décroissante répéter toujours :

– Dieu a condamné Blackland !... Dieu a condamné Blackland !...

Presque aussitôt, la première explosion avait retenti.

Sous la conduite de Rigaud, désespéré de voir dans un tel état l'homme génial qu'il adorait, plusieurs ouvriers s'étaient alors, malgré leur faiblesse, élancés dans l'Usine, et avaient essayé d'isoler la tour, en coupant le courant électrique. Mais celle-ci, possédant une réserve d'énergie, et même quelques machines génératrices actionnées par l'air liquide, pouvait se suffire à elle-même pendant plusieurs jours. Les explosions ne

s’étaient donc pas interrompues. En revanche, les guêpes, cessant leur ronde protectrice, étaient immédiatement tombées dans le fossé de l’Usine. Force avait donc été de rendre le courant à Camaret, qui, comprenant, malgré sa folie, le marché qu’on lui proposait, avait aussitôt remis en action ces engins défensifs.

La nuit s’était ainsi écoulée, dans un perpétuel énervement, quand, à l’aube, Camaret était apparu sur la plate-forme de la tour. De ce point élevé, il avait prononcé un long discours, dont on n’avait compris que peu de mots isolés. Certains d’entre eux, tels que « colère divine », « feu du ciel », « destruction totale », prouvaient du moins que sa démence n’avait aucune tendance à s’apaiser. Comme conclusion à son discours, Camaret avait crié : « Fuyez !... fuyez tous !... » d’une voix si forte qu’on l’avait entendu de toutes les parties de l’Usine. Puis il était rentré dans la tour, dont il n’était plus sorti.

C’est peu après que s’était produite la première explosion sur la rive gauche. Cette explosion, survenue dans l’Usine même, en avait

terrorisé les habitants. Au risque d'être massacrés, ceux-ci s'étaient alors résolus à tenter une sortie, puisqu'ils n'avaient plus de choix qu'entre deux façons de mourir.

Malheureusement, en arrivant sur l'Esplanade, ils s'étaient heurtés aux Merry Fellows, que la muraille leur avait cachés jusque-là, une bataille qui avait fait de nombreuses victimes s'était engagée, et, séparés en deux tronçons, les uns avaient dû se réfugier chez Harry Killer lui-même, tandis que les autres étaient contraints de regagner le quai, non sans parvenir toutefois à fermer la porte de communication de l'Esplanade.

Du Palais, on apercevait ces derniers, en effet. N'osant plus ni se risquer à une nouvelle tentative dont l'inutilité leur était démontrée, ni rentrer dans l'Usine, qui était à la merci du geste d'un fou, mourants de faim, sans force, ils restaient en plein air, étendus sur le sol, exposés aux attaques de leurs ennemis, qui pouvaient à leur gré, soit les fusiller sans risque de l'autre rive de la Red River ou de la terrasse du Palais, soit les prendre

à revers par le chemin de ronde.

Parmi eux, Jane Buxton eut la joie d'apercevoir Saint-Bérain et le docteur Châtonnay. Aucun de ses amis, et notamment celui qui, de tous, était le plus cher à son cœur, n'avait donc jusqu'ici perdu la vie dans cette aventure.

Elle venait à peine d'éprouver cette satisfaction relative, quand des coups sourds retentirent aux étages supérieurs du Palais. On reconnut aisément que ces coups provenaient de la terrasse, dont ceux qui y étaient prisonniers s'efforçaient de desceller les dalles. Mais la construction était solide et résistait vaillamment.

Si William Ferney et ses compagnons, qui devaient manquer de vivres eux aussi, n'étaient pas réduits à l'impuissance par leur faiblesse, nul doute, cependant, qu'ils ne dussent finalement réussir dans leur tentative. En effet, un peu après six heures du soir, le plancher de la terrasse était traversé, et on devait évacuer le troisième étage.

On se réfugia au deuxième, sans oublier de fermer derrière soi les portes blindées, puis on

attendit.

Jane Buxton profita de ce répit pour mettre Barsac et Amédée Florence au courant de ses aventures personnelles depuis qu'elle avait quitté l'Usine. Elle leur expliqua la constitution de sa famille, et, invoquant le témoignage de son frère Lewis, dont elle raconta l'audacieux enlèvement et le long martyre, elle leur dit quelle douloureuse découverte elle avait faite en reconnaissant, dans Harry Killer, son autre frère, William Ferney, depuis longtemps disparu. Si donc le sort voulait qu'elle ne revît pas l'Angleterre, Amédée Florence et Barsac pourraient ainsi être garants de George et de Lewis Buxton, accusés tous deux de crimes qu'ils n'avaient pas commis.

Vers sept heures du soir, le plafond du deuxième étage commença à être ébranlé par des coups sourds, comme l'avait été précédemment celui du troisième. William Ferney et sa bande, après un repos nécessité par leur fatigue, s'étaient remis au travail. Il fallut descendre encore.

Le percement du second plafond exigea les mêmes efforts que celui du premier. Jusqu'à deux

heures du matin, les coups résonnèrent sans interruption à travers le Palais. Il y eut alors un silence de deux heures, que William Ferney employa à passer du troisième étage au deuxième et à prendre un nouveau repos, de plus en plus nécessaire.

Les coups ne recommencèrent à retentir, au plafond du premier étage cette fois, que vers quatre heures du matin. Sans attendre que ce plafond fût traversé, tout le monde se réfugia au rez-de-chaussée, non sans barrer le chemin, comme on l'avait fait jusqu'ici, au moyen des portes blindées que personne n'essayait même plus, d'ailleurs, de forcer.

C'était la dernière retraite qui fût permise aux assiégés. Quand William Ferney serait venu à bout des deux plafonds qui les séparaient encore de lui, quand les canons des fusils apparaîtraient au-dessus de leurs têtes, il leur faudrait, soit se réfugier dans les cachots du sous-sol, soit reculer, reculer toujours jusqu'au moment où ils seraient arrêtés par la muraille extérieure du Palais. Il ne leur resterait plus alors qu'à mourir.

Pendant que William Ferney s'efforçait de supprimer l'avant-dernier des obstacles qui barraient sa route, le soleil se leva dans un ciel sans nuages. On put alors se rendre compte de l'étendue du désastre. Quoi qu'il fît, le despote de Blackland ne régnerait plus désormais que sur des ruines.

La ville était entièrement détruite. Deux uniques maisons étaient encore debout, au centre du quartier des Merry Fellows, juste en face du Palais. Quelques minutes après le lever du soleil, elles s'effondraient à leur tour, achevant ainsi la complète dévastation de la rive droite.

Non seulement les explosions n'en furent pas interrompues, mais elles se précipitèrent de plus en plus, au contraire. Après la rive droite, Marcel Camaret s'attaquait à la rive gauche, et c'était au tour de l'Usine de tomber progressivement en ruines. Il dirigeait, d'ailleurs, avec une prudente habileté l'œuvre de destruction. S'il abattait les maisons ouvrières, les ateliers, les magasins de réserve, petit à petit, par morceaux, comme s'il eût voulu prolonger son plaisir, il n'avait garde

de toucher aux parties essentielles, c'est-à-dire aux machines produisant l'énergie dont il faisait un si terrible usage.

À la première explosion qui retentit sur la rive gauche, les Merry Fellows de l'Esplanade, qui pendant les dernières heures de la nuit étaient restés assez tranquilles et paraissaient avoir renoncé à leurs infructueuses tentatives contre la porte, répondirent par de violentes clameurs et se ruèrent de nouveau contre le Palais.

Leur acharnement avait vraiment de quoi surprendre les assiégés. Pourquoi s'obstinaient-ils ainsi ? Maintenant que Blackland n'existait plus, que pouvaient-ils espérer ? N'eussent-ils pas mieux fait d'abandonner cette ville morte et de chercher à gagner le Niger ?

Quelques mots prononcés sur l'Esplanade, et qu'on surprit à travers la porte, expliquèrent la conduite des Merry Fellows. Ceux-ci ne songeaient guère à délivrer leur chef, qu'ils accusaient, d'ailleurs, de trahison, et ne pensaient, en effet, qu'à s'éloigner de ces lieux désolés, mais, auparavant, ils entendaient

s’emparer des trésors, que, d’après la légende ayant cours parmi eux, celui qu’ils appelaient Harry Killer devait avoir ramassés dans son Palais. Quand ils se les seraient partagés, ils s’empresseraient de déguerpir et d’aller chercher fortune sous d’autres cieux.

Les assiégés leur eussent bien volontiers donné cette satisfaction. Malheureusement, leur ignorance de l’endroit où se trouvait la cachette, si elle existait toutefois, de l’ex-despote de Blackland, ne leur permettait pas de se débarrasser ainsi de leurs ennemis.

Jusqu’à neuf heures du matin, sauf les explosions de plus en plus précipitées qu’on entendait du côté de l’Usine, la situation demeura stationnaire. William Ferney travaillait toujours à percer le plafond du premier étage, dans lequel il n’avait pas encore pénétré, tandis que les Merry Fellows continuaient à s’acharner contre la porte, qui ne semblait pas s’en porter plus mal.

Mais, à ce moment, ces derniers modifièrent leur tactique. Cessant de s’épuiser en vain contre la porte elle-même, ils s’attaquèrent à la

maçonnerie qui l'entourait. Pendant une heure, on entendit le bruit de leurs outils effritant la pierre, puis, cette heure écoulée, une forte explosion fit voler en éclats la partie inférieure d'un pied-droit. Les Merry Fellows s'étaient enfin avisés de forer un trou de mine, et, avec la poudre de plusieurs cartouches, ils avaient fait sauter l'obstacle qu'ils ne pouvaient forcer.

La porte tenait bon, cependant, mais elle était ébranlée, et une seconde charge d'explosif la ferait irrémédiablement tomber. Déjà, par le trou pratiqué dans la maçonnerie, des gueules de fusils apparaissaient, menaçantes.

Les assiégés durent quitter le vestibule et se réfugier dans une partie plus reculée du Palais, tandis que les Merry Fellows commençaient le second trou de mine.

Presque au même instant, un bruit d'éboulement démontra que le troisième plafond attaqué venait de céder à son tour. Quelques minutes plus tard, les assiégés entendaient marcher au premier étage, et les coups reprenaient directement au-dessus de leur tête.

La situation commençait à devenir réellement désespérée. Au-dehors, trois ou quatre cents Merry Fellows, qui seraient dans la place avant une demi-heure. Au-dessus d'eux, une vingtaine de bandits déterminés, qui, dans le même laps de temps peut-être, fusilleraient librement le rez-de-chaussée à travers le plafond. Les malheureux n'essayaient même plus de lutter contre le sort. Jane et Lewis Buxton, Amédée Florence et Barsac, s'efforçaient en vain de les réconforter. Étendus sur le sol, ils attendaient, résignés, le coup qui allait les frapper.

Mais la face des choses fut soudain changée du tout au tout. Simultanément, les Merry Fellows et William Ferney interrompirent leur travail. Une détonation, qu'on ne pouvait confondre avec les explosions qui continuaient à se produire dans le voisinage, venait de retentir et s'était répercutée dans tout le Palais. Cette détonation, provenant d'un coup de canon, selon toute apparence, fut suivie de plusieurs autres, et il ne s'était pas écoulé cinq minutes, que la muraille séparant, dans le Sud-Est, l'Esplanade de la campagne s'écroulait tout à coup sur une

assez grande longueur.

Un concert d'horribles imprécations partit alors du groupe des Merry Fellows, dont quelques-uns allèrent jeter par la brèche un coup d'œil au-dehors. Il est à supposer que ce qu'ils aperçurent ne fut pas de leur goût, car ils se mirent aussitôt à gesticuler comme des gens affolés, et coururent retrouver leurs compagnons, avec lesquels ils tinrent un rapide conciliabule. Bientôt après, tandis que William Ferney, renonçant à atteindre le rez-de-chaussée, remontait dans la tour en toute hâte, ils se précipitaient en désordre vers l'autre rive. Se pressant, se bousculant dans une inexplicable panique, ils s'efforçaient d'y arriver, quand une nouvelle explosion, qui coûta la vie à une cinquantaine des leurs, détruisit à la fois le Castle's Bridge et le Garden's Bridge. Toute communication étant ainsi coupée avec la rive droite, ceux des Merry Fellows qui n'étaient pas encore engagés sur le pont, au moment où celui-ci avait sauté, n'hésitèrent pas à se jeter dans la rivière, qu'ils franchirent à la nage.

En un instant, l’Esplanade fut déserte, et, sauf les explosions qui continuaient à éclater à intervalles réguliers, un grand silence succéda brusquement à tout ce vacarme. Les assiégés, étonnés, ne savaient que faire, lorsqu’un angle du palais même s’écroula tout à coup. Marcel Camaret, parachevant son œuvre de destruction, commençait à rendre la place intenable. Il fallait fuir.

Ils s’élancèrent donc sur l’Esplanade, et, curieux de connaître les causes de la panique des Merry Fellows, ils coururent, à leur tour, vers la brèche de l’enceinte. Ils ne l’avaient pas atteinte, qu’une sonnerie de clairon retentissait au-dehors, de l’autre côté de la muraille encore partiellement debout.

Ne pouvant croire à la délivrance que cette sonnerie leur annonçait, ils s’arrêtèrent interdits, de même que s’arrêtaient ceux de leurs compagnons qui s’étaient réfugiés sur le quai, et qui en arrivaient au même moment.

C’est donc groupés au milieu de l’Esplanade que le capitaine Marcenay, car c’était lui, ainsi

qu’on l’a aisément deviné, dont les coups de canon et les sonneries de clairon annonçaient l’intervention, aperçut tout d’abord ces malheureux, hâves, amaigris, défaits, tremblants de fatigue et d’inanition.

Ceux-ci, quand les tirailleurs apparurent sur la brèche, voulurent aller à leur rencontre, mais si grandes étaient la faiblesse et l’émotion de ces pauvres gens qu’ils purent seulement tendre les bras à leurs sauveurs, tandis que plusieurs d’entre eux tombaient sur le sol et y restaient inanimés.

Tel est le spectacle lamentable que le capitaine Marcenay eut sous les yeux, quand, à la tête de ses hommes, il arriva sur l’Esplanade. Au-delà de la rivière, une énorme étendue de ruines, d’où s’échappaient des tourbillons de fumée ; à droite et à gauche, deux imposantes constructions, en partie écroulées, dominées l’une et l’autre par une tour élevée encore intacte ; devant lui, une vaste place jonchée de corps au nombre de plusieurs centaines, les uns à jamais immobiles rejetés sur le pourtour, les autres, au milieu de cette place, réunis en un groupe compact, d’où s’élevaient

des gémissements et des plaintes.

C’est vers ce groupe que le capitaine Marcenay se dirigea, puisque c’est là seulement qu’il y avait des vivants. Aurait-il du moins le bonheur d’y trouver celle qu’il cherchait, celle qu’il voulait sauver avant tous les autres ?

Il fut bientôt rassuré. En apercevant le capitaine Marcenay, Jane Buxton, dans un sursaut d’énergie, s’était redressée et s’avançait au-devant de lui ! Le capitaine eut peine à reconnaître dans cette pauvre créature au teint livide, aux joues creuses, aux yeux brillants de fièvre, celle qu’il avait quittée, moins de trois mois auparavant, si resplendissante de force et de santé. Il s’élança vers elle, juste à temps pour la recevoir évanouie dans ses bras.

Pendant qu’il s’empressait à la secourir, deux terribles explosions firent trembler le sol de chaque côté de l’Esplanade. L’Usine et le Palais s’étaient écroulés à la fois. Au-dessus de leurs ruines, seules, les deux tours s’élevaient, hautes, solides, intactes.

Au sommet de celle du Palais, on apercevait

William Ferney, les huit conseillers, les neuf domestiques nègres et cinq hommes de la Garde noire, soit, en tout, vingt-trois personnes, qui, penchées sur le parapet, semblaient appeler à leur secours.

Sur le sommet de l'autre, il n'y avait qu'un homme. Trois fois de suite, cet homme fit le tour de la plate-forme, en adressant à l'horizon un incompréhensible discours accompagné de grands gestes. Il devait le hurler cependant, ce discours, puisque, malgré la distance, on entendit, à deux reprises, ces mots distinctement prononcés :

– Malheur !... Malheur à Blackland !

Ces mots, William Ferney dut les entendre, lui aussi, car on le vit faire tout à coup un mouvement de fureur, saisir un fusil, et tirer sans viser dans la direction de la tour de l'Usine, dont près de quatre cents mètres le séparaient.

Bien qu'envoyée au jugé, la balle dut, pourtant, arriver à son adresse. Marcel Camaret porta, en effet, la main à sa poitrine, et disparut en chancelant dans la tour.

Presque aussitôt retentit une double explosion, plus violente qu'aucune de celles qui l'avaient précédée, et, simultanément, les deux tours, écrasant sous leurs ruines, l'une William Ferney et ses compagnons, l'autre Marcel Camaret lui-même, s'abîmèrent dans un formidable fracas.

À ce bruit assourdissant, succéda un profond silence. Terrifiés, les spectateurs de la catastrophe regardaient encore quand il n'y avait plus rien à voir, et ils écoutaient quand il n'y avait plus rien à entendre.

Tout était terminé maintenant. Blackland, détruite de fond en comble par celui-là même qui l'avait créée, n'était plus que ruines et décombres. De l'œuvre admirable mais néfaste de Marcel Camaret, il ne subsistait rien.

15

Conclusion

Ainsi périrent Marcel Camaret et William Ferney, alias Harry Killer. Ainsi périrent également cette étonnante ville de Blackland, qui avait pu naître à l'insu de tous, et les merveilleuses inventions qu'elle contenait.

De l'une et des autres, il ne restait qu'un monceau de ruines, qui ne tarderait pas à disparaître sous un linceul de sable. Les nuages allaient cesser de déverser la pluie bienfaisante, la Red River serait tarie et redeviendrait un oued aride que n'humecterait plus la moindre goutte d'eau, les champs se dessécheraient, et le désert, reprenant son empire, monterait à l'assaut de cette création des hommes dont bientôt la dernière trace serait effacée.

Par la volonté de son auteur, l'œuvre de

Camaret était morte tout entière, et rien ne transmettrait aux âges futurs le nom de l'inventeur génial et dément.

Le capitaine Marcenay abrégea autant que cela fut en son pouvoir son séjour dans ces lieux désolés. Plus d'un mois s'écoula, cependant avant qu'on pût s'engager sur la route du retour. Il fallut inhumer les cadavres au nombre de plusieurs centaines, panser les blessés, attendre que ceux-ci fussent en état de supporter le voyage, et aussi laisser le temps de reprendre des forces à ceux qu'on venait de délivrer, à la dernière minute on peut le dire.

Beaucoup, parmi l'ancien personnel de l'Usine, ne reverraient pas leur patrie. Une vingtaine d'ouvriers, trois femmes et deux enfants étaient morts, tombés sous les coups des Merry Fellows. Mais le sort avait protégé les membres officiels et officieux de la mission Barsac. Sauf Amédée Florence, atteint d'une blessure insignifiante, ils étaient tous indemnes, jusqu'à Tongané et à Malik, qui avaient repris le cours de leur idylle, laquelle consistait à se

donner réciproquement de bonnes bourrades en riant de toutes leurs dents.

Pendant que ceux qu'il avait sauvés se remettaient de leurs épreuves, pendant que les blessures se cicatrisaient, le capitaine Marcenay fit la chasse à la population dispersée de Blackland. À ceux des Blancs qui résistèrent, une balle eut bientôt fait entendre raison. On entrava les autres, sur le sort desquels il serait statué ultérieurement. Quant aux anciens esclaves, on parvint à les rassurer et à les réunir peu à peu. Ramenés au Niger, ils se disperseraient à leur gré, et chacun regagnerait son village et sa famille.

Ce fut seulement le 10 juin que put s'ébranler la colonne, d'ailleurs bien pourvue de vivres trouvés en abondance dans les ruines de la ville et dans la campagne environnante. Quelques blessés, les plus grièvement touchés, n'étaient pas encore en état de marcher et durent être transportés sur des brancards. Mais il était grand temps de se mettre en route. On entrait dans la saison des pluies, qui, au Soudan, s'appelle l'hivernage, bien qu'elle coïncide avec l'été

astronomique. Pour l'une et pour l'autre raison, le train allait donc être assez lent.

On ne suivra pas, étape par étape, ce voyage de retour, qui, s'il fut parfois pénible, s'accomplit du moins sans incident grave et sans danger vraiment sérieux. Six semaines après avoir quitté les ruines de Blackland, la colonne commandée par le capitaine Marcenay arrivait à Tombouctou. Deux mois plus tard, les héros de ces dramatiques aventures débarquaient en Europe, les uns en Angleterre, les autres en France.

Il suffira de peu de mots pour renseigner le lecteur sur ce qui leur advint ultérieurement.

À tout seigneur, tout honneur. M. Poncin réintégra son ministère, et se livra, comme devant, aux douceurs de la statistique. Il continue à découvrir de temps à autre des choses réellement « étonnantes ». Le nombre moyen des cheveux dans les diverses races du monde et l'allongement moyen des ongles, par an, par mois, par heure et par seconde, aux diverses saisons de l'année, constituent ses dernières trouvailles.

M. Poncin est donc heureux et le restera tant qu'il y aura sur la terre quelque chose à compter.

Un point noir, pourtant, dans son existence : il n'a pu résoudre jusqu'ici le problème posé par Amédée Florence. Mais rien n'est parfait ici-bas.

Le docteur Châtonnay a repris le collier professionnel et retrouvé ses clients, dont la santé commençait à devenir par trop insolente. Depuis qu'ils ont leur thérapeute, tout est remis en bon ordre ; ils peuvent se payer le luxe d'être malades, et, selon leur caprice, mais toujours avec profit, puisque c'est maintenant par ordre du médecin, aller et venir ou garder, soit le lit, soit la chambre.

M. le député Barsac, tout au moins, « garde la chambre », mais la sienne a un grand C. Bien que la question de l'électorat des nègres ait été enterrée pour longtemps, la défaite de la théorie soutenue par le député du Midi n'a aucunement desservi son auteur. Il apparut, bien au contraire, que les épreuves subies, que les dangers courus lui donnaient droit à une compensation. Sa situation est donc plus solide que jamais, et l'on

commence à parler de lui pour le prochain ministère des Colonies.

Malik et Tongané ont quitté l'Afrique. Ils ont suivi leur maîtresse en Angleterre et se sont mariés. Sur le sol britannique prospère actuellement une assez jolie collection de négrillons, dont les premiers sont déjà grands.

Saint-Bérain... Mais Saint-Bérain n'a pas d'histoire. Il pêche, il chasse, il appelle « Madame » ses interlocuteurs moustachus, et « Monsieur » ceux du sexe opposé. Telles sont ses occupations principales. Pour le surplus, l'histoire de Saint-Bérain est celle même de Jane Buxton, et, comme celle de Jane Buxton est intimement unie à ce qui concerne son frère Lewis et le capitaine Marcenay, le sort de ces quatre personnes peut être indiqué en même temps.

Ainsi qu'on peut le supposer, le capitaine Marcenay, ayant, dès son retour à Tombouctou, demandé au colonel Allègre un congé, qui fut, cette fois, accordé sans difficulté, accompagna Jane Buxton, Lewis et Saint-Bérain en

Angleterre.

Pendant le mois passé sur les ruines de Blackland, il avait eu tout le loisir de raconter à celle qui était désormais sa fiancée par quel merveilleux prodige la dépêche de Marcel Camaret était arrivée à son adresse à travers l'impondérable éther, sa démarche aussitôt faite auprès du colonel Allègre, et quelles avaient été ses angoisses en se heurtant au refus catégorique de celui-ci. Heureusement, dès le lendemain, on avait eu la réponse du colonel Saint-Auban. Non seulement le colonel déclarait faux l'ordre remis par le soi-disant lieutenant Lacour, mais encore il prescrivait de se porter immédiatement au secours de M. le député Barsac, sur le sort duquel il y avait lieu de concevoir des inquiétudes légitimes. L'expédition avait été aussitôt organisée, et, en descendant d'abord le Niger jusqu'à Gao, en traversant ensuite le désert, le capitaine Marcenay, amenant, au prix d'énormes difficultés, un canon de campagne avec lui, avait gagné Blackland à marches forcées.

À peine débarquée en Angleterre, Jane

Buxton, accompagnée de son frère, du capitaine Marcenay et de Saint-Bérain, se rendit par les voies les plus rapides au château de Glenor, où une dépêche l'avait précédée. Près d'un an s'était alors écoulé, depuis qu'elle l'avait quitté. Elle y revenait ayant réussi dans son entreprise, l'honneur de sa famille restauré par elle *ad integrum.*

Comment allait-elle trouver son père ? Le vieillard, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans, avait-il eu la force de supporter l'absence de sa fille, et de résister à la honte nouvelle que le pillage de l'agence de la Central Bank avait nécessairement fait rejaillir sur son second fils ? Certes, les journaux, après avoir fait le mal, s'étaient efforcés de le réparer. Par les soins d'Amédée Florence, dès que celui-ci avait eu la possibilité de communiquer avec l'Europe, ils avaient proclamé *urbi et orbi* l'innocence de George et de Lewis Buxton. Mais lord Glenor avait-il lu ces journaux, et ce grand bonheur ne venait-il pas trop tard ? Jane Buxton n'ignorait pas dans quel état était son père depuis le drame de la Central Bank. Quel que fût son chagrin, sa

hâte de le revoir n'en était que plus grande.

Elle arriva enfin, et put s'agenouiller au chevet du vieillard condamné à l'immobilité définitive. Les yeux de celui-ci, toutefois, brillants d'intelligence, montraient que la lucidité du cerveau était intacte.

Jane Buxton, entourée de Lewis, de Saint-Bérain et du capitaine Marcenay, dont elle expliqua le rôle, fit à son père le récit complet de son voyage. Elle nomma ceux dont elle possédait le témoignage, et montra le procès-verbal rédigé au bord de la tombe de Koubo. Elle révéla ce que les journaux avaient tu jusqu'alors, la haine que le misérable William Ferney avait vouée à la famille Buxton et par quels procédés il l'avait si affreusement satisfaite.

Tout se tenait. Lord Glenor ne pouvait conserver aucun doute. Si l'un de ses fils était mort, l'honneur de tous deux était sauf.

Le vieillard, les yeux fixés sur sa fille, avait écouté attentivement. Quand elle eut terminé, un peu de sang rougit son visage, ses lèvres tremblèrent, un frémissement le parcourut de la

tête aux pieds. Visiblement, sa volonté luttait contre le poids des chaînes dont son corps épuisé subissait l'implacable étreinte.

Ceux qui assistaient à ce combat tragique eurent tout à coup une indicible émotion. La volonté, plus forte, triomphait. Pour la première fois, depuis tant de mois, lord Glenor faisait un mouvement. Il parlait !

Son visage transfiguré se tourna vers Jane, et, tandis que sa main tremblante allait chercher celle de la courageuse fille qui s'était dévouée pour lui, sa bouche murmura :

– Merci !

Puis, comme s'il eût perdu, à partir de cet instant, toute raison de vivre, il poussa un profond soupir, ferma les yeux et cessa de respirer.

On se précipita vainement à son secours. Lord Buxton Glenor était entré dans la paix éternelle comme on glisse au sommeil du soir. Il était mort, doucement, comme on s'endort.

Ici se termine cette histoire.

De tous ses personnages, on connaît maintenant le sort : Barsac, futur ministre ; M. Poncin, ivre de statistique ; le docteur Châtonnay, retourné à ses malades ; Saint-Bérain, heureux près de sa tante-nièce, et celle-ci heureuse femme du capitaine Marcenay ; Lewis Buxton, arrivé au sommet de la Central Bank ; Malik et Tongané enfin, mère et père d'une flatteuse progéniture.

Quant à moi...

Allons bon !... Voilà que je vends la mèche avant l'heure !... Disons donc : quant à Amédée Florence, il reprit ses fonctions à *l'Expansion française*, où il publia le récit de ses aventures, que son directeur estima valoir trente centimes la ligne. Afin d'augmenter sa pécune, le reporter, qui n'est pas riche, eut l'idée de tirer deux moutures d'un seul sac, et, sur le même sujet, tenta de faire un roman.

Un roman, dites-vous ?... Quel roman ?...

Eh ! mais, celui-ci même, amis lecteurs, celui que vous venez de lire d'un bout à l'autre, puisque vous en arrivez à ces lignes.

En profond psychologue, Amédée Florence a judicieusement pensé que, s'il racontait tout bonnement des faits véritables, on bâillerait à se décrocher la mâchoire, tandis que ces mêmes faits, racontés sous le voile de la fiction, auraient chance de distraire un instant le lecteur. Le monde est ainsi fait. L'Histoire, avec un grand H, nous assomme. Les histoires seules nous amusent... quelquefois ! Que voulez-vous, on n'est pas sérieux en France !

Ces aventures étant authentiques, malheureusement pour lui, Amédée Florence, dissimulant sa personnalité avec une adresse à laquelle il rend tout le premier un public hommage, les a donc « camouflées » en roman, dont il espère bien vendre un nombre respectable d'éditions. Cette façon de passer d'un article de journal à des notes écrites au jour le jour, puis à un récit de forme impersonnelle, cette malice de « blaguer » son style un peu audacieux et d'aller jusqu'à se traiter de brave et spirituel garçon, ces petits coups de patte, ces petits coups d'encensoir, autant de ficelles, de « trucs », de procédés, d'artifices littéraires, pour mieux

cacher le véritable auteur.

Mais voici que celui-ci est parvenu à la fin de sa tâche. Bon ou mauvais, amusant ou ennuyeux, le livre est là, maintenant. Sans inconvénients ni dangers, l'incognito peut donc être dévoilé, l'histoire peut être proclamée véritable, et celui qui la rédigea, votre très humble et respectueux serviteur, peut la signer de son nom : Amédée Florence, reporter à l'*Expansion française*, avant d'écrire le grand mot, le mot sublime, le roi des mots, le mot :

FIN